



PIZZOPAT

NAZIONALE

B. Prov.

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

XIV

261

NAPOLI

34-8-57

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

VIII



Palchetto

Num.<sup>o</sup> d'ordine

448/1  
1119/1

140  
5  
9

B Pwr

XIV

261-262





**HISTOIRE**  
**DE**  
**L'EMPEREUR JULIEN.**



10.

---

---

IMPRIMERIE DE MIGNERET, RUE DU DRAGON,  
FAUBOURG SAINT-GERMAIN, N.º 20.

---

---

645260  
SbN.

# HISTOIRE DE L'EMPEREUR JULIEN,

TIRÉE DES AUTEURS IDOLÂTRES,

ET CONFIRMÉE

PAR SES PROPRES ÉCRITS

SUIVIE

DU RÉCIT DE LA DÉSASTREUSE RETRAITE  
DES LÉGIONS ROMAINES.

Par M. JONDOT, Auteur du *Tableau Historique  
des Nations.*



---

TOME PREMIER.

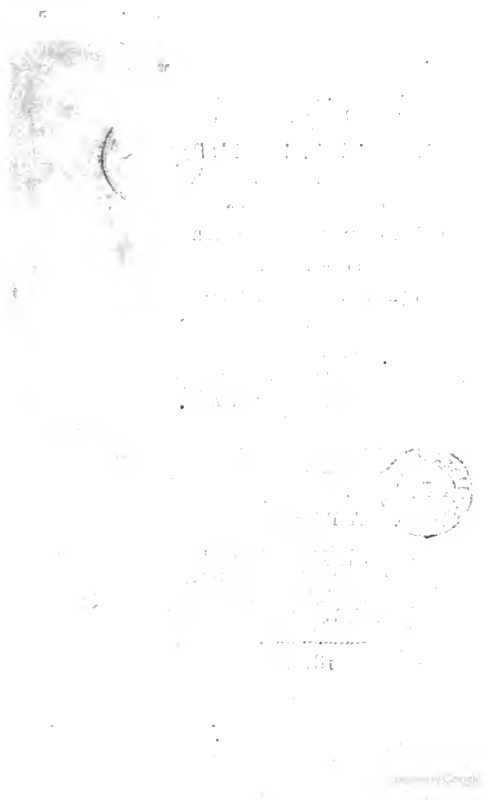
---

A PARIS,



Chez { MIGNERET, Imprimeur-Libraire, rue du  
Dragon, n.º 20, F. S. G. ;  
LENORMANT, Imprimeur-Libraire, rue  
de Seine, n.º 8 ;  
NICOLLE, Libraire, rue des Petits-Augus-  
tins, n.º 13.

~~~~~  
1817.



## AVANT-PROPOS

---



UNE vérité attestée généralement, c'est que les opinions forment une espèce d'héritage, et se lèguent de générations en générations, à l'esprit humain. Le parti qui, depuis la mort de Julien, déplorait la ruine du paganisme, s'est perpétué jusqu'à nos jours, et revit, avec plus ou moins de force, dans les ouvrages de plusieurs écrivains modernes, lesquels, au fond, regardent toutes les variétés de culte comme indifférentes; mais le triomphe de l'évangile chagriné, irrite leur âpre *philosophisme*; et ils croient devoir protéger leurs propres systèmes, en épousant, avec chaleur, la cause d'un prince le plus cruel ennemi de ce christianisme qu'ils ont, à son exemple, calomnié, et qu'à son exemple, ils ont vainement essayé de renverser. Julien est un homme selon leur cœur, selon leur esprit; ils le tiennent donc quitte de tous reproches, en considération de sa violente antipathie contre *les galiléens*. Depuis soixante ans, deux ou trois hommes à paradoxes, remplissant l'histoire de men-

*songes convenus*, se sont efforcés d'agrandir la renommée de l'Empereur romain, et sont presque venus à bout d'en faire une idole.

Les panégyristes Mamertin, Eunape, Libanius, épuisant tout ce que l'art oratoire a pu inventer de subtilités, prêtent aux moindres actions du successeur de Constance un lustre que n'y découvre pas toujours l'œil de l'historien. Orateurs mercenaires, ils étendent le coloris de la vertu sur ses passions les plus fougueuses, encensent ses faiblesses, ses ridicules, et ne voient dans sa personne que ce qu'ils désirent y voir en haine de la religion chrétienne. On peut leur appliquer ce passage de Plutarque, relatif aux flatteurs du triumvir Marc-Antoine : « Ils l'appeloient » *un homme doux, le père de la joie*. Il » étoit tel pour eux auxquels il donnoit des » biens; mais pour d'autres, il étoit le *père* » *de la douleur et de l'affliction* (1). » Les écrits de ces flatteurs ne nous sont point parvenus : Marc-Antoine est resté avec sa véritable réputation de mollesse et de cruauté, jointe à un grand courage et à de grands talents militaires.

---

(1) *Vies des Hommes illustres*, trad. de Dacier.

Doit-on, pour écrire l'histoire de Julien, se régler sur des panégyriques composés de son vivant, adressés à lui-même et déclamés en sa présence? Jamais une critique judicieuse ne sauroit se décider à puiser dans de semblables sources. C'est pourtant au témoignage des auteurs de ces panégyriques mensongers que recourent La Bléterie et Le Beau, comme si de plus graves autorités n'eussent pas dû guider leur plume, et modérer un enthousiasme souvent puéril.

Ces deux historiens prennent au pied de la lettre des louanges dont ils n'eurent, au reste, jamais occasion de pouvoir connoître l'exagération, ou sentir le vuide; ce qui, pour eux, n'étoit guères intelligible, l'est devenu pour nous. Les personnages de l'histoire sont mieux appréciés depuis que nous en avons vu de si extraordinaires. Plusieurs évènements jugés fabuleux ont cessé d'être incroyables, puisque des évènements analogues se sont passés de notre temps: les louanges ont cessé également de servir de règle à l'historien; avant de les répéter, il veut s'assurer si les actions y répondent, si peut-être les actions elles-mêmes ne détruisent pas ces louanges.

» *Ce que j'ai vu dans nos troubles*, dit  
» le cardinal de Retz, *m'a expliqué ce que*  
» *je n'avois pu concevoir auparavant dans*  
» *les histoires* (1). » Nous sommes encore  
plus fondés que ce cardinal à tenir un pa-  
reil langage. Les troubles de *la Fronde*  
peuvent-ils se comparer aux grandes catas-  
trophes que nous avons vues, et ces troubles  
mirent-ils en mouvement l'intelligence d'une  
manière aussi effrayante, aussi instructive?  
En vingt-cinq années, le peuple français s'est  
rendu bien ancien par l'étonnante multi-  
plicité des révolutions qui l'ont agité en tout  
sens. Grâce à ces terribles révolutions, toutes  
les histoires se sont renouvelées et rajeunies;  
tous les siècles nous ont été révélés, et le  
*temps* est redevenu *le père de la vérité*. Le  
présent répond énergiquement au passé; un  
nom célèbre doit cesser d'être une raison im-  
posante. Il faut s'accoutumer à peser les  
voix, et non s'amuser à les compter.

Aujourd'hui sur-tout, nous savons appré-  
cier, à leur juste valeur, les monumens de la  
flatterie, nous, les contemporains d'évè-

---

(1) *Mémoires du Cardinal de Retz*, t. II,  
livre IV, p. 109.



nemens qui ont mis à découvert tous les ressorts des passions humaines, nous, qui avons retrouvé, dans notre patrie, les Grecs et les Romains, nous, qui avons fait le triste essai de leurs mœurs, de leurs usages et des diverses formes de leurs gouvernemens. Oui, depuis vingt-cinq années, la révolution française nous a malheureusement donné une expérience qui manquoit à nos devanciers, a redressé nos idées, et nous a suggéré une incrédulité salutaire. On juge plus sainement les ambitieux, parce que soi-même on en a beaucoup vu, parce que l'on est éclairé sur leur hypocrisie, sur leurs ruses, et que l'on a les yeux de Solon pour démêler le caractère des Pisistrates qui poussent l'artifice au point de se mutiler cruellement, afin d'émouvoir la pitié du peuple, de se créer des partisans, et d'atteindre sûrement leur but.

L'essentiel n'est pas d'étendre, mais de vérifier nos connoissances historiques, l'essentiel n'est pas de citer des faits nouveaux, mais des faits anciens que l'esprit de parti voile perfidement à nos regards, et ces faits anciens, ce seront toujours des copies tirées fidèlement sur les originaux. Nous le répé-

tons, nous ne cesserons de le répéter, le présent sert à rectifier le passé, et à nous préserver des dangers d'un aveugle enthousiasme. Que penseroit-on d'un écrivain qui, dans la suite des âges, composeroit la vie d'un personnage connu de tout le monde, et certes plus grand capitaine que Julien, quoique moins lettré, mais qui *ne sut point, comme Julien, mourir en soldat*, que penseroit-on de cet écrivain, s'il régloit son jugement sur des harangues débitées en public? Les évènements mémorables dont nous fûmes les témoins et les victimes n'ont-ils pas été indignement dénaturés? L'Europe entière se taisoit, étoit obligée de se taire, et se trouvoit comme inondée de fictions et de calomnies. Les tableaux mensongers exposés par l'adulation ont réveillé le zèle pour la vérité, et ces tableaux éclairés par le flambeau de la critique, désormais serviront de pendants à ceux de ce genre que présente l'antiquité.

Croyons-le fermement, puisque les passions, dans tous les siècles, ont le même type, puisqu'elles sont indestructibles; ce qui est arrivé de nos jours, arriva chez les Grecs et chez les Romains. A diverses épo-

ques, les panégyristes parvinrent à déguiser les hommes et les choses. Sous le règne de Julien, les accents de la vérité furent couverts par ceux de la flatterie qui, aidée des prestiges de l'élocution, aidée des sophismes philosophiques, usurpa le domaine de l'histoire, et s'est efforcée de s'y maintenir, malgré l'autorité des historiens les plus sages, les plus renommés par leur impartialité.

En lisant les ouvrages de Mamertin, d'Eunape, de Libanius, on croit lire les harangues de certains orateurs de nos jours. Même emphase, mêmes exagérations, mêmes travers de logique et d'éloquence. S'il s'agissoit de prononcer entre les flatteurs du quatrième siècle et les flatteurs du dix-neuvième, la décision nous embarrasseroit beaucoup. La similitude une fois établie, que devons-nous penser des auteurs qui, relativement à Julien, annexent au tableau de l'histoire les pièces officielles et patentes de l'adulation?

Il ne sauroit exister deux règles différentes : ce qui est visiblement de nos jours un vice, l'étoit chez les Romains, et ce qui s'est récemment opéré dans une révolution :

où l'on démêle les couleurs de tous les âges, de tous les peuples, doit servir de mesure pour ce qui s'est jadis opéré dans la Grèce et dans Rome. Citer Prisque, Maimertin, Libanius, inscrire, à l'exemple de La Bléterie et de Lebeau, ces noms en marge d'un livre concernant Julien, n'est-ce pas afficher un défaut total de jugement, et par un triste résultat de ce défaut, égarer l'opinion des lecteurs, en accréditant plusieurs faits romanesques imaginés par les sophistes? N'est-ce pas afficher une partialité choquante, et travailler dans le sens des plus mortels ennemis du christiapisme? Suivant la sage remarque de M. Ancillon, « *l'historien doit être indépendant, au-dessus des besoins et des passions qui enchaînent l'homme aux pieds de ceux qui enlèvent ou qui dispensent les moyens de jouir* (1). » Ce noble caractère d'indépendance se découvre-t-il dans les éternels panégyristes de l'Empereur romain qu'ils firent grand de

---

(1) *Tableau des Révolutions du Système politique de l'Europe*, t. II, p. 14 et suiv., un des ouvrages historiques les plus recommandables qui aient paru depuis un demi-siècle.

tout le merveilleux que leur imagination créa autour de sa personne ?

Ces panégyristes mêlent effrontément leurs propres louanges à celles du héros, et l'un d'eux, Mamertin, le félicite sincèrement » *d'avoir confié l'emploi de préfet à un homme sage, éclairé et intègre comme lui Mamertin* (1). » Ce préfet si sage, pour complaire à son maître, eut la barbarie de condamner au supplice du feu le commandant d'Aquilée, Nigritin qui, fidèle à Constance, avoit défendu vaillamment cette ville contre les troupes de Julien. Et l'on auroit chercher de saines lumières à une semblable école de flatterie et de cruauté ! Et de tels écrivains, voués, par état, au mensonge, nous serviroient de guides ! Se figure-t-on, peut-on se figurer que des hommes élevés subitement aux honneurs du consulat, de la préfecture, de la questure (2) ne nous trompent

---

(1) Tiré de Gibbon (*Hist. de la Décad. de l'Emp. Rom.*, t. V, édit. de M. Guizot).

(2) La plupart des sophistes comblés des faveurs de Julien, furent payés largement de leurs panégyriques, et promus aux dignités les plus éminentes, quoiqu'ils en fussent assez indignes.

point sur le compte d'un maître aussi bon pour eux? La raison et la vérité ne perdirent jamais leurs droits : ces droits étant imprescriptibles, ce n'est point être téméraire que de les réclamer, que de rompre un enchantement funeste à la morale publique.

Julien, non content de récompenser, avec tant de magnificence, ses adulateurs, rendoit avec usure les éloges qu'ils lui prodiguoient journellement. Dans une lettre « à Libanius, sophiste et questeur, » le prince accumulant, à perte d'haleine, les exclamations admiratives, dit : « *Que*  
» *vous êtes heureux d'écrire, ou plutôt de*  
» *penser ainsi ! Quel discours ! quelle force*  
» *de raisonnement ! quel ordre ! quelles tran-*  
» *sitions ! quelle élégance ! quelle harmo-*  
» *nie ! quel tout ensemble !* »

C'est bien dans les déclamations de ce Libanius et dans celles de ses confrères qui donnèrent et qui reçurent de pareils éloges, qu'il faut aller chercher l'exactitude des faits historiques. D'après le simple aperçu que nous offrons de ce bizarre échange, comment se fier à la sincérité du maître, lorsqu'il adresse, en public, à un orateur ces paroles tant vantées : « *Que j'aimerois*

*» vos éloges , si je vous croyois assez hardi  
» pour me blâmer quand je le mérite. »*

Les écrits de Mamertin , d'Eunape , de Libanius doivent rester comme de précieux vestiges de l'éloquence dégénérée , comme de curieux monumens de la vanité humaine : ces écrits , archives du charlatanisme et de la superstition , valent néanmoins la peine d'être consultés , parce qu'ils fournissent , contre le gré de leurs auteurs , d'utiles renseignemens qui dénotent les fausses vertus du héros , parce qu'ils nous initient aux mystères de sa politique fondée , presque toute entière , sur les idées d'une gloire aussi extravagante que désastreuse. C'est pour de semblables usages que ces écrits réclament notre attention , et qu'ils peuvent devenir les régulateurs de notre jugement.

Et en effet , lorsqu'imitant les Israélites infidèles qui parloient de fleurs la statue de Moloch , Prisque , Mamertin , Libanius embellissent ce qui , de sa nature , est hideux , lorsqu'ils ennoblissent les actions les plus honteuses , lorsqu'ils caressent , que dis-je ? lorsqu'ils sanctifient une ambition criminelle , le moyen alors de ne pas ajouter foi à leur récit ? Le moyen alors d'être accusé soi-

même de partialité en produisant ce récit ? C'est ainsi que l'adulation laisse toujours après elle quelque trace lumineuse.

Mais est-il convenable de relater des faits inventés ou altérés par ces sophistes, et de représenter, d'après eux, comme vertueuses plusieurs actions opposées à la vertu ? Faut-il s'appuyer du témoignage de pareils hommes intéressés à cacher, sous les figures accumulées de toute leur rhétorique, les principales fautes de Julien ? Faut-il citer de tels hommes, concurremment avec les historiens qui relèvent ces fautes, et qui les exposent au grand jour ?

Ce sont des erreurs de cette nature que commettent La Blétrie et Le Beau ; ils habillent, qu'on nous pardonne ces termes, ils habillent l'Empereur romain de toutes pièces, et le couvrent trop souvent des broderies asiatiques péniblement travaillées par son flatteur Libanius. Les sophistes enivrés de leur fortune, mus par une aveugle reconnoissance, infatués de chimériques systèmes, aigris, en outre, contre le christianisme, les sophistes durent nécessairement travestir en un prince juste, désintéressé, pieux, magnanime le restaurateur



des autels de Jupiter, de Mars, d'Apollon et de toutes les divinités de l'Olympe. Les mêmes motifs ne subsistent plus : cependant, par une inconséquence que d'autres motifs bien différens peuvent expliquer, plusieurs écrivains se montrent les héritiers de cette reconnaissance, de cet engouement, de cette haine injuste, et de cet enthousiasme pour l'idolâtrie. Ils se plaisent, en imagination, à relever ces autels avilis, à les parer fastueusement ; et le sacrifice de leur propre raison, au défaut d'autres victimes, consacre ce paganisme moderne (1) que Spanheim reprochoit à certains érudits de son temps.

Dans la classe des historiens eux-mêmes qui ont parlé du successeur de Constance, il est un choix à former, choix auquel doit présider une critique éclairée. Ammien-Marcellin, par exemple, obtiendra toujours une préférence marquée sur un auteur qu'un esprit romanesque, enclin à la calomnie, que des passions exaltées font descendre au niveau

---

(1) M. Guizot, dans la *Biographie Universelle*, article *Gibbon*, a saisi ingénieusement ce ridicule qu'il reproche à l'historien anglais. On lira avec plaisir ce morceau curieux et fortement pensé.

des sophistes, sur Zosime, pour tout dire, qu'il est facile de battre en ruines, sans autre secours que celui d'Aurélius-Victor, d'Eutrope, et, chose étonnante, mais vraie, de Julien lui-même.

Quand un fait historique est douteux, quand les autres historiens gardent le plus profond silence sur certaines actions d'héroïsme, est-ce donc le *médisant*, le *noir* Zosime (1) que nous irons consulter, lui

---

(1) *Ammianus dissimilis sanè Zosimo illi maledicentissimo scriptore et nigerrimo*..... (Cl. Chiff., *de Vita Amm.*) L'excellente Dissertation sur Zosime, composée par le baron de Sainte-Croix, et insérée dans le Recueil de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, donne la juste mesure de la partialité de l'historien idolâtre, postérieur de plus d'un demi-siècle à Eutrope, à Ammien ainsi qu'à Aurélius-Victor. Il suffit de parcourir rapidement cette savante et judicieuse dissertation pour concevoir une idée des froides, des atroces calomnies forgées par le noir écrivain, qu'avoit déjà signalé Claude Chifflet. Ne sait-on pas que Zosime a dénaturé toute l'histoire des règnes de Constantin, de Constance et de Julien? Ne sait-on pas que plusieurs écrivains modernes n'ont fait que répéter les calomnies de ce noir historien?

qui peut-être les a supposées ? S'agit-il de certaines actions condamnables qu'il trouve pourtant le secret de louer, de même que Libanius ? Pour lors, c'est le naturel qui perce, nous devons nous en rapporter à Zosime.

Avant qu'on ne se fût avisé de recourir aux systèmes d'une fautive philosophie, Julien étoit jugé assez uniformément. Nos pères, en admirant le génie littéraire de cet empereur, la prodigieuse variété de ses connoissances, en rendant justice à son éclatante valeur, détestèrent sa duplicité, son ambition, et principalement son apostasie, funeste résultat de cette ambition insatiable.

Un homme de beaucoup de mérite, en nous invitant publiquement à nous élever au-dessus des préjugés, a cité Montaigne qui fait l'éloge des *vertus* de l'Empereur romain. En toute circonstance, la raison doit servir de contre-poids à un nom célèbre, et ne doit pas se laisser subjuguer. La célébrité de Montaigne, étrangère à la science de l'histoire, ne peut nuire à notre opinion.

Les *Essais*, pour répéter les termes de la fille d'adoption de ce penseur sceptique, les

*Essais* étant « *le hors de page des esprits* » (1), on nous accuseroit de bizarrerie, si nous allions puiser des notions positives à une source pareille. Ces sortes de hors de page nous mèneraient droit à l'incertitude et à la fatale question, *que sais-je* (2), ce qui nous détourneroit étrangement du but assigné à tout historien obligé de savoir quelque chose. Montaigne envisage Julien à sa mode, et non d'après les faits : écrivain vraiment original, il ne se pique pas d'une logique rigoureuse, d'une doctrine exacte, ni d'être toujours d'accord avec lui-même.

Cependant Montaigne avoue que l'Empereur romain, « *en matière de religion, étoit vicieux par-tout*, » et que cet empereur espéroit augmenter « *les parts et les brigues de la division* » (3), » en aigrissant les diverses sectes chrétiennes les unes contre

---

(1) *Préface sur les Essais de Montaigne, par sa fille d'alliance.*

(2) Devise de Michel Montaigne, placée au frontispice de son ouvrage.

(3) *Essais*, t. II, p. 620 et suiv., édit. de 1649.

les autres. D'après ce dernier aveu, comment l'auteur des *Essais* n'a-t-il pas craint de se contredire en nommant Julien « *un homme rare et un grand homme* ? » Un souverain qui , pour cause de religion , conçoit l'idée d'armer entr'eux ses sujets , peut , à la rigueur , être un homme rare , mais ne sauroit être un grand homme , la vertu servant de base à toute véritable grandeur.

Le pyrrhonien Lamotte-le-Vayer alla plus loin que Montaigne , et dépassa les bornes de l'admiration en faveur du successeur de Constance , excès dont le reprit avec modération le savant Ezéchiel Spanheim. On se plaignit , de toutes parts en France , de voir un nouveau Libanius ramasser les cendres d'un *apostat* , et les consacrer religieusement sur les autels du paganisme.

Pour démasquer la mauvaise foi du panégyriste moderne , on prouveroit aisément que la plupart de ses éloges sont fondés sur de faux aperçus , sur de fausses citations (1). Ainsi , voulant s'autoriser du nom

---

(1) Des faits indifférens en eux-mêmes , ont été

de Jovien, Lamotte-le-Vayer avance que l'attachement de cet empereur à la foi « ne » l'empêcha pas d'estimer grandement celui » qui l'avoit persécutée, *et de dire hautement* que le faubourg de Tarse, ni la » rivière de Cydne, quelque agréable et claire » qu'elle fust, *ne méritoient pas de garder » les cendres de Julien*, que la seule ville » éternelle de Rome et le Tybre devoient » posséder (1) » Qui le croiroit? Jovien ne tint jamais ce langage : c'est Ammien qui reproche, avec amertume, à ce prince d'avoir placé les cendres du vainqueur de Stras-

---

dénaturés sans aucun scrupule, dans la vue de rendre le héros plus intéressant. « *Toute l'armée, nous dit-on, accompagna le cadavre de Julien jusques en la ville de Tarse.* » (*Vertu des Payens*, p. 290), ce qui est de toute fausseté. Procope se rendit, par ordre de Jovien, des environs de Nisibe à Tarse, pour rendre les derniers devoirs à l'Empereur défunt. *Cum Juliani supremis Procopius mittitur ea..... humaturus in suburbano Tarsensi.* (Amm., p. 440.)

(1) *De la Vertu des Payens*, p. 290, édition de 1647.

bourg sur les rives du Cydne et non sur celles du Tibre (1).

Avec cette rare, cette admirable adresse d'altérer le texte des historiens anciens, et de fabriquer des mensonges, on est venu à bout d'ériger Julien en un grand homme. L'erreur s'accrédite au moyen de l'erreur, et les lecteurs étonnés redisent naturellement, d'après l'écrivain qui l'a enfantée : « Certes, « Julien, à son apostasie près, étoit un » prince vertueux, puisque rien ne pouvoit » obliger Jovien de parler si avantageuse- » ment d'un tel prédécesseur (2). » Il est malheureux que la vérité seule manque à ce récit.

---

(1) *Exindeque egredi nimium properans, (Jovianus) exornari sepulcrum statuit Juliani. Cujus suprema et cineres, si qui tunc justè consuleret, non Cydneus videre deberet, quamvis gratissimus amnis et limpidus..... sed Tiberis, etc.* (lib. XXV, p. 441, édit. Vales.); et le Vayer ne craint pas de citer un auteur qui le condamne si honteusement! Voltaire et d'Argens ne connoissent pas d'autre méthode pour embellir, ou pour enlaidir les personnages de l'histoire.

(2) *De la Vertu des Payens*, p. 290.

Dans la deuxième édition de son livre intitulé *de la Vertu des Payens*, édition donnée en 1647, Lamotte-le-Vayer, pour se mettre à couvert de la censure, prétend que ses paroles ont été mal interprétées, et se rétracte solennellement. La frayeur ou l'ambition le jette en des contradictions vraiment curieuses. Il reconnoît Julien « *digne de notre* » *abomination* (1), l'appelle *une personne* *odieuse*, un *meschant empereur*, un *homme* *de damnable mémoire*. *Les vertus qui lui* *sont attribuées sont inférieures de beau-* *coup à sa malice*. S'il a loué ce maudit *apostat*, c'est que *le diable tout meschant* *qu'il est, ne laisse pas que d'avoir quelque* *chose de bon*. » Quoique les vertus du diable soient assez peu connues, quoique sa bonté paroisse bien suspecte, les savans semblèrent se contenter de cette explication, de ce désaveu, et l'auteur, avec ses fausses citations, ses jugemens erronés, crut s'être justifié complètement. Julien ne méritoit d'avoir ni un tel ami ni un tel ennemi.

Un écrivain célèbre, introduisant ses pas-

---

(1) *De la Vertu des Payens*, p. 296, 297 et suiv., article *Julien*.



sions dans l'histoire, et conséquemment ennemi de la véritable philosophie, considéra les personnages et les évènements sous des rapports inconnus à l'antiquité. Ravi de contempler les traits d'un prince auteur de plusieurs discours (1) contenant presque en germe tout le *Dictionnaire philosophique*, ravi d'entendre ce prince nommer le christianisme *la folie des galiléens*, Voltaire, dans les transports de l'admiration; et plus exalté que Libanius, vint annoncer au monde que Julien « *était le second des hommes,* » pour ne pas dire *le premier.* » Le second des hommes! Oui, au jugement des écrivains qui rejettent toute croyance religieuse; au jugement des ambitieux qui ne regardent point, comme des vices odieux, la fourberie, l'ingratitude, la superstition, du moment qu'elles deviennent nécessaires à l'exécution de leurs criminels projets.

Ce n'est pas tout: Voltaire qui, des bords de la Seine aux rives de la Newa, exerçoit une suprême dictature parmi les gens de lettres, se proposa d'intimider ceux qui

---

(1) Julien a laissé, contre la religion chrétienne, un ouvrage divisé en trois discours.

seroient tentés de ne pas respecter un grand homme de sa façon, et s'en expliqua en ces termes : « Il n'y a pas long- » temps qu'on ne citoit le nom de Julien » qu'avec cette épithète injurieuse *d'apos-* » *tat*. C'est peut-être *le plus grand effort* » *de l'esprit humain* qu'on ait enfin cessé » de le désigner de ce surnom injurieux. Les » bonnes études ont amené *l'esprit de tolé-* » *rance parmi les savans*. » Mais aucun changement ne doit s'opérer par *tolérance* dans les annales des peuples, ni par insinuation, et moins encore avec ce grand effort de l'esprit humain. En matière d'histoire, on suspecte justement une indulgence d'une date si récente, lorsque le souverain qui en est l'objet, vivoit il y a quinze siècles, lorsque la postérité a eu le temps de le juger, et de sentir la valeur d'un surnom.

D'ailleurs, quelle analogie règne-t-il entre cet esprit de tolérance du dix-huitième siècle et l'histoire romaine du quatrième? De ce que les épithètes sont injurieuses, il s'en suit qu'il faudroit, par *tolérance*, retirer à plusieurs monarques celles de *fainéant*, de *simple*, de *mutin*, de *tête-de-fer*, de *mauvais*, de *cruel*, de *téméraire*;

il s'en suit qu'il faudroit enlever à l'histoire un de ses plus nobles privilèges, celui de caractériser les rois, soit en bien, soit en mal, et de les définir énergiquement en abrégé. Elle en désigne bien un grand nombre, sans que l'on s'en étonne, par quelque défaut corporel, entr'autres Charles *le chauve*, Louis *le bègue*, Hugues *capet*, Eric *le clignoteur*, Béla *l'aveugle*, Henri *l'impuissant*, Guillaume *le roux*.

L'espèce d'anathème lancé indirectement par un poète historien, produisit des effets nuisibles, et comprima la pensée des contemporains; et pourtant, aux yeux de tout homme sage, le passage d'une religion sévère dans sa morale, consolante dans ses dogmes, qui déjà avoit répandu tant de bienfaits sur la terre, le passage de cette religion au paganisme, scandale des honnêtes gens, sera éternellement flétri du nom d'apostasie (1). Il faut que l'univers rede-

---

(1) Dans tout état de cause, il faut que les mots peignent les actions. Or, le mot grec ἀποστασία, signifiant abandonnement, renoncement, peut-il être remplacé par un autre mot? Faut-il inventer

vienne idolâtre, pour qu'on efface cette dénomination injurieuse à laquelle se rattache le souvenir d'un changement qui influa sur tout le reste de la vie politique du souverain, et qui le fit sensiblement dégénérer de lui-même. La différence de Julien *César* à Julien *Auguste*, n'a point échappé aux auteurs idolâtres, quoiqu'ils se gardent bien d'indiquer la véritable cause de cette différence. L'épithète d'*apostat* peignant l'homme tout entier, forme, en quelque sorte, en un seul mot, le sommaire de sa vie. Cette épithète choquoit vivement l'écrivain qui, dans ses ouvrages, fait plus que d'apostasier le christianisme, puisqu'il se moque de toutes les religions, et les rejette toutes également.

Il n'est question ni de tolérance, ni de philosophie, il est question seulement d'histoire : celle-ci s'allie à la saine critique, à la chronologie et à la géographie qui en sont les trois compagnes inséparables ; toute autre science n'y est admise que très-ac-

---

un vocabulaire particulier pour servir complaisamment les passions de quelques hommes ? D'ailleurs, cette apostasie jeta le prince hors des voies de la modération et de la sagesse.

cessoirement. Or, les bonnes études de l'histoire justifient la franchise caractéristique de nos pères, et l'épithète injurieuse attachée, depuis quinze cents ans, au nom de l'empereur Julien.

Nous ne l'ignorons point : le langage philosophique et sententieux de cet empereur impose à la postérité ; les noms de Socrate, de Platon, d'Aristote, de Zénon, de Marc-Aurèle, les mots de vertu, de sagesse, de sobriété, de frugalité, de tempérance souvent répétés dans ses écrits, lui donnent quelque relief aux yeux de certains hommes : ils ne savent pas que ce prétendu ami de la sagesse se permit fréquemment d'atroces plaisanteries qui occasionnèrent l'effusion du sang de ses sujets. On n'est point un Titus, lorsqu'on s'échappe jusqu'à parler comme Néron.

La Bléterie et Lebeau, écrivains vertueux, mais timides, mais jaloux de jouir en paix de l'estime publique et du fruit de leurs veilles, ne laissèrent pourtant pas de flétrir du titre d'*apostat* le neveu du grand Constantin. Toutefois, ils se firent pardonner cette hardiesse, en usant de ménagemens politiques, en capitulant avec les préjugés,

en exaltant l'empereur romain, du moment qu'ils ne crurent point la religion blessée, en prenant des apparences pour des réalités, en examinant le masque et non le personnage. Pour prix de cette condescendance, La Bléterie reçut de solennelles actions de grâce de la part du marquis d'Argens :  
» *Enfin, écrit ce marquis, l'auteur de la*  
» *vie de Julien vient de mettre au jour*  
» *des vérités évidentes'..... Les savans*  
» *étoient depuis long-temps désabusés*  
» *de l'idée affreuse que les pères avai-*  
» *ent donnée de cet empereur. Ce n'étoit pas*  
» *une chose aisée que de détruire une opi-*  
» *nion que la religion sembloit autori-*  
» *ser* (1). »

Non, sans doute, ce n'étoit pas une chose aisée : on ne détruit point avec des injures une opinion basée sur des faits irrécusables ; elle subsiste encore, elle subsistera jusqu'à ce que l'on soit parvenu à déformer entièrement l'histoire, et à peindre Tibère des mêmes traits qu'Antonin, Louis XI des mêmes traits qu'Henri IV. La conséquence facile

---

(1) *Défense du Paganisme*, p. 35 et 36, édition de 1769.

à déduire du compliment fait à l'auteur de la *Vie de Julien*, c'est que les Pères de l'église sont des calomniateurs, ou, pour le moins, des narrateurs suspects d'imposture. Eh bien ! en évitant de nous appuyer du témoignage de ces Pères de l'église si injustement décriés, en citant, de préférence, les écrivains idolâtres, nous espérons démontrer les torts de La Bléterie, l'ignorance du marquis, et prouver que la morale, la philosophie, nous dirions presque l'amour de la liberté, la haine du despotisme doivent affermir la puissance d'une opinion autorisée par la religion elle-même.

Ramener les hommes à des notions dégagées de tout système, bannir de l'histoire *les hors de page* nous paroît une entreprise *libérale*. C'est véritablement se conduire en philosophe que d'exprimer fidèlement des vérités, lors même qu'elles contrarient nos mœurs, nos idées et nos affections dominantes. Les historiens protestans, nullement effrayés de l'anathème fulminé par l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, continuèrent, en traçant le portrait de Julien, à user des seules couleurs que les bonnes études leur firent trouver ; élevés au-dessus

de la crainte, ils énoncèrent un jugement fixe, impartial sur ce fameux personnage dont La Bléterie et Lebeau voulurent politiquement faire un problème insoluble.

Le premier paya un peu cher les louanges qui lui furent accordées. Envain il donna *une ame républicaine* (1), au héros qui fut républicain comme Jules-César; envain il préconisa de condamnables actions, en les appréciant d'après la morale du jour : pour mériter, sans restriction, la triste estime des nouveaux Mamertins, des nouveaux Libanius, il auroit fallu sacrifier sa conscience, ses principes religieux, en même temps que la vérité. La Bléterie ne fit que la moitié de ce sacrifice : aussi d'Argens ne manqua point de lui reprocher d'avoir « *craint* » *d'être trop hardi* et d'avoir *redouté la superstition* (1) » Comme s'il s'agissoit de

(1) *Traité du Gouvernement Romain*, inséré dans le Recueil des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXIV, p. 234.

(1) *Défense du Paganisme*, t. I, p. 35 et 36.

Voltaire n'eut pas la politesse du commentateur des *Réflexions de l'empereur Julien*. Ne gardant



tout oser en déroulant les annales des peuples ! comme s'il s'agissoit de combattre , au lieu de se recueillir , au lieu de renoncer à son siècle , et de se dépouiller de tous les préjugés de ses concitoyens !

Celui qui vit au milieu des grandeurs évanouies , des armées couchées dans la poussière du tombeau , près de tant de foudres éteintes , sur les débris des trophées et des trônes , doit se croire en sûreté ; rien , en effet , ne l'intimide. Il peut citer à son tribunal les conquérans jadis les plus redoutables , les censurer et rendre contr'eux des arrêts sévères , sans avoir rien à démêler avec les vivans ; mais on dirait qu'il faut un sauf-conduit , lorsque l'on veut aborder Julien. Les flatteurs exercent auprès de lui une influence toute-puissante : des légions semblent se tenir encore debout et rangées autour de cet Empereur pour le protéger ; ses aigles sont encore menaçantes , et son Jupiter semble encore tonner sourdement contre les juges

---

aucune espèce de ménagement avec La Bléterie , il lui prodigua les *honnêtetés littéraires* dont il avoit coutume de gratifier ses ennemis.

qui osent interroger le restaurateur du paganisme.

Gibbon, convaincu que la licence effrénée des opinions finiroit par corrompre l'histoire, cette auguste dépositaire des événemens passés, Gibbon, quoique déiste, repoussa brusquement *le second des hommes* du sein de la philosophie, et crut qu'on ne pouvoit l'y introduire, pour ainsi parler, que les armes à la main. Effectivement, si Julien, un des princes les plus superstitieux, les plus dissimulés, les plus vindicatifs, est considéré comme philosophe, qui se montreroit jaloux de l'être à de pareils titres? Certains ennemis de la religion chrétienne veulent qu'il le soit, parce que les divinités de l'Olympe ne furent pour ce prince que des divinités poétiques, parce que « *le démon de l'ambition fut son unique dieu* (1), » parce que deux ou trois de ces violens ennemis faisoient consister dans le mépris de toutes les religions la philosophie qui condamne hautement ce mépris, la philosophie qui les désavoue, la philosophie qui voit et qui

---

(1) Expressions de Tillemont.

repousse avec horreur le monstre de l'athéisme.

L'ami de la sagesse qui a étudié le cœur de l'homme, qui en a sondé les replis, nous enseigne que l'*incrédulité* est souvent *crédule* et superstitieuse. L'histoire de Julien nous fournira une preuve démonstrative de cette assertion qui, au premier abord, sembleroit paradoxale, si une expérience journalière n'en révéloit pas la frappante justesse.

Voilà expliquée la cause de ce grand enthousiasme de quelques écrivains modernes pour l'empereur romain : autrement ces écrivains, qui furent amis du luxe, des plaisirs, n'eussent envié ni la rigidité ni la gravité empesée de ce nouveau Diogène; ils auroient sûrement, à l'instar des habitans d'Antioche, fait pleuvoir les traits de la satire sur le cynisme de Julien, sur son pédantisme, sur le désordre de ses vêtemens et sur sa *barbe de bouc* (1).

Gibbon, dans l'*Histoire de la décadence*

---

(1) *Præ se ferens ante se barbam hyrcinam.* (Amm.) Ils l'auroient peut-être raillé aussi sur sa mine de singe. *Ridebatur ut cercopitæ.* (Id.)

*de l'Empire romain*, donne des éclaircissement curieux relatifs au gouvernement, à la littérature, à la prétendue tolérance, à la prétendue humanité du *second Quirinus*, et montre, de temps en temps, une impartialité qui, en France, eût été qualifiée de *calomnie* et de *fanatisme*. L'auteur anglais exerce contre l'extrême crédulité de La Bléterie une critique, sinon toujours polie, du moins toujours forte de raison, lorsque cette critique n'a pas directement pour objet le christianisme.

La passion de la haine trouble aussi la vaste intelligence du censeur, et dégrade chez lui un talent réel. Alors il se contredit, ou plutôt s'embarrasse dans ses propres systèmes philosophiques, et joue un doublé rôle. Déchirant et caressant tour-à-tour Julien, tantôt Gibbon met dédaigneusement ce prince *au niveau d'un moine égyptien*, tantôt l'élève au rang d'un législateur; mais jamais il ne le travestit en philosophe, parce qu'effectivement la sagesse de ce législateur est entourée de Silènes, de Satyres et d'autres figures grotesques.

Selon nous, on ne connoît pas assez l'homme dans Julien, ni le littérateur, ni le mo-

marque; on le suit trop scrupuleusement dans ses moindres excursions militaires. Quoique moins étrangers que La Bléterie et Lebeau au spectacle des calamités de la guerre, nous n'irons point, sur-tout à l'exemple de celui-ci, empruntant les termes d'une savante tactique, ranger des armées en bataille, au risque de rompre toute leur ordonnance, ni décrire poétiquement *le cimier* du casque de Chnodomaire « *montant un puissant che-  
val.* » Nous nous abstiendrons de voler impétueusement du centre aux extrémités, de l'aile droite à l'aile gauche, et de calculer systématiquement les chances de la fortune, qui ne sont plus douteuses; nous n'irons point, sonnant la charge, faire continuellement entendre « *le choc des corps, le cli-  
quetis des épées,* et montrer, avec complaisance, *un front de légion bordé de car-  
nage* (1). »

Du haut de leurs chaires de rhétorique, nos vaillans historiens-professeurs s'échauffent,

---

(1) *Histoire du Bas-Emp.*, t. II, p. 421 et 422. Ce vaillant professeur consacre près de trente pages à la seule journée de Strasbourg.

se plaisent dans les horreurs de la mêlée, et les embellissent des fleurs de l'éloquence. Ils ne paroissent jamais plus satisfaits d'eux-mêmes qu'après avoir noirci le papier de ces phrases terribles et bannales : « *La ville fut prise d'assaut, et tous les habitans furent passés au fil de l'épée.... On ne fit quartier à personne; tous furent tués en pièces.* » On les voit, battant l'estrade avec les vélites, ramener bruyamment au camp deux ou trois malheureux prisonniers. Comment est-il arrivé que, dans un siècle où la philosophie s'élevoit avec indignation contre les conquérans, on ait préconisé les cruels exploits de ces hommes grands, seulement par les maux qu'ils causèrent, et qui, au lieu de gouverner leurs états, en précipitèrent la ruine ?

La Bléterie et Lebeau, s'écartant des véritables principes de la justice, de l'humanité, confondent quelquefois la barbarie avec l'héroïsme, les manières basses avec l'affabilité, les sophismes avec la raison; ils semblent ignorer que plusieurs contraires sont compatibles dans un seul individu, que la vertu, pour nous servir des expressions naïves d'un ancien moraliste,

se rencontre *au même logis que le vice*, et que l'ambition la plus criminelle peut s'associer à d'heureuses qualités. En louant ces qualités dans Julien, il est superflu de recourir à l'injurieuse comparaison de Lamotte-le-Vayer, et de se défendre ainsi de ces éloges : « Les pierres précieuses ne » perdent rien de leur prix pour être tombées » *entre les mains des voleurs.....* ? (1) » Eh quoi ! faut-il passer si rapidement du panegyrique à la satire ? Reconnoît-on à ces traits ce Julien qui, *à son apostasie près*, » fut le premier des Césars ? Rien n'obligeoit Lamotte-le-Vayer de déraisonner et de se contredire à ce point.

Au lieu de chercher à deviner l'homme, La Bléterie et Lebeau remuèrent, agitèrent inconsidérément les cendres d'Arius, fondirent avec acharnement sur le fils de Constantin, et se livrèrent à de longues, à de fatigantes discussions contre l'arianisme. Le

---

(1) *De la Vertu des Payens*, p. 303. Nous n'avons changé, dans ce passage, que les mots pierre précieuse, en mettant le pluriel au lieu du singulier.

Beau, étranger à la science théologique, devoit avoir appris du sage Tillemont, que « *l'empereur Constance combattoit plutôt le terme que la foi de la consubstantialité du verbe* (1) », et retenir les élans d'un zèle indiscret. Aucune considération ne fut capable d'arrêter l'historien du *Bas-Empire*. Qu'en est-il résulté? Gibbon, faisant main-basse sur ces discussions, est venu ensuite composer de violentes, de scandaleuses déclamations au sujet de l'*homousious* et de l'*homousious*.

Nous n'avons pas jugé convenable de traiter ces questions délicates, incidentes, et qui ne tiennent pas essentiellement à notre sujet. C'est Julien que nous suivons par-tout dans les détours de l'ambition, sous la terreur, dans l'ivresse de la victoire, dans son commerce habituel avec les muses, dans ses études philosophiques. Peu d'hommes présentent autant de faces que cet Empereur, et renferment autant de personnages divers. La gloire attachée aux lettres lui est légitimement acquise : elle couvre, elle protège de son ombre pacifique le conquérant barbare,

---

(1) *Hist. eccl.*, t. IX, p. 699.



le monarque persécuteur, le philosophe cynique et grossièrement original, le philosophe qui, dans une de ses amplifications, ne rougit pas d'applaudir aux infamies de l'ancien Diogène.

De tous les capitaines grecs et romains, Julien est celui qui aima le plus à prononcer des harangues à ses troupes, à discourir longuement et savamment, en présence des sophistes ses amis. Nous nous contenterons d'analyser ces harangues trop académiques pour des soldats; mais nous supprimerons peu de choses du discours de ce guerrier mourant, lorsqu'étalant, pour la dernière fois, ses maximes philosophiques, il traîne douloureusement son orgueil jusqu'aux bords de la tombe.

On saura mieux apprécier les actions d'un personnage aussi célèbre, quand nous l'aurons placé en regard de ses propres écrits: quelques-uns, spécialement la lettre à Thémistius, offrent à tous les souverains d'utiles préceptes dont la sagesse se trouve fréquemment en opposition avec la conduite politique de l'auteur. Les sciences métaphysiques, suivant la définition de la philosophie ancienne, deviennent des vertus, seulement

lorsque les actions de ceux qui les cultivent sont en harmonie avec les préceptes fondamentaux de ces sciences. Dans Julien, les actions et la philosophie se combattent perpétuellement ; on n'a souvent besoin que de l'autorité de cet empereur pour juger, pour condamner cet empereur lui-même, et s'apercevoir qu'il n'avoit pas « *son ame vivement teinte des discours de la philosophie* » (1).

En nous bornant au témoignage des historiens idolâtres, nous ne renonçons point, lorsque les faits l'exigent, de rétablir la concordance de ce témoignage avec celui de Saint Grégoire de Naziance, de Saint Jérôme, et de venger la mémoire des Pères de l'église.

Dans les ouvrages de ceux-ci brillent des connoissances surprenantes pour ce quatrième siècle de l'ère chrétienne, et des traits de lumière que l'on chercheroit inutilement dans les auteurs idolâtres. Afin de s'en convaincre, que l'on compare la dissertation d'Ammien concernant les palmiers qui ombragent les rives du Tigre avec la

---

(1) Expressions de Montaigne. *Essais*, t. II, p. 616, *Eloge de Julien*.

description que Saint Basile nous a transmise de cet arbre précieux (1). Qui ne riroit des fables et de la crédulité du premier? qui n'admireroit la sagacité du Père de l'église? Le Saint, devinant le secret de la nature, relativement au phénomène de la fécondation, s'exprime avec le même talent d'observation que s'exprimerait un habile botaniste de nos jours. Embarrassé de l'abondance des matières historiques, nous avons laissé les palmiers de l'Assyrie, sans diriger notre attention sur les bizarreries de la physique de ce temps, non plus que sur toutes les fables qui concernent les diverses provinces de l'antique monarchie des Perses.

Ammien-Marcellin, un des admirateurs de Julien, mais qui ne pousoit pas l'admiration jusqu'à l'aveuglement, nous fournira les couleurs les plus marquantes pour la composition de cet ouvrage. Quoique l'historien idolâtre s'exprime avec réserve, avec

---

(1) Gibbon s'est occupé de ce point, mais sans parler du Père de l'Eglise : si nous espérions pouvoir retoucher cet ouvrage, nous traiterions avec plaisir une matière qui intéresse les naturalistes.

circonspection, quoiqu'il garde le silence sur des particularités désignées dans la correspondance de l'Empereur, dans plusieurs édits, il lui échappe des aveux qui nous semblent n'avoir pas été assez remarqués, et qui donnent lieu à d'étranges soupçons. Ces aveux, moins ignorés, désenchanteroient de crédules enthousiastes, si toutefois leurs faibles yeux, fascinés dès l'enfance, pouvoient enfin s'ouvrir à la lumière.

Quant aux fréquentes contradictions d'Ammien-Marcellin qui peint Julien comme un autre Titus, et qui efface ensuite cette peinture de fantaisie, ce sont les faits qui doivent régler notre jugement, et non de vaines formules de flatterie ; on s'en convaincra, l'auteur idolâtre loue des actions que peu d'écrivains voudroient louer dans un autre monarque. Ne nous laissons pas plus abuser par les éloges contradictoires d'Ammien, que par ceux de Velleïus-Paterculus (1). Chacun

---

(1) Thomas, dans son *Essai sur l'Éloge*, en parlant des flatteries de Velleïus-Paterculus, et de la récompense qu'en reçut cet historien, dit : « *C'étoit bien la peine d'être vil !* » Ce n'est pas que Julien n'eût réellement infiniment plus de

porte en soi la règle des vertus ; elle est la même pour tous les siècles et pour tous les peuples. C'est de cette règle qu'il faut nécessairement faire usage en examinant la vie des grands personnages de l'antiquité, un historien devant guider la postérité par des faits, et non la séduire par de fausses louanges.

Dans cette histoire nouvelle sont omises des particularités qui se lisent ailleurs : cette omission est motivée de notre part. Si Julien fût revenu au monde, s'il eût connu sa propre oraison funèbre composée par Libanius, s'il eût connu l'ouvrage de Zosime, et tous les hauts faits d'armes, tous les discours que le sophiste, l'historien, aussi bien qu'Eunape, lui attribuent, il n'auroit pu s'empêcher de s'écrier comme autrefois Alexandre : « Où étois-je donc lorsque je faisais tant de belles choses (1), lorsque je tenois tous ces beaux discours ? »

---

qualités louables que Tibère et Séjan. Ammien qui énonce tant de vérités, n'est pas, non plus, vif comme Velleïus.

(1) Le roi de Macédoine tint effectivement,

Nous nous sommes également abstenus de citer plusieurs traits de cruauté, recueillis par Lamotte-le-Vayer, entr'autres celui-ci qu'il rapporte comme incontestable (2) : Julien, violant le droit des gens, fit mourir dans la ville de Chalcédoine des ambassadeurs de Sapor, devenus fidèles au christianisme, sur leur refus d'adorer le soleil et la lune. Un crime de cette nature, commis à la vue de Constantinople, auroit certainement été flétri par Ammien-Marcellin qui n'a point dissimulé l'horreur de l'assassinat juridique de l'innocent Ursule.

En parlant de quelques événemens plongés en de mystérieuses ténèbres, nous nous sommes permis de suspendre la

---

dans l'Inde, ce langage, à la lecture de ses propres exploits que l'historien Aristobule exagéroit de manière à les rendre méconnoissables. Le conquérant indigné voulut faire jeter dans l'Hydaspe cet historien adulateur. Gengis-Kan, plus emporté que le vainqueur d'Arbelles, fit mourir un secrétaire qui avoit écrit d'un style trop pompeux et trop emphatique au roi de Mossoul.

(1) *De la Vertu des Payens*, p. 267.

narration, afin de travailler à dissiper ces ténèbres : par exemple, au sujet du pronostic de l'orateur gaulois, Aprunculus, nous disons : « Julien vit plus distinctement » le présage qui lui annonçoit le trépas de » Constance. » En suivant le texte, nous aurions dû ajouter immédiatement ce qui suit : « Car, au même moment que Constance expiroit dans la Cilicie, un soldat, qui aidait Julien à monter à cheval, » étant tombé, le prince s'écria : Voilà par » terre celui qui m'a élevé au faîte. » Néanmoins, avant de raconter l'anecdote, nous nous sommes arrêtés, afin d'examiner le caractère de cette cruelle superstition, les réticences des historiens modernes, et sur-tout afin de justifier Saint Grégoire de Naziance accusé de calomnie par Gibbon, justification qui se trouve renfermée dans l'affreux jeu de mots rapporté par Ammien-Marcellin, et qui fut entendu par un grand nombre de spectateurs (1).

Dans toute autre circonstance, les réflexions eussent désagréablement suspendu l'attention des lecteurs. Ici elles nous ont

---

(1) *Multis audientibus.*

paru nécessaires , puisqu'elles tendoient à un but louable , celui de prouver que l'historien idolâtre et le Père de l'Eglise ne différent pas essentiellement entr'eux d'opinion sur la perversité du cœur de Julien.

On peut distinguer deux époques dans la vie politique et militaire de ce prince. Depuis son arrivée dans les Gaules , en 355 , jusqu'au jour où ses légions , en 360 , le proclamèrent *Auguste* , sa gloire , à quelques taches près , brille d'un éclat assez pur. Si la mort eut terminé , en ce pays , la carrière du César , il auroit légué à la postérité l'exemple touchant d'un guerrier , à la fleur de l'âge , attentif à sécher les larmes de tout un peuple , à le soulager du fardeau des impôts , après avoir défendu ce peuple contre les Allemands qu'il repoussa au-delà du Rhin : on envisageroit ces inappréciables bienfaits comme les résultats d'une vertu généreuse , désintéressée , et non comme des moyens d'ambition , comme des acheminemens à la tyrannie (1). Les erreurs de son

---

(1) « L'ambition cache quelquefois les vices ,  
• mais ne les oste pas pourtant. Quand l'ambitieux est parvenu où il se demandoit , il fait



adolescence eussent été oubliées comme on oublie les désordres de la jeunesse de Titus, et se fussent perdues dans les rayons de cette gloire si douce et si belle.

Mais la prospérité qui fatigue l'ame même du sage, une haine violente contre le christianisme, en changeant les mœurs du vainqueur d'*Argentoratum*, égarèrent ses idées, troublèrent sa raison, et le ravirent à lui-même. Julien *Auguste* fit un tort réel à Julien *César*. Eh ! qu'on ne croie pas que c'est là une de ces opinions personnelles hasardées par la prévention et le caprice. Deux hommes qui combattirent sous les étendards de Julien, Ammien et Eutrope, énoncent librement cette vérité, celui-ci sans figure, celui-là avec toute la vigueur, toute la hardiesse du style poétique.

Suivant Eutrope, « *Julien fut plus philosophe qu'empereur* (1), » censure aussi

---

» sentir ce qu'il est. .... L'ambition pousse aux  
 » belles et grandes actions ; le profit en revient  
 » au public : *mais qui les fait, n'en vaut pas*  
 » *mieux* ; ce ne sont œuvres de vertu, mais de  
 » passion. » (*Dé la Sagesse*, par Charron, liv. I,  
 ch. XXII.)

(1) *Philosophus magis quam imperator.*

mesurée dans les termes que piquante et forte sous le rapport du raisonnement. Que l'on y réfléchisse bien, Saint Grégoire de Naziance et Saint Jérôme ne lancèrent jamais de traits aussi acérés contre cet empereur, destiné par la providence à être souverain plutôt que philosophe, la bonne philosophie des monarques, consistant à veiller au bonheur de leurs sujets, à s'occuper des soins du Gouvernement encore plus que de l'académie, du lycée et du Portique.

Ammien, en peignant la nouvelle élévation, les nouveaux desirs du héros, ajoute ces paroles si expressives, si profondes : « *Il respiroit au-delà de l'humanité.* » (1) Jusqu'à présent, on n'a point saisi; ou l'on n'a pas voulu saisir le sens d'une pensée qui contient la satire de l'excessive ambition de l'Empereur romain; on a trouvé le secret de convertir cette satire en un éloge, et de traduire le passage en question par ces mots : « *Julien avoit des sentimens héroïques, des sentimens élevés au-dessus de l'humanité.* » Bonaparte, plein de la même passion que le neveu du grand Constantin,

---

(1) *Ultra homines spirabat Julianus.* - (1)

Bonaparte qui respiroit aussi au-delà de l'humanité, qui se trouvoit trop à l'étroit dans un vaste empire, Bonaparte est le seul qui ait enfin énergiquement rendu la pensée d'Ammien, en disant : « *J'étouffe dans la vieille Europe.* »

Telles sont les observations générales que nous avons cru pouvoir émettre avant de commencer la peinture des mœurs, des qualités, des exploits, du gouvernement, de la philosophie et de la littérature d'un souverain qui compte de nombreux détracteurs et de nombreux apologistes, ceux-ci se rattachant aux méprisables sophistes dont nous avons signalé la bassesse, ceux-là se rattachant aux historiens contemporains, se rattachant plus fortement encore à des preuves irréfragables d'intolérance, de cruauté, et principalement à la correspondance de ce souverain objet de tant de controverses.

Nous ne pouvions entreprendre une nouvelle histoire de Julien, sans produire les pièces justificatives de notre opinion. Cette nouvelle histoire exigeoit indispensablement des notes explicatives à l'appui de plusieurs faits que, jusqu'alors, on avoit altérés, ou déguisés indignement. Quand il

s'agit de reconquérir la vérité tombée au pouvoir de la flatterie et du mensonge , il faut , de toute nécessité , s'appuyer du secours d'un grand nombre d'auteurs.

Pour tout autre sujet , nous partageons la manière de penser de M. H. , relativement aux citations qui encombrant les ouvrages des historiens modernes. Avant que cet écrivain eût inséré , dans le *Journal des Débats* , plusieurs observations aussi neuves que solides sur le caractère de l'histoire , nous avions déjà jugé les actions de Julien *par les règles de la morale naturelle* , et non *par la raison philosophique* à laquelle se lie effectivement l'esprit de système. Cette noble simplicité antique , *ces formes dramatiques* , *cette rapide succession de tableaux dessinés correctement et brillans de couleurs vives* , que regrette éloquemment M. H. , ne se retrouvent plus dans les historiens idolâtres du quatrième siècle. On remarque en eux les mêmes défauts que le critique reproche aux historiens modernes. Ammien sur-tout fatigue l'esprit par de longues discussions qui sortent entièrement de son sujet , et il parle toujours en son propre nom. Il est pourtant des historiens , antérieurs à Salluste , à Tite-

Live, à Tacite, le grec Polybe, entr'autres, qui n'ont point l'éloquence pour auxiliaire, et qui néanmoins savent nous intéresser par la simple exposition des faits, tant la vérité historique a par elle-même de charmes indépendans du mérite littéraire. Les formes oratoires tant vantées et les harangues, qui ne sont que de pompeux mensonges, après avoir séduit l'imagination, éveillent naturellement le scepticisme des critiques, l'oreille est plus flattée que la raison n'est satisfaite. « *Quand je les ai lus pour m'instruire*, dit, » en parlant des historiens de l'antiquité, » l'Auteur du *Supplément à la manière d'écrire l'histoire de Mably*, je les ai trouvés » tous incomplets.... J'ai senti qu'ils avoient » plus consulté les grammairiens que les at- » chives. » Sans doute, ce jugement est beaucoup trop sévère, sur-tout appliqué à Thucydide et à Polybe, mais il offre quelque apparence de réalité.

Quoi qu'il en soit, si M. H. lui-même se fût proposé d'écrire l'histoire de l'empereur Julien, il eût été arrêté par des contradictions souvent choquantes, par des fables accréditées. Le savant critique, malgré sa profonde aversion pour les discussions histo-

riques, auroit été obligé de s'y engager, et de porter la lumière du bon sens dans une obscurité souvent créée par la mauvaise foi et par le fanatisme. Nous n'aimons pas plus que M. H., les citations, les notes, les surnotes; on n'aperçoit point de ces surcharges dans notre *Tableau historique des Nations*, parce que, dessinant à grands traits, les principaux évènements de l'histoire générale du monde, nous n'avions besoin d'aucune espèce d'autorité. Il n'en est pas de même pour ce grand épisode de l'histoire de la décadence de l'idolâtrie et de l'empire Romain. La fiction et l'erreur se tiennent placées auprès du personnage qui rend cet épisode si curieux. D'accord avec elles, on veut défendre ce personnage en altérant le texte des auteurs contemporains.

Dans les éditions antérieures à celle d'Henri Valois, on lit ces mots *imperitiâ principis*, par l'impéritie du prince, mots qui forment un sens naturel, et qui par conséquent auroient dû être conservés; mais le commentateur prétend que « *la rai-*  
» *son ne souffre point que l'on parle ainsi*  
» *de Julien*(1), » et d'après ce bel argument, il substitue, de son chef, les mots *imperio*

*principis*, par le commandement du prince. Cependant tous les annotateurs et glosateurs ont respecté l'adverbe *temerè* servant à caractériser l'invasion téméraire du héros en Illyrie. De la témérité à l'impéritie, l'intervalle est-il donc si considérable? l'une ne mène-t-elle pas à l'autre? Julien ne s'aventura-t-il pas au-delà de l'Euphrate avec la même présomption que Crassus? ne commit-il pas plus de fautes encore que le triumvir? La témérité, loin d'exclure l'idée d'impéritie, comprend cette idée dans toute sa plénitude. Nous nous bornons à ce seul exemple, afin de ne point effaroucher l'ingénieux écrivain ennemi juré des gloses, des citations, des notes et des surnotes.

Confronter avec l'Empereur romain quelques personnages de l'histoire moderne, comparer leur politique, leurs actions à la politique, aux actions de cet Empereur,

---

(1) *Hæc de Juliano dici ratio non patitur.*

(Vales.)

Les notes explicatives du texte d'Aurélien sont en partie d'Henri Valois; mais les plus conjecturales semblent être d'Hadrien.

nous a paru le moyen le plus propre à lever bien des doutes, et à rendre ces notes intéressantes.

Nous avons eu à combattre, à détruire le préjugé assez universellement répandu que Julien étoit un prince modéré, juste, qu'il n'avoit point les idées, ni le funeste génie des conquérans, et qu'il ne se proposoit qu'un but utile dans son expédition contre les Perses. La vérité est qu'ennemi du repos, ce sage prétendu ne rêvoit, dans ses *ardeurs parthiques*, que le son des trompettes et que les combats (1). A l'époque même où Julien préféroit hautement, dans ses discours, la sagesse de Socrate à tous les exploits d'Alexandre, il ne faisoit pas des songes moins effrayans pour l'humanité; puisqu'il ne rêvoit que « *le fracas des batailles et le massacre des Barbares* (2). » Sont-ce là, nous le demandons, les rêves d'un prince vraiment philosophe? Julien satisfait pleinement cette fatale passion d'une gloire

---

(1) « *Impatiens otii, lituos somniabat et prælia.* (Amm., lib. XXII, p. 327, edit. vales.)

(2) *Fragores pugnarum cædesque barbaricas somniabat.* (Id., lib. XVI, cap. I.)



meurtrière qui le conduisit à sa perte. Peu de capitaines firent la guerre avec autant d'atrocité.

Si nous avons saisi les rapprochemens que fournit l'expédition de cet Empereur en Perse avec celle de Bonaparte en Russie, ce n'est pas dans le dessein de contenter une vaine curiosité, en rappelant de trop douloureux souvenirs; notre intention est de prouver que de toutes les folies, celle des conquêtes est la plus funeste aux nations. Qui pourroit, du reste, refuser un juste tribut de regrets à tant de milliers de braves qui furent les victimes de l'ambition d'un seul homme? Jamais armée plus formidable, illustrée par autant d'exploits, n'avoit paru dans l'univers. Les Français avoient, comme autrefois les soldats d'Alexandre, *« fait tout ce que des hommes peuvent faire, »* lorsqu'un général téméraire leur ouvrit la route funèbre de Moscou; ils furent vaincus par la nature, à laquelle rien ne résiste, et succombèrent misérablement sous les rigueurs de l'Aquilon.

*« Il est des personnages, dit Balzac, dont la vie a été pleine de miracles, quoiqu'ils ne fussent pas saints, et qu'ils n'eussent pas*

» *dessein de l'être.* Le ciel bénissoit toutes  
» leurs fautes et couronnoit toutes leurs fo-  
» lies. Il devoit périr cet homme fatal, il  
» devoit périr dès le premier jour de sa con-  
» duite; mais Dieu vouloit se servir de lui  
» pour tourmenter le monde. La justice de  
» Dieu vouloit se venger, et avoit choisi  
» *cet homme* pour être le ministre de ses  
» vengeances. La raison concluoit pour qu'il  
» tombât d'abord par les maximes qu'il a  
» tenues; mais il est demeuré long-temps  
» debout par une raison plus haute qui l'a  
» soutenu. Il a été affermi dans son pouvoir  
» par une force étrangère, une force qui  
» appuie les foibles, *qui arrête la chute de*  
» *ceux qui se précipitent; qui n'a que*  
» *faire des bonnes maximes pour produire*  
» *les bons succès.* Avant de se perdre, il  
» a eu le loisir de perdre les peuples et les  
» Etats, et de mettre le feu aux quatre coins  
» de la terre.

» Il faut toujours en revenir là; il n'y a  
» rien que de divin dans les maladies qui  
» travaillent les Empires. Cette fièvre de ré-  
» bellion, cette léthargie de servitude vien-  
» nent de plus haut qu'on ne pense. *Dieu*  
» *est le poète; les hommes ne sont que des*

» acteurs. Quand la Providence a quelque  
 » dessein, il ne lui importe guère de quel  
 » instrument ni de quel moyen elle se sert.  
 » Entre ses mains, tout est foudre, tout est  
 » tempête : tout est Alexandre ou César. Ces  
 » grandes pièces qui se jouent sur la terre,  
 » ont été composées dans le ciel, et c'est  
 » souvent un *aventurier* (1) qui doit en être  
 » l'Atrée ou l'Agamemnon (2). »

Notre raison s'est réveillée, plus d'une fois,  
 au bruit de la foudre et des tempêtes. Au-  
 jourd'hui, sachant apprécier les douceurs  
 du calme, le prix de la modération,  
 de la justice et d'une sage liberté, nous  
 sommes guéris de la triste manie d'ad-

---

(1) L'auteur emploie le mot *faquin*, trop peu  
 noble pour être maintenu. Plus d'un homme  
 qu'on ne sauroit même appeler *faquin*, opéra des  
 révolutions. Vers le neuvième siècle, Jacob, fils  
 d'un chaudronnier, monta sur le trône des Perses.  
 Le peuple donna aux successeurs de cet heureux  
 brigand, qui conservèrent peu d'années la cou-  
 ronne, le nom de la profession exercée naguères  
 par leur famille, c'est-à-dire, de *Saffariens* ou  
*Soffarides*.

(2) Extrait des *Pensées de Balzac*.

mirer les exploits de ces barbares héros « *qui gâtent le présent et l'avenir, par les maux infinis qu'ils causent.* » Le cœur se repose, lorsqu'à la place de ces génies inquiets, remuans, destructeurs, on contemple un monarque éclairé, vertueux, occupé à cicatriser les plaies faites par une ambition insensée, un monarque chéri dont la présence seule console, ranime les peuples, un monarque législateur qui, remonté sur le trône où l'appeloit sa naissance ainsi que tous les vœux, au lieu de palmes sanglantes, présente à ces peuples le gage inestimable de la paix, et vient les couvrir de l'égide des lois que lui-même a méditées dans le calme de la sagesse et à l'école de l'adversité. Nous l'avons sous les yeux cette image auguste et rassurante de la félicité publique. Le nom d'un tel monarque ne sauroit exciter, dans la suite des âges, que les plus doux sentimens du respect, de l'amour et de l'admiration.

---

# HISTOIRE

DE

## L'EMPEREUR JULIEN.

---

### LIVRE PREMIER.

---

**J**ULIEN, fils de Jules Constance frère de Constantin-le-Grand, naquit à Constantinople, le 6 novembre 331 de l'ère chrétienne, l'année même que son père fut consul avec Rufius Albinus. Étant encore au berceau, il perdit sa mère Basiline (1), femme de mérite, mais un peu superstitieuse. Après la mort du premier Empereur chrétien, lessoldats, aveu-

---

(1) La Blérierie vite, avec une sorte d'intérêt, le songe de Basiline, près de mettre au monde Julien, et même paroît ajouter une grande croyance à ce songe.

glés par un zèle barbare, croyant que trois *Augustes* suffisoient à l'Empire, égorgèrent les neveux du grand Constantin qui, indépendamment de ces trois *Augustes*, Constance, Constantin II et Constant, avoit, par son testament, appelé au partage de la succession, Dehmace et Hannibalien : ceux-ci furent les premières victimes de cette jalouse fureur qui atteignit Jules Constance et les autres princes de la famille impériale.

Marc, évêque d'Aréthuse, parvint à soustraire Julien, âgé de six ans, au fer des bourreaux, et tint cet enfant caché dans le sanctuaire d'une église, trait d'humanité et de courage que Voltaire écarte avec dessein, parce que ce trait honore un prélat, et que ce prélat, dans la suite, ne fut payé que de la plus noire ingratitude. Les assassins épargnèrent Gallus, frère de Julien, parce qu'étant malade et d'une foible constitution, ils se persuadèrent qu'un prompt trépas les en débarrasseroit naturellement.

Les trois *Augustes* étoient trop jeunes pour qu'on pût les accuser avec fondement d'avoir provoqué ce massacre dont l'eunuque Eusèbe fut vraisemblablement l'unique, ou le principal instigateur. Constance, dont

cet eunuque était le chambellan, ou plutôt le maître, s'attira cependant la malédiction des Romains; pour avoir permis ce massacre, plus qu'il ne l'avait ordonné (1). Les soldats dictaient tellement la loi, qu'ils s'arrogèrent le droit de gouverner les nouveaux souverains et de leur nommer des ministres (2). Quelle n'est pas notre surprise d'entendre, plus tard, Julien parler du sort de tant de victimes en des termes qui certainement n'attestent pas la bonté de son cœur : « *une des Parques dit à Jupiter : la justice et la sainteté nous arrêtent, elles veulent que toute la famille périsse* » (3) ! »

---

(1) *Sinente potius quam jubente.* (Eutrop., lib. X.) Quel historien que Voltaire ! Il assure que les trois enfans de Constantin égorgèrent leur oncle et leurs cousins. Tous les auteurs contemporains s'accordent sur un point, c'est que Constantin II et Constant se trouvaient éloignés de ce sanglant théâtre, et les déchargent de toute accusation. « *On n'a jamais, dit Le Beau, reproché ces meurtres à Constant ni à Constantin le Jeune.* » (Hist. du Bas-Emp., t. II, p. 8.)

(2) *Juliani oratio prima.*

(3) Extrait de la *Fable allégorique composée par Julien.* « Pourquoi plus tard dans les Gaules, devant

Julien regrettait donc bien peu la perte de tous ses parens. Cette famille, c'était la sienne; la justice et la sainteté, suivant lui, avoient donc présidé au meurtre de son propre père?

La meilleure preuve qu'on allègue en faveur de Constance, et cette preuve nous semble péremptoire, c'est qu'il apprit avec plaisir que Gallus et Julien avoient échappé à cette tragédie; c'est que, dès cet instant, il leur tint lieu de père et qu'il pourvut avec magnificence aux frais de leur éducation (1).

---

» les troupes, cet homme insensible, s'écria-t-il :  
 » C'est Constance qui a tué mon père ? Ignore-t-il  
 » qu'en rappelant ce funeste souvenir, il rouvre  
 » une plaie cruelle dont il est l'auteur. » Eh ! lui-même avoit, long-temps auparavant, rouvert pieusement cette plaie si cruelle, et outragé les mânes paternels.

(1) *Mihi itaque jam tum ab infantia mea exorsus Imperator, perhumanum se atque officiosum præbuit, ut omne studium et magnificentiam superaret, domum nostram atque familiam... in pristinas opes ac fortunas restituit.* (Julian. orat. I, in Constantii Imp. laudem.)

De tels bienfaits auroient dû augmenter la reconnaissance du jeune prince, au lieu de la dimi-



On ne traite pas ainsi des malheureux qu'on a voulu immoler, des malheureux dont le ressentiment est toujours à craindre, et dont la faiblesse même et l'innocence ne manquèrent jamais d'offusquer les yeux d'une politique ombrageuse. Les persécutions que cet empereur arien suscita contre ses sujets orthodoxes, aigrirent ceux-ci : de la haine à la calomnie l'intervalle est court ; on ne sauroit douter qu'ils ne l'aient franchi en chargeant sa mémoire des crimes les plus affreux.

Si Constance participa d'une manière ou d'une autre à la mort de tant de victimes, du moins il s'en repentit, du moins il n'osa pas dire que *la justice et la sainteté* commandèrent ce massacre ; et Julien le dit ! Julien qui avait perdu son père (1) !... Quel-

---

nuer. Personne n'a dit plus de bien de Constance que Julien : personne n'en a dit plus de mal. La philosophie seule peut imaginer des argumens pour sauver son héros du reproche de fausseté et de noirceur de caractère.

(1) Comment cette cruelle inconséquence, ce trait de barbarie, ont-ils pu échapper à la sagacité du vertueux, du savant de Tillemont ? Si l'on eût mis Julien en regard de ses propres ouvrages lit-

ques années après, Constance épousa Eusébie. Ce second mariage fut également stérile (1). Devenu seul maître de l'empire, par la fin tragique de ses deux frères Constant et Constantin, se voyant privé d'héritiers, il redoubla de pitié et de tendresse pour les deux orphelins, et résolut d'en faire les appuis de son trône.

Grâce à ces bienveillantes dispositions, Julien fut confié à Eusèbe, évêque de Nico-

téraires, Julien ne seroit pas le héros des siècles modernes; mais il perd trop à être confronté de cette manière, et c'est pour cela qu'on l'isole des productions de son esprit. Les auteurs affichent communément, la plume à la main, une douceur de mœurs, une sensibilité qui ne passent pas toujours leurs lèvres. Julien, dans *la Fable allégorique*, ne prend point cette peine, et se montre hautement ingrat, pervers et dénaturé.

(1) C'est la vie de Julien que nous composons, et non celle de Constance. Cet Empereur n'occupera donc point dans notre ouvrage une place aussi considérable que La Bléterie lui en accorde dans le sien. Nous supposons les lecteurs instruits de ce qui concerne le règne du fils aîné du grand Constantin.

médie, allié à la famille impériale. Au lieu de veiller paternellement sur un dépôt aussi précieux, l'évêque arien se déchargea de cette obligation sur un Scythe, l'eunuque Mardonius, homme d'un talent rare, mais dissimulé, mais chancelant dans la foi, et affectant toute la rigidité du stoïcisme. La Bléterie, contredisant le témoignage de Baronius, assure que le Scythe « fut l'effet le » plus précieux de la succession de Julien. » Si, de l'aveu d'Ammien-Marcellin, le jeune prince, dès la plus tendre enfance (1), manifestoit du penchant pour l'idolâtrie; si, parvenu à l'âge de l'adolescence, il brûloit du desir de se livrer, et se livroit quelquefois en secret à ce penchant, qui fit naître ce penchant singulier? qui le fortifia dans le cœur du prince? Mardonius. Que faisoit cet homme sage, lorsque des imposteurs surprirent la crédulité de son élève? Rien. Il était donc

---

(1) *Et quanquàm à rudimentis pueritiæ primis inclinatio erat erga Numinum cultus, paulatimque adolescens, desiderio rei flagrabat. Multa metuens, tamen agitabat quædam ad id pertinentia quantum fieri poterat occultissimè. (Amm. Marcell., lib. XXII, c. X, edit. Vales.)*

imbu de leur doctrine erronnée ? L'éducation, qui est une seconde nature, l'éducation donnée à Julien dément l'éloge que la Bléterie trace si gratuitement du pédagogue.

Le disciple monté sur le trône, conserva pour ce pédagogue une estime, une tendresse qu'il n'eût pas conservées pour un chrétien, lui qui détestait ce titre dans l'auteur même de ses jours. Julien, chose étrange ! garde sur Eusèbe un silence qui étonne Gibbon, silence qui cessera de nous étonner en pensant à l'ininitié qu'inspiroit au prince tout ce qui lui rappeloit le souvenir du christianisme. Au contraire, il exalte sans cesse le mérite de l'eunuque Scythe, et dans la suite il fait ce naïf aveu aux habitans d'Antioche : « *Si vous ne pouvez, dit-il, me souffrir, j'en suis redevable aux soins de Mardonius ; je ne suis que ce qu'il m'a fait, ses principes influent dans toute ma conduite... Vous devez donc me pardonner, puisque je vous dénonce le véritable coupable. Tournez votre haine contre ce maudit pédagogue qui la mérite mieux que moi (1).* »

---

(1) *Misopogon*, trad. de La Bléterie, p. 37

On nous répondra : Julien plaisante en tenant ce langage : oui , quoique d'assez mauvaise grâce ; mais il dit la vérité en plaisantant. La haine du christianisme domine tellement dans le *Misopogon* que , si Mardonius n'eût pas été réellement idolâtre , si Mardonius ne lui eût point prêché les dieux de la Grèce et les brillantes rêveries de la mythologie ancienne , le disciple auroit oublié complètement son maître , de même qu'il oubliera Eusèbe , ou du moins il n'auroit pas manqué , lui qui disoit tout , d'avouer que l'eunuque Scythe étoit *Galiléen*.

Afin de pouvoir apprécier l'esprit de ce Mardonius , et de juger si à son école on apprenoit tout ce qu'il falloit savoir , et rien de ce qu'il falloit ignorer , que l'on permette de nous arrêter un moment à son système d'éducation. Il habitua le cousin de Constance à une vie solitaire , contemplative , l'obligeant de marcher tristement les yeux baissés : « *En me conduisant aux écoles publiques ,*

---

et 38. Le Beau heureusement ne se méprend point sur les principes de Mardonius , et suspecte justement les louanges décernées par Julien à ce gouverneur que Socrate appelle *sophiste païen*.

(*Hist. eccl.*, liv. III, p. 165.)

» ( c'est l'élève qui publie ces détails ), *il me fit croire que le chemin par où nous passions étoit le seul qui fût au monde. C'étoit le seul que Mardonius voulût savoir lui-même, et qu'il me permit d'apprendre* (1). » Le pédagogue ne sut point diriger vers un but louable les heureuses qualités de son disciple auquel la nature , prodigue de ses dons , ne refusait rien que l'avantage d'en faire un meilleur emploi. La gravité que le précepteur lui communiqua , tenoit de la rudesse et non de la modestie. En faisant de si bonne heure prendre l'essor philosophique au jeune prince , il ne le préserva ni des dangers de la flatterie , ni de ceux de l'ambition. •

Puisque Constance étoit privé d'héritiers , puisqu'entre cet empereur et Julien , il n'existoit que Gallus , l'eunuque Scythe devoit-il travestir en sophiste pointilleux , en pédant hérissé de grec , en philosophe cynique , un sujet placé si près du trône impérial , et destiné à s'y asseoir tôt ou tard ? La Blérierie a le cœur de Julien pour Mardonius ; et un genre d'éducation propre à rendre les jeunes

---

(1) Extrait du *Misopogon* , p. 41.

gens moroses , hypocondriaques , originaux , est infiniment goûté par le professeur de belles-lettres , qui ne réfléchit nullement à la diversité des conditions d'où résultent nécessairement quelques distinctions dans la pratique des devoirs et dans le mode d'élever les enfans.

Veut-on connoître plus particulièrement le dangereux esprit qui animoit l'instituteur, et son bizarre enthousiasme pour les poètes grecs ? Julien va répéter lui-même une des leçons faites par Mardonius : « *Je n'étois en-*  
» *core qu'un enfant , qu'il me disoit à toute*  
» *heure : prenez garde que l'exemple de vos*  
» *camarades ne vous entraîne au théâtre...*  
» *Avez-vous de la curiosité pour les courses*  
» *des charriots ? Ouvrez Homère , il en fait*  
» *une peinture admirable. Vous entendrez*  
» *parler des danses et de nos pantomi-*  
» *mes : — ce n'est rien en comparaison de*  
» *celles de la jeunesse phéacienne. Toute*  
» *notre musique ne vaut pas la lyre de Phé-*  
» *mîus et la voix de Démodocus. Les arbres*  
» *qu'Homère décrit sont plus beaux que*  
» *ceux qui décorent nos scènes. Quoi de*  
» *plus gracieux , que les bocages de Calypso,*  
» *de plus enchanteur que les grottes de*

» *Circé, de plus riant que les jardins d'Al-*  
» *cinoüs ? Non , mon fils , vous ne verrez*  
» *rien qui en approche* (1). » Voilà une  
bien étrange chaleur d'imagination ! Voilà  
un sévère stoïcien qui ouvre une école de  
volupté, et qui forme son élève à une mo-  
rale aussi commode que relâchée. Ne pou-  
voit-il pas trouver dans les poèmes d'Ho-  
mère des leçons plus morales ? Est-ce sans  
motif, d'après ce court exposé, que le car-  
dinal Baronius accuse l'eunuque Scythe d'a-  
voir perverti le fils de Jules Constance, et  
de l'avoir fait tomber dans les ténèbres de  
l'idolâtrie ? Vraisemblablement la lecture de  
cette leçon épicurienne aura fourni à Gibbon  
la réflexion suivante : « *Mardonius inspira à*  
» *son jeune élève une admiration passionnée*  
» *pour le génie , et peut-être pour la religion*  
» *d'Homère* (2). » La Bléterie n'avait pro-  
bablement pas traduit le *Misopogon*, quand  
il écrivit la vie de l'empereur romain ; autre-  
ment le Biographe français eût-il osé appe-  
ler Mardonius *l'effèt le plus précieux de la*  
*succession de Julien* ? Dans une des notes

---

(1) Extrait du *Misopogon*.

(2) Gibbon, édit. de M. Guizot, t. V, p. 368.



sur le *Misopogon*, le traducteur, plus franc que l'auteur, n'a pu se défendre d'un mouvement de surprise au sujet de cette leçon. « Il fallait, remarque-t-il, que les » Grecs fussent bien entêtés de leur Homère, » puisqu'un gouverneur aussi sage que celui » de Julien, conseille à un enfant de lire » la romance scandaleuse de Mars pris dans » les filets de Vulcain, que *Démodocus* » chante au festin d'*Alcinoüs*. » Inculquer à une ame neuve ces maximes de corruption, n'étoit-ce pas abuser indignement de la confiance d'Eusèbe ? Tout s'imprime facilement et profondément à cet âge. Un gouverneur qui présente de scandaleuses images à son élève, et dans un âge aussi tendre, mérite-t-il le nom de sage (1) ? La sagesse n'a jamais pu s'allier à l'obscénité, ni être compatible avec des instructions nuisibles à l'innocence.

---

(1) La Bléterie qui fut long-temps chargé de la pénible, mais honorable fonction d'instruire la jeunesse, avoit gravé dans son cœur cet adage sacré des anciens : *Maxima debetur pueris reverentia*. Le titre de corrupteur, plutôt que celui de sage, ne doit-il pas flétrir le nom de l'homme qui ose enfreindre cette loi ?

En expliquant Homère au jeune prince, Mardonius regardoit indubitablement les beautés fictives de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, comme des espèces de dogmes religieux. Et en effet, Julien ne sépara jamais, dans son esprit, la littérature des Grecs de leur religion, vérité consignée dans son fameux édit contre les chrétiens, édit qui offre cette ironique et violente apostrophe : « *Vous*  
» *qui croyez qu'Hésiode et Homère ont*  
» *été dans l'erreur, allez expliquer Mat-*  
» *thieu et Luc....* Que sur des bagatelles la  
» langue ne soit pas d'accord avec la pen-  
» sée, *c'est toujours manquer de droiture et*  
» *de probité jusqu'à un certain point. Il est*  
» *absurde d'expliquer leurs livres, et de re-*  
» *jeter en même temps les dieux qu'ils ont*  
» *adorés.* » D'après cette déclaration formelle, La Bléterie est-il excusable de plaider la cause du scythe contre le savant cardinal Baroni-  
nius ? Ce système d'éducation offroit, au reste, les mêmes incohérences, la même originalité que l'imagination du pédagogue et de l'élève (1).

---

(1) Avant la révolution française, les hommes les plus vertueux ne possédoient pas, en fait d'an-

Julien , pour en revenir à notre sujet, montrant une intelligence précoce, fit des progrès rapides dans l'étude de la grammaire , mais goûta les maximes d'une philosophie inquiète , turbulente, et fut nourri secrètement dans la haine du christianisme. Doué d'une mémoire prodigieuse , que renforçoit encore un travail assidu , il annonça une grande vivacité de conception sans profondeur, eut tous les préludes du génie , mais peu de solidité dans le caractère , mais une certaine légèreté d'esprit qui se décéloit par de fréquentes , par de brusques interrogations qui n'avoient rap-

---

tiquité, les véritables règles de la sagesse et de la vertu. Ils ne balanceroient pas aujourd'hui de condamner de faux principes d'admiration, qui ont jeté leurs concitoyens hors des voies de la morale et du bonheur. On rougiroit maintenant, comme ces hommes vertueux le faisoient à tout propos et hors de propos, de nous opposer « *les Grecs et les Romains, dont nous avons, pendant vingt-cinq ans, imité les vices et les fureurs, sans reproduire leurs vertus.* » Cette vérité, exprimée l'année dernière, à la tribune du corps législatif, mérite d'être citée comme une espèce d'amende honorable faite à la raison.

port à rien. Ses manières, son langage, ses habitudes se ressentirent bientôt du vice de cette première éducation dont les exemples influent communément sur tout le reste de la vie. Affectant de se singulariser dans les écoles publiques où le conduisoit Mardonius, il s'y distingua par une simplicité exagérée, par des airs apprêtés d'égalité avec ses condisciples, et par une familiarité, triviale en quelque sorte, qui lui gagna facilement leur affection. En se couvrant des dehors de la modestie, il ne pouvoit cacher les petits détours de la vanité naissante. Si l'eunuque philosophe réussit à former l'extérieur du jeune prince sur le patron de Diogène, on avouera qu'il ne sut guère le rendre timide, docile, ni sobre de paroles, car, jusqu'au dernier soupir, l'élève ne retint pas assez sa langue (1); et pourtant, lorsqu'on a été accoutumé à marcher les yeux baissés vers la terre, le silence ne méssied pas plus que la modestie et la docilité.

Constance, prenant vraisemblablement quelque ombrage de ce cynisme, relégua Ju-

---

(1) *Linguae fusioris, admodum raro silentis... nusquam à proposito declinabat.* (Amm. Mar.)

lien , âgé de quatorze ans , ainsi que Gallus , à Macelle , près de Césarée , en Cappadoce , dans un palais fort agréable , entouré de jardins délicieux , et décoré à l'intérieur avec une somptuosité qui répondoit à une illustre naissance et à de hautes destinées. On avoit consacré à l'usage des deux orphelins tout ce qui pouvoit contribuer à des plaisirs honnêtes , et servir d'attraits à l'étude. D'habiles professeurs furent chargés d'élever Julien plus chrétiennement qu'il ne l'avoit été à Nicomédie , afin d'effacer la dangereuse impression des maximes d'une fausse philosophie , et de mettre ses mœurs en sûreté. L'empereur voulut que la religion entrât dans le cœur du jeune prince avec l'amour des beaux arts , et qu'elle fixât ses goûts en les épurant. Celui-ci , s'efforçant de se dérober aux regards de la défiance , montra alors une grande docilité , s'empressa de visiter les tombeaux des martyrs , fit de pieuses largesses , entra dans le premier ordre de l'état ecclésiastique , en qualité de lecteur , feignit un sincère attachement aux cérémonies de l'église , et en pratiqua les saintes austérités ; mais en même temps le faux dévot faisoit son noviciat d'apostasie : il ne craint pas de nous

apprendre qu'au milieu de ces exercices de piété, il levoit *religieusement les yeux vers le soleil et les astres*, et que, s'il jeûnoit, c'étoit intérieurement en l'honneur de Pan, de Mercure, d'Apollon et de Cérès. (1).

Le jeune prince ne se renfermoit pas toujours exactement dans les bornes d'une rigoureuse circonspection. Sous prétexte de s'instruire, il s'amusoit, lorsqu'il étoit seul avec son frère, à composer des thèses, chargeant Gallus de la défense du christianisme, se chargeant lui-même de celle de l'idolâtrie : dans le parallèle qui s'établissoit entre les deux religions, les dieux de l'Olympe obtenoient un facile triomphe sur un rival né avec plus de zèle que de talent, peu en état de disputer les palmes de l'éloquence à l'élève de Mardonius, et de repousser ses argumens. Telles étoient les ruses, tels étoient

---

(1) *Juliani orat. IV.* Julien se contredit perpétuellement. Dans une autre lettre adressée aux chrétiens d'Alexandrie, il dit : « *J'ai marché dans votre* » *voie jusqu'à l'âge de vingt ans.* » Il n'y marchoit pas très-droit. Les mensonges ne lui coûtoient pas plus que les contradictions, comme il est aisé de s'en convaincre, en opposant Julien à Julien lui-même.

les artifices de Julien formé, dès l'enfance, aux sophismes, et corrompu par un gouverneur fourbe et perfide.

L'ingrat, insensible aux bienfaits de Constance, osa plus tard, dans sa lettre aux Athéniens, se plaindre du genre de contrainte qu'il éprouva dans la retraite de Macelle, retraite qu'il appelle une captivité, et, pour exciter leur intérêt, se dépeindre comme « *un pauvre enfant, le mépris et le rebut de toute sa famille.* » (1) C'étoit une captivité, il étoit le rebut de toute sa famille, parce que l'Empereur avoit chargé des hommes respectables de lui enseigner les dogmes de la foi, et de joindre à la littérature profane la littérature sacrée, parce que des amis suborneurs étoient écartés de ce lieu, et que le jeune hypocrite, privé de leur société, se croyoit absolument seul. Ses penchans étoient contrariés : on l'obligeoit de garder les dehors de la bienséance, et il désiroit être délivré d'une surveillance qui le gênoit : voilà les véritables motifs de ses plaintes. Tout ce qui pouvoit l'encourager à la pratique des devoirs du christianisme lui paroissoit une insupporta-

---

(1) Tiré de la *Fable allégorique.*

ble tyrannie. Ce pauvre enfant avoue d'ailleurs que Gallus et lui vivoient au milieu d'un nombreux domestique, et que l'on pourvoyoit libéralement à leur entretien. Inconcevable bizarrerie de l'homme : deux ou trois années après, Julien proteste, dans ses lettres, ne désirer au monde qu'une riante solitude où il puisse converser avec son propre cœur ; et dans les Gaules on l'entendit regretter les bocages d'Athènes et les douceurs d'une vie tranquille. Cette solitude, ces bocages, cette obscure tranquillité, la retraite de Macelle réunissoit tous ces biens, et il en eût joui avec plaisir, si réellement ils eussent formé le principal objet de ses vœux. Un certain Nicoclès, de Lacédémone, lui enseignoit la grammaire, et le sophiste Ecébole, la rhétorique.

Gallus ayant été nommé César, l'an 351, son frère obtint la permission de se rendre à Constantinople, afin de s'y perfectionner dans l'étude des beaux-arts. Constance parut s'intéresser aux progrès de son cousin qu'il stimula dans la carrière littéraire, et auquel il ne dédaigna point de proposer plusieurs sujets de déclamation ; mais la manie de se singulariser, l'envie d'acquérir une grande



renommée par des voies peu nobles, l'espèce d'abnégation que le jeune prince faisoit de sa naissance, en se confondant dans les écoles avec les élèves, en se familiarisant avec les premiers venus (1), alarmèrent et irritèrent l'Empereur. Quel n'est pas notre étonnement d'entendre un écrivain français plaider la cause du cynisme, et, changeant la valeur des termes, donnant un beau nom à une foiblesse, dire : « *Cette modestie, loin d'obscurcir Julien, servoit de lustre à ses talens. Comme il parloit familièrement à tout le monde, tout le monde aimoit à parler de lui.* » (2) Hélas ! cet écrivain

---

(1) Lors même qu'il fut devenu Empereur, Julien retint ces manières si basses. Nous en avons pour garant Ammien qui trace ce portrait : « *Vulgi plausibus lætus, laudum etiam ex minimis rebus intemperans appetitor, popularitatis cupiditate cum indignis loqui sæpè adfectans.* » (Lib. XXV.) Ce monde publioit que le jeune écolier étoit capable de gouverner l'Empire romain. (Soc., *Hist. Ecc.*, lib. II, p. 165. Tout autre souverain à la place de Constance, eût été justement alarmé de ces louanges.

(2) *Hist. du Bas-Empire. T. II, p. 296.*

ignorait la marche progressive des passions humaines, et les misérables stratagèmes de l'ambition qui, d'ordinaire, se retranche derrière cette prétendue modestie et cette familiarité suspecte. Une si étrange popularité, des habitudes aussi grossières avilissoient la majesté de l'empire. Constance renvoya l'apprenti philosophe à Nicomédie, espérant que cet exil lui seroit profitable. Le jeune prince se livra, avec une nouvelle ardeur, à l'étude, et parcourut si rapidement le cercle des connoissances littéraires, qu'il épuisa bientôt la science de ses maîtres. Ils se plaignoient de n'avoir plus rien à lui enseigner; ils prièrent donc l'Empereur de permettre que Julien s'appliquât à l'art oratoire et à la philosophie (1), faveur qui fut accordée à leur élève, et dont il usa très-mal. Avec tout l'appareil de la puissance souveraine, il voyagea dans le dessein de trouver des hommes capables de contenter son avi-

---

(1) « *Postquàm nec illi quod docerent, nec Julianus haberet quod ampliùs disceret, rogàrunt consobrinum Constantium; etc.* » (Eunap., p. 84, Junio Hornano interprete, edit. Comm.)

dité (1). Jusqu'à l'époque de ces voyages, la vertu et l'ambition sembloient se disputer le cœur de l'orphelin. Dès ce moment, il n'y eut plus de partage, l'ambition triompha.

Des imposteurs, secondés par la nombreuse faction des payens, après l'avoir obsédé, enlacé, s'insinuèrent adroitement dans son esprit, s'en emparèrent et y versèrent le poison de leur doctrine. On étoit en Asie dans l'attente d'un grand événement : il est à présumer que les intentions de Julien avoient été sondées, qu'elles étoient déjà connues des polythéistes les plus marquans, qu'ils es-  
péroient tous se rallier sous les enseignes du paganisme, et rentrer en pompe dans les temples de Jupiter et d'Apollon. Lui-même,

---

(1) « *Cum regali fastu satellitioque proficisceretur.* » Ces détails extraits de l'ouvrage grec d'Eunape, et rendus dans un latin barbare par le traducteur, prouvent que Julien n'étoit pas délaissé, comme il ne cesse de vouloir le persuader à la postérité. Eh bien ! ce faste dans les déclamations de Julien et de Libanius se change en une misère humiliante : le premier fait le pauvre dans l'abondance de toutes choses.

dans sa *Fable allégorique*, fait confidence de ce secret ; le soleil parle en ces termes au jeune prince : « *Vous êtes jeune, et n'êtes*  
» *pas encore initié. . . . faites-vous donc*  
» *initier, et purifiez-vous de toutes les souil-*  
» *lures de l'impiété* (du christianisme); *par*  
» *considération pour vos ancêtres, nous vou-*  
» *lons purifier votre famille. C'est vous que*  
» *nous réservons à cette œuvre pour laquelle*  
» *vous avez été revêtu d'un corps mortel;*  
» *en nous obéissant, vous deviendrez vous-*  
» *même un dieu.* » (1) Ainsi, pour s'ouvrir le chemin à la domination, pour se créer des partisans, l'ambitieux, en dépit de sa philosophie, se jette dans les bras du charlatanisme. Afin de commander un jour, et de s'élever au-dessus de tous, il s'abaisse, il se dégrade au point de jouer le rôle d'un fanatique.

Dans cette fable, monument honteux de sa foiblesse, Julien répète fidèlement les pronostics que quatre ou cinq imposteurs, décorés du titre de *sages*, lui firent à Nicomédie, à Pergame, à Ephèse. Un vieil en-

---

(1) Cette Fable, dans laquelle Julien se trahit si honteusement, fut composée dans les Gaules.

thousiaste, Edèse, vrai modèle des *illuminés* de nos jours, lui dit avec la physionomie, le ton, l'extase d'un visionnaire : « *Ah ! si*  
*» vous aviez jamais le bonheur d'être initié*  
*» à nos mystères, vous rougiriez d'être*  
*» homme : vous ne pourriez plus souffrir*  
*» ce nom. Je voudrais que Maxime fût*  
*» ici »* (1).

Un autre fourbe, nommé Eusèbe, persuade au crédule novice que ce Maxime, « *après avoir murmuré je ne sais quelle*  
*» hymne »* (2), fait souriro des statues de marbre, qu'à son commandement les flambeaux s'allument, que des spectres se lèvent, et que la foudre résonne dans un temple. Edèse et Chrysanthé, philosophes et magiciens, deux qualités moins incompatibles qu'on ne s'en le figure, se renvoient leur dupe de la main à la main, et triomphent de sa

---

(1) « *Quod si mysteria haurire contigerit, puer debet te omnino mortalitatis.* » (Eun., p. 87, édit. Comm., græcè et latinè.)

(2) *Admurmurato hymno nescio quo.* (Idem.) Socrate écrit que Maxime, attiré par la seule réputation de Julien, se rendit à Nicomédie. (Lib. II, p. 145.)

simplicité, ou plutôt deviennent les complices de son ambition. Julien s'écrie : « *Enfin, j'ai découvert celui que je cherchois depuis si long-temps.* » Un charme invisible l'attiroit vers le chef de ces charlatans si utiles à ses vues. Il va donc se rendre auprès de ce Maxime, philosophe aux yeux du vulgaire, imposteur hardi, ambitieux, rusé aux yeux des gens sensés. Eunape nous peint le chef de la théurgie asiatique comme on peindroit un être extraordinaire, pour ne pas dire un fou (1). Le jeune prince se laisse volontai-

---

(1) Nous choisirons ce seul caractère du portrait de Maxime, dessiné naïvement par son admirateur Eunape. La traduction latine du texte grec, n'exprime que foiblement le ridicule de ce caractère : « *Oculorum illi pupillæ erant volubiles.* » L'auteur de l'*Histoire du Bas-Empire* (t. II, p. 298), embellit le sycophante d'Ephèse, en paraphrasant ainsi, à sa manière, cette version latine : « *Le ton de sa voix concerté avec le mouvement de ses yeux.* » Malheureusement pour Le Beau, Eunape se tait absolument sur cet agréable concert. Nos historiens professeurs eurent presque toujours la singularité de relever, aux dépens de la vérité elle-même, la personne

rement mystifier comme dans notre âge on mystifie un récipiendaire de *franc-maçonnerie*, avec un semblable appareil de prestiges, avec une semblable profusion de grands mots vides de sens, qui composoient le vocabulaire de ces prétendus possesseurs de la science universelle.

Entraîné par la *démonomanie*, ou plutôt par une ambition effrénée, par une superstieuse incrédulité, le frère de Gallus voulut être, fut effectivement initié à ces beaux mystères qui dégoûtoient de l'humanité, et abjura la religion chrétienne. Depuis cette époque, cachant davantage sa vie, il usa de tout l'artifice du langage philosophique pour voiler ses desseins. Oui, nous nous proposons de le démontrer, ce fut l'ambition, stimulée par l'antipathie du christianisme, stimulée plus fortement encore par Maxime d'Ephèse (1), qui plongea Julien, à l'âge de

---

des sophistes les plus condamnables par l'abus qu'ils firent de leurs talens.

(1) Ce scélérat (car quel autre nom donner à Maxime?) qui séduisit Julien, fut universellement détesté des soldats romains, et Zozime assure qu'ils voulurent mettre le sophiste en pièces

vingt ans , dans ces puériles , dans ces hideuses superstitions capables de déshonorer le mortel le plus estimable par les qualités

---

après le trépas de leur souverain. Ils l'accusoient d'avoir desservi Valentinien , alors officier , et détourné Julien d'accepter les offres de paix faites par Sapor dans l'Assyrie même. Valentinien , parvenu à l'empire , fit renfermer Maxime d'Ephèse qui , sur les instantes prières de Thémistius , sortit de prison. Quelque temps après , le sophiste fut arrêté de nouveau comme magicien , et puni du dernier supplice pour avoir égaré , pour avoir perdu Julien , et endormi la prudence de cet Empereur. Eunape rapporte , de sang froid , que Maxime , paroissant un jour dégoûté de la vie , demande du poison à sa femme qui lui en apporte ; pour ne point lui survivre , elle en avale elle-même et meurt ; mais son misérable époux , ne voulant point mourir , rejeta la coupe , et prolongea ses jours pour les terminer à Ephèse , sur un échafaud. Libanius prétend que la philosophie mourut avec Maxime : philosophie , au reste , bien peu digne de regrets , puisqu'elle avoit de pareils disciples , et qu'elle s'associoit les enchantemens et tous les mensonges de la superstition , vantés par le sophiste d'Antioche , comme des arts sublimes. Prisque fut tué par les Goths.



du cœur et de l'esprit, et d'en détruire jusqu'au dernier germe. Une fois le voile de la séduction étendu sur les yeux du jeune prince, il fut impossible de le déchirer.

A dater du jour de cette initiation, il s'établit entre le chef de la théurgie et son adepte une liaison très-intime. Julien, dans une de ses lettres, écrit à Maxime ces phrases remarquables : *« Je ne vis pendant » votre absence que dans le temps où je » lis vos lettres ; nous sommes unis l'un » à l'autre par des liens plus étroits que » de ceux l'hospitalité. »* Quels étoient ces liens ? Ceux du crime vraisemblablement, puisqu'il n'ose les désigner. Le trône de Constance, voilà le but unique auquel il tendoit, avec l'aide du fanatisme. L'odieux sophiste, pressant les ressorts de cette âme active, caressant à propos l'extrême amour-

---

Oribase retourna en Perse. Chrysante, esprit pacifique, ennemi de toute intrigue, mourut de vieillesse, et recueillit le fruit de sa modération, n'ayant jamais voulu se montrer à la Cour de Julien, ni persécuter personne. Libanius survécut près de quarante ans à l'Empereur apostat.

propre du néophyte, fit librement circuler le poison dans ses veines, et sous les auspices de la philosophie, parvint à le précipiter dans les ténèbres du polythéisme. Relever les autels de Jupiter, de Mars, de Cybèle, de Vénus, c'étoit-là le prodige promis en Asie aux adorateurs des faux dieux; et c'étoit au nom de la philosophie elle-même que les peuples alloient être de nouveau livrés aux terreurs et au délire de la superstition.

De tout temps cette philosophie si agissante avoit été regardée comme pleine de contradictions et d'incohérences. A proprement parler, dès l'origine, elle auroit dû se borner à l'étude du cœur humain, porter les hommes à s'envisager eux-mêmes; à modérer le feu des passions, à commenter, en quelque sorte, la devise inscrite sur le frontispice du temple de Delphes, *Connois-toi toi-même*, les éclairer sur les divers actes de la vie, et les diriger au milieu de leurs semblables; mais loin de se conduire ainsi, elle les avoit jusqu'alors rebattus de systèmes qui, n'ajoutant rien à la somme de leurs connoissances, corrompirent les lois fondamentales par l'introduction de l'erreur.

et servirent à l'incrédulité de point de ralliement.

Dieu est par-tout, et par-tout il éclaire suffisamment notre foible intelligence. On le trouve dans son cœur comme dans les chefs-d'œuvre de la création. Ces lumières, si vives, si naturelles, sont pourtant des ténèbres pour certains esprits aveuglés par l'orgueil d'un vain savoir. Démocrite n'apercevant dans le magnifique spectacle de l'Univers qu'un triste jeu de hasard qu'un autre hasard peut détruire demain, n'apercevant dans la vie et dans la mort de l'homme qu'une composition ou qu'une dissolution d'atômes, se réduisit à nier que nous sentissions *s'il existe quelque chose, ou s'il n'existe rien*. La philosophie, impie avec Diagoras, incestueuse avec Chrysippe, égoïste avec Démocharès, cynique avec Diogène, voluptueuse avec Épicure, s'étoit déjà abandonnée à tous les désordres imaginables. Il est vrai qu'Anaxagore, Socrate, Platon, s'arrêtant devant les abîmes de la puissance infinie de l'Être infini, avoient entrevu la lumière; mais, dans la crainte d'éveiller les soupçons du gouvernement, ces sages Athéniens ne communiquèrent leur doctrine épu-

rée qu'à un petit nombre de disciples favoris ; l'erreur n'en continua pas moins d'exercer son empire, et les peuples de se prosterner au pied des idoles. Les Pythagoriciens altérèrent la pureté des principes du *divin Platon* ; et ce beau génie, imbu de fausses notions de physique, s'amusa quelquefois à faire le roman du monde intellectuel, de sorte qu'il tomba de toute la hauteur des sphères célestes dans les ténébreuses profondeurs du chaos.

L'histoire atteste l'insuffisance de la philosophie ancienne ; les Grecs se firent entre eux une guerre de Cannibales dans le même âge où vécurent Anaxagore, Socrate et Platon, dans le même âge où les lettres furent aussi le plus florissantes. Les massacres de Corcyre, de Mytilène, de Mélos, de Platée, de Mycalesse, se commirent en même temps que des sages composoient de beaux traités de métaphysique (1), et qu'ils étudioient *l'essence de la vertu*.

---

(1) La postérité s'étonnera, frémira en contemplant le tableau des crimes commis en France dans un siècle où la philosophie étoit si fort en honneur, et la religion si impolitiquement avilie.

Sur le déclin des républiques grecques , la philosophie , après avoir parcouru le cercle de toutes les illusions , de toutes les erreurs , ne produisit que des fruits amers pour le genre humain ; elle se divisa en une multitude incroyable de sectes qui se combattirent mutuellement , et qui obscurcirent la raison avec de bizarres sophismes. Les idées du juste et de l'injuste furent interverties , les devoirs les plus saints considérés comme des préjugés. Suivant l'observation de Fréret, « l'immortalité de l'âme avoit toujours été « chez les Grecs un dogme populaire que

---

Cette philosophie s'est égayée jusque sur les tombeaux. Les hommes qui la professoient , furent presque tous les hérauts de la grande révolution qui couvrit de ruines notre patrie , qui menaça de faire le tour du globe , et de faire rétrograder les peuples vers l'état sauvage. L'abbé Raynal fut le seul de ces hérauts qui eut la noble et courageuse franchise de rétracter solennellement , dans une lettre écrite à l'*Assemblée constituante* , sa doctrine philosophique. On le traita d'insensé au moment où le bandeau de l'erreur tomboit de ses yeux , au moment où il devenoit véritablement sage. Cette lettre , l'abbé Raynal la porta lui-

» personne ne s'étoit avisé de révoquer en  
 » doute, avant l'établissement de cette phi-  
 » losophie qui trouva l'art de disputer de  
 » tout, et de tout réduire en problème » (1).

même à M. Bureau de Puzy, président de l'assemblée. On y remarque ce passage : « *Seroit-il  
 » vrai qu'il fallût me rappeler avec effroi que  
 » suis un de ceux qui.... aient peut-être donné  
 » des armes à la licence ?* »

(1) Personne n'a dit plus de mal de la philosophie ancienne que les philosophes modernes, dont la doctrine ne valoit certainement pas celle de Socrate et de Platon. Dans l'*Encyclopédie*, article *Ouëssant*, on nomme les systèmes du fondateur de l'académie des *colifichets philosophiques*. Voltaire se prononce en ces termes contre la philosophie ancienne : « La dispute entre les anciens et  
 » les modernes est enfin décidée, du moins en  
 » philosophie. Il n'y a pas un ancien philosophe  
 » qui serve aujourd'hui à l'instruction de la jeunesse chez les nations éclairées..... Depuis  
 » Platon jusqu'à Locke, il n'y a rien..... Un  
 » homme qui sauroit tout Platon, et qui ne sauroit que Platon, sauroit peu et sauroit mal.  
 » L'esprit vraiment philosophique (*risum teneatis, amici!*), n'a pris racine que vers le milieu de

N'avoir ni patrie, ni ville, ni famille, ni maison ; vivre dans une misère abjecte, dans le mépris des bienséances sociales, devint une espèce de profession. Du moment que l'orgueil fut de la partie, les disciples accoururent en foule pour embrasser ce nouveau genre d'existence, et le bâton d'Antisthènes ne fut pas capable de les écarter. De toutes parts, dans la Grèce, des hommes décorés du titre imposant de philosophes, s'élevèrent contre les notions universellement admises jusque-là, et inondèrent ce pays d'un déluge de paradoxes et de systèmes préjudiciables aux lois humaines comme à la raison.

Quatre sectes, la cynique, la stoïcienne, la pyrrhonienne et l'épicurienne ne tardèrent pas à obtenir sur leurs rivales une supériorité marquée : les deux premières, parmi les hommes qui se piquoient encore de morale et de vertu, les deux dernières, parmi les hommes qui aimaient à vivre sans con-

---

» *ce siècle.* » (Siècle de Louis XIV, ch. XXXIV et XXXV. Les philosophes modernes, en vérité, nous ont appris de belles choses ! Il est curieux de voir les progrès de la réputation de Julien suivre les progrès de cette philosophie.

trainte et sans remords. Selon les principes d'Épicure, *l'ami de la sagesse* se mettoit très-modestement au niveau des brutes. Les pyrrhoniens n'étoient certains de rien, pas même de leur existence, et professoient une apathie absolue. Au lieu de les écouter, il auroit fallu les astreindre à une sévère diététique (1).

De ce dédale d'erreurs sortirent les athées, qui, craignant les regards du ciel, demandèrent à la terre de les couvrir éternellement. Que sert à l'homme d'orner son esprit, de l'enrichir des trésors de la science, s'il de-

---

(1) Epictète s'égaie fort ingénieusement aux dépens de ces fous trop célèbres, qui doutoient des vérités les plus évidentes, les plus palpables. « Si  
» j'étois, disoit-il, valet des pyrrhoniens, je  
» prendrais plaisir à les tourmenter. Quand ils  
» me demanderoient : Epictète, verse de l'huile  
» dans le bain, je leur répandrais de la saumure  
» sur la tête ; quand ils me demanderoient de la  
» tisane, je leur apporterais du vinaigre, et s'ils  
» s'en plaignoient, je leur répondrais qu'ils se  
» trompent. Je leur persuaderais que du vinaigre  
» est de la tisane, ou je les ferois renoncer à  
» leurs sentimens. »



meure stupidement insensible en présence du Créateur suprême ; s'il ne se renferme dans le consolant espoir de l'immortalité ? C'est vouloir embellir un édifice qui va tomber en ruines , et dont il ne restera bientôt plus aucun vestige. C'est en cherchant à s'enquérir des causes premières , et dans l'impuissance de les saisir , que l'on se précipite dans le gouffre de l'athéisme. La nature elle-même étant remplie de mystères impénétrables , doit-on s'étonner que la nature en recèle dans son sein (1) ?

Après avoir essayé d'envahir le monde intellectuel avec l'audace impie d'un Titan , on vit Straton établir *la force\* végétante* , Zénon se proclamer *le concitoyen des dieux* , prêcher la réunion de l'âme au feu , prêcher *le doute universel* , et s'étrangler philosophiquement ensuite pour confirmer son orgueilleuse doctrine.

Les sceptiques , en chérissant sur le doute d'Anaxarque et de Pyrrhon , étouffant le germe des vertus , s'abâtardirent au point

---

(1) *Omnia incerta ratione et in naturæ majestate abdita.* (Plin.)

d'envier l'insensibilité des pourceaux comme étant *la perfection du sage*. Combien ces prétendus philosophes épaissirent les ténèbres autour de l'esprit humain ! Quel flux, et quel reflux perpétuels de sophismes et d'absurdités ! Quel abus de la dialectique ! En tous lieux, la pensée flottoit au gré des conjectures, des probabilités et du hasard. En tous lieux, cette turbulente philosophie avoit ébranlé les bases de la morale et de la politique. Aussi, dès qu'elle eut rompu le pacte qui lie le ciel à la terre, les chefs des états, imbus de ces désolantes doctrines, foulèrent au pied l'humanité ; et l'on peut dire que la philosophie appela les révolutions et la tyrannie dans la Grèce et dans l'Italie entière. Après la mort d'Alexandre-le-Grand, le premier de ces pays s'étoit peuplé de philosophes, et dépeuplé de citoyens. Les nations, lassées de ses magnifiques promesses, avoient fini par la mépriser en contemplant les maux qu'elle enfantait.

Immédiatement après la journée d'Actium, presque toutes les sectes se fondirent dans les écoles de Zénon et d'Épicure. Les gens de bien s'attachèrent à celle-là, faute de mieux : les voluptueux et les ambitieux s'at-

tachèrent à celle-ci. Jules-César fut épicurien : le rigide Caton fut stoïcien. Au jugement de Montesquieu, « la secte d'Épicure, » qui s'introduisit à Rome sur la fin de la » république, contribua beaucoup à gâter » le cœur et l'esprit des Romains. » A la naissance de l'empire, la fierté républicaine alla se réfugier sous le *portique* comme dans son dernier asyle. Chérea, Helvidius-Priscus, Thraséa-Poetus, Soranus et tous les personnages qui, sous les Empereurs, eurent un grand caractère, embrassèrent ce parti.

Depuis le règne de Trajan, le charlatanisme et l'imposture dégradèrent le stoïcisme. Presque tous les sectateurs de Zénon prirent définitivement le bâton, la besace, les manières, le cynisme, et affectèrent l'originalité de Diogène. Si les amis de la sagesse ne pouvoient plus, comme Pythagore, montrer souvent aux curieux *une cuisse d'or*, si on ne les voyoit plus converser familièrement avec un aigle (1), ils se vantoient non-seu-

---

(1) *Femur satum aureum apud olympiam sæpè monstrabat. .... cum aquilâ colloquens visebatur.*  
(Amm., lib. XXII, p. 346.)

Que l'on parcoure les écrits de cet historien,

lement de savoir interpréter les songes, mais encore de comprendre le chant des oiseaux (1),

---

ceux de Libanius, d'Eunape, de Zosime, on aura une brillante idée de la philosophie au temps de Julien l'*apostat*. Nous avons calculé qu'en supprimant le récit des songes, des augures, des fables, des sortilèges, on retrancheroit au moins un tiers de l'ouvrage d'Ammien-Marcellin, le plus estimé des historiens contemporains.

(1) Cette manie s'est renouvelée en France sous le règne de Louis XV. Apollonius de Thyane, Celse, Porphyre, Jamblique avoient l'ouïe assez fine pour entendre les harmonieux roulemens des corps célestes, mais ils couvraient au moins leur charlatanisme des prestiges de l'élocution. Les imitateurs modernes de ces sophistes ne sont que ridicules. M. D. de N., se traînant sur les pas du premier, composa, il y a quelques années, le vocabulaire des oiseaux, et récita, dit-on, *ou peut-être chanta, devant l'Institut, une chanson traduite du rossignol en langue humaine*, événement unique dans son genre et à jamais mémorable dans les annales de l'ornithologie. Avec quelle grace, quelle finesse d'esprit, M. de Feletz exerça, dans le temps, sa critique sur un tel travers ! Voici comment, nouveau Lucien, le malin censeur décrit cette scène vraiment originale et le zèle du savant interprète des oiseaux : « Figu-

d'évoquer le génie des amours au fond des fontaines, de se faire embrasser par ces aimables enfans, et d'être en relation avec la nature entière.

La philosophie se trouvoit dans un discrédit total quand Julien s'avisa, un peu tard, de l'assouplir à ses vues, de lier les divers systèmes philosophiques aux fables grecques, et de la faire concourir à relever le paganisme; elle qui autrefois avoit tourné la superstition en ridicule, fondonnoit alors sa principale ressource sur l'art de l'horoscope, sur la divination, sur la nécromancie (i). Désor-

---

» rez-vous cet illustre membre de la première  
» académie, écoutant gravement la conversation  
» des corbeaux, la notant sur ses tablettes, et  
» rapportant, pour fruit de ses études, de ses  
» veilles, vingt-cinq mots de cette langue, bien  
» distincts et bien harmonieux, au lieu d'un cri  
» assez vilain et toujours le même que nous leur  
» attribuons..... Des corbeaux, M. D. de N.  
» passe aux pies, et du dictionnaire de ceux-là  
» à l'arithmétique de celles-ci. Il croit très-pos-  
» sible que *quelque pie d'élite* parvienne à *comp-*  
» *ter sur ses deux pattes* jusqu'à huit, et se fasse  
» ainsi une *arithmétique octogésimale*, comme

mais sevré des conseils de la sagesse, le novateur avoit besoin de s'envelopper de ces voiles grossiers, afin de cacher ses projets de grandeur personnelle. Au rapport d'Eunape, Maxime d'Ephèse promit formellement l'empire au jeune adepte dans une de ces mystérieuses cérémonies auxquelles un homme vertueux et raisonnable auroit eu honte d'assister (1), mais qui ne fit nullement rongir

» nous nous en sommes fait une décimale : après  
 » quoi, elle professera cette science. »

(Extrait du Spectateur Français.)

(1) Vies des Sophistes d'Eunape, article *Maxime*. L'historien lève imprudemment le voile sur ces honteuses intrigues. Les enchantemens, les charmes, les sortilèges s'introduisirent dans la médecine aussi bien que dans la philosophie.

(1) Ce qui s'est passé dans le dernier siècle nous rend croyables les plus choquantes contradictions. Lorsque la philosophie algébrisoit les sentimens, soumettoit la Divinité aux lois du calcul, réduisoit les principes en théorèmes, s'introduisoit dans l'histoire, usant de la règle et du compas pour toutes les vérités de l'ordre intellectuel et physique, combien de ces fiers antagonistes du christianisme tombèrent, à l'exemple de Julien, dans les superstitions les

l'ambitieux orphelin, parce qu'il y étoit question de son élévation future. Les leçons de

---

plus puériles, les plus avilissantes pour l'esprit humain ! Oui, nous les avons vus se métamorphoser en sorciers, en magiciens, en discurs de bonne aventure, de même que Chrysanthé, Edèse, Eusèbe et Maxime. Quoique le ciel fût désert pour nos professeurs d'athéisme et de *perfectibilité*, ils peuploient la terre de divinités fantastiques. Laissons M. Thiébaud raconter ces étranges métamorphoses dans son ouvrage intitulé : *Mes Souvenirs de vingt ans à la Cour de Berlin*. « Les admirateurs de Diderot et d'Helvétius invoquoient le diable, et lui immoloient un bouc noir. Ils croyoient à la femme blanche qui, armée de son grand balai, apparôit dans une salle du château, et balaie de toutes ses forces, quand il doit mourir quelqu'un de la famille royale... On voit un La Mettrie, apôtre du matérialisme universel, qui fait le signe de la croix quand il tonne; un Maupertuis, qui ne croit guère en Dieu, dit régulièrement à genoux ses prières du soir; d'Argens, encore plus éloigné de toute idée religieuse, ne supporte pas d'être treize à table. »

De pareils philosophes n'eussent fait aucune difficulté d'assister aux théurgies de Julien, de

théurgie et de fanatisme qu'il reçut passèrent aisément de son esprit dans son cœur; et entouré de toutes les illusions de la magie, qui flattoient sa passion dominante, il jura de restituer au culte des dieux son antique splendeur et son antique influence.

Libanius s'explique assez clairement sur le but de ces conventicules (1), et Julien plus clairement encore dans cette lettre à Thémistius, écrite l'an 355 ou 356, à une époque où le

croire au destin et à l'homme rogue. Les malé-fices, la divination, les roues de fortune, le tirage des cartes, tous les apprêts magiques de la science Chaldéenne, dénotent que nous nous moquons à tort de l'ignorance, de la crédulité de nos pères, et que la philosophie, au grand siècle de la *perfectibilité humaine*, loin de nous guérir des maladies de l'esprit, n'a coopéré qu'à en accroître le nombre, puisque ce grand siècle enfanta les chimères du *magnétisme*.

(1) Ammien ne paroît pas instruit de tous ces conventicules : cet historien se contente de dire au sujet des voyage du prince en Asie : « *A macel-  
li fundo.... Ad Asiam demigrarat liberalium  
desiderio doctrinarum* ». Il étoit bien ques-tion, comme on le voit, de sciences, de doctrines libérales!



jeune prince étoit obligé de se surveiller et de garder des mesures : « *Le philosophe est chargé dans l'univers d'un rôle important. . . . Je crains que dans ce siècle où l'on n'est déjà que trop prévenu contre la philosophie, on ne la rende responsable de mes fautes. Je vous avois précédemment exposées ces raisons. Elles ne m'ont attiré que des reproches dont je suis venu à bout de me justifier comme j'ai pu. J'ai besoin plus que jamais de votre secours et de celui des autres philosophes. . . . Vous devez tous me seconder, puisque je combats à votre tête, et que je m'expose pour vous. Le monde attend avec raison que je ferai plus que n'ont fait Solon, Pittacus et Lycurgue* » (1). Que l'on adopte l'une ou l'autre des dates ci-dessus indiquées, que Julien fût simple particulier, ou César : peu

---

(1) Au dix-huitième siècle, nous n'apercevons qu'une répétition du langage tenu et des fastueuses promesses faites au quatrième. Nos philosophes modernes se croyoient aussi chargés d'un rôle important, et d'opérer la plus belle des révolutions dans l'esprit humain. Ils y ont réussi comme Julien leur premier modèle.

importe. Se trouvant sous la tutelle de Constance, il lui devoit obéissance et respect. Écrire en ces termes, c'étoit s'engager à tenter, par toutes les voies, une révolution que nous lui voyons effectivement opérer ensuite. Si à travers de semblables ouvertures, on ne démêle point les fils de cette vaste conspiration traînée en Asie, et qui éclata dans les Gaules, l'an 360, il faut se refuser à l'évidence et s'aveugler étrangement. Toutes ses actions extérieures viennent à l'appui de pareils discours. Personne, avant nous, n'avoit pensé à rapprocher ainsi Julien de Julien lui-même, en confrontant ses actions avec ses écrits, comme si les écrits d'un grand personnage ne formoient pas une partie essentielle de sa vie, comme s'ils ne dépeignoient pas ses mœurs et sa politique. On y découvre ce qu'il pensoit, ce qu'il désiroit, ce qui le flattoit le plus, et ce sont de pareils écrits qui laissent sur lui une si grande prise.

Il jouissoit d'une liberté entière, et parcourroit les provinces de l'Asie-Mineure. Sous le spécieux prétexte de perfectionner son éducation, le jeune ambitieux alloit sonder le terrain, se créer des partisans, ourdir sour-

dement des trames contre le christianisme , contre son bienfaiteur , jetoit avec art les premiers fondemens de sa réputation , et se frayoit avec dextérité le chemin à la puissance suprême. On lui avoit défendu de voir Libanius , et parce que le sophiste étoit payen , et parce qu'il avoit été chassé de Constantinople pour une cause peu honorable. Le jeune prince n'osa l'aller trouver ; et toutefois , éludant la loi qu'il s'étoit imposée , de n'avoir aucune espèce de rapport avec cet homme , Julien se procura secrètement les ouvrages de Libanius , les lut avec avidité , et goûta singulièrement les pernicieuses maximes qu'ils renfermoient.

Constance apprit quelque chose de cette conduite oblique , tortueuse , et ne dissimula point les sentimens de colère , de mépris qu'elle lui inspiroit. Son cousin , glacé d'effroi , reprenant bien vite le masque , remplit assidûment ses fonctions ecclésiastiques de *lecteur* (1) dans la principale église de Nicomédie , et redoubla de zèle à remplir

---

(1) Socrate ajoute qu'après avoir lu en public (*palàm*) les saintes écritures , Julien pour se distraire , trouvoit le moyen de revoir ses dangereux

les devoirs imposés à un chrétien. Bien plus, le rusé philosophe, touché d'un air de componction, afin de pouvoir désarmer le courroux de l'Empereur, se fit raser (1), se couvrit d'un froc, prêt à guérir de sa ferveur, à se rengager dans le monde, et à reparoître sous les livrées de la philosophie : il étoit impossible de s'assouplir davantage ; ainsi travesti, il étoit loin de rejeter les espérances de grandeur qu'il avoit conçues ; il assuroit à ses amis que des jours plus fortunés luiroient bientôt, et qu'il jouiroit enfin de la puissance suprême (2).

Quelle ne doit pas être l'indignation des honnêtes gens de voir Libanius applaudir à cette hypocrisie, et confirmer, oui, confir-

amis, et de parler en secret de philosophie avec eux.

(1) Henri Valois traduit ainsi le texte grec de Socrate, (*et ad cutem tonsus*, rasé jusqu'à la peau).

(2) *Cæterùm spem animo conceptam minimè abjiciens, plurimis amicorum feliciâ fore temporâ dicebat, quibus ipse summâ rerum potiretur* Soc., Hist. Ecclés., lib. 3, p. 166 (græcè et latinè).

mer la vérité de cet étrange récit ! « Quoique  
 » Julien (écrit le sophiste d'Antioche , digne  
 » assurément de plaider une telle cause), *eût*  
 » *changé de religion , il professoit toujours*  
 » *la même , ne lui étant pas permis de dé-*  
 » *couvrir ses véritables sentimens ; c'étoit le*  
 » *contraire de la fable d'Ésope. Le lion*  
 » *empruntoit la peau d'un vil animal. Julien*  
 » *connoissoit le meilleur parti , mais il sui-*  
 » *voit extérieurement le plus sûr »* (1). On  
 ne pouvoit pas dire des payens, *sanguis se-*  
*men paganorum* (2), puisqu'ils préféroient l'es-  
 poir des honneurs à leur propre croyance. Le  
 faux moine , parvenu depuis à la souveraine-  
 té , avouoit que « *les impies* (les chrétiens)  
 » *aiment mieux mourir que de renoncer à*  
 » *l'erreur* » (3). Et lui , aimant mieux vivre ,  
 sacrifie gaîment ses dieux : du moins il  
 avoit la prudence en partage. Ne cherchant  
 qu'à temporiser pour gagner un Empire (4),

---

(1) Liban. Orat. funeb.

(2) C'est le *Sanguis semen Christianorum* de Tertullien.

(3) Lettre VIII de Julien , à Théodore , pontife.

(4) Julien avoit un penchant décidé pour la

nourrissant sous le froc, comme nous l'avons vu, ses espérances d'ambition, de grandeur et de gloire, une si étrange métamorphose ne l'humilie aucunement. Reconnoît-on, sous un pareil déguisement, ce Julien que Voltaire représente *infidèle à la foi, fidèle à la raison*? (1) Si le poète français eût réellement détesté la fourberie, s'il eût franchement condamné la magie, l'art divinatoire, auroit-il choisi ce prince pour son héros? Julien ne se montre que fidèle à l'ambition. Avec la même fausseté de jugement, le pyr-

---

secte des cyniques : Maxime d'Ephèse, Prisque, Oribase professioient ouvertement leur doctrine, ainsi que la plupart des sophistes de ce siècle. Or, les cyniques, d'après leur doctrine, ne se faisoient scrupule de rien. Cratès disoit que, pour gagner une douzaine d'olives, ( nous nous servons des expressions naïves de Montaigne ) « il » feroit, en public, une douzaine de culbutes, » *veoie même sans hault de chausses.* » C'étoit bien un autre gain que Julien se promettoit du succès de ses fourberies : un empire à gagner ! Le moyen que ce lion ne se couvrit pas de la peau d'un âne ?

(1) Poème sur la Religion Naturelle.

rhonien la Mothe-le-Vayer déclare qu'à son apostasie près, Julien fut le premier des Cé-sars; éloge, remarque sagement Spanheim, » qui enchérit par-dessus tout ce qu'en ont » dit ses plus grands admirateurs d'entre les » payens. » Quel est, nous le demandons, le personnage le plus coupable, ou de Constance qui se laisse tromper, ou de son cousin qui le trompe indignement (1)?

Gallus, instruit des égaremens de son frère, lui avoit précédemment envoyé l'évêque arien Aëtius dont les principes n'étoient peut-être pas moins abominables que ceux de l'apprenti philosophe. Julien, souple et délié, parvint à donner le change sur sa conduite, et à regagner l'estime et l'amitié du simple et crédule César qui écrivit à son frère une lettre renfermant ce passage : « *on* » *disoit que, par un fanatisme insensé,* » *vous aviez abandonné la religion de nos*

---

(1) Lebeau nous dit néanmoins : « Il n'étoit pas si aisé d'en imposer à Constance que la jalousie rendoit clairvoyant. (Hist. du Bas-Emp., T. 2, p. 300.) Mais, pas trop ! En ce cas, l'Empereur avoit donc une grande douceur, une grande longanimité.

» ancêtres pour embrasser une folle supers-  
» tition. . . . mais *Ætius* m'a assuré que  
» vous aviez beaucoup de zèle pour bâtir  
» des maisons de prières, que vous ne quit-  
» tiez point les tombeaux de nos généreux  
» athlètes; en un mot, que vous étiez fer-  
» mement attaché au culte que nous rendons  
» à Dieu » (1). Libanius augmente la cer-  
titude de cette lettre, en nous montrant  
*le lion qui emprunte la peau d'un vil ani-  
mal*; et ce seroit inutilement que certains  
commentateurs imagineroient des subterfu-  
ges pour épargner à Julien la honte d'un rôle  
aussi ridicule. Le témoignage du sophiste  
d'Antioche réfute toutes les objections. Gal-  
lus vit, à Nicomédie, son frère sous ce beau  
déguisement, et eut avec lui un long en-  
tretien.

Constance, en élevant Gallus à la seconde  
dignité de l'empire, avoit assez mal placé sa  
confiance et ses bienfaits. Le jeune prince  
léger, obstiné, cruel, se livra à tous les  
excès imaginables, et se souilla du sang de  
plusieurs victimes innocentes. Le soir, par-

---

(1) Extrait de la lettre de Gallus César, à son  
frère Julien.



courant les tavernes , les rues , les carrefours d'Antioche , il insultoit , maltraitoit les premiers venus , et se rendoit insupportable par ses vexations journalières (1). Son épouse Constantine aigrissoit l'humeur du César , et le poussoit au crime. Julien lui-même , tout en essayant d'excuser cette horrible conduite , assure que « *Gallus n'étoit pas capable de régner.* » Assez d'autres écrivains contemporains l'avoient dit pour dispenser le frère de confirmer un semblable jugement ; mais Gallus méprisoit les rêveries philosophiques des payens , raison suffisante pour allumer le courroux d'un apostat , et l'engager à se

---

(1) *Vesperè per tabernas palabatur et com-  
pita..... Orientis latera cuncta vexabat.* (Amm.  
lib. XIV, c. IV, édit. Vales.) Autre part , le même  
historien décrit les cruelles actions de Gallus, *dira  
facinora Galli.* Aurélius-Victor nous peint ce  
jeune prince , comme étant d'un naturel féroce ,  
*naturè ferox.* Le témoignage de ces deux auteurs  
renommés pour leur modération , leur sagesse , dé-  
truit les préventions de La Bléterie en faveur  
du César. L'écrivain françois voit trop dans Con-  
stance , l'ardent fauteur de l'*arianisme* , et le per-  
sécuter des orthodoxes.

ranger au nombre des détracteurs du César. Constance, au rapport de Zonaras, voulut épargner le jeune prince, qui ne périt que par l'insigne perfidie de l'eunuque Eusèbe (1).

355. Après la mort de son frère, Julien ayant tout à redouter de la méfiance, de la colère de l'Empereur, fut d'abord gardé à vue, ensuite mandé à Milan, où résidoit la cour impériale, et demeura quelques mois (2), soit dans cette ville, soit dans les environs. Grâce à la bienveillance, grâce à la protection de l'Impératrice Eusébie, il eut encore l'art d'adoucir le cœur de Constance, et, qui plus est, de se justifier (3). Il falloit que le secret

---

(1) Nous omettons, afin de ne point nous écarter de notre but, les particularités relatives au gouvernement de Gallus et à sa fin tragique. Nous usons de la même réserve à l'égard de Constance, à moins que les détails de sa vie ne rentrent nécessairement dans celle de Julien. Sans une pareille réserve, au lieu de deux volumes, nous aurions été obligés d'en composer trois.

(2) On ne s'accorde pas sur l'espace de temps que Julien resta dans la ville de Milan; les uns disent cinq, les autres, sept mois.

(3) On l'a déjà remarqué avant nous, l'intérêt

des conciliabules de Nicomédie , de Pergame<sup>355</sup> et d'Ephèse , n'eût point transpiré jusqu'en Italie. Autrement, cette réconciliation devoit causer quelque surprise ; autrement , quel monarque eût ménagé l'auteur de tant de conférences mystérieuses et criminelles !

Au lieu de s'emporter dans ses écrits , au lieu de se livrer à de mensongères déclamations , le frère de Gallus auroit dû bénir l'indulgence de son parent , et désormais se conduire avec plus de droiture : telle ne fut pas la manière de penser de Julien. Ayant obtenu la permission de se retirer dans Athènes , il fut charmé de s'éloigner d'une cour où il se sentoit contraint , où l'ombre de son malheureux frère sembloit l'avertir d'être circonspect. En s'éloignant , il se vanta fastueusement à ses amis d'avoir , « *comme* » *Glaucus, troqué de l'airain pour de l'or* ; » mais cet or , à ses yeux , n'étoit pas de très-bon aloi , ni le principal objet de ses vœux. La fierté humiliée réduit un ambitieux à l'amour

---

que les femmes portent à tel ou tel personnage , naît plus souvent de la piquante singularité de son esprit , de ses mœurs , de ses manières , que de son mérite réel.

255. de la solitude ; et malgré toutes ses protestations , il est dans cette solitude plus tourmenté de l'avenir que satisfait de son bonheur philosophique.

En attendant que cet avenir changeât la condition du jeune orphelin , il sut bien tirer parti des loisirs de la retraite. Athènes , remplie des souvenirs les plus chers à son cœur , la patrie des arts et des sciences , le centre de l'idolâtrie , où Jupiter sembloit respirer sous le ciseau de Phidias , Athènes enflammoit l'imagination de l'élève de Mar-donius.

Néanmoins , Cicéron , de son temps même , disoit que l'éloquence avoit fui loin du Pirée. Saint Basile « ne trouvant pas qu'Athènes » répondit à l'idée qu'il en avoit conçue , » tomboit dans l'abattement et la tristesse , » comme s'il se fût repenti d'y être venu (1). » Mais quand l'homme , en général , s'éloigne des lieux où ses plus belles années s'écoulèrent dans la paix , dans les douces occupations des lettres , il leur paie naturellement un tribut de regrets , ces lieux fussent-ils dénués de tout charme. Ne soyons donc pas étonnés

---

(1) Tillemont , *Hist. Eccl.* , t. IX , p. 13.

de ce que le jeune Grégoire de Naziance, qui <sup>355.</sup> depuis, fut une des plus éclatantes lumières de l'Orient, exhale ces plaintes qui prouvent sa belle ame : « *Il n'est rien de plus cruel et de plus douloureux que de se quitter et de quitter Athènes.* » Le jeune Grégoire, en parlant de sa séparation d'avec Basile, n'étoit sensible qu'à l'amitié, et regrettoit de ne pouvoir plus admirer, avec celui qu'il appelle *la moitié de lui-même*, les chefs-d'œuvre des beaux-arts dont cette ville sembloit être le vaste et magnifique temple.

Athènes, quoique resplendissante de la gloire de ses grands hommes, étoit, à cette époque, le véritable séjour du pédantisme. Aux factions politiques avoient, depuis un siècle, succédé les factions philosophiques et littéraires; les descendants des vainqueurs de Marathon et de Salamine se divisoient pour des sophismes captieux, avec la même chaleur, la même animosité, que leurs ancêtres s'étoient divisés pour la démocratie et pour l'aristocratie. Quand le peuple rendoit un décret, il ne s'agissoit plus de l'équipement d'une flotte, d'augmenter les ressources de la république, de faire respecter au-dehors sa puissance, mais de flatter la vanité de

355. quelques pédans fiers de l'épaisseur de leur barbe philosophique (1), de la bigarrure de leurs vêtements, et même de la difformité de leurs traits. Ainsi Libanius nous apprend, avec complaisance, que lorsqu'il fut arrivé dans cette antique métropole des lettres, les Athéniens, grâce à son disciple Celse, daignèrent, par un décret public, le proclamer *Roi des sophistes* (2), quoique, depuis Co-

---

(1) *Barba philosophicæ densitatis*. Dans une lettre à Eustochie, Saint Jérôme parle de leur manteau noir, de leurs pieds nus, de leur barbe de bouc. De son temps même, Hérode-Atticus, au sujet de l'un de ces hommes, disoit : « Je » vois la barbe, le manteau, je ne vois point le » philosophe. *Video barbam et pallium, philosophum non video.* » Ce manteau noir, souvent rapiécé, étoit le signe distinctif de la philosophie. Julien menace ses troupes, dans Aminien, de reprendre le manteau. Saint Grégoire de Naziance crayonne ainsi le portrait du cynique Maxime, différent de Maxime d'Ephèse : « Maxime portoit » un bâton avec de grands cheveux qu'il avoit » fait devenir roux par artifice. » (de Tillem., *Hist. Ecclés.*, tom. ix, pag. 444).

(2) La traduction latine du texte grec, porte que

drus, les Athéniens eussent proscrit ce titre <sup>355</sup>. auguste de Roi.

Aristotéliciens, stoïciens, cyniques, rivaux d'originalité, débitoient des sentences parasites, ne raisonnaient que dans l'étendue de leurs absurdes systèmes, et rappeloient toutes les idées de gloire au succès de leur brillante éloquence. Si Libanius se flattoit de voir un jour Julien subjugué la Perse, c'étoit dans le doux espoir que de jeunes barbares se rendroient des bords de l'Aboras, de l'Euphrate et du Tigre, pour étudier la rhétorique sous un tel maître, et applaudir à ses chefs-d'œuvre. Un sophiste vouloit-il aller tenir école dans la patrie des Miltiade, des Thémistocle, des Aristide et des Périclès ? il se faisoit précéder d'une longue série de questions problématiques et d'argumens, afin d'embarrasser, d'exercer la sagacité des citoyens, et d'éveiller l'attention sur lui-même. Un certain Anàtolius s'embarque uniquement dans le dessein de provoquer au combat les rhéteurs (1) ses

---

Libanius fut appelé *au trône des sophistes : ad tronum sophisticum evocatus est.*

(1) On les nommoit indistinctement rhéteurs,

355. confrères, accoutumés à recevoir de semblables cartels d'esprit. Grande fut la rumeur, grande fut l'épouvante parmi eux ; chacun prépara, chacun aiguisa les armes de la dialectique pour se défendre contre cet adversaire. Selon Eunape, admirateur passionné de ces sortes de lutte, « Anatolius descendit » dans la Grèce, et parut plus redoutable » que ne l'avoit été, au temps de Xercès, la » célèbre expédition des Perses » (1).

Qui décrirait les puérides, les méprisables intrigues de cette philosophie dégénérée, de cette littérature scholastique, sembleroit s'égarer aux dépens de la vérité, tandis qu'il ne

philosophes, sophistes, astrologues, magiciens, et toutes ces dénominations s'allioient à merveille.

(1) *In Græciam descendit Anatolius formidabilior quàm olim celebris illa Persarum expeditio, etc., etc.* (Eun., *Vita Prohæresii. Gr. lat. Edit. Commell.*)

On auroit pu nous soupçonner de composer un tableau de fantaisie, si le témoignage positif d'Eunape ne nous sauvoit de ce soupçon, Eunape le panégyriste de ces faux sages, le sincère admirateur d'un si grotesque pédantisme.



seroit qu'un peintre trop fidèle. Et pourtant, 355.  
le quatrième siècle fut *l'âge d'or* des sophistes qui préféroient ce titre à celui de préfet du prétoire. Toutefois, sans craindre de démentir leur fierté, ni de déroger à ce titre par excellence, plusieurs, Celse entr'autres, consentirent aisément à descendre de leurs chaires pour s'élever aux préfectures et aux dignités les plus lucratives.

Ces subtils, ces hardis argumentateurs, une fois en possession d'une chaire ou de grammaire ou de rhétorique, ne se souciant pas beaucoup de ressembler à cet ancien philosophe d'Athènes, qui se contentoit d'avoir pour auditoire les douze grands dieux peints sur les murs de son école, ces argumentateurs couroient au Pirée, sur les chemins, aux avenues, couroient au-devant des jeunes étrangers, afin de les solliciter, de les gagner, de les agréger au nombre de leurs disciples (1). On trafiquoit, sans rougir, de la philosophie, des Muses, et les écoles étoient plus l'asyle de la volupté que celui des bon-

---

(1) Saint Grégoire de Naziance fait très-agréablement, dans une de ces lettres, la plus triste peinture de cette jeunesse indisciplinée d'Athènes.

355. nes lettres. Au rapport d'Eunape, plusieurs de ces singuliers sophistes ne se signaloient, aux yeux de leurs élèves, que par les apprêts d'une excellente cuisine. Quelques-uns même n'avoient pas d'autre mérite que celui-là,

---

nes, qui, à l'arrivée d'un nouveau condisciple, remplissoit de tumulte la ville entière. Comme Rollin a traduit, en partie, et inséré, à la fin du *Traité des Etudes*, cette lettre vraiment curieuse, il est inutile de la tirer d'un ouvrage si connu. Le témoignage d'Eunape sur les désordres des étudiants ne sert qu'à fortifier l'autorité de l'éloquent orateur chrétien. M. de Tillemont indique encore à l'appui, Olympiodore, payen qui écrivoit au commencement du cinquième siècle.

La douceur, l'aménité du jeune Grégoire, la gravité des mœurs de Basile, la haute réputation de science, de sagesse, qui avoit devancé ces deux amis dans la Grèce, les firent universellement respecter, de sorte que l'un et l'autre furent exempts de payer la bien-venue à l'insolence de leurs camarades. Impudiques, turbulens, opiniâtres, telles sont les épithètes qu'emploie Saint Grégoire de Naziance pour caractériser les étudiants d'Athènes, et certes Eunape ne leur en prodigue pas non plus de très-flatteuses.

Sopatre nommément, qui, suivant les expressions du même Eunape, écrivoit aussi mal qu'il parloit. Ceux qui avoient du talent vend<sup>355</sup>oient fort cher la parole, et rançonnoient sans scrupule leurs auditeurs (1). La plupart de ces sophistes n'arboroient les enseignes de la philosophie, que pour la décrier et l'avilir par leurs subtilités, par leur charlatanisme. Une étroite liaison régnoit parmi ces hommes, et ils correspondoient exactement entre eux des extrémités de l'Europe et de l'Asie. Faut-il, d'après ce simple aperçu, s'étonner de ce que Saint Grégoire de Naziance et Saint Basile appellent ces sophistes *parasites, charlatans, saltimbanques d'Athènes*, et quelquefois *valets de carrefours*. Les seuls hommes d'un mérite éminent, qui, à cette époque, sortirent des écoles de cette ville, furent ces deux orateurs. *Le grand Prohérèse*, du moins tel qu'Eunape dépeint ce sophiste chrétien, en le louant, sembleroit bien petit de nos jours,

---

(1) Dans une lettre à Libanius, Saint Basile se plaint amèrement de ce que les sophistes mettoient *les écoliers à la taille*.

355. quoique *Rome, reine du monde*, lui ait érigé une statue comme *au souverain de l'éloquence*.

Tous se disputèrent Julien qui politiquement les ménagea tous, chrétiens et idolâtres, communiquant sans honte avec le vice et avec la vertu, avec la véritable science, et avec ce qui en avoit l'apparence seulement. Saint Grégoire et Saint Basile, unis par les liens de la plus tendre amitié, perfectionnoient alors leur éducation dans Athènes. Saint Basile raconte qu'il étudia les livres sacrés, et qu'il lut *les divines écritures*, avec le jeune prince qui se livroit, secrètement, à des études un peu moins louables. La philosophie toute chrétienne des deux amis consistoit à se détacher du monde : la philosophie toute payenne de Julien consistoit à s'y rattacher fortement. Non, ce n'étoit point des ombrages frais de l'académie qu'il se sentoit épris, c'étoit des charmes du pouvoir suprême. Saint Grégoire de Naziance, instruit des sacrifices que les payens faisoient journellement pour l'élévation du cousin de Constance, devina le caractère, les desseins du jeune prince qui, malgré les dangers de sa position, s'abou-

choit fréquemment avec les augures , avec 355.  
les devins , les interprètes des songes , s'ouvroit avec ces imposteurs de ses plus secrètes pensées , et dans les ténébreux mystères d'une philosophie cabalistique , ourdissoit la trame de sa coupable ambition. Il affectionnoit sur-tout le grand-prêtre d'Éleusis , lequel , deux années après , fit un voyage dans les Gaules , et ne fut pas étranger , de l'aveu même d'Eunape , à la révolution opérée en ce pays (1).

---

(1) C'est Eunape qui lève le voile sur toutes ces vérités tenues soigneusement cachées aux yeux de la plupart des lecteurs par le fanatisme de l'admiration ; c'est Eunape qui naïvement raconte les funestes intrigues de plusieurs sophistes ses confrères , avec Julien. A leurs yeux , Jupiter , Mars , Vénus légitimoient les complots les plus criminels. Libanius parle également , et avec tout le fanatisme de l'idolâtrie , de leurs mystérieuses conférences. Gibbon n'a révélé qu'à demi ces vérités si honteuses pour le héros moderne , en disant : « La résidence » de Julien à Athènes confirma *cette alliance* » *montrant de la philosophie et de la superstition.* » ( Hist. de la décad. de l'emp. rom. , t. v. , p. 381. ) Gibbon auroit dû ajouter à la superstition , l'ambition elle-même.

355. Après avoir déjà mis, en regard de ses écrits, le jeune philosophe si *modéré* dans ses desirs, si *désintéressé*, après tous les indices que nous venons de produire de sa duplicité, de ses projets sinistres, est-il surprenant, nous le demandons, que Saint Grégoire de Naziance, qui l'observoit de près, se soit douloureusement écrié : « *Quel*  
» *monstre l'Empire nourrit dans son sein !*  
» *Fasse le ciel que je sois un faux pro-*  
» *phète !* » Cette exclamation nous avoit paru empreinte des couleurs de l'inimitié, parce que nous ne connoissions point à fond la correspondance de Julien et les révélations de ses panégyristes, parce que dans tous les ouvrages concernant ce personnage fameux, une telle exclamation ne se trouvoit point justifiée par les détails qui la précèdent en notre livre. Aujourd'hui, nous pouvons l'affirmer, quiconque aura lu attentivement la lettre écrite à Thémistius, cette même année 355, cessera d'accuser Saint Grégoire de Naziance d'exagération et d'injustice. Quiconque se rendra contemporain des événemens, et recueillera les bruits fâcheux qui circuloient parmi les chrétiens, bruits convertis en des vérités certaines dans

les épîtres, dans les satyres de Julien, dans 355.  
les déclamations d'Eunape et de Libanius,  
quiconque enfin aura un sens droit, une  
conscience, ne balancera pas à croire  
que le Saint avoit deviné l'homme tout  
entier.

Pendant que cet homme dissimulé résidoit  
dans Athènes, mêlant à la philosophie les  
intrigues de l'ambition, les peuples de la  
Germanie, nommément les Allemands, les  
Francs, les Lètes, ravageoient les Gaules et  
saccageoient un grand nombre de villes.  
Constance ne pouvoit suffire à la défense de  
tant de contrées soumises à la domination  
romaine. Ce Julien, si entêté de systèmes ri-  
dicules, étoit le dernier rejeton des Fla-  
viens. A la vérité, il étoit jeune, sans ex-  
périence, mais il se sentoit appelé aux ac-  
tions d'éclat. Ses rares qualités, la variété  
de ses connoissances, son austère éducation,  
la rigidité de ses mœurs, son étonnante ap-  
plication au travail, son incroyable acti-  
vité convenoient aux Romains dans une con-  
joncture aussi critique. Constance con-  
fessa devant ses courtisans, ce qui ne lui  
étoit encore jamais arrivé, confessa qu'il  
avoit besoin d'un aide pour gouverner

255. l'empire au milieu de tant d'ennemis et de dangers sans cesse renaissans Les favoris, accoutumés à l'enivrer de louanges, répétèrent, à l'envi, que son grand courage et sa grande fortune (1) surmonteroient, comme à l'ordinaire, les plus difficiles obstacles, ajoutant, dans le trouble de leur conscience, qu'il devoit se défier du nom de César, et lui rappelant ce qui s'étoit passé sous Gallus. Ces louanges exagérées, ce dernier trait propre à réveiller la défiance, ne changèrent rien à la résolution du prince, qui mit fin à toute dispute.

L'Empereur cédant à de puissantes considérations, cédant aux sollicitations pressantes d'Eusébie, qui avoit insinué à son mari la pitié, sinon la tendresse dont cette princesse se sentoit pénétrée pour un orphelin, l'Empereur rappela cet orphelin à Milan (2), espérant se l'attacher par les liens de

---

(1) *Tam vicina sideribus.* Amm., lib. XV.

(2) Ammien laisse presque tout le mérite de ce choix à Constance : « *Ayant, dit l'historien, mis fin à ces vains débats, il lui plut d'adopter Julien à l'empire. Abjectis que disputatio-*



la reconnoissance, et d'ailleurs, jaloux, peut-être, de conserver le sceptre dans sa famille. Dans toutes nos histoires, on nous représente Julien comme plus sensible aux charmes de la solitude qu'à l'éclat même du trône, comme soupirant après les obscures douceurs de la vie privée, comme n'ambitionnant au monde que *la petite maison de Socrate*. En apprenant son rappel, le jeune prince se désole, verse des larmes amères, et il faut bien l'en croire, puisqu'il se charge de l'annoncer à la postérité. Libanius ajoute que la terreur fit saigner son *Achille*, et que les divinités de l'Olympe eurent la bonté de le rassurer (1). Nonobstant ces démonstrations de

---

» *nibus irritis, ad imperium placuit Julianum*  
 » *adsumere.* » Au sujet de ce choix, Ammien ne déduit aucune des sottes raisons que la calomnie suggère à Zosime contre Constance, et que des écrivains honnêtes, tels que la Bléterie et Lebeau, auraient dû mépriser.

(1) (*Orat. funeb.*, p. 268.) Dans sa lettre aux Athéniens, Julien déclare qu'il auroit préféré la mort à cette faveur signalée. Sans vouloir établir positivement de parallèle entre ce prince et le plus hypocrite, le plus scélérat des hommes,

355. tristesse, d'effroi, quoique le jeune et rusé philosophe feignît, à l'extérieur, d'accepter, contre son gré, ce qu'il envioit au fond de l'âme, il ne fallut ni le prier, ni le presser beaucoup : il s'empressa d'obéir à la volonté de l'Empereur. Après avoir adressé de ferventes

---

prouvons seulement que le cœur et l'esprit des ambitieux, en fait de duplicité, se ressemblent parfaitement. Au rapport de Grégoire Leti, Cromwel faisait insinuer par sa femme que « naturellement il avoit beaucoup d'inclination » pour la vie solitaire, et qu'il eût fort souhaité de » pouvoir passer le reste de ses jours dans une de » ses maisons de campagne et loin du tumulte des » affaires. » ( Vie de Cromwel, trad. de l'ital., t. II, p. 16, liv. X. ) Aucun homme n'est dupe de l'hypocrisie de Cromwel : la plupart des hommes sont les dupes de l'hypocrisie de Julien. *Les ombres de l'académie, la petite maison de Socrate* et le bavardage des Sophistes imposent à l'imagination. Lebeau devoit-il, sur l'autorité de l'historien le plus décrié, Zosime, répéter que Julien « ne désiroit rien tant que de fixer sa demeure dans Athènes. » ( Hist. du Bas-Emp., t. II, p. 305. ) Le silence d'Ammien sur ce desir philosophique, condamne un pareil défaut de critique.

prières à Minerve , après s'être recommandé <sup>355.</sup> à la déesse , il partit , et il arriva , en Italie , avec une promptitude si étonnante , que cette promptitude trahit sa douleur et son secret (1).

Avant d'associer Julien au partage de la puissance impériale , on le dépouilla des livrées de la philosophie ; on le fit raser , et l'on créa , à l'extérieur , un homme nouveau , afin de pouvoir le montrer avec assurance aux soldats et au peuple. Si les souverains n'étoient pas quelquefois les derniers informés des complots qui se trament , dans l'ombre , contre leur autorité , si la jalousie eût rendu Constance clairvoyant , Constance auroit tremblé de partager la puissance suprême avec un jeune homme d'un caractère équivoque , qui connoissoit bien autre chose que *les livres et les écoles* (2),

(1) *Cùm venisset accitus prædicto die. (Ann. Marcell., lib. XV, cap. VIII, p. 93, edit. Vales.).*

(2) On avoit , dit-on , persuadé à Constance que son cousin , « renfermé dans un cercle étroit , jeune , » simple , méprisant ce que les courtisans adorent , ne connoissoit que les livres et les écoles. »

355. avec un jeune homme pour la prospérité duquel les idolâtres immoloient journellement des victimes, dans la ferme persuasion qu'il rétablirait le culte des dieux (1); et pour tout dire, si Constance avoit été éclairé dans sa défiance, de même que Julien dans son ambition, si Constance eût préféré les intérêts de la religion chrétienne aux intérêts de sa famille, peut-être se fût-il abstenu sagement de se

Mais c'est d'après Zosime que l'on débite de telles pauvretés, Zosime qui fait de Constance un personnage de comédie, une espèce de Cassandre mené et joué par Eusébie. Ammien peint, sous des couleurs bien différentes, le fils du grand Constantin. La preuve que Julien ne passait pas aux yeux de son parent pour un jeune homme *simple*, c'est que Constance présente ce jeune homme si simple comme *l'unique espérance de l'empire* assailli par les barbares. *Restat ut rerum spem*. Il l'appelle un jeune homme d'une grande habileté : *Elicentis industriæ juvenem*. (Amm. lib. XV, p. 93).

(1) On ne sauroit trop le redire, ce sont les plus zélés admirateurs de Julien qui, par fanatisme, livrent leur héros au mépris de la postérité.

donner un semblable collègue ; mais séduit 355, par les illusions de son cœur, Constance crut à la reconnoissance , à la vertu et à l'amitié. Les courtisans qui, vraisemblément, n'ignoroient point les motifs de ces sacrifices, de ces prières, de ces vœux ardents du paganisme, essayèrent vainement d'ébranler la résolution de leur maître. Soit malignité, soit attachement à ce maître crédule, ils devinèrent Julien avec la même sagacité que Saint Grégoire de Naziance l'avoit deviné dans les florissantes écoles d'Athènes.

Le plus sûr moyen de n'être plus en suspens, de se former une opinion fixe sur ce fameux personnage, seroit de ne point séparer ces faits des circonstances, des incidens qui les expliquent. En usant d'une pareille méthode, nous cesserions de le peindre triste, abattu du changement de fortune que lui annonce Eusébie, et nous ne serions plus les dupes d'un hypocrite. Nous le peindrions, avec plus de vérité, comme tremblant devant sa propre conscience au souvenir des concilia-bules de Nicomédie, d'Athènes, et déjà résolu intérieurement de prendre plus qu'on ne lui accorde. Ses intentions n'étant ni droites, ni trop cachées, l'Empereur pou-

355. voit, d'un jour à l'autre, être instruit de ces intentions, et reléguer définitivement le *grand philosophe* dans ces bocages de l'académie, si oratoirement, si romanesquement remis sous les yeux de la postérité.

. Le 6 novembre, Constance ayant rassemblé les troupes, monta sur un tribunal élevé, entouré des aigles; et présentant son cousin, qu'il tenoit par la main droite, il leur remontra la nécessité de réprimer l'insolence des barbares, conjura les soldats de regarder favorablement un parent qui lui étoit cher, et demanda leur agrément pour le nommer César. Tous s'écrient aussitôt que c'est Dieu et non l'esprit de l'homme qui a présidé à ce choix. Dès que l'on eut fait silence, l'Empereur reprenant avec émotion son discours : « *De votre consentement, et*  
» *avec la volonté du Dieu tout-puissant, je*  
» *vais le revêtir des ornemens de la souve-*  
» *raineté :* » Il dit, et ayant revêtu son cousin de la pourpre des Césars, lui adressa ces exhortations fraternelles : « *Soyez le compa-*  
» *gnon de mes travaux et de mes dangers :*  
» *prenez le gouvernement des Gaules dont*  
» *toutes les provinces sont dévastées. . . .*  
» *Employez au soulagement de ce pays*

» toutes les ressources de votre bienveil- 355  
 « lance; et s'il faut combattre l'ennemi,  
 » combattez généreusement. . . . nous se-  
 » rons présents l'un à l'autre par l'inébran-  
 » lable constance de l'amitié. Nous combat-  
 » trons ensemble (1), et, après avoir ensem-  
 » ble pacifié le monde, nous le gouvernerons  
 » avec une égale modération, une égale  
 » tendresse. Partez donc, César, partez,  
 » hâtez-vous (2), accompagné des vœux  
 » de tous les Romains, de remplir leur es-  
 » poir » (3). L'armée poussa des acclama-

(1) Constance fait ici allusion aux images des empereurs que l'on portoit dans les rangs des légions, et qui, malgré l'éloignement, rendoit présent le prince au général aussi bien qu'aux soldats.

(2) Nous avons cru devoir traduire ces mots *i, i, propera*. Ces mots, d'une éloquence toute militaire, sont omis dans Lebeau.

(3) En donnant cette courte analyse du discours pathétique de Constance, nous nous sommes piqués de traduire littéralement Ammien, parce que toutes les expressions de ce discours méritent d'être pesées, parce qu'elles détruisent les imputations calomnieuses dirigées contre l'Empereur.

355. tions d'alégresse, mais pourtant modérées, dans la crainte délicate de blesser l'amour-propre du Monarque. La timidité, l'embarras du jeune frère de Gallus, la vivacité de ses regards redoubloient l'intérêt et l'affection des troupes pour lui.

Le nouveau César ne répliqua rien à ces exhortations pathétiques : lui qui, dans tout le cours de sa vie, aima si passionnément les harangues, trahissant déjà l'amitié, oubliant le bienfait et le bienfaiteur, couvant, au fond de son ame, tous les feux de la jalousie, de l'ambition, fit une assez pitoyable contenance, et resta plongé dans une sombre rêverie. Lui seul, au milieu de l'alégresse universelle, jouit du singulier privilège de s'attrister. Éprouvant une gêne servile, le plus injuste des sentimens empoisonnant sa nouvelle fortune, les cris de joie poussés par l'armée et par le peuple ne purent le tirer de cette torpeur. Malheureux, uniquement parce qu'il pense l'être, lorsqu'il rentre au palais, il s'applique bizarrement un vers d'Homère, et tantôt se considère

---

Lebeau, selon nous, affoiblit l'aimable caractère de tendresse que respire ce discours.



« sous la pourpre comme étant entre les bras 355.  
» de la mort (1), » et tantôt comme un captif. En ce moment il n'avoit pas d'autre ennemi que lui-même ; son cœur , en proie à la haine , certes n'étoit pas aussi libre que sa personne. Il étoit bien cruel , nous objectera-t-on , de recevoir une semblable dignité de la part d'un souverain que Julien regardoit comme l'assassin de son père et d'une partie de sa famille ; mais on fait ici trop d'honneur à la sensibilité du jeune prince. Cette famille , il la sacrifie avec fureur à sa haine contre le christianisme ; et ce mélancolique personnage , ainsi que nous l'avons déjà remarqué , déclare que les victimes égorgées par la soldatesque après la mort de Constantin-le-Grand , avoient *bien mérité leur sort* (2). La nature n'étoit pas aussi

---

(1) *Hunc versum ex Homérico carmine susurrabat, etc.* (Amm. Marcell., p. 95, edit. Vales.) Nous nous dispenserons de copier ce vers d'Homère, qui présente réellement le sens indiqué dans le texte.

(2) Voyez la *Fable allégorique*. Et le père de Julien, Jules Constance, étoit du nombre

355. forte chez lui que son antipathie contre la religion chrétienne.

Nous n'avons d'autres garans de cette prétendue captivité de Julien dans le palais de Milan, que Julien lui-même, et ses fanatiques flatteurs, Eunape, dans la vie d'Oribaze, ainsi que Libanius. Dans tous les cas, les faits parlent plus haut que les sophistes. Faut-il donc que la postérité fasse à Constance un crime de l'humeur atrabilaire de son cousin ? Que signifient les réflexions de la plupart des écrivains modernes sur cette noire inélanconie de Julien qui, ayant plus qu'il n'espéroit, exhale des plaintes, et juge à propos de voir poétiquement, dans les couleurs de la pourpre, l'emblème de la mort ? Constance ne sauroit être responsable des pensées suggérées par une imagination malade ; et cependant Lebeau, La Bléterie, qu'un vers

---

de ces victimes ! et il n'excepte point l'auteur de ses jours d'un tel arrêt de malédiction ! Ce n'est donc pas, encore une fois, à la piété filiale du jeune prince qu'il faut attribuer cette tristesse profonde et ces idées sinistres qui frapperont éternellement la postérité, et lui fourniront matière à des interprétations peu avantageuses à Julien.

d'Homère , faussement appliqué , désorienté ,<sup>355</sup>  
en rejettent tout l'odieux sur Constance.

Quelques jours après , cet Empereur accorda à Julien sa sœur Hélène , destinée à être le nœud d'une amitié mutuelle ; puis la célébration de cet hymen étant terminée , et les préparatifs de départ achevés , il conduisit son cousin par honneur , et avec toutes les marques d'une affection sincère , jusqu'au-delà de Pavie ; lui donnant une escorte de trois cent soixante-cinq soldats (1), et laissant auprès de lui plusieurs généraux chargés de l'aider de leurs conseils. Un jeune homme de vingt-cinq ans , sans expérience des affaires , avoit nécessairement besoin de guides dans la carrière militaire où il entroit pour la première fois. Constance seroit réellement coupable , s'il eût négligé de fournir ces guides au jeune prince , et de lui recommander de ne rien entreprendre sans les consulter (2). « *On soupçonna* , dit Le-

---

(1) Parcesmots, *parvo comitatu*, sans doute Ammien n'a voulu désigner qu'une escorte d'honneur. L'esprit de parti fait presque de cette escorte la seule armée de Julien.

(2) La narration de Socrate nous paroît aussi

325. » beau, que *Constance ne l'envoyoit dans*  
 » *les Gaules que pour le perdre* (1); » et  
 c'est sur l'autorité de Socrate que l'historien français établit un soupçon aussi odieux, sans considérer que Socrate lui-même, ne fait que répéter les bruits publics, dont il démontre la fausseté en ces termes : « Plusieurs  
 » écrivains disent que c'étoit pour faire périr  
 » Julien dans les combats. Pour moi, j'ignore  
 » s'ils affirment la vérité; car, après lui  
 » avoir donné sa fille en mariage, l'Empe-

---

simple que véridique : nous nous contenterons de citer la version latine de Henri Valois. « *Et quo-*  
 » *niam Julianus ætate adhuc juvenis erat, præ-*  
 » *cipit ei Constantius ne quid ageret absque du-*  
 » *cum militarium concilio.* » (Socr., lib. III, p. 166, *gr.-lat.*) Pour tout autre personnage que Julien, quel auteur balanceroit à préférer le récit de Socrate à celui des panégyristes du prince?

(1) *Hist. du Bas-Emp.*, t. II, l. VIII, p. 314.) Il est vrai que Lebeau renferme cette parenthèse dans sa phrase : « *car on prête volontiers des crimes aux Princes qui ne sont pas aimés.* » Si ce sont des crimes qu'on leur prête, pourquoi énoncer un pareil soupçon ?

» reur auroit tendu des pièges contre sa pro- 355.  
 » pre personne (1). » Sozomène tire absolu-  
 ment la même conclusion de tous ces bruits  
 semés par la malveillance, et ajoute ces mots  
 si positifs : « Pourquoi Constance unit-il sa  
 » sœur à Julien par les nœuds du mariage ?  
 » Il falloit donc qu'il ressentît pour lui de  
 » la bienveillance et de l'attachement (2). »

---

(1) Ni la candeur, ni la bonne foi de Rollin ne  
 se retrouvent ici dans Lebeau. Quelle manie de ne  
 prendre que la moitié du raisonnement de l'auteur  
 grec ! En allant jusqu'au bout, il auroit vu que So-  
 crate détruit un soupçon si odieux ; voici le passage  
 entier traduit du grec en latin : « *Sunt qui dicant*  
 » *Julianum eo concilio missum esse à Constan-*  
 » *tio, ut illic. cum barbaris dimicans interiret.*  
 » *Sed utrum vera dicant qui id asserunt, equi-*  
 » *dem nescio. Nam sorore propriâ illi in matri-*  
 » *monium datâ, si postea insidias ei struxisset,*  
 » *prorsus contra seipsum eas molitus esset.* »  
 (Socr., Hist. Eccl., lib. III, p. 167.). N'est-ce  
 pas là détruire le soupçon ? Etrange effet de la  
 peur ! Lebeau n'osoit s'exprimer librement sur  
 les calomnies semées par Julien et par ses adu-  
 lateurs.

(2) *Cum sororem Juliano in matrimonium de-*

355. Et en effet, si l'Empereur eût voulu perdre son cousin, ne pouvoit-il pas, en toute sûreté, le faire, lorsque ce cousin n'étoit que simple particulier? Quelle nécessité de le nommer César? C'eût donc été pour l'immoler, non sans péril, à la face de l'univers. Quand on veut *tuer* son ennemi, on se garde bien de l'associer à l'empire, de lui procurer les moyens de se venger, les armes à la main, en lui confiant le gouvernement des Espagnes, des Gaules et de l'Angleterre. Ces remarques simples et naturelles répondent à toutes les déclamations entassées, depuis un demi-siècle, dans cinq ou six livres d'histoire où elles obscurcissent, où elles défigurent la vérité.

En lisant ces déclamations, on croiroit que Julien n'avoit pour toute armée que cette foible escorte de trois cent soixante-

---

*derit.... nisi benevolo erga illum animò affectus fuisset?* (Sozom., Hist. Eccl., lib. V, p. 596, édit. H. Vales.). Sozomène et Socrate ne sont nullement favorables à Constance, ce qui rend ce double témoignage d'un assez grand poids. La Blérierie et Lebeau s'acharnent sur l'Arien, et perdent de vue l'Empereur.

cinq hommes , et qu'il n'y eût point de légions dans les Gaules. Il manda , plus tard , aux Athéniens qu'on l'avoit envoyé en ce pays , seulement pour montrer aux Gaulois les ornemens impériaux , et qu'on l'avoit arraché des bras de ses amis ; l'Empereur ne lui en laissa que de trop dangereux , spécialement Oribase , Evhémère et Salluste , depuis préfet des Gaules (1). Ce furent ces

---

(1) Et l'on ose accuser Constance d'avoir enlevé à Julien tous ses amis ! Il ne faut pas confondre ce Salluste , préfet des Gaules , avec Salluste préfet de l'Orient , estimé universellement des contemporains , auquel Saint Grégoire de Naziance , Saint Basile , Saint Jean-Chrysostôme accordent les plus grands éloges , et qui eut le courage de reprocher à son maître les excès d'une barbare intolérance. Le Salluste des Gaules , de l'aveu de Gibbon , fut un homme dissimulé , cruel dans son fanatisme , eut les mêmes inclinations , les mêmes sentimens , les mêmes principes que Julien. Lebeau , au contraire , a le rare secret de faire valoir le plus intime ami du prince , aux dépens de la vérité historique , et de nous en tracer le portrait le plus aimable. ( Voir l'Hist. du Bas-Emp. , tom. II , p. 403. ).

356. trois personnages qui, exaltant les passions de Julien, l'entretinrent dans ses coupables projets par une correspondance non interrompue avec les sophistes payens de la Grèce et de l'Asie-Mineure ; le jeune Prince n'ignoroit pas qu'un air de persécution, en rehaussant ses bonnes qualités, lui seroit d'un merveilleux secours, pour faire oublier son ingratitude. Les historiens modernes (Gibbon excepté), se dissimulant qu'il est, à-la-fois, juge et partie contre son bienfaiteur, empruntant servilement le langage des panégyristes les plus effrontés, se rendent les échos de la calomnie et du fanatisme du païen Eunape, lequel assure que le héros « *n'avoit pu disposer que de sa casaque.* » La suite des événemens démontrera la fausseté de cette assertion.



## LIVRE SECOND.

---

L'APPARITION de Julien dans les Gaules <sup>355.</sup> excita un enthousiasme universel. Les habitants de l'un et de l'autre sexe, de toute condition, de tout âge, accourant sur son passage, célébroient, à l'envi, ses louanges, et contemploient avec ravissement la pourpre impériale, qui enfin éclatoit parmi eux sur un prince légitime. Leur patrie étoit ruinée ; ils étoient malheureux : la fleur de la jeunesse brilloit dans les traits de Julien ; et dans leur infortune, ces peuples se repaïssoient avidement de toutes les espérances que cet âge fait ordinairement concevoir. Aussi l'envisageoient-ils comme un génie tutélaire et sauveur ; leurs espérances ne furent point déçues, et il devint effectivement le libérateur de la Gaule.

Une sorte de féerie le précède et l'accompagne dans sa marche. A son entrée dans Vienne, une vieille femme aveugle s'écrie prophétiquement qu'il relèvera les temples

355. des dieux (1), et fortifie les présages déjà tirés par l'ambition : l'enthousiasme lui ménage des fêtes et d'agréables surprises, malgré la désolation qui régnoit par-tout, les Allemands venant de saccager la ville de Cologne. Constance étoit certes un assez bon prince, du moins pour son cousin, puisqu'il ne se formalise point de certaines aventures merveilleuses (2), et quoique les favoris s'efforçassent d'éveiller les soupçons de leur maître.

Le nouveau César, au milieu des écueils et des périls, sans nombre, qui l'environnoient, parvint à ranimer la confiance, presque éteinte, des troupes ainsi que des Gaulois, et déploya réellement des talens supérieurs. On le vit, sortant du cercle des sophismes, des idées littéraires, puisant dans son stoïcisme la vigueur convenable, s'élancer dans la lice guerrière, joindre rapidement, comme

---

(1) *Exclamavit hunc deorum templâ reparaturum.* (Amm., lib. XV, cap. VIII.).

(2) Entr'autres, une descente de couronne sur la tête du jeune Prince, à son entrée dans une ville.

un autre Lucullus, la pratique à la théorie, 355 et avec une petite armée exécuter de grandes entreprises (1). Quatre campagnes, faites contre les Germains, immortalisent sa valeur, son héroïsme, quoiqu'elles ne constatent pas toujours son habileté, la profondeur de ses desseins ni ses connoissances administratives. Il se battit, dans les Gaules, avec l'intrépidité d'un Alexandre, et vécut comme Marc-Aurèle, en outrant, néanmoins, la rigidité des mœurs de ce vertueux Empereur, en altérant, par ses manières, la beauté du modèle.

Cette philosophie agreste, que lui reprochoit sa généreuse protectrice Eusébie, plut infiniment à des peuples grossiers, demi-sauvages; dont la franchise et le régime se rapprochoient de la franchise et du genre de vie de l'homme préposé à les gouverner.  
» *Les Gaulois, dit Julien, incapables de*  
» *faire leur cour et de flatter, accoutumés*

---

(1) Combien de grands personnages, sans parler de Lucullus, ont, pour nous servir des termes de La Bruyère, « *agi avant que de savoir.* » D'ecclésiastique, Cromwel devint inopinément un habile capitaine.

355 » *à vivre librement avec tout le monde ;*  
 » *usoient largement des dons de Bacchus.* »  
 Il dépeint ces peuples comme pressés d'une soif éternelle , et buvant *une liqueur traîtresse* , au défaut du vin (1). En ce temps-là , ce n'était pas une nation de rieurs , éprise des charmes de la frivolité , esclave de la mode. Ils étoient invinciblement attachés à leurs usages. La rusticité les rendoit indifférens pour tous les genres de spectacle ; et prenant les danseurs pour des fous , quand il en pa-

(1) Julien veut désigner la bière. Il composa contre cette liqueur traîtresse, une épigramme que La Bléterie a, dans une imitation libre, traduite en huit vers français , imitation qui commence par ce vers :

Tu n'es qu'un faux Bacchus , odieux imposteur.

Nous nous abstenons de citer les sept autres , parce qu'ils nous paraissent pitoyables. Long-temps auparavant, Diodore de Sicile ( livre V. ) avoit représenté les Gaulois. comme un peuple aimant passionnément le vin , et qui savoit composer plusieurs espèces de boissons semblables au vin. Pline assure positivement que nos ancêtres usoient du cidre de pommes.

roissoit dans une ville, on leur tournoit le dos. 355.

Au rapport de J. César, ils avoient pourtant une autre sorte de curiosité assez bizarre, puisque, sur les routes, ils arrêtoient les passans pour leur demander des nouvelles.

« *J'avois, ajoute Julien, trop de sympathie*  
*» avec les Gaulois pour n'en être pas aimé.*

« *Leurs biens, leurs personnes, tout étoit à*  
*» ma disposition. J'étois, disoient-ils, tout*

« *d'une voix, un prince magnanime, ha-*  
*» bile, juste, grand dans la guerre, grand*

« *dans la paix, accessible et plein de bon-*  
*» té* (1). » Heureux César qui, aux yeux

de certains historiens modernes, vaut encore autant qu'il s'estime lui-même ! Jamais général publia-t-il ses propres louanges avec ce ton d'assurance, et réussit-il mieux à être cru sur parole ?

Cependant, les Barbares, depuis quel- 356.  
 ques mois, cernoient la ville d'Autun, dont

---

(1) Tous ces détails, concernant les mœurs gauloises, sont extraits du *Misopogon*, p. 62 et suiv., *Traduction de La Bléterie*. De pareils détails rendent seuls recommandable cette fameuse satire qui n'est qu'une intempérance de l'esprit vif et querelleur de Julien.

356. les murailles, usées de vétusté, pouvoient être forcées à la première attaque. Ils tentèrent de l'emporter d'un coup de main. Cette antique, noble et grande cité, renommée par ses *écoles Méoniennes*, eut heureusement pour défenseurs une poignée de vétérans qui, par leur bravoure, contrainquirent les assaillans de se retirer avec précipitation et avec perte d'un grand nombre d'hommes. A la nouvelle de cet événement, le César quitta Vienne, vers le milieu de juin, et se mit en marche. Les ennemis avoient déjà disparu, quand il arriva sous les murs de la capitale des Eduens. Sans perdre de temps, il s'attache à leur poursuite, et se dirige sur Auxerre. Malgré toutes les représentations des officiers, il prend la route la plus courte, mais la plus périlleuse qui conduisoit à cette ville. Il eut péri victime d'un faux point d'honneur et de sa témérité, s'il avoit eu en tête des adversaires aussi vigilans qu'ils étoient bellicieux. Il s'obstina dans ce dessein, parce que, l'année précédente, Sylvain avoit pris cette même route, comme si les circonstances n'auroient pas dû régler Julien, plutôt qu'un vain amour-propre. S'étant tiré de ce danger par sa bonne fortune, il

arriva , toujours harcelant les Barbares , sous <sup>356.</sup>  
les murs de Troyes où la garnison romaine  
ne l'attendoit point. Les portes ne lui furent  
ouvertes qu'avec une précaution extrême ,  
par la crainte qu'inspiroient les Allemands  
répandus dans les lieux circonvoisins. Le  
César , après avoir accordé quelques jours de  
repos aux troupes , s'achemina vers Rheims ,  
rendez-vous indiqué à son armée. Il partit de  
cette cité pour marcher contre les Barbares  
qui , se glissant sur les derrières , et favorisés  
par la connoissance des lieux et par un épais  
brouillard , surprirent deux légions non loin  
de Dieuze. Elles auroient été exterminées  
sans l'intrépide activité de Julien qui , averti  
par les cris des soldats , vola à leur secours  
et les délivra. Cet accident le rendit plus cir-  
conspect , et il se tint exactement sur le qui  
vive , afin d'éviter les embuscades qu'on lui  
tendoit de tous côtés.

Les Allemands occupoient les territoires  
de Strasbourg , Saverne , Spire , Worms ,  
mais laissoient les villes absolument désertes ,  
parce que ces hommes fiers , élevés dans l'in-  
dépendance , dédaignoient de les habiter et  
de les fortifier , regardant le séjour des villes  
ceintes de remparts , comme des tombeaux

356: entourés de filets (1). Si les Barbares eussent voulu élever des fortifications, et mettre leur valeur, leur patriotisme à l'abri des ouvrages de l'art militaire, les barbares eussent été invincibles, leurs défaites n'auroient pas, du moins, été suivies des plus désastreux revers. Le César, profitant de cette sauvage insouciance, de ce grossier préjugé auquel les Romains durent leurs succès, s'empara des villes abandonnées, et rétablit, à la hâte, les fortifications démantelées par les Germains.

Ce général s'avança ensuite contre eux, joignit leur armée auprès de Brumat, et fit plusieurs ennemis prisonniers. D'autres furent tués dans la première chaleur de l'action, et le reste, cherchant son salut dans une fuite précipitée, gagna les îles du Rhin. La reprise de Cologne fut le résultat de ce foible engagement que certains écrivains nomment une bataille (2).

---

(1) *Oppida ut circumdata retiis busta declinant.* (Amm. Marcell., lib. XVI, p. 112, edit. Vales.).

(2) L'histoire d'Ammien Marcellin est une mine riche à exploiter : le style de cet écrivain est



Tandis que Julien remontoit le fleuve jus-<sup>356</sup> qu'à Bâle, Constance entroit dans la Rhétie. Les rois barbares, resserrés entre deux armées, sollicitèrent et obtinrent aussitôt la paix. L'Empereur repassa en Italie : son cousin, après avoir goûté les prémices de la victoire, retourna passer l'hiver à Sens.

La capitale des Sénonois fut entourée, à l'improviste, par les ennemis qui espéroient

---

prolix, dur, barbare, et se ressent de l'origine de l'auteur né à Antioche; mais la nature des faits, la piquante singularité de son héros, font aisément oublier cette dureté et cette barbarie. Zosime, Libanius, au sujet d'une simple escarmouche, deviennent orateurs, et se noient dans les hyperboles. Ammien, relativement à cette prétendue grande bataille de Brumat, se contente de dire : « *Captis nonnullis, aliis in ipso* » *prælii fervore truncatis, etc.* » Excepté la victoire de Strasbourg, tous les autres exploits de Julien diffèrent très-peu de celui de Brumat. Montaigne dit : « J'ai lu en Tite-live cent choses » que tel n'y a pas lues; » nous pouvons redire ces paroles qui paraîtront plus naturelles, appliquées à Marcellin, auteur moins célèbre et beaucoup moins lu que Tite-Live.

356. prendre cette ville , des transfuges les ayant avertis que *les écuyers et les gentils* (1) étoient

---

(1) *Ideò confitentes quod ei nec scutarios adesse , et monentibus profugis , didicerant nec gentiles , per municipia distributos , ut commodius vescerentur . ( Amm. , lib. XVII. )*. Ces deux dénominations , qui se retrouvent au livre vingt-septième de l'ouvrage du même historien , ont singulièrement exercé la sagacité d'Etienne Pasquier. Ce savant magistrat conjecture que les *écuyers* et les *gentils* étoient des espèces de gentils-hommes qui faisoient , à-peu-près , le même service que notre ancienne gendarmerie française , conjecture qu'aucune preuve ne fonde. Il a cependant soin d'avertir ses lecteurs que les *écuyers* français ne retracent nullement , pour le but de leur institution , les *écuyers et les gentils* romains. Au quatrième siècle , et même depuis le deuxième de l'ère chrétienne , la bravoure , la bonne conduite , et non la noblesse héréditaire , étoient les principaux titres de recommandation auprès des empereurs qui eux mêmes n'eurent , pour la plupart , que ces seuls titres à montrer à leurs peuples. Les *écuyers et les gentils* romains ne sauroient donc être regardés que comme des soldats d'élite , qui combattoient sous les yeux du souverain , et qui , dans une campagne , obtenoient les logemens et

distribués dans les environs, pour vivre plus commodément. Quoique surpris, le César ne fut point déconcerté. Soldat et capitaine en même temps, le premier à l'attaque, le dernier dans la retraite, il leur opposa la plus vigoureuse résistance, et, après un mois de siège, les obligea de se désister de leur entreprise. Constance rappela Marcellus qui avoit eu l'indignité de ne point secourir le jeune prince, relégua ce général prévaricateur, à Sardique, et confia une autorité pleine et absolue à son cousin. Ainsi, les reproches adressés par celui-ci aux Athéniens contre l'Empereur sont dénués de fondement. Le choix de Sévère, successeur de Marcellus, annonçoit la pureté des intentions de Constance, puisque le nouveau général étoit expérimenté, et s'accordoit parfaitement avec le César (1). Quel gage

---

les quartiers d'hiver les plus commodes. Au reste, pour se procurer de plus amples renseignemens sur ces deux dénominations, il faut lire l'ouvrage de Pasquier. (*Des Recherches de la France*, liv. II, p. 122.).

(1) *Nec discors, nec arrogans*, dit Ammien-Marcellin. Libanius nomme Sévère un homme de

356. plus sûr d'un véritable intérêt pouvoit donc fournir le Souverain à ce César qui fait retentir les Gaules de ses doléances contre son bienfaiteur ? Comment Lebeau ose-t-il s'associer à l'ingratitude du jeune prince ; en disant , que « *Constance vouloit tenir Julien dans l'abaissement*, mais ne vouloit pas » le perdre (1). » Les faits examinés impar-

---

bien , et habile dans l'état militaire , *vir bonus et artis bellicæ peritus*. Et néanmoins , si Marcellus est rappelé , si l'Empereur donne un pouvoir plus étendu à Julien , s'il lui donne un commandement absolu , c'est , selon Lebeau , que Constance « *n'at-* » *tendoit du jeune Prince que de médiocres suc-* » *cès*. » Quel abus de raisonnement ! Quelles réflexions bizarres ! Quelle indignité d'interpréter de cette manière les motifs les plus louables ! Est-ce là le devoir d'un historien ; est-ce là une saine critique ? Constance , au contraire , auroit fourni volontairement des armes contre sa propre autorité.

(1) *Hist. du Bas-Emp.* ; t. II , p. 379. C'est du moins un amendement de la part de l'auteur. A la page 314 du même tome , Constance vouloit faire périr Julien ! . . . . . (1).

Et voilà justement comme on écrit l'histoire. m. 35

tialement, ne justifient ni l'un ni l'autre de ces soupçons contradictoires. (1).

Tandis que, vers le solstice d'été, Barbatton, envoyé par l'Empereur, partoît de l'Italie, à la tête de vingt-cinq mille hommes, pour attaquer les Allemands, le César s'avançoit du côté de Bâle, afin d'opérer une diversion, et de les resserrer entre deux armées. Celui-ci fut averti, en route, que les Lètes, peuplade germanique, pénétrant à travers les provinces de la Gaule, s'étoient présentés devant Lyon, et que n'ayant pu se rendre maîtres de cette cité, ils dévastoient toutes les campagnes voisines. A l'instant il détache des troupes qui, se divisant en trois corps, se postent dans les endroits où les ennemis devoient passer à leur retour, taillent en pièces ces barbares, et reprennent un immense butin. Ceux qui s'acheminèrent dans le pays où campoit l'ar-

---

(1) Lebeau et La Bléterie disent tantôt beaucoup trop de bien, tantôt beaucoup trop de mal de Julien, et ressemblent un peu à ces barbares, à ces craintifs Africains qui aujourd'hui prodiguent l'encens à de vaines idoles, et qui, le lendemain, les accablent d'outrages et les mutilent.

257. mée de Barbation, se sauvèrent, grâce à la perfidie de ce général.

Julien avoit à combattre les Allemands, qui, en deçà du Rhin, effrayés de l'approche des légions romaines, se retranchèrent derrière de vastes abattis d'arbres, dans une contrée montueuse et d'un accès difficile. C'étoit l'unique moyen de guerre défensive que leur grossière industrie eût encore imaginé. D'autres, maîtres des îles dont le Rhin est parsemé, pousoient, de ces lieux, de lugubres hurlemens, et accabloient d'injures les Romains et leur chef. Des soldats déterminés, auxquels on indiqua un endroit guéable, débarquèrent dans une de ces îles, et tuèrent indistinctement, comme de vils troupeaux, les hommes, les femmes et les enfans (1). Un aventurier, Franc d'origine, et dévoué aux conquérans, les menoit à ces sortes d'expéditions sanglantes, et souillées par un infâme brigandage. Le reste des Germains abandonna ces îles, d'où ils gênoient la navigation du fleuve, et allèrent plus loin, emme-

---

(1) *Trucidabant ut pecudes*, Amm., p. 137, édit. Vales.

nant, dans l'intérieur des terres, leurs vi- 357.  
vres et leurs richesses.

Le César ayant prié Barbation de lui prêter sept grandes barques, cet insolent général, pour toute réponse, fit brûler toutes celles qui se trouvoient à sa disposition; audace qui ne resta pas long-temps impunie. Ce coupable chef avoit jeté un pont de bateaux sur le Rhin, et se préparoit à envahir la Germanie. Les ennemis, postés plus haut, précipitèrent dans le fleuve d'énormes chênes; ces béliers hydrauliques, d'une nouvelle espèce, entraînés par l'impétuosité des eaux, allèrent heurter le pont, le disloquèrent, et le détruisirent entièrement. (1) Les auteurs du stratagème, traversant le Rhin, fondirent sur les troupes romaines, et les dispersèrent.

---

(1) Ce même moyen, nous l'avons vu, il y a peu d'années, réussir sur le Danube aux descendans des Germains, qui s'en servirent contre la redoutable armée de Bonaparte, lequel s'efforça de dérober à la postérité la connoissance de ce fait. Les rédacteurs du *Bulletin de la Grande Armée* publièrent que la crue subite des eaux du fleuve avoit occasionné la rupture du pont construit par les Français.

357. Barbation s'enfuit honteusement, laissant le César exposé à toute la fureur des Barbares. Constance, peu de mois après cet événement, fit décapiter son général, aussi ambitieux que lâche, accusé d'aspirer à l'Empire.

Dans ce péril extrême, Julien, qui venoit de rétablir Saverne, l'une des villes détruites récemment, et de l'approvisionner pour une année, Julien, sachant que le nombre des ennemis se grossissoit de jour en jour, résolut de tenter le sort des armes. Il ne commandoit qu'une armée de treize mille hommes, mais tous braves, tous aguerris, tous remplis de la même ardeur que leur chef, et pleins de confiance dans ses talens militaires. Les Allemands, instruits par un transfuge, de la faiblesse numérique de cette armée, espérèrent la terrasser, et pouvoir l'anéantir. Le César, qui se rioit des menaces superbes des rois allemands confédérés, retint dans son camp les députés qu'ils lui envoyèrent pour le sommer de se retirer. De quelque nature que fussent les propositions, c'étoit violer le droit des gens que d'en agir ainsi à leur égard. Julien n'étoit pas un homme que l'on pût intimider. Néanmoins, il hésitoit, quoi-



que se trouvant en présence des Barbares ; il 357.  
vouloit attendre au lendemain , palissader  
son camp , afin de se mettre à couvert de  
toute insulte , et de modérer le bouillant cou-  
rage de ses guerriers ; mais tous , grinçant  
des dents (1) , frappant sur leurs boucliers ,  
en signe d'impatience , le conjuroient de les  
mener aussitôt à l'ennemi , et de se fier à leurs  
bras et à la protection du ciel. Florence ,  
préfet du prétoire , joignit ses instances aux  
leurs , et même lui fit craindre les dangers  
d'une plus longue indécision : Julien y per-  
sistoit , lorsqu'un jeune enseigne , dans un  
transport d'enthousiasme , s'écria subite-  
ment : « *Marche , heureux César , où te*  
» *guide la fortune. Nous voyons enfin à*  
» *notre tête la valeur et la science mili-*  
» *taires. Tu vas voir aussi ce qu'un soldat*  
» *romain trouve de force sous les yeux d'un*  
» *chef guerrier qui sait faire de grandes*  
» *actions , et en produire par sa présence.* »  
Ce petit discours improvisé , qui tenoit de

---

(1) *Nec finiri perpessi quæ dicebantur , strido-  
re dentium infrendentes , etc.* (Amm. , p. 140.  
Edit. Vales.).

357. l'inspiration, et qu'animoit une ardeur martiale, fléchit le général, et dissipa ses inquiétudes. La bataille fut donc résolue à l'instant. Les deux armées se trouvoient en face près d'*Argentoratum* (Strasbourg). Julien, en parcourant les rangs de la sienne, s'écrioit, dans le feu d'une joie guerrière :  
« *Courage, camarades, rendons au nom*  
« *romain son ancien lustre. Là, ce n'est*  
« *qu'une fureur aveugle ; ici est la vraie*  
« *valeur. Vous me verrez au chemin de*  
« *la gloire, sans abandonner celui de la*  
« *prudence et de la fermeté.* »

De part et d'autre, on brûloit d'en venir aux mains : de part et d'autre, la vaillance étoit la même, mais non la discipline. Les Allemands, nourris dans une sauvage indépendance, accoutumés à dicter la loi à leurs souverains, les contraignirent de mettre pied à terre, sans en excepter Chnodomaire, le plus puissant des sept Rois qui combattirent à cette journée, et celui qu'ils reconnoissoient pour généralissime. (1). Il avoit autrefois vaincu,

---

(1) Ce n'étoit pas seulement, parce qu'ils se croyoient assurés de la victoire, comme Lebeau l'affirme, mais par jalousie de pouvoir, par li-

à forces égales, le tyran Décence, et s'é- 357.  
toit rendu redoutable à l'empire. Les Bar-  
bares assaillirent leurs adversaires avec achar-  
nement, mais en désordre. La froide, l'im-  
perturbable valeur des Romains, la supé-  
riorité de leur tactique, la précision calculée  
de leurs manœuvres suppléant à l'inégalité  
du nombre, toute la rage de l'ennemi ve-  
noit échouer devant leurs bataillons serrés,  
couverts de boucliers, hérissés de piques.  
Un corps de cavalerie, saisi d'épouvante,  
prit cependant la fuite. A la vue de cette  
lâcheté, le César tourne du côté des fuyards,  
dissimule adroitement leur faute : « *Si vous*  
» *voulez fuir, dit-il, passez-moi sur le*  
» *corps ; il faut m'ôter la vie, avant de*  
» *perdre l'honneur,* » et leur montrant aus-  
sitôt l'ennemi en déroute, il parvient à les  
rallier, et à les ramener à la charge. L'infan-

---

cence. Le passage suivant d'Ammien démontrera  
la vérité de cette double assertion : « *Subito Ala-*  
» *mannorum peditum fremitus indignationi mix-*  
» *tus auditus est, unanimi conspiratione voci-*  
» *ferantium reliquis equis secum oportere versari*  
» *regales.* » (p. 151. Edit. Vales).

257. terie , qui constitua toujours la véritable force des armées romaines , et qui subjuguait l'univers , l'infanterie soutint tout le choc des Allemands , et triompha par son exacte , son admirable discipline , autant que par sa bravoure. La rare présence d'esprit , l'énergique vivacité du général contribuèrent aussi beaucoup à cet éclatant triomphe. Les vainqueurs n'eurent à regretter que la perte de deux cent quarante soldats et de quatre officiers. Les vaincus laissèrent sur le champ de bataille six mille hommes (1) : six mille autres périrent submergés dans le Rhin , ou percés de flèches en essayant de passer ce fleuve à la nage. Chnodomaire , tombé au pouvoir des Romains , se dégrada par une insigne faiblesse , en se précipitant aux pieds du César , devant lequel il fut amené.

Voilà , sans contredit , le plus glorieux des jours de Julien , et même une des plus belles pages de l'histoire (2) On aime jusqu'aux ha-

---

(1) *Sex millia corporum inventa sunt in campo constrata.* (Amm. , lib. XVI , p. 151.)

(2) Au sujet de cette bataille , et de tous les grands exploits des empereurs , en-deçà et au-delà du Rhin , Pasquier fait cette remarque : « les vic-

rangues qu'il prononça, parce que ce sont 357.  
les moins travaillées, les moins philosophi-  
ques, et conséquemment les plus naturelles,  
les plus éloquentes. Sur le champ de bataille  
d'*Argentoratum*, près des bords du Rhin  
teint du sang des Barbares, roulant dans ses  
flots leurs cadavres et leurs armes brisées, le  
jeune général honore sa victoire par une

---

» toires que les empereurs romains remportèrent  
» contre les peuples de la Germanie, ressem-  
» bloient à celle d'Hercule contre l'hydre à la-  
» quelle, ayant coupé une tête, il lui en reve-  
» noit sept autres. » (Recherches de la France,  
p. 24.) Valentinien, quelques années après la  
journée d'*Argentoratum*, gagna, sur ces mêmes  
Allemands, une victoire plus éclatante encore, fit  
un plus grand carnage de l'ennemi; et pourtant  
cette victoire est beaucoup moins célébrée que  
celle de Julien, tant la philosophie a d'influence  
sur la renommée, et sait protéger efficacement ses  
favoris! Valentinien, prince chrétien, pouvoit-il  
l'intéresser comme Julien *l'apostat*? puisque les  
historiens ne calculent l'importance d'une victoire  
que sur le nombre des ennemis morts, ils devroient  
être satisfaits, car Cédrene parle de cinquante  
mille Germains restés sur le champ de bataille.

357. grande modération, en faisant donner la sépulture aux Allemands ainsi qu'aux Romains.

Zosime place son héros sur des trophées bien plus sanglans, puisqu'avec deux ou trois traits de plume, ce romanesque, ce partial historien tue soixante mille Allemands, et en noie soixante mille autres, quoique leur armée ne fût composée que de trente-cinq mille hommes. S'il a pu dénaturer avec tant d'exagération, tant d'impudence, tant d'absurdité, un événement aussi célèbre, quelle estime devons-nous faire de son témoignage sur d'autres faits importants ?

Les légions, dans l'ivresse de la victoire, proclamèrent *Auguste* leur chef qui venoit de venger l'honneur du nom romain (1). Cette fois, ses projets n'étant pas encore mûrs, il

---

(1) *Augustus acclamatione concordi appellatus* (Amm.). Nous souhaiterions que les historiens modernes eussent de la mémoire, lorsqu'ils parlent ensuite de la révolte de ces mêmes légions. Il étoit tout aussi facile à Julien de s'opposer, dix-huit mois après, au zèle de l'armée pour sa personne, si réellement ce zèle n'eût été qu'inconsidéré. Un pareil contraste est assez frappant pour éveiller la critique des lecteurs.

contint aisément l'enthousiasme universel 357. dans les bornes de l'obéissance et du respect. Le César fit même politiquement hommage de sa gloire à l'empereur, et lui envoya Chnodomairé qui, ayant été relégué sur une des collines de Rome, survéquit à peine deux mois à la honte de sa défaite et aux ennuis de la captivité. Constance, à l'exemple de ses prédécesseurs, se couronna de lauriers qu'il n'avoit point cueillis, « *jactance pué-* » *rile*, remarque Anquetil, *d'autant plus* » *blâmable*, que lui-même jouissoit de quel- » *que gloire militaire dont il auroit pu se* » *contenter* (1). » Aurélius-Victor affoiblit pourtant cette teinte de ridicule, en disant : « *Quoique ces exploits fussent dus à la va-* » *leur du César, ils n'en étoient pas moins* » *attribués à la bonne fortune et aux con-* » *seils de l'empereur* (2). » Hadrien Valois nous fait également observer, à ce sujet, que J. César triompha d'ennemis que ce dictateur n'avoit point battus en personne. Pline

---

(1) *Précis de l'Histoire Universelle*, t. V, p. 118.

(2) *Quæ quamquam vi ejus, fortunâ principis, tamen et consilio accidere.*

357. rapporte que des nations entières furent subjuguées sous le commandement et sous les auspices d'Auguste, quoiqu'Auguste ne fit la guerre que par ses lieutenans (1). Un demi-siècle avant la journée de Strasbourg, Claude Mamertin avoit célébré les victoires de Dioclétien, tout aussi factices que celles de Constance; et parce que la coutume avoit consacré ce genre officieux de flatterie et de fiction, personne ne s'étoit étonné d'entendre le panégyriste dire à Maximien, le véritable vainqueur: « *Dans toutes les* » *glorieuses entreprises* (2), *conduites même* » *par d'autres, c'est Dioclétien qui les* » *fait.* » Pourquoi donc s'acharner sur le seul Constance, et l'accabler d'invectives? Pourquoi s'arrêter aux déclamations d'Ammien, lorsque tant d'illustres exemples excusent l'empereur (3)?

---

(1) Plin., lib. III, cap. XIX.

(2) *In omnibus pulcherrimis rebus, etiàm que aliorum ductu geruntur, Diocletianus facit.*

(3) Cet acharnement nous a toujours surpris de la part de La Bléterie et de Lebeau, les deux écrivains qui, à ce sujet, s'empportent avec le plus



Les troupes romaines desiroient jouir en <sup>357</sup> repos du fruit de la victoire d'Argentoratum. Le César, pour les engager à poursuivre le cours de leurs exploits, remontra que « *ce* » *qui leur restoit à faire, étoit plutôt une* » *partie de chasse qu'une guerre.* » Malheureusement cette partie de chasse n'étoit pas dirigée contre des bêtes fauves. Les soldats, séduits par cette idée, s'empressèrent de lui obéir. Cette partie de chasse fut affreuse. Julien, ayant passé le Rhin à Mayence, ordonna de brûler les moissons sur pied et les habitations. Cet ordre ne fut exécuté que trop ponctuellement, et les hostilités ne furent plus signalées que par le carnage et l'incendie. Les Romains convertirent en un désert le pays qu'ils parcoururent, sans rencontrer d'obstacles, et le couvrirent de ruines, de cendres et de cadavres. Le prince philosophe, qui mé-

---

de violence contre l'Empereur, sans doute en haine de l'arianisme; ce sont peut-être aussi les deux écrivains qui, en Europe, ont le plus exalté Julien aux dépens de la vérité historique. Leurs injures même, lorsqu'il s'agit de religion, tournent à l'avantage de ce Prince, tant elles sont maladroitement prodiguées.

357. ditoit Platon sous la tente , ne se piquoit pas d'avoir un cœur fort compatissant : il se familiarisa , de bonne heure , avec des cruautés aussi atroces qu'inutiles, et l'on aperçoit, dans sa courte vie , autant de pages sanglantes que dans la vie de plusieurs conquérans renommés pour leur inhumanité, mais qui n'eurent ni l'esprit , ni la philosophie du héros romain.

La vaste , la sombre épaisseur de la forêt Hercynienne effraya les dévastateurs , qui furent obligés de rétrograder et de suspendre cette guerre d'extermination. C'est insulter au bon sens que d'appeler exclusivement les Germains *féroces* ; leurs ennemis l'étoient bien davantage. Quand il est question des Grecs ou des Romains, un historien moderne applaudit aux actions les plus criminelles , et trouve , en quelque sorte , le carnage honorable.

Suomaire et Hortaire , rois de cette partie de la Germanie qui eût le plus à souffrir des armes romaines , furent contraints de courber la tête sous le joug , pour sauver leurs malheureux sujets , et d'accepter une trêve de dix mois , trêve qui , à l'expiration , leur présageoit de nouvelles calamités. Le César ,

dans le dessein de tenir en bride les peuples germaniques , répara un fort bâti , trois siècles auparavant , par Trajan , et ce travail étant achevé , retourna dans les Gaules prendre ses quartiers d'hiver ; mais il se vit obligé de s'écarter de sa route pour joindre ses troupes à celles de Sévère , et de marcher contre les Francs qui , au nombre de huit cents ou de mille , s'étoient réfugiés dans deux forts abandonnés au premier occupant , sur les bords de la Meuse , et dans lesquels cette poignée de braves Germains se défendit opiniâtrement l'espace de près de deux mois. Leur actif , leur infatigable adversaire ne montra pas une moindre persévérance , faisant briser les glaces du fleuve , afin d'enlever tout espoir de retraite aux assiégés , ou tout espoir de périr , les armes à la main , dans quelque sortie. Ces Francs , régis par les mêmes lois militaires que les Spartiates , devoient mourir à leur poste , plutôt que de se rendre. Néanmoins , ils se rendirent. Le vainqueur , au lieu d'admirer leur intrépidité , les mit dans les fers , fit ensuite présent de ses prisonniers à Constance qui les traita honorablement , et se concilia leur affection , en les incorporant dans ses gardes , parmi lesquels ils

357. figurèrent avec avantage, à cause de leur bonne mine et de leur haute stature (1).

La saison rigoureuse était déjà avancée, lorsque Julien alla passer à Lutèce le reste de l'hiver et la plus grande partie du printemps. Alors les Gaules ne jouissoient pas d'une température aussi réglée, aussi douce que de nos jours. Les masses d'eaux stagnantes, qui ont disparu depuis l'établissement du Christianisme, dans cette contrée, et l'immense étendue des forêts augmentoient l'intensité du froid. Les armées, retenues dans les cantonnemens par les intempéries de l'air, n'entroient que fort tard en campagne. D'épais brouillards, sur la fin même de juin, enveloppoient l'atmosphère. De son temps, Diodore de Sicile nous

---

(1) Nous n'avons pas besoin d'avertir que les Francs tirent leur origine des Germains. Tout le monde pourtant ne le sait pas, puisque Voltaire lui-même assure, avec sa jactance ordinaire, que « *les Goths, les Vandales, les Turcs, les Francs sont tous originaires de Tartarie.* » (Voir le *Précis du siècle de Louis XV*, chap. XXIX.).

a tracé des Gaules une description telle qu'on <sup>357</sup> pourroit l'appliquer actuellement à la Suède et à la Norvège (1).

Le César, dans la saison où le bruit des armes ne retentissoit plus, s'occupoit à combattre un ennemi d'un autre genre et à réprimer ses excès. C'étoit ce même Florence qui lui avoit conseillé, si à propos, de ne point différer l'attaque dans les plaines d'*Argento-*

---

(1) D'après ce tableau physique, comment ne pas rire des travers de certains écrivains Celto-manes qui travaillent, disent-ils, à faire connoître l'état florissant de la Gaule *antérieurement aux Romains*. Qui entendit jamais parler de cet état florissant, autre part que dans les *académies celtiques* ? Les Gaulois nos ancêtres, avant et depuis l'invasion de Brennus, en Italie, immoloient des victimes humaines sur les autels de Theutatès, et végeoient dans une ignorance presque absolue des arts et des sciences. Leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes repoussent toute idée de civilisation antérieure. Il seroit aussi impossible de composer l'histoire de ce peuple avant sa première expédition au-delà des Alpes, que l'histoire du monde entier avant la grande catastrophe du déluge.

357. *ratum*. Julien sentoit la nécessité de ménager les Gaulois , et de ne pas les surcharger d'impôts. Florence , homme avide , dur , impitoyable , voulut contrarier le jeune prince , qui parvint à le réduire dans les termes de la crainte et du respect. Les habitans furent soulagés des taxes extraordinaires , leur capitation diminuée , et l'auteur de cet heureux changement devint leur idole. Jusqu'à cette époque , le génie de la fiscalité avoit tourmenté ce pays , et poussé au désespoir les paysans qui , sous le nom de *Bagaudes* (1) , se révoltèrent , à diverses reprises , spécialement sous l'empire de Dioclétien. Il importoit au César de regagner cette nombreuse classe d'hommes auxquels les exacteurs rendoient la vie plus insupportable que la mort ; et sa louable vigilance , ses bienfaits lui firent atteindre ce but.

Au premier abord , le vainqueur des Germains paroît , jusque là , et comme guerrier et comme administrateur , un modèle de sagesse et d'héroïsme , aux actes près de cruauté

---

(1) On croit que le sobriquet de *Badaud* tire son origine de cette dénomination injurieuse. Saint-Augustin reconnoît que les percepteurs étoient plus coupables que ces malheureux paysans.

exercés sous ses yeux et par ses ordres. La vic- 357.  
toire de Strasbourg est un des exploits les plus  
admirables de l'antiquité, si l'on considère la  
jeunesse du général, et la nature des occupa-  
tions auxquelles il s'étoit livré avant d'arriver  
dans les Gaules. Ses autres faits d'armes, com-  
parés à celui-ci, sont peu de chose; mais comme  
ils procurèrent la délivrance de tout un peuple,  
ils méritent, sous ce point de vue, d'exciter  
quelqu'intérêt. La politique eut bien autant  
de part que la valeur à ce brillant résultat; et  
ce n'est pas sans raison qu'Étienne Pasquier,  
en parlant des Germains, des Saliens sur-  
tout, dit, en son vieux langage : « *Quelque*  
» *succès que Julien eût contr'eux, il fut obli-*  
» *gé de caller la voile à leur tempête* (1). »

Ce prince est comme Alexandre avant la  
journée d'Arbelles, mais avec moins de fran-  
chise dans le caractère, moins de douceur,  
de magnanimité pour les vaincus, et avec  
des dimensions moins remarquables; du res-  
te, même feu de jeunesse, même impétuosité  
de courage, même passion effrénée pour tous  
les genres de gloire (2). Assez ordinairement,

---

(1) *Des Recherches de la France*, p. 23.

(2) Julien, en fait de littérature, l'emporte

\* 1.

8..

357. les conquérans dorment peu. Comme Alexandre, Julien déroboit au sommeil le plus de temps possible, se réveillait à volonté, sans avoir besoin de violenter la nature au moyen de l'art (1), et prolongeait ses veilles bien avant dans la nuit. Tous les deux se démentirent, mais non pas également. Depuis que Julien fut parvenu à l'empire, la prospérité affaiblit ses talens, nuisit à la justesse de ses vues, et troubla, renversa son jugement. La prospérité, en corrompant les mœurs du roi de Macédoine, ne le fit pas dégénérer de sa propre grandeur, ni de son propre génie. Celui-ci, après s'être interdit, durant plusieurs années, toutes les délicatesses de la table, finit par les rechercher, finit par se plonger dans la mollesse, et souvent dans

---

sur Alexandre; mais pour un souverain; est-ce donc une supériorité dont il doive si fort s'applaudir?

(1) Alexandre avait coutume de tenir, entre ses mains, une boule d'argent au-dessus d'une cuvette de même métal; lorsque, succombant au sommeil, la boule venait à lui échapper, le bruit occasionné par la chute de cette boule, le tiroit aussitôt de son assoupissement, et le rappeloit à ses veilles.



la débauche. Julien , qui s'étoit fait une règle 357.  
de la tempérance , de la frugalité , vécut  
comme s'il eût été astreint aux lois somp-  
tuaires de l'ancienne Rome. « *Qui pense*  
» *trop à sa table* , répétoit-il à ses amis ,  
» *pense peu à la vertu.* » Au dire de Liba-  
nius , le jeune prince « *vivoit presque comme*  
» *une cigale* ; » mais ne peut-on pas ajou-  
ter à ce singulier éloge que le prince fai-  
soit presque autant de bruit que cet insecte ,  
en se targuant de qualités que l'ambition ,  
loin d'exclure , comporte assez fréquemment ?

En effet , bien loin de causer de l'admi-  
ration , ces qualités ne doivent pas même  
nous surprendre , puisqu'elles se trouvent  
rassemblées dans le cœur des plus farou-  
ches conquérans. Exempts de certaines foi-  
blesses inhérentes à la fragilité humaine ,  
ils réunirent , de même que Julien , les plus  
brillantes et les plus mauvaises qualités. Mais  
qu'ils abusèrent étrangement du privilège  
de n'avoir point de ces faiblesses que l'on  
remarque dans plusieurs illustres personna-  
ges ! Tamerlan , Aureng-Zeb , Schah-Abas-  
le-Grand , Mahmoud , Ascrat nous offrent ,  
que l'on nous pardonne la hardiesse des ex-  
pressions , nous offrent , chacun , en particu-

357. lier, la moitié de Julien. Dira-t-on que c'est la vertu qui dressa la table frugale, la couche simple, sur la terre nue ou sur le feutre, qui endurcit le corps, qui dirigea l'activité de ces cruels monarques, et qui régla leur sobriété, leur vigilance? L'histoire, la poésie, l'éloquence occupoient aussi les loisirs du vainqueur de Bajazet, et il n'avoit pas de goût pour les plaisirs autres que ceux de la guerre, si délicieux pour un conquérant. Littérateur, poète spirituel, philosophe même (car Tamerlan se mêloit de philosopher à sa manière), ce Tartare offre tous ces titres aux yeux de la postérité. Les délices de l'Inde n'eurent rien de contagieux pour Aureng-Zeb qui, dédaignant toutes les sources de la volupté, retint ses sens dans les bornes les plus étroites, et sut être chaste dans un climat où l'incontinence est le vice dominant du pays. On auroit pu dire de ce *Grand-Mogol* ce que le sophiste d'Antioche dit si ridiculement de Julien dans les bras du sommeil, « qu'on l'entendoit à peine respirer, » tant son repas avoit été frugal (1). Et

(1) Plus ridiculement encore, Zonaras annonce gravement à la postérité que « l'empereur Julien » étoit *ab omni ructu et sputatione liber.* » Vainement nous aurions recours à l'euphémisme pour

pourtant, quel monstre que le tempérant, le <sup>357</sup> chaste, le vigilant, le sobre Aureng-Zeb ! Avec toutes ses prétendues vertus, il assassina ses frères, ses oncles, et empoisonna son père Schah-Jehan. L'hypocrisie et la scélératesse de cet homme égaloient son habileté et sa prudence. Afin d'imposer à la multitude, dont il fut toujours si aisé de fasciner les yeux, afin de s'attirer la vénération de ses sujets, il se fit aggréger à la communauté des Fakirs musulmans, et afficha la bizarre dévotion de ces austères fanatiques.

Au rapport d'un historien véridique, » Myr-Mahmoud fut toujours *très-sobre*,

---

retracer ces louanges. Toutes les figures de rhétoriques ne sauroient, en aucune langue, rendre ces louanges ni fort délicates, ni fort belles. On ravale la dignité de l'histoire, au point d'écrire que « Julien, une seule fois dans sa vie, fut obligé » de soulager son estomac. » (Hist. du Bas-Emp. T. II, p. 435.) Heureusement, au sujet du sobre Aureng-Zeb et du sobre Mahmoud, les historiens épargnent aux lecteurs de parcellles images ; mais les clins-d'œil, les soupirs, les moindres actes de la vie de Julien ont été remarqués avec admiration par ses panégyristes.

157. » *et d'une si grande continence qu'il n'eût*  
» *jamais commerce avec d'autres femmes que*  
» *la sienne. Il dormoit peu , couchoit tou-*  
» *jours sur la dure , visitoit les sentinelles*  
» *pendant la nuit , non seulement en cam-*  
» *pagne , mais encore dans Ispahan. Il étoit*  
» *exact observateur des lois de l'amitié* (1). »

Ne diroit-on pas que c'est , trait pour trait , Julien peint par Eunape , par Ammien , par Libanius et par Zosime ? Manque-t-il quelque chose au parallèle ? Et néanmoins , quelle bête féroce que ce Mahmoud , destructeur du trône des *Séphis* , et conquérant de la Perse , vers les commencemens du dix-huitième siècle. En un seul jour , il égorga , de ses propres mains , quatre-vingt jeunes princes de cette dynastie infortunée , et se souilla de crimes si affreux , que l'on est presque tenté de révoquer en doute le témoignage des voyageurs Gardanne et Otter , malgré la déplorable authenticité de ce double témoignage. Ascraf ( ou Ascref ) , digne successeur de Mahinoud , eut les mêmes qualités , avec la même soif du sang humain , fit

---

(1) *Histoire des Révolutions de Perse* , par la Mamye-Clérac , t. II , p. 224.

tuer une partie des habitans d'Ispahan , et <sup>357</sup> joncha la Perse de cadavres et de ruines.

Voilà notre réponse aux admirateurs de la tempérance , de la frugalité , de la sobriété et de la continence de Julien. Cette réponse est un peu longue ; mais c'est par des exemples qu'il faut détruire de ridicules préjugés , et prouver que l'homme sait allier tous les contraires ; l'enthousiasme des panégyristes nous force d'opposer ces exemples qui ne sont ni très-nobles ni très-consolans pour la malheureuse humanité. Au sujet de qualités que nous retrouvons dans les conquérans les plus cruels , cessons de nous aveugler sur des passions criminelles : ne produisons plus des marques de perfection , pour le moins équivoques. A quoi servent toutes les qualités ci-dessus énumérées , du moment qu'elles deviennent , pour ainsi parler , la proie de l'ambition et du crime ? Tamerlan , Schah-Abas , Aureng-Zeb , Mahmoud , As-craf , pour mériter les mêmes éloges que Julien , en sont-ils plus estimables ? Une seule passion contraire , qui prédomine dans le cœur humain , suffit pour frapper de stérilité et de mort toutes ces qualités tant préconisées dans la vie de l'empereur apostat , qualités

357. qui , nous venons de le démontrer mathématiquement , ne tiennent pas essentiellement à la vertu , vérité morale que ne conquirent jamais ni La Bléterie , ni Lebeau. Le cardinal de Retz , qui posséda une partie de ces qualités , eut , depuis sa conversion , la noble franchise de s'exécuter de bonne grâce , et d'en démêler le faux (1). Oui , les héros sans vices se présentent en foule dans l'histoire , héros qui surent faire maudire ces qualités de tempérament , et par leurs excès de vengeance et par leurs sanglans exploits. Leurs années ,

---

(1) Le cardinal de Retz se plaint des historiens professeurs de son temps , qui , ce sont les propres termes de l'auteur , « *montent ou détiennent les ressorts de l'histoire sur les cadrans de leurs collèges* ; » vérité exprimée d'une manière pittoresque , vérité dont il est impossible de ne pas sentir la force et la justesse , lorsqu'on célèbre , dans toutes nos histoires anciennes , les louanges d'Harmodius et d'Aristogiton ainsi que de Brutus. Hélas ! les vertueux auteurs de ces histoires ne savent pas à quels hommes s'adressent leurs éloges. Plutarque s'explique trop franchement sur les deux premiers , pour que l'on ne rougisso pas de les célébrer.

perdues pour le plaisir, ne le furent pas <sup>357</sup> pour l'ambition, de toutes les jouissances la plus douce, la plus désirable au jugement de tels hommes. Oui, encore une fois, tous ces dehors d'austérité stoïque ne trompent que les personnes étrangères à la connaissance des grandes passions.

L'amour si préconisé de Julien pour la justice (1) nous paroît souvent l'effet d'une humeur capricieuse. Sans doute, on louera toujours ces paroles relatives à un accusé qui se renfermoit obstinément dans la négative. « *Illustre César, s'écrie un avocat, qui sera* » *jamais coupable, s'il suffit de nier?* » Et » *qui, répartit vivement le jeune prince,* » *pourra jamais être innocent, s'il suffit* » *d'accuser?* » Mais, en plus d'une occasion,

---

(1) Aureng-Zeb se piquoit de rendre une exacte et bonne justice à ses peuples, et il la rendoit effectivement très-bien. C'étoit un juge irrécusable lorsqu'il n'étoit point question de ses ennemis personnels, et plus irrécusable que Julien lui-même. On a bien fait valoir ce mot *indeclinabilis judex*, quoique, en plusieurs endroits différens, Ammien ajoute le fatal adverbe *aliquoties* que nos historiens suppriment adroitement. Nous reviendrons sur cet adverbe.

357. il sacrifia sa conscience au vain desir d'accroître sa renommée. « *Le philosophe, dit*  
 » *Zénon, ne doit point proférer de paroles*  
 » *qui ne soient trempées dans le bon sens* (1) »  
 Jugeons, d'après cette maxime, Julien assis sur son tribunal : oseroit-on louer les paroles qui suivent immédiatement ? Les parens d'une jeune fille enlevée se présentent à son tribunal. La mort, chez les Gaulois, étoit la peine infligée au rapt et au viol. Néanmoins le César se contente de prononcer le bannissement du criminel (2). Les parens de la jeune fille se plaignoient de ce jugement comme portant le caractère d'une révoltante partialité ; il leur répondit : « *Que la*  
 » *justice accuse la clémence ; mais il con-*  
 » *vient qu'un général plein de douceur l'em-*  
 » *porte sur les autres lois* (3) ; » sophisme

---

(1) Plutarque, *Vie de Phocion*, trad. de Dacier.

(2) *Eum qui violarat, convictum relegari decrevit.*

(3) *Incusent jura clementiam, sed imperatorem mitissimi animi legibus cæteris præstare docet.* (Amm., lib. 16, c. V, p. 117, édit. Vales.)  
 Nous traduisons le mot *imperatorem* par celui de



aussi bizarre que dangereux pour la société. 357  
Le jeune prince ne pouvoit-il pas tempérer, adoucir la sévérité d'une loi, en motivant son indulgence avec plus d'esprit, plus de bon sens? Falloit-il hasarder un déraisonnement si peu méthodique, et se moquer ouvertement des parties lésées? Ce trait, d'une si choquante disparate, est resté enseveli dans l'histoire d'Ammien (1). Julien, en ce moment, grand prédicateur de clémence, six années après, devenu maître de l'empire, enjoignit à Porphyre d'appliquer à la torture quatre ou cinq esclaves, afin de pouvoir se procurer des renseignemens sur la perte de

---

général, Julien n'ayant alors que le titre de César.

(1) Nous avons lu attentivement tous les écrits modernes concernant Julien, et nous n'avons effectivement vu nulle part cette anecdote reproduite aux yeux du public. Peut-être le cardinal Gerbillon ne l'a point omise dans ses *Considérations sur Julien*. Il nous a été impossible de profiter du travail de ce cardinal, son ouvrage ne se trouvant point à la *Bibliothèque du Roi*. Nous osons, sur cette assertion, invoquer le témoignage de M. Van-Prat dont la complaisance et l'honnêteté égalent le mérite.

357. quelques livres. Il tint, plus d'une fois, les balances de la justice avec cette originale partialité, ayant des accès de barbarie, comme il avoit des accès de magnanimité et de vertu.

Pendant l'hiver, le César, sûr de n'être pas dérangé dans ses plans de réforme, trouvoit encore le temps de se livrer à ses études favorites. La nuit même n'étoit pas entièrement réservée au sommeil. Il la divisoit en trois parties, l'une consacrée au repos, la seconde aux affaires publiques, la troisième aux muses. Avec les muses elles-mêmes, il ne varioit pas moins ses travaux. Pour exercer la subtilité de son esprit, tantôt il embrassoit les plus hautes conceptions de la philosophie, tantôt il s'appliquoit à la rhétorique, à l'histoire, tantôt à la poésie, et se replioit, avec une extrême souplesse, sur toutes les branches des sciences humaines, aspirant à réunir tous les talens, à conquérir tous les genres de gloire; peut-être l'affectation du savoir universel n'étoit qu'un degré de plus ajouté à l'ambition de ce prince (1).

---

(1) Un plus grand guerrier que Julien, mais beaucoup moins lettré, affectoit aussi cette diversité

L'état florissant dans lequel le César , à 357.  
son départ des Gaules , laissa ce pays pauvre ,  
désolé à son arrivée , en proie aux exacteurs ,  
à la famine , forme le plus bel éloge de sa  
conduite , que l'ambition , ou que l'humanité

---

d'occupations disparates , et même au plus haut  
période de sa prospérité. Laissons un officier , ac-  
coutumé à la franchise des camps , peindre ce  
genre singulier , d'affectation. « *Pour étonner les*  
» *Lithuaniens , Bonaparte , dans une même au-*  
» *dience , leur parloit de spectacles , de religion ,*  
» *de la guerre et des arts ; puis montant à cheval ,*  
» *il passoit ses troupes en revue ; ensuite il ren-*  
» *troit au cabinet ; enfin , au milieu des occupa-*  
» *tions les plus graves , il affectoit de s'occuper*  
» *des choses les plus frivoles.* » ( Rel. de la camp.  
de Russie , p. 39 , 5.<sup>e</sup> édit. ) Cette bigarrure , Bona-  
partel'affichoit en France comme en Lithuanie. Le  
*Miscellanea* de Julien est-il donc plus admirable ?  
Un prince qui composa , dans la Gaule , des ampli-  
fications de rhéteur , est-il moins singulier que  
Bonaparte parlant de lettres et d'arts dans cette  
même Gaule , et s'élançant tout-à-coup sur son che-  
val de bataille ? On rit , avec raison , des travers  
d'esprit du Julien moderne : on préconise les travers  
d'esprit de l'ancien. Mais celui-ci sut *mourir en*  
*soldat* , et cette mort héroïque le sauve du ridicule.

357. ait été le principal mobile de cette conduite.  
En peu de temps , il rétablit un ordre sévère dans les diverses parties de l'administration , arrêta , dans leurs extorsions , les officiers du fisc , rebâtit les cités détruites par les Allemands , fit par-tout renaître la sécurité , l'abondance , et par cette fermeté , cette douceur , disposa des cœurs , des biens et des bras d'une nation belliqueuse et reconnoissante de tels bienfaits (1). Il eût joui unanimement de l'estime , de l'admiration de la postérité , si , à la fin de ses quatre campagnes , la mort l'eût ravi au monde , s'il n'eût point transmis à cette postérité une correspondance et des libelles propres à la désenchanter.

La vie publique fait connoître le héros : la vie privée fait connoître l'homme. Un héros , renfermant en lui-même plusieurs rap-

---

Bonaparte avait certainement ses raisons pour ne pas mourir ainsi. On assure qu'en réponse au reproche , fait par le maréchal Augereau , il dit :  
» « *Si Marius se fût tué dans les marais de Min-*  
» *turnes , Marius n'eût pas été sept fois consul.* »

(1) *Ad militandam omnis ætas aptissima.*  
Amm. M.

ports , plusieurs manières d'être , il faut le 357.  
contempler sous plusieurs faces , dans ses  
goûts habituels et dans ses affections. A bien  
le considérer , l'héroïsme n'est qu'un rôle  
passager. Hors des champs de bataille , quand  
la trompette guerrière cesse de résonner ,  
l'homme reste seul. C'est pour lors qu'il faut  
s'en approcher et l'étudier avec fruit.

La vertu ne sauroit exister sans la raison ,  
et demande une espèce de sobriété. Peu im-  
porte que personnellement un prince se con-  
duise bien , et conduise mal ses peuples.  
Julien avoit toutes les idées d'un conquérant ,  
mais l'ame abâtardie par des passions mes-  
quines. Ce prince , si modéré , si philosophe en  
apparence , qui cultivoit les lettres au mi-  
lieu du tumulte des camps , ne rêvoit le  
fracas des combats et le massacre des Ger-  
mains (1). C'étoit tellement une manie , chez  
lui , qu'Ammien - Marcellin nous le dé-

---

(1) *Pugnarum fragores , cædesque barbaricas  
sonabat.* (Amm. , lib. XVI.) Ammien , tout en  
célébrant les louanges de son héros philosophe , le  
dénigre sans le vouloir. Socrate , Platon , Aristote  
ne rêvoient certainement pas la destruction des  
hommes. Un prince qui , dans les bras du som-

157. peint , au sein de la paix , à Constantinople , comme impatient du repos , et ne songeant qu'à la guerre (1). Ainsi , Julien ne parloit pas franchement lorsqu'un jour , voyant danser *la pirrhique* , près de Lutèce , il proféra ces paroles , en soupirant : « O » *Platon ! Platon ! Quel métier pour* » *un philosophe !* » Ce métier ne lui sembloit ni aussi mauvais , ni aussi dur qu'on se l'imagine : il s'en mêloit avec assez de plaisir , sur-tout en faisant incendier les moissons , les villages , les chaumières , et en faisant égorger les Germains. Ne soyons pas dupes de cette exclamation philosophique. Combien de personnages , tout en se

---

meil , se repait de semblables images , de semblables concerts , ne soupira jamais après les douceurs de la retraite , ainsi qu'il essaie de nous le persuader dans sa lettre à Thémistius , et dans presque toutes ses harangues.

(1) Si le héros de la philosophie moderne n'eût rêvé que le son des trompettes , que les batailles , s'il n'eut pas fait un rêve d'une autre nature ( celui de renverser le christianisme ) , le héros s'évanouiroit promptement aux yeux des admirateurs.

jetant dans les abstractions métaphysiques, 357.  
tout en admirant Platon, se livrèrent à de  
cruelles inconséquences !

La superstition trouvoit accès dans l'ame  
continuellement tendue de Julien, et peut-  
être parce qu'elle étoit trop tendue : il méditoit  
incessamment le triomphe du paganisme, le  
renversement de Constance, ainsi que de la re-  
ligion chrétienne, du trône impérial, et c'étoit  
vers ce double but que tendoient ses efforts de  
vertu. Dans les Gaules, sa philosophie s'unit  
plus étroitement à cette superstition minu-  
tieuse, puérile et condamnable dans tous les  
siècles, mais qui pouvoit utilement le servir.

Ammien, en reproduisant la doctrine du  
*Portique*, et non celle des physiciens, nous  
insinue que son héros l'avoit embrassée. Or,  
d'après cette doctrine, le soleil, ame du  
monde, élance de son foyer nos pensées,  
comme des étincelles, et, après les avoir em-  
brâsées, leur donne connoissance de l'ave-  
nir (1). De deux choses l'une : que les philo-

---

(1) *Sol enim (ut aiunt physici) mens mundi, nostras mentes ex sese velut scintillas diffunditans, cum eas incenderit vehementius, futuræ conscias reddit.* (Amm., lib. 20.)

357. sophes modernes cessent de se moquer des sortilèges de la psychagogie , de la divination , ou qu'ils cessent d'exalter l'esprit fort de Julien livré , de son propre aveu , dès l'adolescence , à ces arts absurdes et populaires. C'est vouloir nous faire regretter le règne de la superstition que de préconiser ainsi continuellement le plus superstitieux des mortels. Libanius affirme , de sang froid , que le César , « au » *moyen des démons , savoit tout ce qui se » passoit jusqu'aux extrémités du monde , » et que son corps , ne lui permettant pas » de s'élever jusqu'au ciel , les dieux descendoient sur la terre pour converser avec » lui. Il n'avoit pas besoin de la sagesse , ni » des lumières des hommes : les êtres immortels , qui savent tout , étoient et son conseil » et sa garde. (1) » C'étoient bien là et le conseil et la garde des illuminés de nos jours. Ce n'est pas sans raison que Gibbon fait cette observation maligne : « Les songes et » les visions du César , effets ordinaires de » l'abstinence et de la superstition , rava-*

---

(1) Libanius, orat. IV. L'exemple d'un grand nombre de fameux personnages atteste que l'incrédulité est naturellement superstitieuse.



» *lent ce prince presque au niveau d'un* 357.  
» *moine égyptien.* (1) » Libanius, en parlant de ses *démons*, nous découvre indiscrètement les trames qui s'ourdissent en faveur de Julien, sans réfléchir que de tels messagers ne siéent pas trop bien à la philosophie.

Oui, il est vrai, le César, quoique trahissant Dieu et sa conscience, quoique convertissant son palais en une école d'apostasie, menoit la vie d'un sage, en conservoit tous les dehors, donnant tout à l'ambition, rien aux plaisirs, usant d'une nourriture très-frugale, couchant sur une peau d'ours ou de lion, à la mode d'Hercule, et se sevrant des douceurs les plus communes, jusqu'à se passer de feu dans les Gaules, au milieu des rigueurs de l'hiver (2). Cette austérité, ces grandes privations aggravent les torts du

---

(1) Gibbon, t. V, p. 383.

(2) On sait qu'un jour, à Lutèce, le César s'étant servi imprudemment de charbon pour se chauffer, manqua de périr asphyxié par la vapeur, et que depuis cet accident, il renonça entièrement et pour toujours à user de feu.

857. prince, et impriment une teinte d'hypocrisie sur sa conduite. Au reste, une excessive vanité lui ménageoit des jouissances d'une autre nature, propres à le dédommager de celles que la force du tempérament, sa rigide philosophie lui permettoient de se retrancher, et dont les résultats sont plus funestes que les jouissances des sens, à la morale et à la tranquillité des peuples.

Son esprit rouloit dans une sphère d'activité incroyable, et quelques heures de sommeil suffisoient à cet homme ambitieux. A minuit, dès qu'il étoit levé (c'étoit son heure habituelle), il adoroit Mercure dans un pays où l'on adoroit Jésus-Christ, se livroit au travail du cabinet, visitoit quelquefois les postes militaires, et, dans une seule journée, on le voyoit successivement général, administrateur, philosophe et rhéteur. Malgré cette grande diversité d'occupations, des présages, des songes, des rencontres fortuites l'inquiétoient souvent; il s'obstinoit à vouloir pénétrer les secrets impénétrables de l'avenir, se berçoit de toutes les chimères de la science augurale, et attribuoit des effets merveilleux à certaines paroles cabalistiques, *croyant tout, excepté l'Evangile*. Des

larves, des fantômes obsédoient, effrayoient, <sup>357.</sup> durant la nuit, ce guerrier si intrépide dans les combats, et nourri de la lecture des sages de l'antiquité.

C'étoit l'ambition qui absorboit Julien, qui égardoit ses idées (1). Pour la satisfaire, pleinement, il avoit de nouveaux hasards à courir, de nouveaux efforts à tenter, de nouveaux lauriers à cueillir. Une partie des terres n'ayant point été ensemencées, les Gaulois ressentoient les rigueurs de la disette. Les moissons de la Grande-Bretagne offroient à leur pays une ressource abondante, mais alors peu assurée, parce que les Barbares, maîtres de l'embouchure du Rhin, pouvoient aisément s'emparer de cette ressource. Le préfet du prétoire, Florence, du consentement de l'Empereur, avoit stipulé le passage d'une flotte de six cent<sup>q</sup> barques chargées d'un immense convoi de blé. Le César, exposant la tranquillité, la vie de tout un peuple aux chances de la guerre, rompit, de son propre gré, un marché nécessaire, quoique honteux, et résolut d'em-

---

(1) Socrate nous le représente consumé par la maladie d'une vaine gloire.

357. ployer le fer , au lieu d'or , pour chasser les Saliens et les Chamaves.

358. Dès que la belle saison fut arrivée , c'est-à-dire , au solstice d'été , impatient de se signaler , et sans penser à l'approvisionnement de ses troupes , il marcha vers la Toxandrie , ou Brabant septentrional. Cette troisième campagne ne fit honneur ni à sa bonne foi , ni à sa prudence. Les députés des Saliens étant venus le trouver , il les pria d'aller à Tongres attendre sa réponse. Au lieu de leur tenir parole , il fond inopinément sur leurs concitoyens ; et les ayant déconcertés par cette brusque invasion , il les contraignit de se soumettre , puis les tira de la Toxandrie , et leur assigna des terres dans la Gaule.

Pasquier , relativement à cette expédition , dérive le mot *salique* du nom de ces Saliens transplantés par le César dans notre patrie. Des commentateurs prétendent que le prince victorieux leur distribua ces terres « *sous* » *l'obligation de le servir en personne à la* » *guerre , et qu'il en fit une loi , adoptée de-* » *puis par les Francs , loi qu'ils appellèrent* » *salique , du nom de leurs anciens compatrio-* » *tes ,* » prétention tout-à-fait risible , et que le témoignage d'aucun écrivain sensé n'a ja-

mais appuyée. Il est bien étonnant qu'Am- 358.  
mien-Marcellin ne dise pas un seul mot de  
cette loi si curieuse. Les étymologistes font  
aussi dériver, à leur gré, ce mot de *salique*,  
et la diversité des opinions n'est pas moins  
grande que l'originalité des étymologistes  
eux-mêmes. Voici un foible échantillon de  
leur science, emprunté de l'ouvrage de Pas-  
quier : « Claude de Seissel dérive le mot  
» *salique* du mot *sal* en latin, comme une  
» loi *pleine de sel*, c'est-à-dire de sapience,  
» par une métaphore tirée du sel. Les autres,  
» *plus ingénieusement*, tirent cette étymolo-  
» gie de *Salogast*, *l'un des principaux con-*  
» *seillers de Pharamond.* » (1) Mais quelle  
ressemblance trouvoit donc le savant auteur  
*des Recherches de la France*, entre le mot  
*salique*, et ce *Salogast*, conseiller d'un roi  
dont l'existence même est problématique ?  
On le voit clairement, ce qui est ingénieux,  
est parfois assez voisin du ridicule.

Les Chamaves essayèrent d'opposer une plus  
longue résistance que les saliens. Un de leurs

---

(1) *Des Recherches de la France*, p. 138.  
Dans tout état de cause, est-il bien prouvé que  
le roi Pharamond eût des conseillers ?

258. compatriotes, Charriéton, vendu aux Romains, choisit un petit nombre d'aventuriers, et ce transfuge fit, à la manière des cannibales, la guerre la plus cruelle, allant égorger, pendant la nuit, des hommes qui se croyoient en sûreté, et rapportant, comme autant de trophées, les têtes sanglantes de ces hommes, indignement mises à prix par son général. Les Chamaves épouvantés se soumirent; plusieurs d'entre eux, ainsi que des Saliens, s'enrôlèrent sous les aigles de l'empire, et la navigation commerciale du Rhin fut débarrassée de toute entrave et entièrement libre.

Ces deux exploits assez minces sont, dans les ouvrages de quelques historiens modernes, rehaussés par de pompeuses harangues. Entre les rives du Wahal et du Rhin, le vainqueur et le petit roi des Chamaves, Nébionaste, prodignent toutes les fleurs de la rhétorique grecque. Ni Ammien, ni Libanius, ni Julien lui-même, suivant la remarque d'Hadrien Valois, ne disent un seul mot de toutes ces harangues que La Bléterie et Lebeau ont répétées avec tant de complaisance et si peu de discernement. C'est Eunaïpe qui, introduisant le roman dans l'histoire, est l'auteur de cette invention drama-

tique : c'est lui qui a jugé à propos d'ima- 353.  
giner ces incidens, qui a composé ces mau-  
vaises amplifications (1) dans lesquelles sont  
étalés puérilement les préceptes de sa philo-  
sophie. Il fait opérer tant de prodiges aux

---

(1) Elles sentent le trivial, le froid raisonne-  
ment de l'école : on peut en juger d'après ce  
passage traduit par Lebeau : Julien termine sa  
harangue en disant au roi des Chamaves : « Si  
» vous êtes infidèles au traité.... vous serez punis,  
» *d'abord par votre injustice*, l'injustice ne man-  
» que jamais de perdre les hommes, quoiqu'elle  
» les flatte quelquefois en leur procurant un suc-  
» cès passager, ensuite par moi et par les Ro-  
» mains, dont vous ne pourrez *ni surmonter les*  
» *armes, ni désarmer la colère.* » ( Hist. du  
B.-Emp., tome II, p. 478. ) Pourquoi Lebeau,  
aux dépens même du bon sens et de la vérité, cher-  
che-t-il à rehausser les vertus de Julien ? Eunape  
vouloit en quelque sorte sanctifier, diviniser tou-  
tes les actions de son héros ; assurément Lebeau  
n'avoit pas les mêmes motifs que l'historien des  
sophistes. Ces têtes de Chamaves, rapportées dans  
le camp des Romains, payées *par le général*, font  
ressortir le contraste qui règne entre les actions et  
le langage.

358. sophistes dont il écrit les vies, qu'il a bien pu se permettre d'ajouter, pour son propre compte, celui-ci que nos historiens professeurs affectionnent au point de le raconter comme une vérité, sans examiner si un roi Barbare pouvoit être fort touché des maximes débitées par le vainqueur, s'énonçant comme un disciple de Zénon, et se laissant « *adorer* » *comme un Dieu* » par les Barbares qui se précipitent à ses genoux. Peut-être Eunape a-t-il semé ces fleurs artificielles pour couvrir la honte des opérations militaires qui terminent cette campagne. Nous en dirons tout autant, et pour les mêmes causes, de la prétendue lettre écrite par Julien (qui n'en parle aucunement), ou plutôt par Libanius, à un autre roi de la Germanie, qui réclamoit son fils, gardé en ôtage par les Romains (1).

Le César, espérant profiter de la récolte des Saliens et des Chamaves, n'avoit nullement pourvu à la substance des légions. Cette ressource lui ayant manqué (2), les

---

(1) Toutes ces belles matières de rhétorique servent à enfler un volume.

(2) *Haud aliter accidit.* (Am. Marc. lib. XVII, p. 171, Cap. VIII ),



soldats s'emportèrent aux plus violentes im-<sup>353</sup>précations contre leur général, qu'ils nommoient « *un asiatique, un misérable grec, un trompeur, fier d'une apparence de sagesse* (1). . . . . *Demander du pain, s'écrioient-ils, est-ce donc se montrer séditieux?* » Et ce n'étoit pas sans de justes motifs que les soldats se plaignoient avec cet emportement (2). On glisse d'ordinaire sur ces détails, on les atténue à dessein. Ne vaudroit-il pas mieux nous faire grâce de quelques discours romanesques, insipides, de longues descriptions de bataille (3), hasardées par des écrivains étrangers au métier des armes, ne vaudroit-il pas mieux nous faire grâce de tout cela, et relever les mensonges imaginés par la flatterie?

Inutilement on nous objecteroit, sans pouvoir en administrer la plus légère preu-

(1) *Asianum appellans, græculum et fallacem, et specie sapientiæ stolidum.* (Idem.)

(2) *Et erat ratio justa querelarum* (Amm.)

(3) Lebeau consacre trente pages pour décrire la bataille de Strasbourg ! N'est-ce pas là trancher du général d'armée ?

358. ve, que Constance ne payoit pas la solde des troupes, comme si, en cette conjoncture, l'argent eût suppléé aux vivres. La caisse militaire de Julien n'étoit pas vuide, ainsi que l'affirme Libanius, démenti par Sulpice-Sévère qui s'exprime de cette manière : « Le César, ayant rassemblé son » armée auprès de Worms, commença de » distribuer aux soldats *la gratification* qui » leur avoit été promise. Suivant la coutume, on les appeloit individuellement. » Enfin, le tour de Martin arriva. (1) » Si le prince distribuoit des gratifications, la solde n'étoit donc pas si fort arriérée ? Les sophistes nous ont déjà dépeint Julien, en Asie, comme un orphelin malheureux, pauvre, dénué de tout absolument ; et nous

---

(1) (Sulp. Sev., de *Vita Beati Martini*.) On devroit, à la rigueur, traduire ainsi : « jusqu'à ce que le tour de Martin fût venu. » Mais la traduction française ne présenteroit plus une phrase complète. Sulpice-Sévère, surnommé *le Salluste chrétien*, à cause de l'élégante précision de son style, fut disciple de saint Martin qui fit les campagnes de Germanie avec le César. Suivant l'opinion la plus commune, cet auteur mourut l'an 407,

les avons convaincus d'imposture , en nous <sup>352.</sup> servant , du témoignage d'Eunape , moins fourbe ou moins avisé que ses confrères. Ici ils emploient la même tactique pour tromper la postérité. Et qu'on n'essaie point de vouloir récuser l'autorité de Sulpice-Sévère , puisqu'Ammien , dans une autre conjoncture , appuie ce témoignage par le récit du fait suivant : « Julien , ayant rassemblé les » agens (1), pour leur remettre de l'or , et » l'un d'eux ayant pris avidement des pièces » de ce métal dans le creux de sa main , le » César proféra ces mots : *les agens savent » prendre et non recevoir* (2). »

Afin de communiquer sa bouillante ardeur aux soldats , et de leur être plus agréable , il promit de récompenser quiconque tueroit un

(1) *Agentes in rebus* , les agens dans les choses. Cette dénomination , qui revient presque à chaque page de l'histoire romaine , ne sauroit être rendue dans notre langue par un terme équivalent.

(2) *Rapere , inquit , non accipere sciunt agentes in rebus.* (Amm. , p. 174 , édit. vales.) La traduction ne rend que très-foiblement ce jeu de mots.

358. Barbare « dans la vue d'effrayer les ennemis » et de les affoiblir » (1). Encore une fois sa caisse militaire n'étoit donc pas toujours vuide ? Le témoignage de Sulpice-Sévère n'est donc pas douteux ? Il est donc souverainement ridicule à un de nos écrivains d'ajouter ces mots au récit de cet auteur : « Julien » distribua une gratification aux soldats, » *sans doute à ses dépens.* » (2) Voilà un sans doute bien placé, bien raisonné ; mais, est-ce à ses dépens, et toujours à ses dépens qu'il donne de l'or aux agens, qu'il en donne aux soldats pour avoir tué des Germains ? Ce prince si pauvre, au dire de Zoïme et de Libanius, ne laisse pas que d'être bien riche.

Quoi qu'il en soit, il dut s'estimer heureux d'avoir en tête des ennemis aussi simples, aussi inexpérimentés que les Chamaves. Lui-même ne concevoit pas de ses exploits contre eux, la haute opinion que certains historiens modernes en conçoivent ; car il avoue ingénument, dans le *Misopogon*, qu'il fut « *sans* » *cessé aux prises avec des sauvages, comme*

---

(3) Soer., Hist Eccl., lib. III, p. 166.

(4) Hist. du B.-Emp., t. II.

» *les chasseurs avec des bêtes féroces.* » Ce général eût fini sa carrière dans le pays aquatique de la Toxandrie, si les Barbares eussent été réellement autre chose que des sauvages. Les vivres lui arrivèrent en abondance, au moment que tout espoir de salut sembloit lui être ravi, et ce furent les Germains eux-mêmes qui le délivrèrent du péril.

Le César, ayant passé, une seconde fois, le Rhin, porta l'épouvante dans la Germanie, le fer et le feu marquant sa présence dans cette contrée. Ce Sévère, dont l'ardeur et le courage avoient, jusques-là, répondu *admirablement* à l'ardeur et au courage du prince (1), devint tout-à-coup un homme timide et lâche, qui, pour ralentir l'humeur guerrière de son chef, eut recours à de bas stratagèmes. Julien n'en poursuivit pas moins les ennemis. Suomaire, un de leurs rois, vint, en suppliant, implorer la paix, et l'obtint à des conditions plus avantageuses au dévasta-

---

(1) *Alacritati Juliani egregiè respondens Severus.* (Socr., lib. III, p. 167, gr. lat.) Ammien avoit fait le même éloge de ce général qui, dit-il, devint tout-à-coup un lâche, *repente commarcuit.*

358. teur que ne l'eussent été des victoires. Une de ces conditions stipuloit la remise de tous les prisonniers romains restés, depuis plusieurs années, au pouvoir des Barbares. Au-delà du Necker, où régnoit Hortaïre, le pays fut également livré aux flammes, et ravagé avec une fureur inouïe. Le monarque tremblant, vint s'humilier, accepta toutes les stipulations qui lui furent prescrites, et content de mettre un terme à de si cruels maux, rendit, de même que Suomaire, les Romains demeurés en esclavage dans son royaume (1). Le vainqueur les emmena au nombre de plus de vingt mille. Le retour du César, avec ce touchant cortège d'infortunés qui, jusqu'alors, loin de leur patrie, avoient gémé

---

(1) Au moyen de quelques secrétaires cachés derrière lui, Julien chercha à se faire passer pour un homme inspiré du ciel. La ruse dont il se servit pour recouvrer tous les prisonniers, atteste l'ignorance et la simplicité des Barbares. Quand on parcourt ces pages de l'histoire, on croit voir Christophe Colomb, ou Fernand Cortès, ou François Pizarre, surprenant la crédulité des Indiens, et venant à bout de se faire regarder comme les enfans du Soleil.

dans la douleur, dans les regrets, ce retour <sup>358.</sup> lui valut mille bénédictions de la part des Gaulois, et sa gloire fut élevée jusqu'au ciel. Tous les prisonniers, qui lui étoient redevables de la liberté, furent autant de héraults qui publièrent les louanges de leur libérateur.

La Gaule s'enrichit des malheurs de la Germanie, et le sang des milliers de victimes immolées par le glaive des Romains, cimenta la prospérité de ce pays. Tout reprit un aspect riant; les villes se repeuplèrent; la joie succéda à l'abattement, tandis que la Germanie pleuroit le massacre de ses citoyens, tandis que les vivans méditoient des projets de vengeance sur les débris fumans de leurs habitations. L'avenir n'inquiétoit pas beaucoup les Gaulois que le présent enivroit de jouissances. Une immense quantité de bâtimens, chargés de blé acheté par Julien dans la Grande-Bretagne, remontèrent les embouchures du Rhin, purgées d'ennemis. Ce grand convoi servit à l'approvisionnement des places fortes, et soulagea considérablement le peuple.

Après cette campagne, signalée par des fautes graves et par un bonheur inespéré, le

358. César revint prendre ses quartiers d'hiver à Lutèce. Les murmures et les plaintes séditieuses des soldats dans la Toxandrie, avoient été entendus et recueillis par l'envie jusqu'à la cour de Milan, où l'on fit d'aussi mauvaises plaisanteries que les troupes s'en étoient permis. Les ennemis du jeune prince le nommoient *une taupe bavarde, un pédant grec, un singe couvert de pourpre* (1), et le qualifioient journellement d'injures équivalentes. C'étoient les propos malins des courtisans, et non ceux de l'Empereur; en fait d'épithètes outrageantes, le César ne restoit pas en arrière de ses envieux, puisque dans une lettre, il traite Florence *d'efféminé, de misérable, d'imbécille et d'infâme* (2).

Avouons-le courageusement, l'auteur de cette lettre prêtoit un peu à la malignité, au ridicule, et entretenoit la défiance par ses discours, par la bizarrerie de ses jugemens, par ses affectations de popularité et par la

---

(1) *Appellantesque simiam purpuream, loquacem talpam, et litterionem græcum, etc.* (Am., p. 174, edit. Vales.)

(2) Lettre 2 de Julien, à Oribase son médecin et son principal confident.



singularité de ses actions. Ces symptômes <sup>358</sup> d'une ambition mal déguisée auroient alarmé tout autre souverain que Constance. On ne voit cependant pas qu'ils aient diminué l'attachement de cet Empereur pour son cousin.

Tandis que les Romains ravageoient les pays situés au-delà du Rhin et du Necker, la nature faisoit à Nicomédie, en Asie, une guerre non moins cruelle aux habitans. Le 24 août, à la pointe du jour, d'épais, de sombres nuages s'étant amoncelés, déroberent tellement la lumière du soleil, qu'on ne distinguoit pas les objets les plus proches. Vers les sept heures du matin, des vents impétueux mugirent, et se déchaînèrent contre la ville. Des syphons, des serpentaux de feu s'agitèrent, en tournoyant, et furent suivis d'un horrible tremblement de terre. Aussitôt les maisons assises sur le penchant des collines, descendirent, et tombèrent les unes sur les autres.

Le retour du soleil éclaira les scènes les plus lamentables, les plus déchirantes, les plus variées par l'effroi, par la destruction. Des malheureux, ensevelis jusqu'au col, sous les ruines, auroient pu échapper à cette affreuse catas-

358. trophe , si on les eût aidés à se débarrasser ; mais ils périrent faute de secours. D'autres , ayant les épaules et les jambes brisées , placés , nous nous servons des termes énergiques d'Ammien , entre les confins de la vie et de la mort , imploroient instamment de l'assistance ; mais ils étoient abandonnés à leur triste sort. De toutes parts , on entendoit les cris plaintifs des femmes et des enfans. Plusieurs habitans , conservés intacts , dans l'intérieur des maisons qui leur servoient pour lors de cachots , se virent condamnés à périr misérablement d'angoisse , d'épouvante et de faim. D'autres , se tenant de toutes leurs forces , suspendus à des poutres , à des solives , entre le ciel et la terre qui sembloient les délaisser , épuisés de fatigues , de douleur , terminoient leur existence par une chute tragique. Un grand nombre de temples , d'édifices publics et de maisons particulières avoient résisté aux plus violentes secousses. La nature étoit redevenue sereine et tranquille , lorsque s'alluma inopinément un vaste incendie qui , durant cinquante jours et cinquante nuits , dévora tout ce qui pouvoit être brûlé , et consumma la ruine de

cette grande ville, naguère si belle et si florissante (1).

Au retour du printemps, les sujets d'Hortaire ayant recommencé des hostilités peu sérieuses, le César passa le Rhin, sur un pont de bateaux, non loin de Mayence. Précédemment, il avoit envoyé au roi Allemand, un ambassadeur qui joua le rôle d'espion, et dont la fourberie contribua beaucoup au succès de cette quatrième campagne, mémorable seulement par des excursions meurtrières, et par d'abominables forfaits qui ne devoient pas souiller la vie d'un prince *philosophe*. Hommes, femmes, enfans, vieillards, tout ce qui se rencontra sur les pas des Romains fut exterminé par ces cannibales civilisés. Par ordre de leur chef, les moissons, les habitations, les haies, furent incendiées en deçà et au-delà du Necker. Voilà les beaux exploits de cet admirable prince, qui s'écrioit, avec tant de bonne foi : « *O Platon ! Platon ! quel métier pour un philosophe !* » Ce métier,

---

(1) Saint Ephrem a célébré, dans un poëme élégiaque, la déplorable catastrophe de cette grande cité.

aucun conquérant ne le fit avec plus de plaisir ni plus d'atrocité (1). Vainement les rois de cette partie de la Germanie tendoient des mains suppliantes vers le barbare vainqueur, et le conjuroient de mettre fin aux malheurs de leurs sujets. Sourd à la pitié, à la voix de l'humanité, il n'en continuoît pas moins cette facile, cette abominable guerre d'extermination. Ses soldats n'éprouvèrent d'autre peine que celle de piller, de brûler, de massacrer, et de joncher la terre de cadavres et de débris. Après ces sanglans préliminaires, il voulut bien accorder la paix aux Allemands. Cette même année, fut détruite, par les troupes de Constance, la nation des Limigantes (2), non loin des bords de la

---

(1) Nous avons besoin, pour réduire au silence les admirateurs de Julien, de citer l'autorité d'Ammien-Marcellin : « *Miles urens rapiensque omnia... Postque sæpimenta fragiliū penatum inflam-mata, et obtruncatam hominum multitudinem,* » etc. » Oui, si Gengis-Kan eût voulu détruire le christianisme, Gengis-Kan fût aussi devenu un des héros de la philosophie moderne. Voltaire ne s'est-il pas avisé de l'appeler un prince tolérant !

(2) Que de peuples ont disparu ainsi de dessus

Teïsse en Pannonie, et les Perses se rendirent ; en Orient, maîtres d'Amide, un des boulevards de l'empire. 359.

Le César se hâta de revenir à Paris où, victorieux, méditant une conquête plus importante, pouvant, dès-lors, tout oser, il renoua plus fortement des intrigues dont le fil n'est pas invisible aux yeux de la postérité, fil que ce prince et ses panégyristes nous aideront à saisir. Les succès de Julien, prodigieusement enflés par la renommée, par l'enthousiasme, devoient enfanter une révolution, et c'étoit là que tendoient tous les efforts de sa vertu tant célébrée par ses admirateurs : il se plaisoit singulièrement à Paris, nommée par lui sa *chère Lutèce*, et en avoit fait le centre de son active et sourde politique. Il se reposoit, à ce que l'on croit, des fatigues de la guerre, dans le palais des

---

la surface de la terre. Plus tard, les Patzinaces furent, dans une grande bataille, tous passés au fil de l'épée, le 30 avril, et les habitans de Constantinople, dans l'ivresse de la victoire, répétoient ces paroles : « *Il s'en est fallu d'un jour que la nation des Patzinaces n'ait vu le mois de mai.* »

359. *Thermes* (1), monument curieux, dont les vénérables, mais foibles restes, presque ignorés de nos jours, sont indignement en proie au vandalisme. L'enceinte de cette ville se bornoit à une île peu considérable, entourée de murs dont la Seine baignoit le pied. On y entroit par deux ponts de bois, qui joignoient la cité à la terre. Julien parle des vignes et des figuiers que l'on conservoit pendant l'hiver, en les garnissant de paille, afin de les garantir des rigueurs du froid.

---

(1) A l'époque où de barbares législateurs condamnoient à l'ignorance les descendants de ces mêmes Gaulois, et détruisoient les chefs-d'œuvre des arts, ils s'empressoient de ressusciter les dénominations anciennes. *Les Thermes de Julien* furent remis en honneur, et servirent à désigner une des sections de Paris. Les Grecs et les Romains sortoient, de toutes parts, du tombeau, revêtus des ignobles livrées du *sans-culotisme*. Anacharsis, Anaxagore, Brutus, ou du moins leurs cruels et ridicules imitateurs, se promenoient, un bonnet rouge sur la tête, dans les rues de cette capitale; et Mutius-Scœvola, s'emparant du quartier du Luxembourg, substituoit fièrement son nom républicain à un nom moderne et aristocratique.

La philosophie du jeune prince ne résista point au séduisant appât de la puissance suprême, et le titre de maître du monde flatta son cœur aux dépens de toute sa vertu qui ne frémit nullement à la pensée de rallumer les feux de la guerre civile. La même ambition qui faisoit dire à Jules-César, « *J'aime-  
» rois mieux être le premier dans cette bour-  
» gade (en Espagne) que le second dans  
» Rome,* » poussoit le César à la révolte. Peu satisfait du second rang, il vouloit aussi être le premier, et régner seul; mais le plus haut degré de la grandeur humaine est souvent l'écueil des talens qui brillent dans le second ordre, et nous verrons que le vainqueur si vanté des Germains nous fournit une nouvelle preuve de cette antique vérité.

Il ne s'agit pas seulement de répandre un violent soupçon d'hypocrisie sur la conduite du César, ni de sonder la profondeur de sa dissimulation, de sa politique, mais d'exposer au grand jour de l'histoire cette hypocrisie, cette dissimulation moins profonde, moins adroite qu'on ne la suppose. Si la cause de cet ambitieux ne se lioit pas à des idées de religion, elle seroit entièrement perdue au tribunal même de la philosophie.

359. Eunape, levant tous nos doutes, nous révèle, dans un moment d'extase, que, de concert avec Julien, « le grand-prêtre d'Eleusis se disposa à détruire la tyrannie de » Constance, qu'Oribase et qu'Evhémère » furent les seuls confidens de cette résolution secrète (1). » Cette révélation est-elle assez claire, assez positive? Jamais la conjuration de Catilina ne fut plus nettement démontrée. La révolte des légions romaines fut donc préméditée, et il seroit souverainement absurde de contester ce fait. Avant les progrès du *philosophisme* (car nous aimons à établir une distinction entre la vraie et la fausse philosophie), aucun de nos historiens n'avoit songé à l'obscurcir, encore moins à le nier; et Pasquier, entre autres, s'en explique en ces vieux termes, « *Veoir* » *que pour closture de ses actions, Julian* » *se rebella encontre luy.* (Constance.) (2) »

---

(1) *Idem.* ( Le grand-prêtre d'Eleusis ) *ad abolendam Constantii tyrannidem sese accinxit. Horum conscii fuerunt soli Oribasius et Evhemerus.* Eun., gr. lat. Vita Orib.

(2) *Des Recherches de la France*, livre I, p. 22.



Pour se convaincre de l'erreur, ou plutôt de la partialité des écrivains qui, contre l'évidence, essaient de rendre ce fait problématique, examinons les préludes de la rébellion.

Julien, curieux de sauver l'honneur de la philosophie, se produit, dans ses ouvrages, comme une victime que les troupes contraignent d'accepter le titre d'*Auguste*, et de ceindre le diadème impérial. Avant, et depuis ce prince, combien d'ambitieux désavouèrent la sédition, après l'avoir fomentée, après en avoir profité ! La plupart des historiens modernes, ceux-mêmes qui déclament le plus violemment contre son apostasie, qui l'injurient, qui, pour des minuties, l'attaquent à outrance, inclinent, contre toute raison, à se fier à sa parole sur des faits graves, l'absolvent, lorsque tout le condamne, et se laissant abuser par les discours ampoulés de Libanius, adoptent une méthode, et suivent une routine qui les détourne de la lumière. Eh bien ! plus franc que ces hommes timides, Julien la fait briller cette lumière dans une lettre écrite à Oribase, deux ou trois mois avant l'insurrection de l'armée romaine, lettre où l'on remarque ce passage :

259. « *Je viens d'avoir un songe que je regarde*  
 » *comme une prédiction certaine. Je voyois*  
 » *un arbre très-haut..... il sortoit de sa*  
 » *racine un jeune arbuste..... je m'ap-*  
 » *proche, et je trouve l'arbre renversé : le*  
 » *rejeton ne l'étoit pas ; mais il paroissoit*  
 » *être en l'air. Mes alarmes ont redoublé.*  
 » *Quel arbre ! ai-je dit. Le rejeton court*  
 » *grand risque de périr avec lui.... Rassu-*  
 » *rez-vous, m'a dit alors un inconnu. Le*  
 » *jeune arbuste ne fera que croître et se*  
 » *fortifier (1).* »

Est-il nécessaire d'interpréter un semblable

---

(1) Lettre VII, trad. de la Bléterie. Voyez relativement à cette lettre, les judicieuses réflexions de Gibbon, *Hist. de la Déc.*, etc., t. V, p. 312. Lebeau, un membre de l'*Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, rendre problématique la complicité de Julien, quand cette complicité est si bien prouvée ! L'historien du *Bas-Empire*, s'amusant à voiler les ruses de cette perfidie, enveloppe la vérité des odieuses fables de Zosime, et l'enveloppe de manière à la rendre méconnoissable. Si Lebeau en fait, un moment, briller quelques lueurs, c'est pour nous rejeter brusquement dans les mystérieuses ténèbres créées par les panégyristes du prince.

songe ? Les hommes qui ont les yeux bien ouverts , entrentvoient le conspirateur à travers les ombres dont il cherche maladroitement à s'envelopper. Ce grand arbre ; c'est Constance. Le jeune arbuste , c'est Julien amoureux des rêves qui intéressoient son ambition. Si les pensées du jour réagissent sur notre ame , si , pendant le sommeil , on ne songe qu'à ce qui occupe fortement lorsqu'on veille , le César est coupable , lui sur-tout qui regardoit les visions nocturnes comme prophétiques , et qui se vantoit d'être , en ce genre , un des plus habiles interprètes du destin. La teneur de cette lettre détruit tous les prestiges de l'illusion , et l'on y démêle l'artifice des manœuvres que le génie du mal est capable d'employer pour arriver à ses fins. Il n'y a point de petites découvertes , de petits renseignements en fait de conspirations ; c'est un motif de plus d'insister sur les incidens qui amènent le développement de celle-ci.

Selon Eunape , « Oribase à la science de » médecin joignoit d'autres talens dont il se » servoit pour élever Julien à l'empire. (1) »

---

(1) *Qui tantum in cæteris quoque excelluit.*

359. Voilà donc un aveu formel. « *Eunape*, écrit, » à ce sujet, le modeste et savant de Tille- » mont, *ne s'explique pas davantage.* » Mais, n'est-ce pas tout dire? Le biographe des sophistes, probablement instruit du complot, peut-il expliquer avec plus de netteté? On ne tiendrait point des lecteurs superfi-

---

*virtutibus ut ad imperium etiàm Julianum evexe-*  
rit. Eun., Vita Orib., pag. 80, édit. Comm., gr. lat.

Il seroit bien à désirer qu'un habile helléniste fit un commentaire sur cet auteur grec.

Depuis la composition de cette courte note, les journaux viennent de nous apprendre que M. Boissonnade se chargeoit de rendre enfin cet important service à la république des lettres, et de tirer, en quelque sorte, Eunape de son obscurité. Aucun savant, en France, n'est plus capable que cet estimable Académicien, d'illustrer l'auteur grec, de rallumer un flambeau presque éteint, un flambeau qui nous éclairera sur l'ambitieuse politique de Julien, sur le pédantisme de la plupart des sophistes, et sur les menées coupables de quelques-uns. C'est dans les vies de ces sophistes que l'on retrouve tous les fils de la conspiration qui porta le prince sur le trône, et qui, un moment, remit en honneur les dieux de l'Olympe.

ciels dans l'incertitude sur la criminelle collusion du César avec les moteurs de la révolution arrivée dans les Gaules, si l'on réunissoit les preuves multipliées, les preuves démonstratives, qui existent de cette collusion dans les *vies des sophistes* d'Eunape et dans les ouvrages de Libanius. Maxime d'Ephèse, qui, en Asie, avoit tiré l'horoscope du fils de Jules-Constante, qui, au nom des dieux de l'Olympe, lui avoit promis l'empire, voilà le premier artisan de cette mémorable révolution.

Décence, secrétaire d'état, apporta, de Constantinople, l'ordre aux Bataves, aux Hérules, et à 300 hommes de chaque légion, pris à son choix (1), de se tenir prêts à marcher. Un nouvel orage grondoit sur la Mésopotamie où Constance alloit de nouveau

---

(1) Gibbon soupçonne qu'il y a beaucoup d'exagération dans ces calculs imaginés peut-être par l'auteur même de la rébellion. (Voyez *Décad. de l'Emp. Rom.*, t. V, pag. 302, édit. de M. Guizot.) Mais, en supposant, que ce calcul soit conforme à l'exacte vérité, nous ne trouvons l'ordre de Constance ni despotique, ni déraisonnable, d'après la déclaration positive de Julien, qui se vante d'avoir à sa disposition tout un peuple belliqueux.

360 combattre contre les Perses, ennemis, dans ce temps, bien autrement redoutables que les sauvages Germains. Pour le moment, les Gaules se trouvoient à couvert de toute insulte : docile à la voix de la reconnoissance, le César pouvoit détacher ces troupes, sans compromettre la sûreté du pays, sans laisser son armée affoiblie, « *les cœurs, les biens et les bras des Gaulois* étant à » lui (1). » Rien ne lui étoit donc plus facile que de remplir promptement le vuide des cadres, dans le cas où les Barbares, tant de fois vaincus, eussent menacé la Gaule d'une invasion. Avant de s'acquitter de la commission de l'Empereur, et de se transporter dans les quartiers d'hiver, Décence va se concerter avec Julien, part ensuite, et rassemble les troupes. Un libelle jeté à terre, et à la dérobée, par un inconnu, contenoit, entre autres provocations, ces paroles séditieuses : « *On nous exile comme des criminels aux extrémités de la terre* (2). » Les

---

(1) Extrait du *Misopogon*.

(2) « *Quidam libellum humi projecit occultè, inter alia multa etiàm id continentem : nos quidem ad orbis terrarum extrema ut noxii*

soldats poussent aussitôt d'insolentes clameurs : les femmes se mêlent au tumulte et attisent le feu de la discorde (1), l'autorité du souverain légitime est méconnue, est outragée. Ces femmes en pleurs, les cris plaintifs des enfans attachés à la mamelle, ne nous offrent pas un spectacle très-rare dans les annales des peuples. L'ambition, qui tient toutes les passions à ses gages, a reproduit, dans notre siècle, ce spectacle propre à soulever la multitude.

Néanmoins, l'orage s'apaise : les troupes suivent Décence qui les mène à Paris; contre l'avis du César, disent la plupart des historiens modernes. C'est Zosime, tant de fois convaincu de mensonges, c'est Libanius dans l'*oraison funèbre* de son héros, c'est le rebelle César, dans sa lettre, ou plutôt dans son manifeste aux Athéniens, qui seuls font cette déclaration. Une oraison funèbre, c'est-

---

» *pellimur et damnati.* » La plupart des historiens soupçonnent Oribase d'avoir fabriqué ce libelle.

(1) Nous avons vu de tels moyens employés par des scélérats beaucoup moins habiles que Julien.

360. à-dire, une déclamation, plus ou moins éloquente, et une lettre de l'auteur même de cette révolte, servir de preuves historiques !... Citer de pareils témoignages, c'est pécher contre toutes les règles de la critique, c'est enfreindre les lois de la justice. Ne doit-on pas avoir honte de produire de telles pièces au tribunal sévère de l'histoire ?

Le premier pas vers le mal est de ne pas faire le bien, et de laisser le champ libre aux passions de la multitude armée. Ce double reproche, Julien le mérite. Il voulut faire ensorte de persuader à ses contemporains qu'un projet conçu, médité depuis quatre ou cinq années, naissoit des conjonctures présentes, ce qui évidemment étoit faux. Quoi qu'il en soit, il sort de Lutèce, et va au-devant des troupes insubordonnées. Ce n'est pas tout ; le lendemain, il les réunit au Champ-de-Mars, dont le quartier Saint-Victor occupe l'emplacement, et il convoque les citoyens<sup>(1)</sup>. Les petites précautions, en de

---

(1) Il faut prévoir les objections : on nous dira que, suivant la coutume usitée parmi les généraux, Julien étoit, par bienséance, obligé d'aller au-de-



telles circonstances, préviennent les grands évènements. Un homme qui se connoissoit en troubles publics, qui habita dans l'enceinte de l'antique Lutèce, un homme qui fit, en ce genre, ses preuves de même que Julien<sup>1</sup>, et sur le même théâtre, cet homme a dit : « *Il n'y a point de petits pas dans les grandes affaires. En matière de sédition, tout ce qui la fait croire l'augmente. Qui assemble le peuple l'émeut.* (1) » Se taire eût été le moyen le plus efficace d'étouffer les semences de la rébellion ; mais le silence eût ruiné les affaires et les espérances de l'ambitieux prince. Il péroré donc l'armée, attise le feu ; en vantant, sans mesure les hauts faits de chaque soldat, en particulier, et le perfide harangueur exhorte ironiquement les troupes désignées d'aller trouver « *l'Empereur, beau-coup plus puissant, plus riche, plus en état de récompenser leur courage, et de se préparer à un voyage qui les conduit à la gloire.* »

---

vant des troupes ; mais quel motif l'engageoit si vivement à rassembler les citoyens eux-mêmes ?

(1) *Mémoires du cardinal de Retz*, t. I, p. 383.

360. Ce n'est-là qu'un prélude de la duplicité de Julien. Il invite les chefs à un banquet, d'où ils se retirent tristes et rêveurs, sans qu'aucun éclaircissement soit donné de cette tristesse, de cette rêverie qui, peut-être, naissoient des confidences faites par le César, et de leurs réflexions sur les résultats de sa périlleuse entreprise. Le lendemain, officiers et soldats s'attroupent, confèrent ensemble, et s'encouragent réciproquement. Au commencement de la nuit suivante, ils accourent en foule, environnent le palais, et proclament le César; *Auguste*. Julien qui, d'ordinaire, si nous nous en rapportons à Libanius, avoit le sommeil extrêmement léger, le sommeil que donnent la frugalité, la tempérance, Julien ne les entend pas, et ne se réveille que lorsqu'ils poussent des cris affreux. Singulièrement embarrassé de cacher le rôle qu'il joue, jaloux de se disculper saintement aux yeux de la postérité, il nous assure que Jupiter lui commanda de se rendre aux vœux des légions (1). Mais le César

---

(1) C'est à nous de crier à la *crédulité*, à l'*ignorance*, au *fanatisme*. De telles excuses sont-elles admissibles? ne servent-elles pas, au contraire,

(c'est lui-même qui vante un si rare désintéressement) ayant plus de conscience, plus de vertu que le souverain maître des dieux, conseiller et protecteur de la révolte; refusoit obstinément de paroître. Ces légions, que l'on nous dépeint comme furieuses, attendent patiemment la pointe du jour, et s'introduisent enfin, l'épée à la main, dans les appartemens. Le prince se montre, et le titre d'*Auguste* retentit, une seconde fois, à ses oreilles. Il oppose encore une feinte résistance : il s'indigne, il se désespère, il les conjure, en pleurant, de ne pas flétrir leurs lauriers par une révolte : indignation, désespoir, prières et larmes de commande.

Dans une semblable position, lorsque le danger d'un refus étoit plus réel, le vertueux Germanicus avoit dit, sans tergiverser, à ses légionnaires : « Trempez plutôt vos mains dans mon sang. Vous serez moins criminels en

---

à condamner cet homme si bien inspiré des Dieux ? Il prononce lui-même son arrêt en faisant cette belle révélation dans la fameuse lettre au sénat et au peuple d'Athènes. On essaie de cacher les actions les plus odieuses, sous des expressions qu'on ne le sont pas.

360. » tuant votre général qu'en vous révoltant  
» contre votre souverain : ou je vous retien-  
» drai dans l'obéissance , si vous me laissez  
» la vie , ou je hâterai votre repentir si vous  
» me l'ôtez : » Un pareil langage , dans la  
même occurrence , eût fait rentrer les trou-  
pes de Julien dans le devoir. Ce n'étoit pas  
là son calcul : la prétendue violence qu'il  
se fait pour rester fidèle , ne vaut guère  
mieux qu'une infidélité manifeste. Un gé-  
néral apaise des soldats séditieux , plutôt par  
autorité , par audace que par douceur. Julien,  
qui avoit l'habitude de l'intrépidité , mollit  
devant eux , épouse même leur querelle ,  
et paroît en approuver les motifs. Le voya-  
ge dont il vient de leur parler , ne con-  
duit plus à la gloire : la résignation n'est plus  
l'esprit dont il les anime , c'est la fureur  
qu'il allume graduellement dans leur ame ,  
en s'exprimant en ces termes : « Cessez de  
« vous emporter , je vous en conjure : puis-  
« que l'amour de la patrie vous retient ,  
« puisque vous redoutez les contrées étran-  
« gères , qui vous sont inconnues , retournez  
« à présent dans vos quartiers. Vous ne  
« passerez point les Alpes : je justifierai vos  
« alarmes auprès de l'Empereur , dont la

» *grande prudence* (1) *fera droit à vos ré-* 360.  
» *clamations.* »

S'engager d'obtenir ce que des mutins demandent, promettre une dispense de subordination et d'obéissance en leur faveur, n'étoit-ce pas tacitement avouer l'insurrection, et s'en former un appui? Aussi, les cris mêlés de reproches, d'injures, redoublèrent avec une horrible opiniâtreté. Le prince, après s'être contenu, durant quelques heures, se laisse tranquillement proclamer. Il n'avoit point gardé ces coupables ménagemens, il n'avoit pas eu recours à cette douce persuasion, lorsque sur le champ de bataille d'*Argentoratum*, les soldats, dans l'ivresse de la victoire, saluèrent leur chef du nom d'*Auguste*. Ce chef alors sut trouver de l'énergie, et ne point hésiter, quand l'énergie et la fermeté étoient conformes à ses intérêts politiques. Alors,

---

(1) Le texte d'Ammien porte le superlatif *prudentissimum* que Lebeau traduit par le substantif *bonté* ! Est-il permis de faire dévier, à ce point, du sens naturel, une expression quelconque? La prudence n'est pas toujours la bonté.

360; il les gourmanda vivement (1) sur l'excès de leur audace, et les réduisit aussitôt au silence, parce que ses intentions, sa ferme volonté, se prononcèrent hautement : ici, par d'imprudentes remontrances, par des promesses illusoires, il embrâse les troupes d'une nouvelle ardeur. Ces soldats si tendres pour leurs femmes, pour leurs enfans, si ennemis d'un climat étranger, qui refusent alors de s'éloigner des Gaules, qui vomissent un torrent d'imprécations contre Constance, avant quinze mois, quitteront sans murmurer, les objets de leur affection, et n'appréhenderont plus de les voir réduits en esclavage par les Allemands (2).

Les détails fournis par Ammien annoncent une sédition préméditée. Se laisseroit-on abuser par le grand désespoir et par la retraite simulée du jeune prince au fond de son palais? On connoîtroit bien peu le cœur humain, si de semblables dé-

---

(1) *Milites increpabat ut agentes petulantius.*  
Amm. lib. XVI, p. 151, lig. 19.

(2) *Caritates nostræ denuò serviunt Alamannis.*  
Nos femmes et enfans seront donc les esclaves des Allemands, répétoient les légionnaires révoltés.

monstrations prévalaient sur l'évidence des 366.  
sentimens contraires dont Julien étoit animé. Pompée ne feignit-il pas une douleur extrême en apprenant que le sénat et le peuple venoient de lui conférer, en Asie, le commandement des armées de terre et de mer qu'il avoit vivement sollicité? » O dieux ! s'écria-t-il, *que de travaux sans fin ! N'aurois-je pas été plus heureux d'être un homme inconnu et sans place ? Ne cesserai-je jamais de faire la guerre, et d'avoir le harnois sur le dos ? Ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie qui me persécute, et vivre doucement à la campagne avec ma femme !* (1) » Ses

---

(1) Plut. *Vies des Hommes Illustres.*

Bonaparte, à son retour de l'Egypte, ne parloit, non plus, que des douceurs de la vie privée. Modestie, sagesse, désintéressement, amour de la retraite éclatoient dans tous ses discours ; mais quelques gens éclairés le devinoient d'autant mieux qu'il se déguisoit davantage. A la journée du dix-huit brumaire, feignant de chérir la république, et de mépriser le pouvoir suprême, découvrant sa poitrine, en présence des grenadiers, il s'écria : *Grenadiers, percez ce cœur*

360. amis les plus familiers , remarque le sage Plutarque , ne purent supporter cette dissimulation. Bientôt , les actions démasquèrent Pompée , et décélèrent ses véritables sentimens. Ces deux exemples rapprochés doivent éclairer un lecteur judicieux. Pompée à la campagne , et Julien simple César , se seroient plus réellement désespérés si on les eût pris au mot. Bientôt , les actions démentirent aussi les paroles de celui-ci. Les plaintes et la douleur de Pompée ne nous trompent point : pourquoi nous laisserions-nous tromper par les plaintes et par la douleur de Julien , lors même qu'il proteste de son innocence à la face du ciel et de la terre ? En ce moment , plus il s'obstine à se justifier en paroles , plus il se noircit à raison de sa duplicité. Ses panégyristes le noircissent encore bien davantage par les aveux indiscrets qui leur échappent.

---

*» de vos baïonnettes , si jamais il osoit aspirer  
 » à la royauté. »* Dans tous les siècles , depuis Pisistrate jusqu'à Bonaparte , les ambitieux se montrèrent de grands joueurs de comédies. L'expérience du passé , n'existant que pour un petit nombre d'hommes , est rarement profitable aux nations.



Il est plaisant de voir un philosophe, un <sup>360.</sup> des ennemis les plus acharnés du christianisme, blâmer la crédulité « du pieux » abbé de La Bléterie qui paroît tenté de » respecter les pieuses protestations d'un » payen : » (1) comme si le mensonge et le parjure ne formoient pas une partie du génie de la plupart des ambitieux ! C'est bien peu connoître la trempe d'ame de ces sortes d'hommes que d'éprouver la tentation de l'historien français. M. de Tillemont, qui n'est pas aussi simple, se rit de la fourberie du personnage. « Julien, dit-il, jure par » tous ses dieux, (ce qui n'est pas grand » chose) qu'il n'avoit aucune connoissance » de ce dessein. » (2) Le savant auteur de l'*Histoire des Empereurs* coupe le nœud-

---

(1) Gib., t. V, p. 311. Le philosophe anglais est bien avisé, et La Bléterie bien en défaut, pour ne rien dire de plus. Gibbon savoit lire dans l'ame des ambitieux : cette ame étoit impénétrable aux regards de l'écrivain français. Au reste, en fait d'histoire, La Bléterie a un prisme tout particulier, qui lui montre les hommes et les événemens sous des points de vue quelquefois assez étranges.

(2) Hist. des Emp. Romains, t. IV, p. 449.

360. gordien dans cette courte et naïve parenthèse. Qu'étoient-ce que les dieux de l'Olympe pour un aussi grand philosophe que l'imitateur de Marc-Aurèle ? Son caractère ne jure pas beaucoup en sa faveur. On respecte aussi ses protestations de respect et de dévouement à Constance. Les chefs de parti protestèrent toujours de leur fidélité, en levant l'étendart de la rébellion. S'il ne s'agissoit que de se fier à leur langage, les Gracques seroient des patriotes admirables, et Catilina paroîtroit le sauveur de la République. C'est toujours pour la défense de l'état, dont ils méditent la ruine, qu'ils arment, contre la patrie, leurs bras parricides : ils affectent la modération, le zèle du désintéressement, et ils osent même attester le ciel de la pureté de leurs intentions, quand le ciel les voit et les repousse avec horreur.

Ammien raconte, avec une crédulité religieuse, que, la nuit précédente, cette même nuit illustrée par une double imposture de fanatisme, le génie de l'empire, tenant à la main une corne d'abondance, apparut au César, et lui tint ce discours : « *Julien, il y a longtemps que je suis en sentinelle au vestibule de ton palais, et que je m'occupe de*

» *l'accroissement de ta dignité. Plusieurs* 360.  
 » *fois je me suis retiré, toi-même me rebu-*  
 » *tant ; mais aujourd'hui, si je ne suis*  
 » *pas reçu, quoique favorisé par un si grand*  
 » *concours de suffrages, je m'en irai humilié*  
 » *et triste ; mais cependant, retiens bien au*  
 » *fond de ton cœur, que je n'habiterai que*  
 » *peu de temps avec toi* (1) ! Derrière ce ri-

---

(1) On a dû s'apercevoir que, malgré l'étendue donnée à cet ouvrage, nous omettions un grand nombre de récits fabuleux, de pronostics, d'historiettes enfantines. Ainsi, nous ferons grace aux lecteurs de l'insignifiante aventure du bouclier qui vole en éclats entre les mains de Julien, et d'un grand nombre de songes et d'augures ; mais ce spectre, presque aussi fameux que le génie de Brutus, vaut la peine de figurer dans l'histoire. Toutes les fois que des phénomènes physiques accompagnent un événement, nous croyons néanmoins qu'il est du devoir d'un historien, de les consigner en ses écrits : cette méthode n'est point déplacée dans l'histoire moderne elle-même. Par exemple, dans le *Précis de la Vie du Cardinal de Retz*, l'auteur contente naturellement la curiosité des hommes, en remarquant que, le jour de la naissance du Coadjuteur, à Montmirail, un

367. dicule spectre , qui décèle visiblement le trouble d'une conscience agitée , on aperçoit tout le manège de l'intrigue ; et ce n'est là , qu'un messager dépêché par la superstition , pour excuser l'ambition et la révolte. Le génie de l'empire survient fort à propos , afin d'opérer ce dénouement ; digne de toute cette comédie , et de légitimer l'usurpation du Prince qui débita un tel conte , et qui réussit à l'accréditer.

Lorsque S.-Grégoire de Naziance et S.-Jean Chrysostôme qualifient ce prince de rebelle , faut-il , jetant sur ces deux grands hommes un vernis de ridicule , dire : « *ceux-ci* , dont le témoignage est d'ailleurs si respectable , *ne voient jamais en lui que l'ennemi du vrai Dieu ?* » Mais ce sont les adorateurs des fausses divinités de Julien , qui , dans l'égarement de la joie , livrent le héros au mépris de la postérité , et qui avouent la rebellion , en la

---

esturgeon parut dans la petite rivière du Morin , et que l'impétuosité , l'audace inouïe de ce poisson si fort dépaycé , sembloit présager l'impétuosité et l'audace futures du nouveau-né. Ces sortes de remarques ne prouvent rien , mais elles ne déplaisent aucunement.

consacrant par des prodiges, en la sanctifiant 360. à leur manière (1). Les deux orateurs chrétiens raisonnent juste, et c'est principalement l'ennemi acharné de Constance qu'ils découvrent, en ce moment, dans l'ennemi du vrai Dieu. Ils chargent cet ennemi moins vigoureusement que ne le font, dans une ardeur insensée, les sophistes Eunape, Libanius et l'historien Zosime. Julien lui-même, qui, pour sortir d'embarras, met en scène le grand Jupiter et le génie de l'Empire, sembloit redouter le jugement des hommes, et le titre de rebelle qu'il savoit bien mériter.

Le César, après tant de discours, consent à recevoir le diadème, non sans être le jouet

---

(1) On ne suspectera point leur témoignage. C'est Lebeau, écrivain honnête, mais craignant d'être traité de *fanatique*, d'*ignorant*, d'*ennemi des bonnes études*, épithètes dont Voltaire, en courroux, menaçoit les détracteurs de Julien; c'est Lebeau qui, espérant se sauver, à l'aide d'une précaution oratoire, critique si injustement Sait Grégoire de Naziance. Le Saint charge le héros avec moins de vigueur que les sophistes. D'après leurs révélations, Julien cesse d'offrir un problème insoluble.

360. du grossier enthousiasme de ses guerriers qui, effarouchant sa superstition, voulurent lui en former un avec les courroies d'un cheval. Il refusa cet étrange diadème, et accepta le collier d'un officier de cavalerie. Les soldats, ravis de contempler leur ouvrage, placent sur un bouclier (1) Julien, qui, du haut de ce pavois, promet à chacun d'eux une gratification considérable, quoiqu'il se fût plaint, jusqu'à ce jour, de n'avoir pas les fonds nécessaires pour leur fournir la solde.

Le vainqueur des Germains, se retirant ensuite dans les réduits les plus solitaires de son palais (2), n'envisage qu'avec un sentiment d'effroi son élévation, les tragiques événemens qui peuvent en résulter, et se représente le bonheur qui avoit toujours accompagné Constance dans les guerres civiles. Il se proposoit de renverser du trône son cousin; mais pour l'entreprendre, le danger étoit aussi grand

---

(1) Libanius avoit ses raisons pour s'écrier : « *Heureux bouclier, et mille fois préférable à tout autre tribunal !* »

(2) *Sed cum ad latebras secessisset occultas, accidentium varietate perterritus Julianus, etc.* (Amm., lib. XX, cap. IV.)

que le crime. L'enthousiasme des légions <sup>360.</sup> pouvoit se refroidir : elles n'étoient pas engagées assez avant dans la rébellion , et il lui falloit , pour se rassurer , des gages plus expressifs , plus certains de leur dévouement.

Dans une telle anxiété, il voulut se procurer ces gages ; il voulut enchaîner les esprits à sa fortune , les familiariser avec leur position nouvelle , et par un grand mouvement , essayer et fortifier leurs résolutions. Un décursion , manifestement aposté , et qu'on ne nomme point , va crier , au milieu des ombres de la nuit , que le César , déclaré la veille *Auguste* , a été tué par trahison (1). Ce cri est entendu, et l'alarme à l'instant donnée. Les soldats , rassemblés tumultueusement , volent , l'épée à la main , vers le palais , s'emparent de toutes les avenues , fondent dans l'intérieur , et dardent leurs javelots , d'un air irrité et menaçant (2). Les

---

(1) *Aliquis decurio... exclamat , pridie Augustum eorum imperio declaratum , clam interemptum. (Idem.)*

(2) Lebeau , par une prédilection inexplicable , fait retentir sa phrase de ces cris : « *Au secours ! soldats , citoyens , étrangers , ne trahissez pas*

360. sentinelles , les tribuns , les chefs des domestiques , effrayés de cette irruption soudaine , s'imaginant que les destinées du nouvel Empereur sont déjà terminées , se dispersent et disparaissent. Les soldats ne s'apaisent , et ne consentent à s'éloigner , qu'après avoir vu , dans la salle du prétoire , leur chef revêtu des ornemens impériaux. Cette nuit de tumulte , de désordre , et ces cris pleins de rage , ravirent secrètement le cœur du César , en le convaincant , de ses propres yeux , de l'ardente affection des troupes pour sa personne. Forcenées de rage , ivres de vengeance , ces troupes eussent voulu égorger des conjurés dont l'existence ne tenoit qu'à l'imagination , qu'à la politique du prince. Fier de montrer sa magnanimité , il pardonne , en sa qua-

---

» celui que vous venez de nommer *Auguste*. »

Dans Ammien , les soldats ne sont pas aussi éloquens : ils marchent en silence. L'historien français se conforme au témoignage de Zosime , plutôt qu'à celui d'Ammien , sans doute parce que la narration du premier est plus animée , plus poétique ; mais , comme il n'est pas ici question de poésie , la simplicité d'Ammien nous semble préférable , et plus analogue , d'ailleurs , à la vérité historique.



lité d'empereur, il pardonne généreusement, 36c. et sans danger, à des ennemis de cette espèce.

Libanius et Zosime sont les seuls qui parlent de cette conjuration, et de la grande clémence du nouvel Auguste. Ammien ne parle que du mouvement des soldats. Le silence de cet historien, sur tout le reste, frappe de nullité le récit de deux panégyristes, et celui de Julien, dans sa fameuse lettre aux Athéniens. Habile, en fait d'inventions dramatiques, le Prince publie, dans cette lettre, que les partisans de Constance distribuèrent de l'argent aux soldats, et les sollicitèrent de tuer leur chef, calomnie banale, ressource accoutumée de la sédition, contre l'autorité légitime. Julien ne sauroit régler notre opinion dans sa propre cause, étant juge et partie, conséquemment suspect et récusable. Comment arrive-t-il que des écrivains modernes, se pénétrant de cet esprit de révolte, admirent le zèle furieux de la soldatesque, et sur le simple témoignage d'un rebelle, colorent des traits de la vérité, cette calomnie semée avec tant d'affectation et avec un si grossier artifice?

Depuis le succès de cette scène si utile à ses vues, le César se tranquillise un peu, garde moins scrupuleusement les bienséances,

260. et même cesse entièrement de se contrefaire. Le lendemain matin , il monte sur son tribunal avec un air de fierté qu'il n'avoit point précédemment (1), et adresse ces remerciemens et ces exhortations à l'armée » *braves compagnons d'armes , fidèles défenseurs de l'état et de ma personne , puis-que , inébranlables dans votre jugement , vous avez élevé votre César au faite de la puissance suprême , je dois récapituler sommairement le passé , afin que la prudence ménage des ressources pour notre sûreté. A peine dans l'adolescence (2) , j' vous le*

---

(1) *Princeps ambitiosius solito tribunal ascendit.*

(2) *Vixdum adolescens.* Lebeau le fait encore plus petit , en traduisant par ces mots , *presqu'au sortir de l'enfance*. Et notez que Julien avoit vingt-cinq ans révolus , lorsqu'il fut revêtu de la pourpre de César. Est-on à peine sorti de l'adolescence à cet âge ? Quand il s'agit d'émouvoir , d'attendrir , un ambitieux ne néglige aucun moyen ; et comme l'enfance commande une sorte de pitié , mêlée de bienveillance et d'affection , c'est de cette période de la vie qu'il aime à se rapprocher , les soldats ne supputant point le nombre des années ; n'apercevant point la ruse de ce petit manège.

» savez , revêtu de la pourpre , comme d'une <sup>360.</sup>  
» vaine pompe , confié , par la volonté du  
» ciel à votre protection , je ne me suis ja-  
» mais écarté du but de la sagesse... Il est su-  
» perflu de vous cacher , combien de fois ,  
» bravant les frimats , au milieu des rigueurs  
» d'une saison où les travaux de Mars sont  
» suspendus sur la terre et sur les mers ,  
» combien de fois , dis-je , nous avons ra-  
» poussé les Allemands , regardés aupara-  
» vant comme indomptables. Je ne dois ni  
» omettre , ni taire cette glorieuse journée  
» d'Argenteratum , qui rétablit pour tou-  
» jours les Gaulois dans leur liberté. Vous  
» me vîtes me précipiter par-tout , sous une  
» grêle de traits : je fus témoin de votre va-  
» leur , et la postérité parlera éternellement  
» de vos exploits et des services que vous  
» rendîtes à la République. Il vous reste  
» maintenant à défendre , contre ses enne-  
» mis , celui que vous avez élevé. » En-  
suite , il leur annonce que les emplois , dans  
le civil et dans le militaire , seront la récom-  
pense du mérite , et qu'il n'aura aucun égard  
aux brigues. Ce langage , un factieux le tient  
dans presque toutes les révolutions , et les pa-  
roles sont très-rarement suivies des effets. Peu

360. de princes dispensèrent les faveurs avec moins de discernement que Julien , et c'est le reproche que lui adresse souvent l'impartial Ammien-Marcellin.

Dans tous ses discours , dans toutes ses démarches, dans tous les combats simulés qu'il livre contre lui-même , on démêle le génie d'un conspirateur , et il est évidemment ce que sa vanité essaie de vouloir prouver qu'il n'est pas. Avec de la fermeté et de la vertu , on n'auroit pu le forcer d'être criminel , surtout lorsque la conscience , les lois de l'honneur lui faisoient de la soumission une obligation sacrée. Il parle de la ferme décision des soldats , du concert de leurs suffrages ; et dans huit mois , il sera *incertain de la foi* de ces mêmes *soldats* si dévoués (1), si remplis d'un zèle que rien n'est capable de ralentir.

Paris fut le théâtre sur lequel l'ambition donna ce singulier spectacle au monde. Le nouvel *Auguste*, persévérant , jusqu'au bout , à jouer la comédie , et à faire un double rôle , expédia deux officiers à Constance pour

---

(1) *Incertus de militum fidè.* ( Lib. XXI , p. 269, ligne 10 , Amm. )

annoncer *la violence* que les légions venoient <sup>360</sup> d'exercer à son égard. A la dépêche qui , portant la simple suscription de *Julien César*, devoit être rendue publique, dépêche pleine de protestations de respect, mais dans laquelle l'obéissance étoit réduite en style, il avoit joint d'autres lettres si injurieuses, si mordantes (1) qu'Ammien s'abstient d'en répéter le contenu; réserve que Claude Chifflet loue comme un trait de prudence, parce que, remarque l'auteur Séquanois, « *il ne faut pas tout dire des dieux et des princes.* » (2) C'est aux lecteurs d'apprécier

---

(1) *His litteris junctas secretiores alias Constantio offerendas clanculò misit, objurgatorias et mordaces.* (Amm., lib. XX.)

(2) *Prudentè sanè, cùm de diis ac principibus non omnia vulganda esse, etc.* (Cl. Chiff., de Vita Amm.) Les érudits par fanatisme (car l'érudition a aussi ses fanatiques), deviennent presque idolâtres, et, au sein du christianisme, parlent des dieux, comme s'ils n'en adoroient pas un seul. Il est des hommes qui se paient de raisons semblables à celles que donne Claude Chifflet. Nous aimons autant ces paroles d'un courtisan italien : « *Li principi fanno sempre tutti benè.* »

360. toute la justesse , toute la sagacité d'une semblable réflexion. Il falloit que ces lettres fussent bien outrageantes , pour que l'Empereur chassât de sa présence les envoyés qui le trouvèrent à Césarée , en Cappadoce , et pour qu'il leur défendît d'oser jamais se représenter à sa cour.

Julien , cette ame irascible , ardente , impétueuse , lassé de s'immoler , en apparence , à la vertu , laisse donc échapper son secret tout entier. Nous devrions l'entendre , puisqu'il prend la peine de s'expliquer si clairement. Et pourtant il est des hommes qui se refusent à cette intelligence. Tandis qu'il multiplioit les protestations de fidélité , prenant à témoins le ciel et la terre , il alloit déchirer l'Empereur dans les villes de la Gaule , et le diffamer ouvertement (1). Jamais personnage ne poussa aussi loin la fourberie. Naguère , il avoit célébré les exploits de Constance (contre lequel il conspiroit depuis long-temps) , son admirable force d'esprit , sa grandeur , sa prudence , sa justice (2). Ce panégyrique ,

---

(1) Socr., Hist. eccl., lib. III, p. 167 , gr. lat.

(2) *Vocant enim ad sese res à te præclarè gestas , mihi que egregium illud robur animi ,*

Julien le composa dans les Gaules, étant à <sup>3604</sup> la tête d'une armée victorieuse. Il rampoit encore afin de s'élever plus sûrement et de régner seul, tant il est vrai que l'ambition démesurée et l'extrême bassesse sont compatibles. Quelle philosophie que celle de cet homme qui d'abord flatte lâchement son cousin, et qui, ensuite, ne se maîtrise pas assez pour savoir, du moins, substituer le manège des procédés à la reconnaissance, et pour s'abstenir politiquement de déchirer l'auteur de son élévation ! Où est donc cette stoïque vertu que rien n'émeut, rien n'ébranle, toujours égale à elle-même, vertu dont il rebat continuellement les oreilles de ses soldats, et qu'il pousse jusqu'à les menacer de *retourner au man-*

---

*magnitudinem, prudentiam ac justitiam in memoriam revocant.* (Juli. Orat. prima in Const. Imp. Laudem.)

On glisse très-légèrement sur une pareille duplicité. L'ingrat Julien ose même dans ce beau chef-d'œuvre, faire l'éloge de la reconnaissance. Le fils du grand Constantin fut aussi loué de son vivant, et déchiré après sa mort par ce Libanius, le plus ridicule, le plus versatile, le plus extravagant de tous les rhéteurs.

360. *teau philosophique* (1), menace qu'il n'avoit assurément aucune envie de réaliser. Ayant les armes à la main, encenser celui qu'il nomme *le bourreau de sa famille* ! Conçoit-on une telle foiblesse, une telle duplicité ? C'est acheter bien cher une haute fortune, que de l'acheter à ce prix, et montrer que de l'adulation à la calomnie le passage est rapide pour les ambitieux, auxquels les sacrifices de tous les genres ne coûtent rien.

Vers ce temps même, le prince rebelle envoie l'ordre d'arrêter Lupicin, général dont les dispositions ne lui étoient pas favorables, et qui venoit de débarquer de la Grande-Bretagne, au port de Boulogne; action condamnable qu'Ammien tâche d'excuser avec adresse, parce qu'il en sent toute l'indignité(2). Léonas arrive à Lutèce, porteur

---

(1) Jusqu'au dernier moment, Julien joue la comédie.

(2) Hadrien Valois, nonobstant son enthousiasme pour Julien l'*apostat*, est obligé de convenir qu'Ammien excuse finement cette action, preuve que le savant Commentateur la désapprouve. Voici les propres expressions de Valois :



d'une lettre dans laquelle Constance remon-<sup>260.</sup>tre au César, avec autant de calme que de noblesse, le danger d'accepter la souveraineté de la part des soldats, et lui rappelle les bienfaits dont il l'a comblé. Une saine politique avoit dicté ces remontrances que l'ambition et la fureur rejetèrent dédaigneusement. Pour toute réponse, Julien vomit contre l'Empereur de brutales injures, en réfère insolemment à la décision des troupes, comme si elles eussent été une puissance légale, une puissance fixe, et ne veut pas d'autres arbitres qu'elles et son épée, brutalité, insolence que Zosime s'efforce d'excuser en prétendant que l'Empereur exigeoit que son cousin rentrât dans la vie privée; cette fois, la calomnie tourne à la confusion de son auteur démenti, et par Ammien, et par Libanius, et par Julien lui-même. Celui-ci convient, dans sa lettre au peuple et au sénat d'Athènes, que Cons-

---

« *Ammianus callidè excusat factum Juliani qui*  
» *Lupicinum ex Britannia reversum compre-*  
» *hendi jussit, quod Constantius objiciebat Ju-*  
» *liano.* (Nota Val., p. 254.)

360. tance l'exhortoit à se contenter du titre et de la puissance de César.

Mais Julien étoit décidé à régner seul, ou à périr. Il invite le questeur Léonas à se rendre, le lendemain, au Champ-de-Mars, où les légions se rassemblent ainsi que les habitans, et contraint cet officier, qui s'en défendoit, de lire publiquement la lettre de l'Empereur, qui demandoit à son cousin de renoncer à un titre que rien ne l'autorisoit à prendre. A ces mots, les soldats firent retentir la plaine de ces clameurs. « *Julien, »* *Auguste ! c'est le vœu de la province et »* *de l'armée : c'est la République qui lui »* *a délégué le pouvoir suprême (1) : c'est lui*

---

(1) C'est bien, en vérité, la logique des rebelles ! Ces légions parlent au nom de la République (on continuoit à se servir de cette dénomination sous les Empereurs), comme si la République entière eût été dans les Gaules qui ne faisoient pas la douzième partie de l'Empire romain.

Chez tous les peuples, les conspirateurs eurent cette logique. Les auteurs des plus horribles conjurations n'eurent toujours d'autre but que le bonheur de l'État, lorsqu'ils en méditoient la subversion totale. Les actions les plus impies, c'est le

» qui l'a sauvée : elle redoute encore les 360.

---

patriotisme qui en est le mobile. Il nous semble entendre le capitaine Renaut dire à ses complices : qui se dispoient à brûler les palais , les temples et les tribunaux de Venise : « Et en vérité , mes » compagnons , *qu'est-ce qu'il y a sur la terre , qui » soit digne de la protection du ciel , si ce que » nous faisons ne l'est pas ?*... Nous rendons le » bien à tous les pauvres sujets de cet État , à qui » l'avarice des nobles le raviroit éternellement » sans nous. Nous sauvons l'honneur de toutes » les femmes qui naîtroient quelque jour avec » assez d'agrémens pour leur plaire. En un mot , » nous punissons les plus punissables des hommes.... Ne craignons point de prendre l'épée » d'une main , et le flambeau de l'autre , pour » terminer ces misérables. » Nous le savons , la *conjuraction de Venise* est regardée comme un roman historique ; mais c'est un véritable chef-d'œuvre d'élocution. Assurément , Renaut ne prononça jamais ces phrases extraites de son discours , un des plus éloquens peut-être qui aient été composés , même par les historiens de l'antiquité. Probablement l'abbé de Saint-Réal eut l'intention de caractériser les conspirateurs de tous les siècles , peu avarés de protestations de vertu , au milieu de tous les crimes , faisant luire l'espoir du bonheur ,

260. » *attaques des Barbares.* » Léonas, présent et tremblant à cette terrible scène d'enthousiasme militaire, dut s'estimer heureux de se retirer sain et sauf, et d'obtenir la permission d'aller rejoindre son maître. L'envoyé fut chargé de dépêches dans lesquelles le vainqueur des Germains se déchaînoit imprudemment contre Constance (1).

Cependant Julien reçut, en qualité de préfet du prétoire, Nébride, à la place de Florence, condescendance insidieuse, per-

à la veille d'inonder de sang leur patrie, et faisant de cette patrie en deuil un spectacle digne des regards et de l'admiration de la postérité.

(1) *Leonas reversus est cum Juliani litteris, quibus impudenter objurgabat imperatorem*, gr. lat. De ce que Julien, d'après ce passage de Zonaras, remit des lettres pleines d'invectives à Léonas, quelques commentateurs infèrent bizarrement que Julien n'en avoit point auparavant envoyé d'autres à Constance, ou que Zonaras confond les époques. Il est plus simple de penser qu'un homme irascible profite de toutes les voies imaginables pour insulter son ennemi; et d'ailleurs, ces nouvelles lettres, remises au questeur, ne sont qu'une nouvelle explosion de la vengeance.

fide, et qui deviendra fatale à celui qui en <sup>36a.</sup> est l'objet. Ce même Florence auquel le César auroit, dit-on, aimé à pardonner, ce même Florence dont la famille fut protégée par le prince, et qui, par ses ordres, reçut des voitures et une escorte pour retourner à Constantinople, ce même Florence, un jour (et ce jour n'étoit pas éloigné), n'échappera point à l'humeur vindicative d'un ennemi implacable (1). Dans les Gaules, cet ennemi feignoit une grande magnanimité, parce qu'il lui importoit de se contenir, et de conserver la réputation de vertu qu'il avoit acquise dans ce pays. En ébranlant l'empire, il attestoit les dieux immortels que la paix étoit l'unique objet de ses vœux, tandis qu'il faisoit, de toutes parts, des préparatifs pour atteindre un tout autre but; car l'ambition de ce philosophe, dit Socrate, ne pouvoit être assouvie que par le massacre

---

(1) Florence a valu au Prince un petit sommaire intitulé : *Clémence de Julien*. ( Histoire du Bas-Emp., t. III, p. 26. ) Quoi ! condamner, plus tard, ce Florence à mort, c'est là être clément !

360. d'un grand nombre d'hommes (1). Ce n'étoient donc pas les fureurs de la guerre ci-

(1) *Neque enim absque multorum hominum cæde, hujus philosophi cupiditas fuisset expleta.* (Soc., Hist. eccl., lib. III, p. 67 gr. lat.)

Julien ne souhaitoit donc pas, ainsi que l'avancent gratuitement les historiens modernes, d'épargner à l'Empire les horreurs de la guerre civile. Ils se fondent sur le sentiment de Libanius qui, dans l'*Oraison funèbre du Héros*, assure que Julien se disposa, malgré lui, à la guerre civile, « *ad civile bellum invitus sese accinxit.* » Mais tous les chefs de parti firent une semblable déclaration, après avoir tiré l'épée et jeté le fourreau derrière eux. Si l'effusion du sang de ses concitoyens répugnoit à ce *grand philosophe*, pourquoi usurpoit-il l'autorité ? Pourquoi ne se contentoit-il pas du second rang, et fonloit-il aux pieds les lois de l'honneur : comment, écrivant dans une monarchie où ces lois étoient consacrées dans tous les cœurs, nos historiens ont-ils admiré et loué le génie de l'usurpation ? Le sentiment de Socrate paroîtra toujours le plus naturel : il est le seul auteur qui nous ait transmis quelques renseignemens sur l'éducation, sur l'esprit précoc de Julien, et que l'on consulte avec fruit, quoique cet auteur, confonde quelquefois les

vile qui alarmoient sa grande sensibilité, 360. mais bien l'heureuse étoile de Constance.

Julien, afin de ne point dégénérer de sa première valeur, afin de tenir en haleine les soldats, de les étourdir sur cet avenir qu'un plus long repos et la fortune de l'Empereur auroient pu leur faire appréhender, Julien passa le Rhin, pour la quatrième fois, et fondit sur les Attuaires, peuplade de Francs, qui habitoient le pays de Clèves et de Munster. Ayant surpris ces Barbares, livrés à la plus grande sécurité, et qui croyoient leur pays à l'abri de toute invasion, à cause de la difficulté des chemins, il les vainquit facilement : un grand nombre d'entre eux furent faits prisonniers : un grand nombre furent tués. Ceux qui survécurent à cette attaque, demandèrent la paix en supplians, et le désar-

---

lieux et les temps : on le consulte encore lorsqu'il émet une opinion avantageuse au héros ; mais, dès que Socrate exprime quelque vérité dure et défavorable, il ne sert plus de guide à nos historiens. S'il leur arrive de s'en servir, c'est pour le mutiler, c'est pour ne le présenter que sous une de ses faces. Le même travail *philosophique*, la même perfidie se remarquent au sujet d'Ammien.

360. mèrent enfin par une entière soumission à ses volontés.

Après trois mois de campagne, ou d'incursions, il visita les villes frontières de la Gaule, pourvut soigneusement à leur entretien, recouvra les lieux dont les Barbares s'étoient emparés, étendit son active prévoyance jusqu'à Bâle, et acheva de mettre sur un pied respectable de défense, un pays théâtre de sa renommée, un pays qui lui étoit redevable de la tranquillité, de tous les biens les plus chers à l'homme, un pays, en un mot, qu'il affectionnoit par-dessus tout, et dont la possession, le bonheur auroient satisfait une ame moins insatiable de grandeur. Le nouvel *Auguste* traversa Besançon, alla passer l'hiver à Vienne pour être plus à portée de veiller aux intérêts de son ambition et de sa gloire. La mort lui ravit, dans cette ville, Hélène dont il n'eut point d'enfans, perte qui ne l'affligea pas très-vivement au milieu des préparatifs d'une expédition hasardeuse. Ce Julien, si tendre, si expansif pour ses amis les sophistes, ce Julien dont l'éloquence se plaisoit à s'exercer sur les moindres objets, ne daigna pas accorder le plus léger tribut



d'éloges à la mémoire d'une princesse , née 360.  
pour exciter des regrets de la part d'un mari  
qui n'eût été qu'ambitieux. Ses cendres fu-  
rent déposées, près de Rome, dans le tom-  
beau de Constantine, femme de Gallus.

Plusieurs historiens, frappés de cette  
froide indifférence, croient qu'il avoit au-  
paravant répudié Hélène : quelques-uns même  
le soupçonnent de s'en être débarrassé par  
le poison ; mais un soupçon qu'aucune  
preuve n'appuie, est injuste. Peut-être,  
ce qui suit n'a pas foiblement contribué à  
l'accréditer. Au lieu de songer à plénir son  
épouse, Julien, curieux de percer les mys-  
tères de l'avenir, s'amusoit, au moyen de  
la science augurale et des songes, qu'il pos-  
sédoit éminemment, disant ses admirateurs,  
s'amusoit à présager le prompt trépas de  
Constance (1). On ne chérit pas beaucoup  
sa femme, lorsqu'on se tourmente si fort  
pour conjecturer la mort du beau-père.  
Depuis le jour du décès d'Hélène jusqu'à

---

(1) *Conjiciens eum (Constantium) per vati-  
cinandi præsagia multa quæ callebat et somnia,  
è vitâ protinûs excussurum.* (Amm., p. 263,  
edit. Vales.)

360. celui de l'Empereur, le gendre se livra, presque exclusivement, à cette cruelle étude, s'y livra sans mesure et sans pudeur. C'est un fait qu'on ne peut récuser sans absurdité, un fait consigné dans tous les ouvrages du temps. Entre ces démonstrations extérieures si condamnables, et les pensées de son ame, il existoit certainement des rapports très-directs. Il suffit de parcourir le chapitre premier du livre vingt-unième d'Ammien-Marcellin, pour s'en convaincre et pour concevoir une triste opinion de la philosophie de celui que Voltaire appelle *le second des hommes*. Le véridique Ammien consacre un grand nombre de pages à expliquer ces mystères de superstition, d'iniquité et de barbarie (1).

---

(1) La manière dont Julien interprète un songe devant ses amis est aussi affreuse que puérile. Lebeau laisse en blanc, pour ainsi parler, ces pages, et s'attache à réfuter le fait. Il prétend que c'est « *une fable inventée après l'événement.* » C'est une fable, suivant lui, parce que « *Julien n'en fait aucune mention expresse dans ses écrits.* » (Hist. du Bas-Emp., t. III, p. 65). Plaisante objection ! En bonne logique, ce

Ces mystères, si déshonorans pour le héros, quel historien français les a jamais retracés ! Ne point transiger avec la vérité, est une loi sacrée pour tout écrivain honnête. Soutenu, affermi par l'autorité d'un historien idolâtre, il n'a point à redouter les sarcasmes des contempteurs du christianisme ni des *profonds penseurs* qui rejetteroient celle de Saint Grégoire-de-Naziance. Peuvent-ils raisonnablement arguer de faux le témoignage d'Ammien, qui compare le cousin de Constance à Trajan, à Titus, à Marc-Aurèle, d'Ammien qui, infatué lui-même des folles chimères de la divination, de la magie, convaincu de la possibilité d'entrevoir l'avenir par l'entremise des esprits répandus autour de nous, rapporte ce qu'il sait, ce qu'il a pu observer, ayant suivi Julien en Perse, ayant étudié sa manière d'être, ses habitudes, et louant, dans ce prince, en fait de sortilèges, d'haruspices, de Théurgie, une habileté dont peu d'hommes seroient tentés aujourd'hui de

---

seroit une raison de plus de croire à ce fait. Julien n'est pas toujours indiscret, à l'exemple d'Eunape et de Libanius.

360. s'enorgueillir publiquement, et dont s'enorgueillaient néanmoins les sophistes ainsi que les historiens de cet âge? C'est au moment que le prince se montre le plus coupable, que la superstition s'efforce de l'envelopper des plus sombres voiles. Soulevons-les un moment, afin de voir l'homme caché dessous.

Historiens et sophistes croyoient que l'esprit des élémens (1), toujours plein d'énergie, toujours, et par-tout, doués d'un mouvement de préscience, communiquoient aux habitans de la terre une intelligence surnaturelle (2). Les génies, rendus favorables,

(1) *Omnium elementorum spiritus*. Cet esprit de tous les élémens n'est pas autre chose que la doctrine corpusculaire de Démocrite. Le philosophe d'Abdère ne s'était pas avisé d'appliquer cette doctrine à l'art de la divination. Ammien, nous le présumons, ne développe point un système de matérialisme, puisqu'il parle de Dieu qui préside aux destinées de l'univers et au maintien de l'harmonie entre tous les corps célestes.

(2) Littéralement nous fait participer à la faculté de deviner, *participat nobiscum munera divinandi*.

par diverses cérémonies, fournissoient aux 366. mortels des paroles prophétiques, puisées, en quelque sorte, dans les sources éternelles du destin (1), et certaines formules auxquelles étoient attachées de grandes propriétés. Parce que Dieu dirige le vol des oiseaux, les oiseaux prédisoient aussi les choses futures, soit en fendant les airs d'un vol rapide et bruyant, soit en les traversant d'un vol doux et tranquille (2). L'avenir se manifestoit également aux yeux des hommes dont le cœur étoit violemment agité; et, par une conséquence facile à déduire, devoit, sans doute, se manifester aux yeux de ce Julien en proie à l'inquiétude et aux terreurs de l'ambition.

Ce foible aperçu du système développé par Ammien, immédiatement après la mort d'Hélène, mérite de figurer sur le tableau des nombreuses erreurs de l'humanité. Par une autre espèce de superstition et de fana-

---

(1) *Velut ex perpetuis sortium venis*, etc., à la rigueur, les sources des oracles. Lindenbrog prétend qu'Ammien désigne ici l'oracle de Castalie d'Antioche.

(2) *Sed volatus avium dirigit Deus*, etc.

360. tisme, on supprime ordinairement ces pages qui contiennent la juste mesure de la philosophie et des vertus d'un prince qui, malgré ses connoissances littéraires, en dépit de la philosophie, croyoit à l'efficacité des sortilèges, et qui s'en servoit comme de moyens utiles à ses vues. La littérature elle-même s'aidoit de cette science de *grimoire*, qui, dès l'origine, s'introduisit dans le paganisme.

Libanius, fermement persuadé de la puissance des évocations magiques, publie que son *Achille* vivoit dans un commerce intime avec les dieux, qu'ils l'inspiroient à chaque instant, et qu'à chaque instant, ils lui signifioient leurs intentions dans les entrailles des victimes. *Les démons*, génies très-officieux, courriers subordonnés au prince, s'empressent, avec une agilité surprenante, de l'instruire de tout ce qui se passe dans l'univers, et plusieurs d'entre eux se tiennent assiduellement auprès de sa personne pour l'assister invisiblement de leurs conseils. Arrêtons-nous. Ici la superstition devient une adulation basse et sacrilège; car, au moyen de ce système ridicule, tout est mis sur le compte des dieux dont il

est le favori, qui le guident, qui l'entraî-<sup>360.</sup> nent à la révolte, et qui s'avouent ses complices. A l'aide d'une pareille croyance, bonne seulement pour les idolâtres contemporains, Julien n'est plus un prince ingrat, irascible, vindicatif, cruel : c'est un prince sage, pieux, qui docilement se laisse conduire. Ces dieux qui perpétuellement agissent en lui, qui s'expriment par son organe, se chargent, aussi-bien que les génies, de toute la responsabilité de ses actions, spéculation assez adroite, imaginée en faveur de la perversité humaine.

A la vérité, cette absurde, cette horrible doctrine ne touche plus les hommes de notre siècle, qui laissent, avec assez d'indifférence, voler les oiseaux à droite et à gauche, en nombre pair ou en nombre impair, et qui ne confient plus à des *poulets sacrés* le soin de décider les affaires les plus importantes; mais elle fait partie de l'histoire. Notre siècle doit-il perdre de vue les caractères ineffaçables, qui nous en restent dans l'ouvrage d'Ammien? Qui se figure Julien, ce grand philosophe, *le second des hommes*, qui se le figure au milieu des devins, des enchanteurs, évoquant continuellement les génies

360. infernaux , et murmurant continuellement des formules de sorcellerie ?

Vers le milieu du dix-huitième siècle , à une époque où des sophistes , d'un autre genre qu'Eunape et Libanius , se vantoient de faire la guerre à tous les préjugés , et de tirer enfin la *vérité du puits* , on ensevelit , dans l'ombre , ces renseignemens qui eussent offusqué les admirateurs de ce Julien , comme eux ; ennemi juré du christianisme ,

Depuis sa révolte , toujours attentif à consulter les auspices et les augures , il soulageoit sa conscience aux dépens des dieux immortels , en présence d'un petit nombre d'amis , dépositaires de ses secrets (1). Voilà les aimables distractions que ce prince cherchoit à se procurer pour adoucir les chagrins et les ennuis du veuvage.

Pour céler ces puérides , ces affreuses distractions (2) , feignant encore d'être attaché à la religion chrétienne , qu'il avoit abjurée , il assista , dans Vienne , le jour

---

(1) *Arcanorum particibus paucis.* (Ammien , lib XXI , p. 266. )

(2) *Et ut hæc interim celarentur.* (Am. , id. )



de l'Épiphanie , aux cérémonies de l'église , 360.  
 avec toutes les marques extérieures de la  
 piété (1). Dans cette circonstance , la poli-  
 tique commandoit au prince l'hypocrisie.  
 Ces Celtes , ces *Pétulans* si braves , les plus  
 solides appuis de sa grandeur , étoient la  
 plupart chrétiens. Il ne vouloit pas choquer  
 les Gaulois qui avoient renoncé au culte  
 des Druides et embrassé la foi. La lumière  
 de la civilisation commençoit à poindre  
 dans les Gaules ; le christianisme , facon-  
 nant ce peuple à des mœurs plus polies , à  
 des usages plus nobles , le retiroit insensi-  
 blement des ténèbres de la barbarie , de l'i-  
 gnorance , et lui faisoit enfin respirer la  
 douceur et la concorde. Le sang des victimes  
 humaines ne couloit plus sur les autels des  
 divinités , farouches , impitoyables comme  
 leurs adorateurs ; les prêtres , saintement

---

(1) *Progressus in eorum ( Christianorum )  
 ecclesiam , solemniter numine orato discessit.*  
 ( Id. , id. ) Zonaras dit qu'à la fête de l'Épiphanie ,  
 Julien , naturellement enclin à une grande tolé-  
 rance , autorisa chacun à suivre le culte qu'il vou-  
 droit , *unum quemque ; pro arbitrio suo , cultum  
 sequi quem vellet præcepit.*

260. homicides, ne faisoient plus de chaque caverne une espèce de boucherie. Les *Lucus*, ou bois sacrés, n'offroient plus les affreux vestiges des sacrifices du culte druidique. Déjà même, les Gaules avoient donné naissance à des orateurs, à des poètes : une seconde Athènes sembloit revivre dans la capitale des Eduens ; le génie du christianisme vivifioit par-tout les esprits, et par-tout essuyoit les larmes des malheureux. Déjà les montagnes et les lieux solitaires commençoient à se peupler d'anachorètes qui rendirent fertile une terre à demi-vierge, et qui, par leurs travaux, leur industrie, purifièrent le climat. Un soldat romain, après avoir combattu sous les drapeaux de Julien, Saint Martin, fonda le premier monastère, c'est-à-dire, la première colonie de ces religieux agriculteurs qui, défrichant le sol des Gaules, le débarrassèrent, en partie, des vastes marais qui en rendoient le séjour désagréable et insalubre. \*

Jusqu'alors, la Germanie entière ne s'étoit pas ressentie de cette salubre influence, de cette utile fermentation. Aussi, les diverses peuplades de cette vaste contrée, inquiètes, remuantes, inhabiles à toute espèce d'occu-

pation sociale , restoient plongées dans la plus <sup>360.</sup> grossière ignorance , et le jouet de toutes les superstitions. Refusant avec dédain , de tenir le choc de la charrue , c'étoient à leurs *serfs* , ou esclaves , qu'ils abandonnoient les travaux de l'agriculture. Les maîtres n'estimant que la profession des armes , alloient à la guerre , comme d'autres iroient à un festin. Le culte et la croyance de ces peuples étoient analogues à de telles mœurs. Dans les épaisses forêts qui couvroient l'étendue de la Germanie , tout était prophétique , le vol des oiseaux , l'agitation des feuilles , le murmure des eaux et le son qui s'échappoit des antres. Heureuse l'humanité , si la barbarie n'eût pas continué d'ensanglanter cette contrée sauvage , et si des scènes d'horreur n'eussent point fait , presque à chaque pas , frémir la sensibilité ! Les mœurs des Germains n'étoient pas moins cruelles que leur religion. Ils ne savoient ni profiter de leurs avantages à la guerre , ni jouir doucement des loisirs de la paix. La joie bruyante de leurs festins , troublée par la discorde , dégénéroit souvent en une brutale fureur , et ces festins se terminoient à la manière des Lapithes et des Centaures. Du

360. reste, ces hommes si grossiers, si belliqueux, respectoient les lois de l'hymen, retraçoient dans leurs foyers, l'antique simplicité, l'antique loyauté des Pelages; regardant un hôte comme un ami que leur envoioient les dieux. On les voyoit (les Gaulois conservoient aussi cette coutume) vaquer aux fonctions les plus communes de la vie sans abandonner leurs armes. Ce ne sera pas avant le huitième siècle, que ces nations renverseront leurs hideuses idoles, que la dureté des cœurs s'amollira; ce ne sera pas avant cette époque éloignée, que le christianisme, menant à sa suite les arts et les sciences, humanisant enfin les esprits, opérant, dans cette contrée sauvage, les mêmes prodiges que dans les Gaules, étendra ses bienfaits sur les vastes débris de ces épaisses forêts que doivent remplacer des champs fertiles, des cités populeuses, riches et commerçantes. D'après cette esquisse du caractère des Gaulois et des Germains, il est aisé d'apprécier les bienfaits de ce christianisme abhorré de Julien qui s'apprêtoit à l'anéantir, d'apprécier les heureux changemens que cette religion amena sur la surface de la terre.

Le nouvel *Auguste*, qui se vantoit de pra-

tiquer les austères maximes de la République romaine, rappela, sous ses drapeaux, des individus qu'elle eût rougi de compter au nombre des défenseurs de l'état, rappela tous les légionnaires qui, s'étant dispersés depuis la mort du tyran Magnence, infestoient les grandes routes, et qui, par leurs brigandages, s'étoient rendus indignes du nom de soldats; mais de tels hommes méritoient d'être les protecteurs d'une telle cause. En cette conjoncture, imposant silence à l'honneur, il crut pouvoir profiter du service de ces hommes accoutumés au vol, au meurtre, à tous les excès de la licence.

Vers les commencemens du printemps, Julien apprit la nouvelle d'un échec qui l'accabla de tristesse, échec dont les résultats pouvaient entraîner les événemens les plus fâcheux pour lui, et déranger ses progrès ultérieurs, en le retenant dans ce pays. Une troupe d'Allemands, sortis des états de Vado-maire, ravageoient les frontières. Craignant qu'ils ne rallumassent le feu, mal éteint, de la guerre, il fit, pour châtier les agresseurs, partir un certain comte Libinon avec les Celtes et les *Pétulans*. Parvenu bientôt en un lieu que l'on croit être Seckingen, sur la rive

360. droite du Rhin , Libinon fut aperçu de loin par les Barbares qui se tenoient embusqués. Ce général, les ayant attaqués imprudemment, tombe un des premiers, percé de coups, dans la chaleur de l'action. Cette mort, inspirant aux ennemis une nouvelle hardiesse, et enflammant les Romains du desir de la vengeance, un combat opiniâtre s'engage entre les deux peuples. Les Romains sont renversés, et s'éloignent après avoir eu quelques-uns des leurs de tués ou blessés.

Parce que les vainqueurs étoient les sujets de Vadomaire, il falloit perdre ce roi, couvrir cette injustice de spécieux prétextes, et noircir Constance aux yeux des peuples, en calomniant cet empereur. En ce temps, les sujets dispoient, dans la Germanie, de leurs bras, de leurs armes, et sans prendre aucun ordre que de leur audace, s'associoient entre eux pour s'embarquer dans une expédition, ou pour tenter un coup de main. Julien ne l'ignoroit pas : cependant, il fit aussitôt répandre, en tous lieux, le bruit que son cousin avoit engagé Vadomaire d'attaquer les frontières des Gaules. Ammien lui-même se méfie beaucoup de cette assertion (1) qu'au-

---

(1) Si l'on doit ajouter foi à la seule renom-

cun fait ne confirme, et que les historiens, par conséquent, ne devoient pas nous présenter comme certaine. On supposa qu'un officier du Roi Germain ayant été arrêté, on avoit trouvé sur lui une lettre adressée à Constance, lettre qui renfermoit ces mots injurieux :  *votre César n'a point de règle* : ce même Vado-  
 360.
   
 maire appeloit souvent Julien, *Seigneur, Auguste et Dieu*, titres qui ne faisoient honneur ni à celui qui les donnoit, ni à celui qui les recevoit avec plaisir.

D'après le récit embarrassé d'Ammien, on jugera, sans peine, que l'usurpateur se deshono-  
 ra par une insigne lâcheté, par une insigne perfidie. Il ne regardoit la sûreté des provinces, et la sienne propre, comme assurées (1),

---

mée, *si famæ soliùs admittenda est fides*. ( Am., lib. XXI, cap. III, p. 267. ) Que l'on sente la valeur de ce *si* énoncé par Ammien-Marcellin, et l'on sera indigné de ce que les historiens modernes parlent, avec tant d'assurance, d'un fait pour le moins douteux. Libanius, Julien, Zosime, voilà donc les *seuls* hommes qui avancent ce fait : raison de plus pour augmenter la juste défiance de la postérité.

(1) *Eum incautum rapere festinabat, ut*

260. qu'en se débarrassant d'un souverain qui demeurait sans défiance, à l'abri d'un traité, sous la protection des Romains, mais dont la puissance lui causait de l'ombrage. Il chercha donc les moyens de le faire enlever, sans craindre de violer, en pleine paix, toutes les lois des nations. Tryphon, usurpateur du trône de Syrie, attirant, dans ses pièges, Jonathas, sous les dehors de l'amitié, pour consommer la plus noire trahison, Tryphon est un objet d'horreur pour la postérité, et Julien (seul prince qui soit privilégié en fait de crimes), loin d'exciter quelque sentiment d'indignation, est loué du succès d'un aussi exécrationnable stratagème : il est loué, tandis qu'Ammien s'abstient prudemment et vertueusement de tout éloge.

Julien confia le soin de sa vengeance à un certain Philagre, le fit partir, en lui remettant un papier cacheté, et lui ordonna de ne l'ouvrir, de n'en prendre lecture qu'au moment où Vadomaire seroit

---

*securitatem suam provinciârumque locaret in tuto.* (Am. lib. XXI, c. III, p. 268.) Un héros, pour obtenir ce double but, ne pouvoit-il pas recourir à d'autres armes qu'à celles de la trahison ?



en-deçà du Rhin. Le roi Allemand avoit coutume de visiter les Romains, ses alliés, et d'en recevoir, chaque fois, un accueil amical. Ayant, un jour, passé le fleuve, il se rendit à un festin auquel Philagre étoit également invité. Dès que l'agent du nouvel *Auguste* aperçoit ce malheureux convive, il s'éloigne un moment, et prend communication des ordres donnés par écrit. Informé de ce qu'il doit faire, cet agent s'assied tranquillement à table, se possède avec art : à la fin du repas, Vadomaire est saisi, transporté dans le camp, et relégué, par Julien, au fond des Espagnes, expédient, sinon honorable, du moins très-commode, pour se défaire d'un ennemi qui inspire de l'effroi. Si la trahison du monarque Allemand étoit si notoire, pourquoi ne pas l'en convaincre aux yeux de tout l'empire ? Pourquoi s'en venger par une autre trahison plus affreuse ? Parce que le panégyriste Libanius masque l'horreur de cette action par des sophismes, faut-il regarder comme un stratagème admirable un trait de scélératesse ? Sommes-nous obligés d'être les héritiers des vils sentimens de ce froid déclamateur ?

360. Valentinien, dans la suite, rappelant Vado-  
maire de l'exil, pour le consoler d'un  
injurieux traitement, lui décerna le titre  
de duc de la Phénicie. Les prétendues lettres  
écrites à ce roi par Constance, ces lettres  
que Julien sema, avec tant d'affectation,  
dans les Gaules, et sur toute la route jus-  
qu'à Sirmium, sont vraisemblément son ou-  
vrage, et nous paroissent la ressource d'un  
ambitieux qui a besoin de s'aider de l'im-  
posture. La preuve en est qu'Ammien lui-  
même regarde ces lettres, à-peu-près, comme  
apocryphes. Quand on a arboré l'étendart  
de la révolte, on use de tous les moyens  
capables d'irriter la multitude contre le  
maître que l'on veut détrôner. Nous avons  
vu ces odieux moyens (condamnés aujour-  
d'hui que la morale a recouvré ses droits),  
employés avec le plus désastreux succès. Les  
passions étant les mêmes dans chaque siècle,  
pourquoi ne pas les juger de la même  
manière?

Ce bel exploit, enorgueillissant son au-  
teur (1), rien ne l'arrêtant plus, il se dis-  
pose à fondre sur les Barbares qui avoient

---

(1) *Hocque elatior Julianus.* (Am., p. 268.)

battu Libinon. De peur que le bruit de son 360.  
approche ne se répandît, et qu'ils n'allas-  
sent chercher un refuge en des lieux éloi-  
gnés, il passe le Rhin, pour la cinquième et  
pour la dernière fois, dans le profond silence  
de la nuit, entoure les Allemands qui ne se  
défioient de rien. Ils se réveillent en sursaut,  
au bruit des armes. Tandis qu'épouvantés  
ils regardent l'horrible appareil qui les en-  
vironne, le Prince se jette impétueusement  
sur les Barbares, et en tue quelques-uns (1).  
Cette espèce d'exécution militaire terminée,  
il se laisse fléchir par les prières des Alle-  
mands, qui lui livrent leur butin et les  
transfuges.

L'ambition et de hautes destinées appe-  
loient, sur un plus vaste théâtre, le con-  
quérant qui, satisfait d'avoir rendu son  
nom plus formidable, revint à Bâle. Avant  
de marcher contre son bienfaiteur, il pré-  
para, dans cette ville, une nouvelle scène,  
dernière et terrible épreuve imaginée pour  
enchaîner les troupes à sa fortune, pour  
ranimer la chaleur de l'enthousiasme parmi

---

(1) *Celeritèr involavit, et quosdam occidit,*  
(p. 269.)

360. elles, en leur annonçant ses projets d'invasion. Malgré les transports de zèle et de dévouement qu'elles avoient fait éclater, à Lutèce, il ne se tenoit pas assuré de leur fidélité (1). S'étant, en secret, rendu Bellone favorable par des sacrifices (2), il réunit les légions dans une plaine, et monté sur un tertre, profère un long discours, caresse les soldats, flatte adroitement leur orgueil, se reconnoît redevable à eux de la puissance suprême, les sollicite vivement de se vouer, par un serment solennel, à la destinée de celui qu'ils ont nommé empereur. Voici les traits les plus frappans de ce discours, teint des couleurs de la morale, de la philosophie et d'une ambition effrénée.

« *Si j'étois obligé de rendre compte de  
» ma conduite à d'autres qu'à ma cons-  
» cience, juge souverain et incorruptible de*

---

(1) *Incertusque de militum fide.* Nous avons déjà fait, plus haut, cette citation; mais, peut-être n'est-il pas inutile de la reproduire.

(2) *Placata ritu secretiore Bellona.* Il fait secrètement ce sacrifice; mais, encore chrétien dans sa harangue, il parle de *Dieu* seulement. (Id., id.)

» *mes actions , je serois toujours prêt à jus-* 360.  
 » *tifier mes intentions , et à prouver que je*  
 » *n'aurois rien entrepris que ce qui peut vous*  
 » *être utile à tous ; assurez-moi par serment*  
 » *« de votre fidélité ; gardez-vous de donner*  
 » *sujet de plainte à aucun particulier. (1) »*

Il dit : tous, officiers et soldats, après avoir recueilli ses paroles aussi religieusement que celles d'un oracle, l'appellent *grand et illustre général, l'heureux vainqueur des nations et des rois* (2). Tous,

(1) Traduction de Lebeau.

(2) L'historien du *Bas-Empire* ajoute ces mots, sans doute empruntés d'Eunape, *le favori des dieux*. Mais cette louange est absurde, puisque la plupart de ces légionnaires étoient attachés au christianisme, puisqu'Ammien nous avertit que Julien avoit *secrètement* sacrifié à Bellone, puisque, dans le discours du prince, on lit ces mots, *deo vobisque fautoribus*. Voici d'ailleurs le contenu de ces louanges militaires textuellement exposé : « *magnum elatumque ducem , fortunatum domatorem gentium appellans et regum.* » (Am., lib. XXI, p. 270.) On voit qu'il n'y est pas question du *favori des dieux*, ci qu'une pareille louange, dans la bouche des soldats chré-

860. portant la pointe de leurs épées sur la tête, jurent de le suivre par-tout, de répandre, s'il le faut, à son service jusqu'à la dernière goutte de leur sang, et le jurent en proférant d'effroyables cris et en frappant sur leurs boucliers.

Dans ce mouvement universel des esprits, les officiers s'empresent de prêter ce serment exigé avec un si menaçant apprêt; mais l'intrépide Nebride reste immobile et muet. Seul, contre tant de milliers d'hommes, dans le feu des injures, des menaces, il refuse de prêter ce serment, et de se parjurer. Rien ne l'intimide : la vertu, dans cette position si terrible, lui suggère d'éloquentes objections. Ce héros de la fidélité, dont Julien connoissoit les tendres sentimens pour Constance (1), mais que, de propos délibéré,

tiens, eût été une véritable apostasie. Plus d'une inconvenance historique de cette nature nous a frappé dans les auteurs qui ont écrit sur Julien.

(1) On démêle qu'Ammien, admirant Nébride, approuve cette résistance. . . . . L'historien dit :  
*« Contra Constantium nequaquam se constringi  
 » posse commemorans, cujus beneficiis obliga-  
 » tus erat crebris et multis. »*

Julien offroit lâchement à l'aveugle rage des <sup>360.</sup> troupes , ce héros , poursuivi par les soldats , qui vouloient le tuer , courut se précipiter au pied du prince qui alors daigna le couvrir du manteau impérial. Quelques heures après , le malheureux préfet du prétoire , toujours en danger de se voir arracher la vie , se rend au palais , se prosterne devant Julien , et réclame , en cette attitude suppliante , le gage accoutumé de la bienveillance et de la protection , c'est-à-dire la faveur de baiser la main de son général , qui répond froidement à Nébride : *« Eh ! Quel honneur ré-  
» serverions-nous à nos amis ? Retire-toi  
» où tu jugeras à propos , on ne te fera  
» aucun mal. »* Quelle atroce manière de faire grâce ! Aipsi , avant de commettre , ou ( ce qui pour un souverain est à-peu-près la même chose ) , de laisser commettre un acte de barbarie , Julien fait solennellement précéder cet acte d'un appel à sa conscience qui , certes , n'étoit pas un juge très-incorruptible , puisqu'elle ne se reproche point d'avoir compromis l'existence d'un brave officier , puisque , s'écartant de ses devoirs de général , il ne songe nullement à

360. châtier les soldats de leur cruelle insubordination.

Libanius, prouvant, par son exemple, que la philosophie ne rend pas toujours les écrivains très-sensibles, ne rougit pas de dire à ce sujet : « Un certain homme, ou » plutôt *un demi homme*, mérita de perdre » la main, lui qui eut le front d'aller chier » cher un asyle auprès d'un prince qui, tout » le premier, auroit dû le frapper (1). » Cette phrase fournit, au moins, quelque idée de l'aménité, de la modération du rhéteur qui voudroit faire de son *Achille* (2) un vil assassin. Gibbon, sans produire le passage en entier, Gibbon laisse un libre

---

(1) *Nebridius quidam vir, seu potius semi vir*. La traduction latine ne rend que très-imparfaitement ces mots du texte grec *αιμις ανδρωπιος*, Libanius ajoute, de son propre chef, que le préfet du prétoire appelloit barbares tous ceux qui prêtoient le serment à Julien.

(2) Expression favorite de Libanius, pour désigner son héros. Voilà à quels excès de délire, d'inhumanité, mène l'enthousiasme ! A la manière dont Lebeau raconte le fait, on diroit qu'il partage aussi cet affreux délire.



cours à son indignation, et s'exprime ainsi 360.  
à ce sujet. Le sophiste d'Antioche, « avec  
» une fureur de sauvage, insulte Nébride,  
» dius, approuve les soldats, et blâme presque  
» que l'humanité de Julien. » (1) Quelle  
humanité dérisoire ! Et c'est le flatteur, le  
sauvage Libanius que les historiens français  
consultent comme un oracle ! Aussi l'action  
de cette soldatesque furieuse paroît toute  
naturelle à la plupart d'entre eux. Dans  
leurs ouvrages informes, sous le rapport de  
la vérité historique, Nébride n'est qu'un  
audacieux, et le prince, qui insulte ce brave  
officier, conserve toute sa réputation de clémence.  
Des périodes nombreuses, cadencées, qui retentissent des mots de *valeur*,  
*d'équité*, de *magnanimité*, d'*héroïsme*, suf-

---

(1) Gibb., Hist. de la Décad., t. V, p. 325.)  
Tous ces détails sont omis dans l'histoire du *Bas-Empire*. — Avant l'historien anglais, le savant de Tillemont avoit senti l'indignité de ces paroles, et il s'en explique avec toute la douceur, toute la modération d'un honnête homme : « une fidélité  
« si généreuse ne méritoit pas que Libanius traitât  
« Nébride d'efféminé. »

(Hist. des Emp., t. IV., p. 460.)

360. firent pour dépayser leurs cœurs , et ces foibles yeux se laissent continuellement éblouir par l'éclat d'une fausse vertu. A ce prix , le crime se maintiendrait , sur la terre , en possession des hommages de la postérité.

Les affaires de la Gaule étant heureusement terminées , Julien , délivré de toute inquiétude , tenant en bride les Barbares par de fortes garnisons , réparties dans les places frontières , nomma Salluste préfet de cette contrée , et pourvut aux besoins de l'administration intérieure. Ensuite , il se mit en marche , vers les commencemens de l'automne , à la tête de vingt-trois mille hommes d'élite , pour forcer la fortune , les armes à la main , et pour renverser du trône son parent , son bienfaiteur , ce Constance qui pécha par un excès de confiance , en la vertu d'un orphelin.

Avant de se révolter , lorsque cet orphelin , décoré de la pourpre des Césars , avoit les communications libres avec toutes les provinces de la domination romaine , ses finances étoient toujours délabrées , l'Empereur et ses principaux officiers négligeoient de payer la solde des troupes ; mais depuis

que Julien a usurpé le titre d'*Auguste*, 36., depuis que toutes les communications sont interceptées, depuis que les Gaules, naguère épuisées, qui respirent à peine des malheurs qui les ont précédemment appauvries, depuis que les Gaules forment son unique ressource, l'argent ne lui manque point ; les plaintes cessent, et la paie n'est jamais arriérée. Avant de s'embarquer dans son expédition, il distribue aux légions cette solde qu'il attendoit autrefois inutilement.

La marche du rebelle fut aussi rapide, aussi dérobée que son entreprise étoit téméraire, oui téméraire, quoiqu'on soutienne communément la thèse opposée. Ici, le silence trahiroit la vérité ; Ammien ne la trahit point cette vérité (1) déguisée par les au-

---

(1) *Temerè se fortunæ commisit ambiguæ.* ( p. 270. ) Cette déclaration est claire et précise. Le sentiment de Saint Grégoire de Naziance se trouve, comme on le voit, en harmonie avec celui de l'auteur payen. Et cependant, faute d'avoir rapproché ces deux témoignages ; avec quelle pitié on a parlé du Saint ! Ses raisonnemens sur les opérations militaires du Prince ne nous semblent pas moins judicieux que solides.

361. teurs modernes. Oui , l'usurpateur alloit affronter le péril , sans calculer les chances de la fortune , alloit l'affronter en aveugle , en chef d'aventuriers , sans considérer la puissance formidable du souverain légitime , sans assurer sa retraite en cas de revers. Si nous admirons l'audace d'une telle entreprise , nous ne saurions estimer le jugement du personnage qui la conçut. Appréhendant que les peuples , à l'aspect du petit nombre de ses troupes , ne vinssent à le mépriser , il les partagea en trois corps , ne réservant auprès de lui que trois mille hommes. Il desséminoit ainsi sa petite armée , afin d'en grossir l'apparence , et de remplir de terreur les pays qu'il se préparoit à traverser. Un de ces corps se dirigea vers la Rhétie , un autre vers l'Italie septentrionale ; tous les deux , au besoin , devoient se replier et le rejoindre dans la Pannonie. Pour lui , s'enfonçant dans la forêt Marciane , il se déroba presque aux regards de l'univers ; mais la renommée , qui devançoit ce prince , le servit d'abord au gré de ses desirs. Elle avoit répandu , au loin et par-tout , la nouvelle que Julien , vainqueur des rois et des nations , s'ébranloit à la tête d'une armée

innombrable. Ayant atteint l'endroit où le 351.  
Danube est navigable, il monta, avec sa poignée d'hommes, sur des barques qu'un heureux hasard lui fit trouver, et passa devant les villes sans être connu.

Ce prétendu vainqueur des nations étoit devenu d'autant plus terrible, qu'on l'attendoit par-tout, et que par-tout on ignoroit de quel côté le danger viendrait à fondre. Au seul bruit de sa marche, les préfets du prétoire, Taurus et Florence s'enfuirent, tant la peur égardoit leur esprit. Le comte Lucilien, qui commandoit en Pannonie, effrayé de la prochaine arrivée de l'agresseur, tâcha de rassembler, à la hâte, les soldats dispersés dans les garnisons : Julien ne lui en donne pas le loisir. Nous ne répéterons point que six de ses guerriers, postés dans un défilé, en repoussèrent deux mille ; nous omettrons cinq ou six aventures merveilleuses, parce que l'histoire n'est pas un roman, parce qu'Ammien ne parle nullement de ces aventures qu'il n'auroit pas omises, si elles eussent été avérées (1).

---

(1) M. De Tillemont s'étoit moqué de beaucoup d'aventures que plusieurs historiens décrivent comme certaines, entr'autres de celle-ci : « *Libanius*

361. Un récit incontestable, c'est que le téméraire agresseur, étant non loin de Sirmium, s'élance de sa barque, dans l'obscurité de la nuit, fait partir aussitôt Dagalaïphe, avec des troupes armés à la légère, pour sommer Lucilien, et le contraindre de se rendre à cette sommation. Le comte dormoit, lorsque, arraché, tout-à-coup, des bras du sommeil, par un bruit extraordinaire, il se vit entouré d'une foule d'hommes inconnus. Il obéit à des ordres intimes si impérativement. On le place sur le premier cheval qui se rencontre, et on l'amène au prince comme un captif de peu d'importance. Lucilien, ayant obtenu la permission *d'adorer la pourpre* (1), se

---

» parle, mais en orateur, de six hommes qui  
 » donnèrent l'épouvante à deux mille, de cette  
 » guerre que Julien termina sans combat; quoi-  
 » que tout le monde fût en armes contre lui. »  
 (Hist. des Emp., tom. IV, p. 462.).

(1) *Adorandæ purpuræ*. Lebeau traduit ces mots par « *baiser sa robe* ; » mais il nous semble qu'adorer la pourpre, étant des expressions consacrées, il faut conserver scrupuleusement ces expressions qui peignent le cérémonial pratiqué à la Cour des Empereurs romains.

rassure, et s'enhardissant, dit, avec plus de 361.  
franchise que de politique : « *Empereur,*  
» *vous vous êtes témérairement engagé, avec*  
» *une poignée d'hommes, dans une entre-*  
» *prise périlleuse.* » L'irritable Julien lui  
répond avec amertume : « *Réserve pour*  
» *Constance tes prudens avis : je t'ai présenté*  
» *la pourpre, non pour recevoir tes con-*  
» *seils, mais pour que tu cessasses d'avoir*  
» *peur.* (1) » Cette amère ironie auroit bien  
eu son mérite, si elle n'avoit pas été fondée  
en raison.

Sans plus tarder, Julien se porte sur Sir-  
mium où il entre sans coup férir, la plus  
grande partie des citoyens le prenant pour  
l'Empereur. Le lendemain, après avoir célé-  
bré, dans cette ville, des jeux publics, il alla  
se saisir lui-même du Pas de Sucques, situé

---

(1) Nous avons rendu littéralement cette ré-  
ponse : « *hæc verba prudentia serva Constantio.*  
» *Majestatis enim insigne non ut consiliario tibi,*  
» *sed ut desinas pavere porrexisti.* » Lebeau traduit  
ainsi : « *gardez pour Constance vos sages avis :*  
» *ce n'est pas pour vous autoriser à me faire des*  
» *leçons, c'est pour calmer vos craintes que je*  
» *vous donne des marques de clémence.* »

361. entre le mont Rhodope et le mont Hémus , pas qui sépare l'Illyrie de la Thrace. Le prince confia le soin de garder ce poste important à Névitte , un de ses généraux les plus affidés , les plus dévoués à sa personne.

Après cet événement , l'usurpateur se rendit à Naïsse où , ayant mandé Aurélius-Victor , estimé universellement pour sa probité , pour ses lumières , il le nomma gouverneur de la seconde Pannonie , et lui fit ériger une statue d'airain. Julien avoit été accueilli , dans Sirinium , avec toutes les démonstrations de la joie , par le peuple et par les soldats qui , tenant des flambeaux à la main , semant des fleurs sur son passage , le nommant *Auguste* et *seigneur* , le conduisirent jusque dans son palais ; mais cette joie étoit plutôt l'effet de la surprise , de la frayeur , que l'effet d'un sentiment naturel d'affection. Tous les cœurs n'étoient pas détachés de Constance. Parmi ces troupes qui s'étoient livrées à de si grands-transports d'alégresse , on comptoit deux légions qui , revenues de ce premier étonnement , ne surent pas assez dissimuler un mécontentement louable dans ses motifs. Le conquérant , à qui leur fidélité devenoit sus-



pecte (1), les envoya dans la Gaule, en 361. alléguant le prétexte d'une nécessité urgente. Ces deux légions, redoutant les pénibles fatigues d'un long voyage, redoutant les féroces Germains, partirent avec regret. On leur prête de semblables idées, sans doute pour diminuer le prix de leur attachement à Constance, le seul maître que ces légions dussent reconnoître. En entrant dans Aquilée, elles s'emparèrent de cette ville forte, entourée de remparts inexpugnables, s'y renfermèrent; et secondées par le peuple qui aimoit Constance (2), elles garnirent les tours de tous les instrumens de guerre, se montrant décidées à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

---

(1) *Suspectæ adhuc fidei.* (Amm., pag. 278, *adhuc!*) La fidélité des habitans de Sirmium n'étoit guère plus assurée.

(2) *Juvante indigenâ plebe cui Constantii nomen erat tunc etiam amicum.* (Amm.) Nous sommes obligés de multiplier les citations, parce que, disputant le terrain pied à pied, nous avons besoin d'appui. Nos historiens modernes, voulant que l'enthousiasme soit universel, raient du tableau de l'histoire ces traits honorables pour Constance.

261. Les soldats prirent ce parti à la persuasion de leur chef Nigritin, que l'on traite d'*esprit remuant et séditeux* (1). Tenir à son serment, obéir au souverain légitime,
- 

(1) Ammien, quoiqu'intéressé, par principe de religion, au triomphe de Julien, témoigne plus de réserve. Il se borne à dire *auctore et incitatore Nigritino*. Lebeau transforme en séditeux un sujet fidèle, et il érige en grand homme l'auteur même de la sédition ! La plupart de nos écrivains sont aveuglés par une semblable erreur. Qu'eussent-ils donc pensé d'un prince qui, dans leur propre patrie, eût armé contre leur monarque ? D'un autre côté, qu'eussent-ils pensé d'un officier-général qui auroit conservé à ce monarque malheureux des régimens et une bonne place forte ? Certes, ils n'eussent point qualifié de *séditeux* cet officier-général ; ils ne l'eussent point regardé comme un esprit remuant, lorsqu'il persistoit dans l'obéissance, lorsqu'il y ramenoit ses soldats. On ne sauroit avoir deux poids, deux mesures. Ce qui seroit louable de nos jours, l'étoit du temps de Constance ; et d'après cette règle invariable, les noms de Nébride et de Nigritin résistant, combattant au nom et sous les auspices de leur souverain, doivent être transmis à la postérité avec des épithètes plus honorables.

épouser sa querelle , sa défense , est-ce donc <sup>361.</sup> là une conduite blâmable ? La vertu est une , la même dans tous les siècles , et prescrit les mêmes devoirs , les mêmes sacrifices. Que les auteurs payens essaient de flétrir cette conduite , c'est une conséquence immédiate de leur fanatisme : en déprimant l'héroïsme de la fidélité , ils prennent à tâche de couvrir l'infidélité du restaurateur de leur religion. Mais , comment des historiens qui vivoient au sein d'une monarchie , osent-ils se déclarer les complices de la révolte , et flétrir un homme qui , du vivant de son prince , la combat généreusement ? Ici , il ne faut s'en rapporter qu'au témoignage de sa propre conscience. Quiconque défend l'autorité légitime a droit à l'estime , à l'admiration de la postérité. Outrager la mémoire de Nigritin , c'est livrer la vertu au pouvoir de la tyrannie , la justice entre les mains de l'injustice , et subvertir la morale des peuples. Ce n'étoit point à Julien , non plus qu'aux Gracques , à se plaindre de la sédition (1) ,

---

(1) *Quis tulcrit Gracchos de seditione querentes ?* (Juv.).

361 et encore moins à des écrivains modernes nés pour propager une toute autre doctrine, et non pour corrompre les saines maximes de la politique.

La prise d'Aquilée changeoit entièrement la position du vainqueur des Germains : aussi mit-il tout en œuvre pour regagner ces deux légions qui l'arrêtoient dans son essor. Les promesses, les voies de séduction, tous les genres de flatterie furent employés infructueusement (1); ces légions per-

(1) *Impensiore studio sibi sociare, vel fraude, vel diversis adulationum generibus, properabat fraude!* Sans doute que Julien vouloit leur persuader que l'empereur étoit mort, quoiqu'il fût alors plein de vie. Tout ce qui est capable de nuire à la réputation du héros, on l'écarte discrètement. On affoiblit, autant qu'il est possible, son caractère dissimulé, ses ruses coupables, ses fourberies. Voici quel correctif, suivant sa coutume, Lebeau imagine : « *on tenta d'abord, dans une conférence, de ramener les assiégés à l'obéissance.* » Ammien ne dit nullement cela; Ammien s'enonce, comme il est facile de s'en convaincre, d'une toute autre façon : nous le remarquons à sa louange, on s'aperçoit que pour

sévérèrent opiniâtrément dans leur résolution, et se préparèrent à une vigoureuse résistance. Il fallut que Julien rappelât Jovin de la Norique, et réunît toutes ses troupes disponibles, afin d'assiéger Aquilée. Cette ville ne capitula qu'après la mort de Constance, lorsque son successeur étoit à Constantinople, et, depuis quelque temps, paisible possesseur de l'empire.

De Naïsse, l'injuste agresseur écrivit, au sénat de Rome, une lettre pleine d'invectives, non-seulement contre son cousin, mais encore contre son oncle Constantin que le prince rebelle accusoit d'avoir avili les faisceaux et la robe consulaires, en les remettant entre les mains des Barbares : accusation insensée (1), et faite légèrement par un prince qui, dans ce temps même, s'inquié-

---

ce vertueux payen, Constance est encore le maître légitime. Nous le prouvons, tant de faits, qui paroîtront véritablement nouveaux à plus d'un lecteur, se trouvent néanmoins consignés dans les auteurs idolâtres. Est-ce notre faute si cette nouveauté causera quelque surprise?

(1) *Insulsè nimirum et leviter.* (Ann., lib. XXI.).

361. tant fort peu d'être conséquent, pourvu qu'il se satisfît, élevoit à la dignité de Consul, le goth Névitte, homme *mal ébauché, grossier, cruel* (1), bien inférieur, pour la naissance, pour le mérite, aux sujets que le premier Empereur Chrétien honora des plus hautes marques de son estime. Julien se montroit aussi injuste à l'égard des morts qu'à l'égard des vivans. Telle fut toujours la politique d'un factieux, de s'élever contre les novateurs, en ébranlant les fondemens de l'État, de se plaindre des abus, à l'instant où il se livre aux plus violens excès, de promettre les emplois, les dignités, soit dans le civil, soit dans le militaire, au mérite seulement et à l'ancienneté de service, lors-

---

(1) *In consulatu junxit Nevittam... Inconsummatum et subagrestem... In potestate celsâ crudelém.* (id. id.) Nevitte fut nommé collègue du sophiste Mamertin. Constance avoit désigné consuls Taurus et Florence qui furent proscrits au lieu d'être mis en possession de cette dignité. Nous avons rendu cette épithète *inconsummatum*, quoi qu'ordinairement on la supprime. Elle est cependant très-expressive.

que son choix s'est déjà irrévocablement fixé <sup>361</sup> sur les hommes les plus indignes (1).

Le paganisme, qui régnoit dans le sénat de Rome, n'y avoit point altéré les principes de la décence et de l'honneur. Le préfet Tertulus, ayant donné lecture de cette lettre choquante, les Sénateurs s'écrièrent, d'une voix unanime, comme si Julien eût été présent : « *Prince, témoignez plus de respect pour l'auteur de votre fortune.* » Cet ami

---

(1) « *Neque civilis quisquam judex, nec militæ, alio quodam præter merita suffragante.* » Julien ne vouloit point qu'une brigade clandestine ravît les honneurs. Tel fut l'engagement solennel qu'il avoit pris dans les Gaules devant son armée rebelle : tel fut toujours le langage tenu par les hommes qui préparent une révolution. Ces promesses spécieuses, ce langage hypocrite séduisent quelques historiens modernes, encore plus que les légions ne furent séduites elles-mêmes. De l'aveu d'Ammien, l'empire n'eut pas lieu de s'applaudir des choix de Julien; mais les sophistes s'en applaudirent beaucoup, la plupart des emplois lucratifs leur étant dévolus. Qu'un ambitieux possède la corne d'abondance, il la communiquera ou la brisera, suivant les intérêts de sa politique.

161. de la sagesse , qui prêchoit continuellement l'oubli des injures , ne pardonna point au sénat cette courageuse franchise , et le punit tout entier , dans la personne de Tertulus lequel fut destitué de la place de préfet du Prétoire.

Sans chercher à démêler les vues de Julien , nos historiens ne tarissent point sur les louanges qu'ils accordent à sa libéralité , à son impartialité et à ses vertus. Ils ne mettent aucune restriction à ces louanges , quoiqu'Ammien ne manque pas d'y en mettre. Ils ne veulent point que leur héros ait été *injuste* , quoique cet historien le dise affirmativement (1) , dans un grand nombre d'occa-

---

(1) *Litesque audiens controversas ,... maximè municipalium ordinum ,... injustè plures muneribus adnectebat.* Cet adverbe *injustè* fait du mal aux admirateurs du héros : ils le suppriment. Lebeau , qui ne supprime point cet adverbe , en tempère la rigueur en le paraphrasant ainsi : « On remarque qu'il pou-  
 » soit *trop loin* le système de réduire tout au droit  
 » commun , souvent même *aux dépens de la justi-*  
 » *ce.* » Il étoit plus simple d'écrire que Julien assu-  
 jettissoit *injustement* plusieurs villes aux charges  
 publiques. Tillemont a dit : « Ammien avoue que



sions. Ils nous le dépeignent, sous l'emblème 361 de Thémis, tenant les balances de la justice, sans jamais les faire pencher plus d'un côté que de l'autre, ce qui n'est pas toujours vrai, comme nous le prouverons dans la suite.

Déjà cette lueur de prospérité commençoit à éblouir les yeux du prince rebelle. Auparavant, enveloppé, concentré dans sa dissimulation, il se montrait quelquefois avec les dehors de la vertu ; cette dissimulation même sembloit accroître l'énergie de son ame, et en tenir les ressorts tendus. Déjà il se contraignoit beaucoup moins. Différent de ce qu'il avoit paru être dans les Gaules, son cœur s'enfloît d'orgueil (1). En ce pays, il n'avoit osé s'abandonner aux impressions de la haine contre le christianisme, par ménagement pour un peuple dont les secours lui étoient si nécessaires ; mais en se rapprochant de la patrie des dieux, du centre de l'idolâtrie, Julien, ayant captivé

---

*Julien faisoit des injustices pour corriger celles des autres.* » Hist. des Emp., t. IV, p. 463.

(1) *Jamque altiùs se extolliens.* (Amm., p. 277.).

361. l'esprit des soldats Gaulois , éloignés de leurs femmes , de leurs enfans , de tous les objets capables d'entretenir , d'allumer le zèle de la religion , Julien crut désormais n'avoir plus besoin de prudence , ni de ces timides ménagemens qui contrarioient ses sentimens d'antipathie et de fanatisme.

A son entrée dans l'Illyrie , il abjura donc publiquement le christianisme , et en l'abjurant , devint tout autre de ce qu'il avoit été jusqu'à cette fatale époque. Ce fut , selon Julien , le plus beau jour de sa vie , que celui où il retourna , disoit-il , au culte des dieux de ses pères ; et pourtant , à dater de ce jour , on voit baisser son génie et s'effacer l'éclat de ses qualités naturelles. Ammien , intéressé à rendre recommandable le restaurateur des temples du paganisme , le vengeur de la majesté de Jupiter et de Mars , Ammien lui-même ne nous laisse point ignorer ces vérités sur lesquelles on a jeté , depuis , un voile officieux. Se démasquer si inopinément n'étoit pas une témérité moins grande que de braver , avec une poignée de soldats , la puissance presque intacte de l'Empereur. Si la mort n'eût pas fait descendre précipitamment Constance dans la tombe , l'usur-

pâteur alloit s'aliéner tous les chrétiens qui 361.  
formoient la majorité de la population romaine. Aucune de ces réflexions ne se présentèrent à son esprit, ou plutôt, en s'y présentant, ne furent capables de le retenir.

Ne pouvant modérer les élans de sa joie, il rendit compte en ces termes, à son oncle maternel, le Comte d'Orient, de la plus honteuse apostasie : « *Nous honorons ouvertement les dieux. La plus grande partie de mon armée professe, comme moi, la vraie religion. Nous avons offert plusieurs hécatombes en actions de grâces. Les dieux m'ordonnent de rétablir leur culte dans sa pureté. Je leur obéis de tout mon cœur. Ils me promettent de grandes récompenses, si je travaille avec zèle.* » Dès-lors, il manifesta une inimitié implacable contre les chrétiens : dès-lors, il les appela *Galiléens, impies, athées*. Les idolâtres furent désignés par l'apostat sous le nom antique d'*Hellènes* (1).

---

(1) On comprenoit anciennement les diverses peuplades de la Grèce sous la dénomination générique d'*Hellènes*. Julien, passionné pour les mœurs, pour les usages des Grecs, applique cette

361. Ce style , ce ton inspiré , la philosophie ne balancerait pas à les mépriser souverainement dans tout autre personnage ; elle qui se vante de combattre , de flétrir les imposteurs , dérogeant à ses principes , aimant à s'aveugler, fait une exception en faveur d'un prince apostat. Elle excuse en lui le fanatisme , le délire de la superstition , l'intolérance , parce que ce fanatisme , ce délire , cette intolérance se tournent contre ce même christianisme que dénigre , que déteste , nous ne dirons pas la philosophie , mais le *philosophisme* , car il est une véritable philosophie , trop éclairée pour préférer les épaisses ténèbres de l'idolâtrie à la douce lumière de l'évangile.

Bientôt s'affaiblit la joie de l'usurpateur , et il tomba dans le découragement. Constance ne s'endormoit pas à l'approche de la tempête. Il apprit , à Edesse , que son cousin , maître de l'Italie , de la Pannonie et de l'Illyrie , occupoit le Pas de Suques , et se disposoit à fondre sur la Thrace. Quoiqu'affligé de cette nouvelle , Constance n'en fut point abattu ,

---

dénomination aux payens de toutes les contrées de la domination romaine.

se ressouvenant qu'il avoit toujours réussi <sup>361</sup>. à étouffer les dissensions civiles. Soutenu, ranimé par ce souvenir, il résolut, d'accord avec son conseil, de faire transporter les soldats sur des voitures, afin qu'ils arrivassent, avec plus de célérité, dans la Thrace, pour repousser le danger (1). Le redoutable Sapor,

---

(1) Ces voitures sont nommées par les historiens, *angariæ*, *claviculares*, et par Sulpice-Sévère *rhedæ fiscales*. Le *clavicularis* étoit vraisemblablement réservé au transport des blessés, des infirmes, et au voyage des principaux dignitaires de l'ordre militaire et de l'ordre civil. Les *angariæ* étoient d'énormes chariots qui, dans une nécessité urgente, transportoient rapidement, jour et nuit, des corps de troupes d'une contrée à l'autre. On le voit, rien de nouveau sous le soleil. En 1793, la garnison de Mayence, traversant, à la romaine, nos provinces, tomba, comme la foudre, sur les braves et fidèles Vendéens. Bonaparte fit ainsi, presque magiquement, voler une grande armée des côtes de Boulogne aux rives du Danube, et depuis, ne cessa d'employer ce moyen extraordinaire, compatible seulement avec un gouvernement despotique : il paroît qu'au besoin, les généraux romains requéroient les voitures, les che-

361. comme s'il se fût entendu avec Constance , pour venger la majesté outragée des souverains , rentra dans la Perse , de sorte qu'aucun obstacle ne retenant plus celui-ci en Mésopotamie , il se rendit à Hiéraple , après avoir laissé , dans les villes frontières , le nombre de troupes suffisant pour les défendre (1).

L'armée romaine étant rassemblée auprès de cette ville , l'Empereur lui adressa un discours dont nous ne traduirons que les passages les plus remarquables : « *Julien , à qui j'ai*  
*» confié le gouvernement des Gaules , fier de*  
*» quelques succès obtenus sur des Germains*  
*» à demi armés , Julien , foulant aux pieds*  
*» la justice , a conspiré la ruine de l'état....*  
*» Que tardons-nous ?... Courons éteindre*  
*» le feu de la guerre civile , avant que ce*

---

vaux des particuliers , et que des relais se trouvoient établis , de distance en distance , pour assurer le service public.

(1) Libanius lui reproche d'avoir dégarni les provinces de l'Orient de leurs plus braves défenseurs : « *cùm Orientem lectissimorum militum robore nudasset.* » (lib. Orat. ad Jul. ; gr.-lat.) Mais l'Empereur devait-il complaisamment se priver du secours de ces braves ?

» feu ne se propage.... Oui, le Dieu tout 361  
 » puissant qui nous voit , condamne tou-  
 » jours les ingrats (1). Le fer qu'ils ont ai-  
 » guisé contre nous , se tournera contr'eux...  
 » Je réponds qu'à votre approche, la frayeur  
 » les saisira tellement qu'ils n'oseront sou-  
 » tenir vos regards menaçans , ni votre pre-  
 » mier cri de bataille. » A peine Constance  
 a cessé de parler , que les soldats , parta-  
 géant son indignation , sa colère , agitent  
 leurs lances , et demandent à marcher , sur-  
 le-champ , contre le rebelle (2). Ainsi ,  
 cette nombreuse et formidable armée ne per-  
 sévéroit pas avec moins de zèle dans sa fidé-  
 lité , que les foibles troupes de Julien dans  
 leur révolte.

» Des légions aguerries accouroient des ex-

(1) Lindenbrog, dans ses Observations sur le  
 texte d'Ammien , n'a pu s'empêcher de faire , au  
 sujet de ces paroles de Constance , la réflexion sui-  
 vante : « Julien est justement taxé du crime d'in-  
 » gratitude , *ingritudinis crimine merito nota-*  
 » *tur Julianus.* » Voilà , du moins , un annota-  
 teur , un érudit impartial.

(2) *Petebant se duci protinus in rebellem.*  
 (Amm. , lib. XXI.)

361. trémités de l'Orient , pour l'environner , pour l'écraser ; de son côté , il concentroit ses forces dans l'Illyrie. Guomaire , son ennemi personnel , commandant les Lètes , et le comte Arbétion , à la tête d'un nombreux corps de troupes , marchaient , à grandes journées , et devançoient l'armée principale , pour le combattre , pour le tenir en échec. « *Rome et toute l'Italie , la Macédoine et toute la Grèce étoient déclarées en faveur de Julien* , écrit l'historien du Bas-Empire (1). Ammien n'est pas aussi expéditif que Zosime et Libanius , guides infidèles , et prompts à conquérir des provinces. Rome , par l'organe du Sénat , n'avoit-elle pas , au contraire , proclamé une sorte de neutralité ? Les manifestes du rebelle , et non ses troupes , se répandoient à Corinthe et dans Athènes. Julien étoit si peu maître de ces provinces que , selon Eunape , il ne renvoya le Grand-Prêtre d'Éleusis , dans la Grèce , qu'après la mort de Constance. En le renvoyant , il lui confia de grandes richesses , le charge de restaurer les temples des dieux ,

---

(1) *Hist. du Bas-Emp.*, t. III, livre II.



et de rétablir les ministres des autels dans 36a.  
leurs anciens privilèges (1).

D'Hiéraple, le fils du grand Constantin se rendit à Antioche où il célébra les jeux du Cirque : vers le milieu de l'automne, il quitta cette capitale de la Syrie. Parvenu à Tarse, il eut quelque léger ressentiment de fièvre. Dans l'espoir que le mouvement, occasionné par le voyage, feroit cesser le danger, et raffermiroit sa santé chancelante, il gagna, par des chemins difficiles, la ville de Mopsucrènes, située au pied du mont Taurus; mais la maladie du prince prit subitement le plus grave caractère, et devint incurable. Au bout de quelques jours, il rendit, en ce lieu, le dernier soupir, après avoir sacrifié ses injures à la religion, au bien de l'état, en désignant son cousin pour lui succéder. Un petit nombre de courtisans, à l'instigation de l'eunuque Eusèbe que déchiroient les remords, qui redoutoit la vengeance de Julien, se proposoient secrètement d'élire un autre empereur; le plus grand nombre

---

(1) Cet adroit conspirateur vécut assez longtemps pour être témoin de la destruction du temple d'Eleusis, par l'armée d'Alaric.

301. des personnes attachées à la cour , faisant échouer ce funeste dessein , députèrent à celui qui devenoit le légitime successeur , les comtes Théolaïphe et Aligilde , chargés d'annoncer au nouvel *Auguste* , la mort de son parent , et de le prier de venir , sans retard , en Orient , prendre possession de l'empire.

Quoique les auteurs payens nous dépeignent Constance , comme plus féroce que Caligula , que Domitien et que Commode , lorsqu'il étoit question d'ennemis simplement soupçonnés d'aspirer à la pourpre , quoiqu'ils nous le dépeignent sous les traits d'un prince altier , colère , soupçonneux , intolérant , ils rendent néanmoins justice à ses bonnes qualités , après lui avoir reproché ses vices. Plusieurs de leurs reproches honorent ce prince , entr'autres celui d'avoir été trop attentif à ménager le soldat (1). Du reste , ces auteurs louent , sans restriction , sa tempérance , sa sobriété , sa vigilance , sa chasteté non-équivoque , et à l'abri de tout soupçon. Bien différent de Julien , son ame

---

(1) *In conservando milite nimium cautus.*

fière et grande méprisoit la popularité. Ils louent également sa dextérité à manier un cheval, à le monter, son adresse à lancer un javelot, sur-tout les flèches, et ses connaissances pour tout ce qui concerne le service de l'infanterie.

Ces auteurs lui accordent encore des éloges beaucoup plus flatteurs et plus essentiels. Constance surveilloit l'administration de la justice, avoit les yeux ouverts sur la conduite des juges, prenoit sous sa protection les orphelins de père contre des mères dénaturées ou dissipatrices, n'accordoit aux militaires un grade supérieur que lorsqu'ils avoient passé par les grades inférieurs. Cet Empereur aimoit les bonnes lettres, encourageant ceux qui s'y distinguoient. Il s'amusa quelquefois à composer des vers, ce qui étoit un tort pour un souverain aussi puissant; et il en composa de mauvais, ce qui étoit un plus grand tort, par le ridicule auquel s'exposoit ce puissant souverain. Ne pouvant abolir les combats de gladiateurs, la honte et l'horreur de l'humanité, il déploya toute la rigueur des lois, pour en écarter les soldats qui vendoient ignominieusement leur vie aux entrepreneurs de ces jeux barbares. Il

361. ne goûta jamais d'aucune espèce de fruits. Il fut constamment malheureux dans les guerres extérieures, et constamment heureux dans les guerres civiles. D'après ces notions, n'est-on pas étonné d'entendre répéter que « *ce prince n'est mémorable que par la qualité de fils de Constantin ?* » (1) Dans le sens même de la haine que lui portent la plupart des historiens modernes, il seroit encore mémorable à d'autres titres.

L'idolâtre Julien ne fut, pour nous servir des agréables expressions de Saint-Athanasie, qu'un *petit nuage* (2) qui s'évanouit promptement. L'arien, ou le semi-arien Constance forma, sur l'horizon, un nuage qui ne disparut qu'au bout de vingt-huit années : cette raison explique naturellement la profonde aversion des orthodoxes contemporains ; cette même raison est-elle recevable pour la postérité ?

Les payens, chose étonnante, parlent de cet empereur avec beaucoup moins d'animosité que les auteurs chrétiens. On adoucit ordinairement les couleurs trop sombres,

---

(1) *Hist. du Bas-Emp.*, t. III, p. 100.

(2) *Nebecula*.

trop chargées qu'emploie Saint-Grégoire 361 : de Naziance , traçant le portrait de Julien : on n'adoucit nullement ( le sage et judicieux Tillemont excepté ) celles qu'emploie Saint-Athanase , traçant le portrait de Constance , et l'on aiguise les mêmes traits dont l'évêque d'Alexandrie perça cet ennemi du dogme de la consubstantiabilité.

Ammien blâme ses honteuses complaisances pour les eunuques , l'ascendant qu'il laissa prendre à Eusèbe , lui fait un reproche de s'être appelé *l'Eternel* , et le maître de toute la terre (1) : ce reproche paraît peu mérité , puisque les idolâtres persistoient à donner aux empereurs chrétiens , l'épithète de *divus* , qui comprend en elle-même l'idée de l'Éternel. Saint Athanase se moque aussi , mais plus agréablement , mais avec plus de raison , de la part d'un prélat , se moque de Constance qui s'arrogeoit l'éternité , tandis qu'il la ravissoit au fils de Dieu , et s'élève contre les flatteurs désignant ce prince sous ce titre d'*éternel* (2) que la mor-

---

(1) Amm., lib. XV, p. 64, edit. Vales.

(2) *Qui Filium Dei negant æternum , ipsum*

351. talité de l'homme rend effectivement si ridicule.

Les fréquentes relations que les Maîtres de l'empire romain entretenoient avec les monarques de la Perse, la translation du siège de cet empire à Constantinople, le voisinage de l'Orient, l'introduction des mœurs, des coutumes asiatiques à la cour, avoient fait naître de nouveaux titres, de nouveaux usages, une nouvelle étiquette. Dès ce siècle, les Rois de Perse étaloient ceux qui suivent, les mêmes que leurs successeurs étalent de nos jours : « *Sapor, Roi des Rois, parti-*  
» *part de la nature des astres, frère du soleil*

*æternum Augustum dixerunt.* Gr. lat. Cependant, plus tard, en 451, la vertueuse impératrice Pulchérie dit *ma divine majesté*, en adressant la parole aux Pères du concile de Chalcédoine. Ces titres pompeux annonçoient le faste, le génie des langues hyperboliques de l'Orient, et rien de plus. A la rigueur, la dénomination de *majesté* ne convient qu'à la divinité seule; mais les rois, étant les images de Dieu sur la terre, les rois mourant, et la royauté ne mourant pas, devons-nous être surpris de ce que l'on donne ce titre aux Monarques?

» *et de la lune* (1). » Sapor communiquoit ce pouvoir surnaturel , cette auguste et céleste parenté à Constance , en le traitant de *frère* , toutes les fois qu'il lui écrivoit.

Si l'on vouloit se former une idée de la variété , de l'incertitude des jugemens humains , en fait d'histoire , il suffiroit de jeter un coup-d'œil sur la diversité des portraits qui nous restent du caractère , des mœurs , et de l'esprit de cet empereur. Aucun de ces portraits ne se ressemble. Chaque écrivain le trace au gré de ses passions: Quoique la plupart des auteurs contemporains accordent des lumières à Constance , Libanius les lui retire ; quoiqu'il ait protégé , encouragé , récompensé le mérite , le fils de Constantin , si nous nous en rapportions au jugement de ce même Libanius , auroit peu aimé ceux qui excelloient dans les lettres. Nous pouvons appliquer au sophiste d'Antioche ce que M. de Tillemont dit au sujet de Zosime: « Tant qu'il ne prouve que par son autorité , » il ne prouve rien. »

Généralement , les historiens modernes sont

---

(1) *Rex regum Sapor ; particeps siderum , frater solis et lunæ.* (Amm.)

361. sont plus acharnés contre l'hérétique , contre l'arien Constance , que contre l'apostat , l'idolâtre Julien. Et pourtant , la persécution du premier , suivant la remarque de M. de Tillemont , n'atteignit que les Evêques : les laïcs n'eurent qu'à gémir sur le sort de leurs pasteurs. La persécution de Julien atteignit les chrétiens de toutes les classes , ecclésiastiques et laïcs indistinctement. Quand la foudre tombe sur des objets élevés , elle retentit , plus au loin , et ses ravages semblent inspirer plus d'effroi. Telle est la foiblesse , telle est l'inconséquence de l'esprit humain , qu'il règne plus d'acharnement entre les hommes d'une même religion , mais divisés sur un article de la foi , mais perpétuellement aux prises les uns avec les autres , qu'il n'en règne entre les hommes de deux religions entièrement opposées , mais qui n'ont entr'eux aucun point de contact , aucun point de controverse.

Depuis que Constantin avoit fait monter le christianisme sur le trône des Césars , les mœurs des chrétiens , jusqu'à cette époque , épurées par le feu des persécutions , s'étoient relâchées , en même temps que les liens de la concorde évangélique. Ariens , semi-



Ariens , Éunomes , orthodoxes déchaînés <sup>361.</sup> entr'eux , remplissoient l'Orient du bruit de leurs querelles. Le spectacle de cette division , de ces déchiremens , fit dire à Ammien , que « *les chrétiens sont plus animés les uns contre les autres , que les bêtes féroces ne le sont contre les hommes eux-mêmes.* »

Constance , quelques mois auparavant , avoit épousé Faustine qu'il laissa enceinte d'une fille qui , en naissant , fut nommée Constantie. Le jeune Gratien , dans la suite , s'unit , par les nœuds de l'hymen , à cette fille posthume. Le corps du prince défunt ayant été embaumé , et déposé dans un cercueil , il fut ordonné à Jovien , *protecteur domestique* , d'accompagner , avec toute la pompe royale , cette dépouille mortelle , qui , sur la route , jusqu'à Constantinople , reçut tous les hommages que l'on avoit coutume de rendre aux Empereurs vivans.

## LIVRE TROISIÈME.

361. CÉPENDANT, Julien éloigné, à une distance prodigieuse, du lieu obscur où le fils du grand Constantin avoit fini sa carrière ; Julien, devenu le jouet de ses propres terreurs, redoubloit de ferveur pour ses dieux, à mesure que le danger de sa position augmentoit. Cet ambitieux, tourmenté de l'avenir, à chaque instant levoit les yeux vers le ciel pour étudier le vol des oiseaux : à chaque instant, immolant des victimes, il étoit occupé à interroger minutieusement leurs entrailles palpitantes, pour y découvrir de favorables présages : long-temps ces entrailles furent muettes, furent insensibles, et refusèrent de seconder, par leurs mouvemens, la perversité de son cœur.

Il n'est pas question de répéter les contes imaginés par des auteurs chrétiens, entre autres par Sozomène. Dérangeant, à sa fantaisie, les lois de la nature, il nous montre, en Illyrie, les vignes, après la vendange,

chargées de raisins verts, fait tomber une rosée sur Julien, ainsi que sur les personnes de sa suite, rosée dont chaque goutte imprime une croix sur les vêtements. Ces contes superstitieux ne sont que plaisans ; mais ceux que les auteurs payens nous ont transmis offrent un caractère moins innocent et plus sérieux.

Ces sacrifices multipliés, cette excessive confiance dans les augures, ces tourmens de l'inquiétude et d'une superstitieuse ambition, légitiment les soupçons les plus odieux. Rien ne rassuroit Julien sur l'issue des événemens. Quand Saint Grégoire-de-Naziance affirme que ce prince, cerné de toutes parts, ne pouvoit échapper, par la fuite, au péril (1), on ne pardonne point à cet éloquent orateur de placer un héros dans cette honteuse, dans cette déplorable extrémité. Eh bien ! C'est encore Ammien qui venge le père de l'Eglise : l'historien idolâtre place ce héros dans une position aussi critique. D'une part, les forces de l'Orient, près de fondre

---

(1) *Ab exercitu fortissimi imperatoris circumventus est, qui si etiam fugam interducerat. Gr. lat.*

361. sur ses troupes, intimidoient l'agresseur (1). D'une autre part, ces deux légions renfermées dans Aquilée, qui pouvoient s'emparer des étroits défilés des Alpes-Julienues, lui faisoient craindre la défection de l'Italie entière et de plusieurs provinces (2). Gaudence,

(1) *Opes Orientis magnoperè verebatur Julianus.* (Amm. p. 285, edit. val.)

(2) *Formidabat enim ne clausorum militum apud Aquileiam repentino adsultu, obseratis angustiis Alpium Juliarum, provincias et adminicula perderet.* — M. de Tillemont est le seul de nos historiens qui n'ait point dissimulé le danger de cette position. « Il arriva, dit-il, une chose « qui eût été capable de ruiner Julien, si Con-  
« stance ne fût pas mort quelque temps après.  
« Car quelques troupes s'étant saisies d'Aqui-  
« lée, se remparèrent si bien, qu'il ne put  
« jamais les forcer, et il eut même de la peine  
« à les faire rendre après la mort de Constance;  
« car elles ne se soumirent à lui que deux mois  
« après. » (Hist. des Emp. Rom., t. IV, p. 462.) Nous ne retrouvons plusieurs traits de la physionomie de Julien que dans l'ouvrage de M. de Tillemont. Les Anglais savent, plus que les Français, apprécier les travaux de ce vertueux

qui retenoit l'Afrique sous l'obéissance de <sup>351</sup> l'Empereur, qui gardoit, avec un zèle infatigable, toutes les côtes, et surveilloit les agitateurs, Gaudence ne lui sembloit point un ennemi méprisable. Nous verrons Julien se venger lâchement de l'effroi que lui avoit inspiré cet intrépide serviteur.

• Au milieu des sombres nuages, dont la superstition couvre le prince, Saint Grégoire de Naziance est-il donc si répréhensible d'énoncer un fait historique? Ammien, quoique s'abstenant de faire positivement l'aveu des malheurs inévitables près d'assaillir l'armée rebelle, ne suggère-t-il pas la même idée que le Saint, en usant de ces mots énergiques, *Julien étoit dévoré par les soucis les plus cuisans* (1). Gaudence demuroit inébranlable dans sa fidélité, persuadé que

---

écrivain. Avec un tel guide, jamais on ne court risque de s'égarer. Toutes ses citations sont d'une exactitude religieuse; nous pouvons lui rendre cette justice, puisque, pour Ammien, pour Eunnape, nous ne l'avons jamais trouvé, une seule fois, en défaut.

(1) *Curis altioribus stringebatur Julianus, plurima utrimque pertimescens.* (Amm. lib. XXI.)

361. Constance vaincroit un téméraire compétiteur, et tous les Romains partageoient fermement cette opinion (1). Déjà, Marcien, un des généraux de l'Empereur, s'avançoit, pour enlever le Pas de Sucques, avec des forces supérieures, à celles qui s'y trouvoient postées.

Pour reprendre notre sujet, Julien, empressé de prévoir la fin des événemens, examinoit assidûment les entrailles des victimes, et tenoit les yeux levés vers le ciel pour interroger le chant des oiseaux (2). Les réponses étoient ambiguës et obscures. Elles avoient été si claires, dans Vienne, lorsqu'avant de s'enfoncer dans la forêt Marciane, « *il avoit* (remarque M. de Tillemont), *s'il en faut croire Ammien, seu*

---

(1) *Gaudentius credebat procul dubio (Constantium) fore victorem : nemo enim omnium tunc ab hac Gaudentii sententiâ discrepabat.* Id. lib XXI, Cap. VIII, p. 273, ed. val. )

(2) *Extâ rimabatur assidue, avesque suspiciens, præscire festinabat accidentium finem.* (Amm., lib. XXII.) Nous suivons, pas à pas, le prince superstitieux, en mettant le tableau de ses coupables illusions sous les yeux du lecteur.

« *même que Constance mourroit vers le 361.*

» *mois de novembre* (1) !.. » Mais, il est inutile d'expliquer ces contradictions. Enfin, Aprunculus, orateur gaulois, versé dans la science des aruspices, et, depuis, nommé gouverneur de la seconde Narbonnoise, (probablement en considération d'un mérite si précieux) Aprunculus vint lui prédire cette mort tant désirée (2). Ici, les historiens modernes s'arrêtent prudemment, et nous dérobent Julien tout entier, parce qu'ici la superstition prend un caractère trop grave, parce qu'il joue un rôle que ses plus grands admirateurs seroient contraints de regarder comme exécration.

Afin de nous mettre à l'abri de la critique, laissons Ammien continuer ce récit, et contentons-nous de traduire cet auteur avec une scrupuleuse exactitude. « Le prince, » dans la crainte qu'Aprunculus, pour » flatter ses desirs, ne lui en imposât, de-

(1) *Hist. des Empereurs*, t. IV, p. 458.

(2) *Eique tandem haruspicinæ peritus Aprunculus... nuntiavit eventus, inspectu jecoris, ut aiebat, ipse prædoctus, quod operimento duplici viderat tectum.* (Amm., p. 295.)

361. » menroit triste pour cette raison ; mais  
 » lui-même aperçut , *beaucoup plus distinctement* , le présage qui lui montrait *clairement* la mort de Constance (1). » Jus-

---

(1) *Cùmque ille (Julianus) timeret ne cupiditati suæ congruentia fingerentur , atque ideò mæstus , omen multò præsentius ipse conspexit , quod excessum Constantii clarè monstrabat.* (Id., id.) Ces faits, quoiqu'anciens, paroîtront si nouveaux à bien des hommes, que nous sommes obligés d'en prouver l'authencité, en multipliant les citations. Les mots *cupiditati*, *atque ideò mæstus* réclament l'attention du lecteur.

Si Gibbon eût connu ce passage d'Ammien, Gibbon ne se seroit pas oublié au point de lancer de grossières injures contre Saint Grégoire de Naziance. Il est moins absurde de penser que Julien, ainsi que l'insinue Saint Grégoire, avoit *gagné une personne de la Cour de Constance pour l'empoisonner*, que d'attribuer, sur l'autorité d'Ammien, une prescience aussi extraordinaire au *second des hommes*, en supposant toutefois que la doctrine augurale, la science divinatoire ne sont d'aucun poids pour un esprit sensé. On ne sauroit nous accuser de noircir la réputation de Julien, sans que cette accusation ne retombe sur l'historien idolâtre. On est, nous l'avouerons,



qu'à ce jour, quel écrivain, fidèle interprète 361 de l'histoire, nous a peint Julien avec cet affreux désir, cette criminelle tristesse, cette prévision plus criminelle encore ? Quoi ! après avoir mis en scène l'orateur gaulois, cacher brusquement *le héros* ! Cacher ces affreux sentimens sous des expressions agréables, et même, dénaturant l'histoire, trouver le rare secret de louer ce héros ! C'est pourtant Lebeau lui-même qui trouve ce rare secret, en disant, au sujet de la prédiction d'Aprunculus : « Cette prédiction ne rassuroit » pas Julien ; *il se défioit de la flatterie* (1). »

on est accoutumé à voir l'imitateur de Marc-Aurèle peint de couleurs plus séduisantes. Toutes les expressions du texte valent la peine d'être pesées et senties. On ne les a reproduites dans aucun livre. Tous les historiens prudemment s'esquivaient pour ne point saisir ces traits, pour ne point se compromettre avec le *philosophisme*, en saisissant ces traits qui signalent *la perversité du cœur de Julien*.

(1) *Hist. du Bas-Emp.*, t. III, p. 93.

Ainsi, les historiens font des contre-sens, lorsque ces contre-sens peuvent favoriser une opinion quelconque. La phrase *cùmque timeret ne cupiditati suæ, etc.*, exprime l'idée contraire.

361. Et Lebeau s'en tient là, et passé au récit d'un autre fait. Pourquoi, en cette circonstance, faire disparaître l'ombre du prince ? Elle est inséparable de l'ombre d'Aprunculus. Pourquoi, après avoir dit que cet Aprunculus « *avait vu des signes certains de la mort de Constance dans les entrailles d'une victime* », supprimer les détails subséquens ? Ce n'est point une froide, une oiseuse dispute de mots que nous élevons ; ces mots peignent un grand personnage sous des traits hideux, que l'impartialité ne permet point de déguiser, encore moins d'effacer entièrement. Que si nous rapprochions de ces faits plusieurs autres traits, consignés dans l'histoire d'Ammien, la sortie de Gibbon contre Saint Grégoire de Naziance, nous indigneroit encore bien davantage. Julien, entrant en campagne, témoigne une confiance justement suspecte, et qui contraste singulièrement avec de semblables terreurs. Un immense convoi de blé, réservé pour l'approvisionnement de Rome, avoit été envoyé, par Gaudence, à Constantinople ; et lorsque les Romains, redoutant la famine, se plaignoient à Julien de la perte de ce convoi : « *Il n'est pas perdu pour nous*,

» répondit le prince en souriant, *puisqu'il* <sup>361</sup>.  
» *est à Constantinople.* » Cessons de mutiler, d'étouffer, d'étrangler Ammien, de faire, de cent façons, violence au texte de cet auteur. Replaçons ces diverses particularités en leur ordre naturel ; ramenons au tribunal de l'histoire Julien avec sa véritable physionomie : l'honnête homme pourra admirer le génie du prince, mais frémira en le contemplant sous ses véritables traits.

Ce n'est pas tout : au même moment que Constance exhaloit le dernier soupir en Cilicie, un soldat tombe en aidant Julien à monter à cheval. Aussitôt le prince de s'écrier : « *Il est par terre celui qui m'a élevé* » *au faite* (1). »

Ce jeu de mots, qui répugne à la morale, que réproûve le bon goût, est regardé néan-

---

(1) *Eodem enim puncto quo idem (Constantius) obierat in Ciliciâ: lapso milite... exclamavit illicò, audientibus multis, cecidisse qui eum ad culmen evehit.* Lebeau traduit ainsi cette phrase : « *Voilà celui qui m'aidait à monter renversé* » *par terre.* » Dans cette traduction, qu'est devenu le mot, à double sens, de *culmen*, mot qui constitue ce triste calembourg ?

361. moins comme une sorte de gentillesse (1).

Le témoignage de l'historien justifie, selon nous, les accusations intentées par quelques auteurs chrétiens contre l'auteur de ce jeu de mots, et le noircit en peignant la plus horrible curiosité. Un aussi exécrable calembourg mérite de fixer l'attention de tout observateur philosophe. Oseroit-on maintenant traiter de calomniateur Saint Grégoire de Naziance, lorsqu'il dit : « *Julien pouvoit bien, en effet, savoir la mort de Constance, puisque Julien étoit l'auteur de cette mort* (2). » Dans tous les siècles, la

---

(1) Qu'on rapproche le récit des criminelles conjectures faites par Julien (Am., l. XXI, p. 263) de ce conte débité postérieurement ( lib. XXII, p. 295 ), et l'on concevra une horrible opinion du second des hommes.

(2) *Sancti Gregor. Naz. Orat. III*, gr. lat. Gibbon auroit dû ajouter ces mots : *Julien ayant gagné une personne de la cour de Constance.* Que l'on prenne la peine de revenir sur le passage d'Ammien que nous avons cité plus haut, et qu'on oppose ce passage à cette déclaration, elle cessera d'exciter l'étonnement. Julien nous semble trop bien instruit de l'avenir, il prédit, avec trop de

fourberie sut créer des évènements inattendus, et la politique réaliser de funestes chimères. Pour l'évènement en question, il n'y a point de milieu à garder : ou il faut croire, de même que les anciens, à la puissance des sortilèges, des enchantemens, de la magie qui tuent, au besoin, un ennemi formidable, qui absolvent le véritable criminel ou le laissent inconnu (1), ou il faut incliner à croire l'assertion du prélat, quelque étrange

---

punctualité, la mort de Constance, pour qu'à cette instruction ne se joigne pas l'idée d'un crime. Si le Prince entasse les victimes autour de lui, ne seroit-ce pas, nous ne dirons point le remords, mais l'incertitude du succès de ses projets criminels, qui l'obsède, qui l'agite ? L'accusation n'est pas prouvée : elle ne le sera jamais, elle ne peut l'être ; mais elle laissera toujours, dans l'esprit de la postérité, de terribles préventions contre Julien : elle condamnera éternellement des sacrifices, des prières et des vœux abominables.

(1) Si nos historiens n'eussent pas, depuis un demi-siècle environ, omis ou dénaturé ces détails consignés dans l'histoire d'Ammien, on se seroit beaucoup moins partagé d'opinion sur le compte de l'Empereur apostat.

361. qu'elle paroisse. La saine philosophie elle-même nous invite à rejeter l'assertion contraire.

Ammien étoit tellement persuadé de la vérité de ces détails, qu'il les considère comme faisant partie de la vie de son héros, et qu'il y revient plusieurs fois. Sa candeur est d'autant plus précieuse, que toute cette science de *grimoire* est respectable à ses yeux (1). C'est donc une lâcheté à Gibbon de s'attacher à décrier, avec fureur, un père de l'église, et de s'exprimer en ces termes : « On ne peut se défendre d'un *sentiment de haine et de mépris*, en lisant la *calomnie absurde* de Saint Grégoire de Naziance » qui accuse Julien d'avoir trahi la mort de son bienfaiteur. » Ces grossières injures s'adressent également à Libanius qui met les génies, ou démons (2), aux ordres de son *Achille*. Elles s'adressent également à l'impartial Ammien qui rapporte naïvement

---

(1) *Sapienti viro doctrinæ haut leve genus.*  
(Amm., p. 263, ligne 11.)

(2) Socrate avoit aussi son *démon*, ou son génie familier ; mais ce génie ne lui inspiroit que de vertueuses pensées.

le dernier fait, qui l'explique d'après les pré- 361.  
jugés de la superstition payenne. Pourquoi  
Saint Grégoire de Naziance resteroit-il seul  
en butte aux traits de cette haine et de ce  
mépris? pourquoi Julien, de l'aveu même  
de ses plus grands admirateurs, avoit-il une  
prescience si extraordinaire? Il est trop bien  
instruit, d'avance, de l'événement, pour  
qu'on lui conteste le triste honneur d'y avoir  
participé. Peu d'anecdotes réunissent, à un  
si haut degré, les divers caractères de la  
vérité, et sont, par conséquent, susceptibles  
d'une plus sinistre interprétation.

Communément on détourne l'attention  
publique de dessus ces particularités histori-  
ques, ou bien on les métamorphose toutes en  
*un conte*, en *un songe*, et, grâce à cette offi-  
cieuse métamorphose, on réduit à cinq ou six  
lignes une narration soutenue, forte de choses  
et de preuves. Cette méthode perfide nous  
avoit nous-mêmes induits en erreur; et nous  
ne sommes revenus de cette erreur qu'en re-  
montant péniblement aux sources primitives  
obstruées par le fanatisme philosophique.

Si Julien conjecturoit ostensiblement la  
mort de son cousin, Julien, en nous bor-  
nant à l'autorité d'un auteur idolâtre, et

361. sans vouloir étendre nos soupçons au-delà de ces affreuses conjectures, Julien souhaitoit donc cette mort avec ardeur, puisque l'histoire remarque les honteux sacrifices du prince, et ses regards incessamment attentifs à examiner le vol des oiseaux, afin de pouvoir lire, et sur la terre et dans les cieux, le prochain trépas du malheureux Constance? « Où sont les gens qui n'aiment mieux » voir dans le tombeau celui dont ils ont » prédit la mort, que de se voir dans l'ignorance minie d'avoir été de faux prophètes<sup>(1)</sup>? » L'ambition est encore plus intéressée que l'amour-propre à voir se vérifier une pareille prédiction. Accordons une minute que le conte de la chute du soldat ait été imaginé après l'évènement. En retraçant l'esprit du siècle, ce conte peindroit, ce qui est plus sérieux, l'horrible idée que les contemporains, les idolâtres eux-mêmes, se formoient du cœur de Julien.

Par quel motif révoqueroit-on en doute le récit d'Ammien? Cet auteur n'affirme-t-il pas qu'un *grand nombre de personnes entendirent* l'exclamation froide et barbare du prin-

---

(1) Question philosophique faite par Gassendi.



ce (1)? Ammien seroit de tous les calomnieux le plus effronté, si Julien étoit innocent. Décidons-nous à reconnoître l'efficacité de *l'envoûtement* (1), de la sorcellerie, ou décidons-nous à penser que toutes les pièces de cette scène, disposées, arrangées par le crime, furent mises en mouvement quand le crime eut achevé son ouvrage, à moins qu'un *démon*, expédié de Mopsucrène, par le *grand Jupiter*, n'ait officieusement informé Julien du prompt décès de Constance, ce

---

(1) *Multis audientibus*. Afin de se dispenser de sentir la force de ces deux mots, on les supprime, et à l'aide de cette suppression, ce n'est plus réellement qu'un conte puéril, hasardé par la superstition. Lebeau lui-même, pour sortir d'embarras, a très-officieusement imité cet exemple. Ces deux mots supprimés disent cependant beaucoup, en caractérisant une anecdote historique, certifiée par plusieurs témoins qui entendirent les paroles du Prince.

(1) Art magique, bien connu du temps de la *Ligue*, art qui consistoit à fabriquer la figure en cire de son ennemi, et à faire, sur elle, des conjurations. Les coups que l'on portoit à cette effigie, devoient, tôt ou tard, être ressentis par l'ennemi qu'elle représentoit.

361 que Libanius, Eunape et tous les panégyristes croyoient, ou feignoient de croire fermement. Sans être imbus de leurs superstitions, nous témoignons la même indulgence que ces panégyristes. Que l'on détruise, s'il est possible, les fatales impressions que fait naître la narration suivie, circonstanciée et assez longue d'un historien idolâtre. Elle accuse presque aussi fortement Julien que les paroles de Saint Grégoire de Naziance. Cette narration ne dira absolument rien, si, à l'exemple d'Ammien, de Libanius, d'Eunape, nous voulons, en dépit de la philosophie, respecter la science augurale, l'art des évocations, des charmes et des enchantemens.

D'après tous ces renseignemens, que l'on se fie à la sincérité de Julien écrivant au comte d'Orient, son oncle maternel, écrivant cette phrase confirmative d'une double hypocrisie : « *Le soleil, à qui j'ai sur-tout adressé mes prières, et le grand Jupiter savent bien que, loin de souhaiter la mort de Constance, je faisois des vœux pour sa conservation* (1). » Voilà, il faut l'avouer,

---

(1) Il seroit difficile de dire lequel fut le plus

une sûre garantie. Il avoit fait des vœux bien sincères dans les Gaules , et principalement dans l'Illyrie, lorsque , de cette dernière province , il écrivit une lettre virulente (1) au sénat de Rome, une lettre , dans laquelle cet homme si pieux , si fidèle à l'amitié , à la reconnaissance , dévoiloit des infamies contre son cousin (2), espérant bien , sous peu de

---

hypocrite, de Julien qui perpétuellement invoquoit le soleil, pour attester des mensonges , ou de Cromwel qui perpétuellement invoquoit le *Saint-Esprit* , tout aussi à-propos et avec la même bonne-foi. Le fanatique Anglais, levant les yeux vers le ciel, plaignoit publiquement la destinée de son Roi qu'il traînoit lui-même à l'échafaud, Julien et Cromwel se valoient peut-être en fait de religion. L'Empereur romain ne croyoit pas même à la divinité du soleil , nommé par lui *seigneur et maître*.

(1) *Orationem acrem et invectivam probra quædam in eum (Constantium) explanantem et vitia scripserat ad senatum.* (Amm., lib. XXI, p. 277.)

(2) Nous ne prétendons rien dissimuler : Ammien dit ( ce qui implique naturellement contradiction avec tout ce qui précède ) que Julien crut

36. jours, en être quitte pour se parjurer en présence du soleil et du grand Jupiter. Léger, inconséquent, dans une autre lettre écrite à Hermogène, il nomme Constance son frère, et cependant il insulte constamment à la mémoire de ce prince, et le déchire jusque dans le tombeau.

L'adorateur de l'astre du jour persistoit, en proie à mille craintes, à se tenir sur les

---

beaucoup plus sage de ne pas se fier à des conjectures qui pouvoient, par hasard, lui devenir funestes. *Nec enim cautum ducebat conjecturis, forsitan in contrarium erupturis.... Intra Daciæ terminos se continebat, sic quoque pertimescens.* Mais Julien voyoit si clairement la mort de Constance !.... Sans nous mêler d'expliquer cette bizarre contradiction, il résulte toujours de cette fin imprévue de récit, que Julien avoit tenté bien témérairement son expédition contre Constance, et que l'agresseur voyoit tout le danger de sa position, ce que les historiens modernes ne voient assurément pas. Ammien semble, par fois, se repentir des aveux qui lui échappent, et veut les expier par des louanges excessives. C'est (que l'on excuse cette manière vulgaire de s'énoncer), donner l'estrapade à son héros.

confins de la Dacie, lorsque la fortune, terminant les angoisses du prince, accomplit ses vœux cruels. Théolaïphe et Aligilde arrivèrent enfin, et vinrent lui annoncer cette mort tant désirée. Pour comble de bonheur, son cousin, avant d'expirer, l'avoit désigné pour successeur, et, par ce choix volontaire, Julien, d'usurpateur qu'il étoit, devint possesseur légitime de l'empire.

La mort imprévue de Constance, arrivée le 3 novembre, épargna aux Romains les horreurs de la guerre civile. Aquilée refusoit obstinément d'ouvrir ses portes. Toutes les attaques, dirigées contre cette ville, avoient été infructueuses, et même dans plusieurs les assiégeans avoient été battus. Désespérant de s'en emparer, de vive force, Immon, commandant des troupes destinées à soumettre les insurgés, prit le parti de convertir le siège en blocus, et de couper les canaux qui conduisoient des eaux dans Aquilée; mais les soldats de Constance et les habitans, pour suppléer aux eaux de la rivière Natison, eurent recours à celles des puits, et se réduisirent à ménager cette unique ressource, plutôt que de se rendre au rebelle, ces braves gens pensant que le souverain légitime

361. vivoit encore. Quoique maître de l'empire , Julien ne put vaincre leur opiniâtreté (1). Pour les engager à mettre bas les armes , il envoya Agilon, officier estimé, connu par son dévouement au prince défunt , instruire les assiégés du trépas de l'Emperur. Ils traitèrent d'abord cet officier d'imposteur, en l'accablant d'injures ; mais étant parvenu à se faire entendre , et à les convaincre de la vérité, alors changés en d'autres hommes, ils reçurent cet envoyé qui leur apportoit des paroles de paix, et livrèrent Nigritin : Mamertin condamna ce chef à être brûlé vif. Ce ne fut pas la seule victime expiatoire. Deux sénateurs, Romulus et Sabostius, furent également punis du dernier supplice. Ces évènements n'eurent lieu que deux mois environ après le décès de Constance.

Le nouvel *Auguste* se hâta d'aller saisir les rênes du gouvernement, de satisfaire la curiosité de ses sujets, et se rendit, le 11 décembre, à Constantinople où il fut accueilli au bruit flatteur des acclamations

---

(1) *Nam cum imperium sine controversâ jam obtineret, eos superare vix potuit.* (S. Greg. Invec., gr. lat.)

de joie et d'enthousiasme. La population <sup>361.</sup> entière de cette capitale sortit au-devant du vainqueur des Germains, et le reçut comme si une divinité fut descendue du ciel sur la terre. La grande renommée qu'il s'étoit acquise dans les Gaules, le titre d'orphelin, le souvenir des infortunes de son enfance, le souvenir plus récent de ses exploits, sa jeunesse, son air guerrier, tout lui donnoit un merveilleux lustre aux yeux de la multitude, fière de l'avoir vu naître dans l'enceinte de la ville impériale, fière de contempler et d'admirer un héros dans un compatriote.

Maître de tous ses mouvemens, nourri dans l'art de la dissimulation, Julien, faisant éclater les marques de la plus vive douleur aux funérailles de Constance, déposa le diadème sur le cercueil, se mit à genoux, et pleura à ces funérailles, qui étoient une pompe agréable pour son cœur et la consolation de l'héritier; il pleura, ayant pour témoins de ses pleurs tous les habitans de la capitale; il pleura la mort d'un parent, d'un bienfaiteur, d'un souverain qu'il avoit voulu renverser du trône, et qu'il déchire dans la plupart de ses écrits. Cette tristesse extérieure, que la politique commande, vain

36. dédommagement des chagrins qu'il avoit causés au défunt, trompa facilement l'immense quantité des spectateurs émus de cette pieuse sensibilité. Ce prince si attendri, en ce moment (1), souffrit, peu de temps après, en sa présence, que Mamertin lançât contre son prédécesseur, les traits les plus acérés de la satire. Lui-même, dans une lettre, se plaint de ce *Constance qui a trop vécu* (2).

Dès que Julien fut paisible possesseur de la puissance suprême, il laissa de nouveau croître sa barbe, reprit ses usages cyniques, s'observa beaucoup moins sur les convenances, et on lui vit plus souvent affecter les manières des philosophes que celles d'un

(1) La vue du cercueil de Constance pouvoit réellement émouvoir, attendrir Julien, en lui retraçant à lui-même le néant des grandeurs. A l'aspect des statues de Géta, Caracalla ne pouvoit retenir ses larmes : Caracalla n'en continuoît pas moins à exercer sa cruauté sur les amis de son frère.

(2) Πολυὺς Χρονίαίος, mots que l'on traduit, en latin par ceux d'*annosi Constantii*, c'est-à-dire, littéralement, de Constance chargé d'années; et cet Empereur n'avoit que 44 ans et deux mois!



empereur. Montesquieu se plaît à colorer ces <sup>361.</sup> défauts qui l'eussent choqué dans un monarque de son temps, et tâche de les pallier, en disant : « Lorsque Julien voulut mettre » de la *simplicité* et de la *modestie* dans ses » manières, on appela oubli de la dignité » ce qui n'étoit que *la mémoire des anciens mœurs*. » (1) L'auteur de l'*Esprit des Loix* n'avoit donc pas lu le *Misopogon*? Un visage couleur de suie ! des ongles alongés ! des mains tachées d'encre, des mains de rhéteur ! une barbe hérissée, qui se terminoit en pointe (2), et qui plus est, comme Julien nous l'apprend, *une barbe habitée* ! quelle mémoire des anciennes mœurs romaines ! Est-ce bien là le type véritable de la modestie et de la simplicité ? Eh ! Montesquieu lui-même, en parlant des ornemens

---

(1) *Grandeur et décadence des Romains*, p. 255. Avec plus de jugement, Gibbon blâme ainsi cette originalité : « Si Julien eut suivi les principes du bon sens, le premier magistrat des Romains auroit également dédaigné l'orgueil de Diogène et la vanité de Darius. (T. V, p. 347.)

(2) *Hirsutâ barbâ in acutum desinente vestitus*. (Amm.)

361. impériaux, confesse ailleurs que « *le respect* » étoit plus attaché à l'habit qu'à la personne (1). » La modestie n'exclut point la nécessité de conformer ses mœurs, ses manières aux mœurs et aux manières de son siècle. Pour être parée des charmes de la politesse, des bienséances usuelles, la dignité n'en est que plus gracieuse et plus respectable. Toute autre opinion mène à braver les coutumes admises dans la société, et à les fouler aux pieds.

Vainement on entreprendroit de changer la nature des choses, en substituant l'esprit de système à l'esprit de la raison. Un empereur romain (2), le maître du monde en

(1) *Non vultus, non color unus.*

(2) Nous nous bornons à esquisser légèrement le cynisme de Julien. Il est étonnant qu'un président à mortier excuse un tel désordre. Les philosophes modernes, pour la plupart amis du luxe, n'eussent pas épargné les traits de la satire à un prince qui, de leur vivant, auroit imité le successeur de Constance. L'autorité de Montesquieu, si imposante en fait de législation, est récusable lorsqu'il s'agit de matières purement historiques. Voltaire connoissoit mieux les annales des peuples;

*souquenilles*, avec une *barbe de bouc*, formera toujours un très-vilain portrait dans l'histoire. Quiconque jettera un coup-d'œil sur la peinture que Julien n'a pas honte d'ébaucher de sa personne, se convaincra que cette peinture est aussi ignoble que notre expression, la seule néanmoins qui puisse le caractériser énergiquement. A l'exemple de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle, ce prince pouvoit se passer de superfluités, sans afficher un scandaleux cynisme. Les peuples ne lui surent aucun gré de s'être avili, en se piquant de s'élever au-dessus de l'humanité. Il ne lui manqua réellement que *la besace et le bâton* (1) pour ressembler à Diogène dont il composa l'apolo-

---

mais une insigne mauvaise foi le ravaloit souvent au-dessous de l'ignorance. Il relève dans *l'Esprit des Lois* une foule d'erreurs vraiment risibles, entr'autres dans le livre IV, chap. 8 de cet immortel ouvrage. Heureusement, Montesquieu ne s'en permit jamais d'aussi préjudiciables à l'ordre social que celles de son malin censeur.

(1) Expressions de la Bléterie, *préface de la Traduction des OEuvres de Julien.*

361. gie (1). C'étoit vouloir imiter son patron , qui , pour s'attirer les regards des curieux , alloit s'ouvrir un passage à travers les flots de la multitude athénienne , au moment qu'elle s'écouloit de l'enceinte du théâtre.

Sans respect pour la pourpre , sans respect pour son titre de successeur des Césars , ce successeur s'abaissoit , quoique Grand-Pontife , jusqu'à porter du bois dans les temples , à souffler le feu avec de vieilles femmes , à égorger les victimes , et à remplir les plus dégoûtans offices du sacerdoce payen. Au lieu de représenter , en personne , la majesté de l'empire , il se déchargeoit de cette obligation sur son cheval (2) qui ,

(1) Cette apologie , en forme de déclamation oratoire , est intitulée : *Contrà imperitos canes* , contre les cyniques maladroits , ignorans.

(2) Julien eut un cheval presque aussi célèbre que celui d'Alexandre. Ammien nomme ce cheval le *Babylonien*. Le coursier qui précédoit Julien , allant aux temples de ses dieux , n'est point désigné ; c'est peut-être le même que ce *Babylonien* dont le prince se servit dans son expédition contre les Perses ; ce coursier étoit toujours richement enharnaché , portant des ornemens semés

magnifiquement caparaçonné, le précédoit 361. dans les cérémonies publiques. Le maître, resté en arrière, suivoit à pied l'animal, et à une certaine distance.

Julien, Empereur, n'est déjà plus ce qu'il étoit, César. Ses passions se déchaînèrent avec d'autant plus d'impétuosité qu'elles avoient été jusque-là plus contraintes. Déjà usé avant le terme, il décline sur le trône, et ses bonnes qualités se dépravent, ses facultés s'altèrent. Ses talens supérieurs, au lieu de se développer dans une plus grande sphère, se rétrécissent : ce fut, comme nous le prouverons, la philosophie qui rappetissa le prince, et qui l'empêcha de porter le diadème avec la dignité qui convenoit à la grandeur de l'empire. Ses yeux furent fascinés par l'éclat de cette prospérité soudaine, et il fut étourdi

---

d'or et de pierres précieuses : *equus Babylonius nomine, auro lapillisque ornamenta distincta conspersit.* (Amm., p. 355.) Plus convenablement, de fiers monarques étalèrent la pompe de la puissance royale sur leurs gardes, et laissant le faste, la parure aux grands de leur cour, affectèrent de se vêtir avec beaucoup de simplicité. L'histoire fait cette remarque, principalement au sujet de Schah-Abas.

361. par sa nouvelle fortune. Enflé d'un orgueil excessif, qu'il cachoit mal sous un extérieur négligé, il ne roula dans sa tête que des projets gigantesques (1) dont l'exécution faillit accélérer la chute de la vaste monarchie romaine. Si l'on trouve ces divers jugemens trop sévères, que l'on se ressouvienne du sentiment d'Eutrope, lequel s'exprime en ces termes : *Julien fut plus philosophe qu'empereur* (2) ; critique la plus sensée, la plus forte, peut-être, que l'on ait jamais

---

(1) *Prosperis Julianus elatior, ultra homines spirabat.* (Am., lib. XXII, cap. XIX.) Bonaparte disoit : « *J'étouffe dans la vieille Europe.* » Bonaparte respiroit aussi au-delà de l'humanité.

(2) M. Néander, professeur à Heidelberg, s'est, dit-on, récemment efforcé de prouver, dans un mémoire, en langue allemande, que Julien étoit un très-médiocre philosophe. Ce prince n'auroit pas même le triste mérite que lui attribue Eutrope !... S'il s'agit purement de morale, le professeur allemand énonce une opinion vraie ; mais, selon nous, il se trompe, s'il s'agit de connaissances littéraires et purement spéculatives. Julien en avoit de prodigieuses ; qui l'élevoient au-dessus de tous les sophistes de son temps.

faite d'un souverain destiné par la Provi-<sup>361.</sup> dence à un autre rôle que celui de philosophe. Son entêtement, la légèreté, la mobilité de son caractère, sa vanité (1), son goût décidé pour la flatterie (défauts que relève Ammien), ainsi que son antipathie pour le christianisme, détournèrent du droit chemin le successeur de Constance, et détruisirent les espérances flatteuses que ce prince, né avec une trempe d'âme peu ordinaire, avoit universellement fait concevoir; de vaillant général, il devint un sophiste pointilleux, et un novateur aussi superstitieux qu'intolérant.

Julien, jetant le masque, ordonna de rouvrir, dans toutes les provinces, les tem-

---

(1) La vanité fut, de tout temps, le principal mobile des actions humaines. Condorcet, qui se croyoit philosophe, et qui n'étoit qu'un démagogue, entendant parler, chez la duchesse d'Amville, des religions les plus célèbres de la terre, soutint que les géomètres pouvoient en créer une nouvelle. Chacun de rire d'un tel langage : « *Ce que Moïse, Jésus-Christ et Mahomet ont fait, pourquoi ne le ferois-je pas*, ajoute le docteur révolutionnaire? » *Je suis plus qu'eux, je suis mathématicien.* »

361. ples du paganisme ; et , passant du culte d'une seule divinité à celui des dieux , s'attira le surnom d'*apostat* , qui lui est resté , et qui flétrit sa mémoire. Le temps , qui mûrit les opinions des hommes , a consacré cette épithète flétrissante. Inutilement , le *philosophisme* (1) se glissant dans l'histoire ,

---

(1) Depuis que l'histoire a pris les couleurs de ce philosophisme , elle est devenue une école de scepticisme et de paradoxes. Tibère a eu des panégyristes depuis que la confiance pour les faits les plus certains a été ébranlée , et l'on s'est péniblement étudié à *désapprendre* ce qu'il falloit savoir.

La prétendue philosophie de l'histoire , tant préconisée par Voltaire et par Mably , consiste à dire des choses plus hardies , plus neuves que vraies , à décrire les événemens en bel-esprit , et à les tirer vers les plus étranges systèmes. La nation française supporte , aime , qui plus est , les erreurs assaisonnées du sel de l'épigramme , et environnées de pointes et de calembourgs propres à exciter le rire. Qui , par exemple , abusâ plus que Voltaire , de ce dangereux esprit ? Les deux traits suivans , que nous choisissons entre mille , prouveront les singuliers abus de cette



essaya de fausser les notions , les idées , et <sup>361.</sup>  
de faire disparaître un surnom qui l'offus-  
quoit. Défier Julien étoit un coup de parti  
vers le milieu du dix-huitième siècle. Ce  
n'en est plus un aujourd'hui que les yeux

---

philosophie de l'histoire. « Le patriarche de  
« Moscou avoit excommunié quiconque *fumeroit*  
« du tabac ; et le clergé regardoit comme un de  
« ses grands privilèges d'empêcher la nation  
« russe de *fumer*. Le Czar se chargea de *faire*  
« *fumer le clergé lui-même.....* » La naissance  
ne met pas plus de différence entre les hommes  
qu'entre un *ânon* , dont le père portoit du *fu-*  
*mier* , et un *ânon* , dont le père portoit des *re-*  
*liques*. ( Histoire de Charles XII , de la Collection  
complète des OEuvres de Voltaire. )

Trouvons-nous de ces ignobles plaisanteries  
dans Salluste , dans Tite-Live et dans Tacite ?  
Ces illustres écrivains songèrent-ils à mêler la  
philosophie à la science des faits ? C'étoient la  
noblesse et la force des pensées , c'étoient les or-  
nemens du style qu'ils s'appliquoient d'unir au  
récit des événemens , à la peinture des mœurs et  
des principaux personnages de l'histoire. Voilà  
tout le secret de l'art de ces écrivains ; la véri-  
table philosophie de l'histoire résulta du succès  
de leurs efforts.

361. sont dessillés sur beaucoup d'autres erreurs qui se rattachent à celle-ci. L'impiété a perdu sa force attractive; et sous un gouvernement doux, paternel, éclairé, on ne cathéchise plus l'athéisme dans les livres. Chaque science a repris également le caractère et le style qui lui conviennent exclusivement (1).

Julien, résolu de restituer au paganisme son ancienne splendeur, sa première influence, abrogea les lois rendues par Constantin et par Constance, en faveur des ecclésiastiques, des vierges, des veuves, les

---

(1) On poussa le délire, vers la fin du 18.<sup>e</sup> siècle, au point d'appliquer *les hautes mathématiques* à l'histoire elle-même : il fallait être, à la fois, métaphysicien, chimiste, géomètre, architecte, pour comprendre les historiens français; l'un d'eux a écrit ces belles phrases : *parce que les faits historiques n'apparoissent qu'en phantômes dans la glace irrégulière de l'entendement, où ils se plient aux projections les plus bizarres, ils ne peuvent arriver qu'à la vraisemblance et à la probabilité..... C'est aux mathématiques que nous remettons le soin de compléter les idées sur la question de la certitude de l'histoire.*

soumit aux charges municipales, et consulta<sup>361.</sup> plus, en cette conjoncture, une aveugle passion, que la raison d'Etat (1). Les troubles, qui déchiroient le sein de l'Eglise, lui firent espérer de parvenir à ses fins : il se trompa, les Ariens, les Sémi-Ariens, les Eunomes et les Orthodoxes, ayant ajourné leurs querelles à l'approche d'une tempête qui les menaçoit tous également (2).

Cette résolution et les desseins secrets du prince ont, de tout temps, fourni matière à d'amples commentaires, et plus particulièrement vers le milieu du dix-huitième siècle. La restauration instantanée du Culte des faux dieux, excita le doux frémissement

---

(1) Voltaire ne parle jamais de Julien ni de l'apostasie de cet empereur, sans dire : *un homme d'état tel que lui*. L'auteur de l'*Essai sur les Mœurs*, veut qu'on le croie sur parole. Le sentiment opposé d'Ammian nous dispense heureusement d'avoir égard à cette sentence magistrale.

(2) C'est dans ce sens qu'il faut interpréter cette phrase un peu aigre, échappée à Saint-Jérôme, relativement au trépas de Constance, « *morte la bête, la tranquillité renaît.* »

361. de la joie parmi les détracteurs modernes du christianisme , comme s'ils eussent adoré Jupiter , Apollon , Mars et Saturne , et c'est de ce point qu'ils partent tous pour lancer les traits de la calomnie contre cette religion sainte (1). Dans la foule de ces hommes , on

---

(1) Nous disons *tous* , et c'est une erreur. Quelques-uns , s'amusant à battre l'estrade , abandonnant les Grecs et les Romains , allèrent dans l'Inde , au Thibet , dans la Chine , et jusqu'aux extrémités de l'Asie boréale , chercher des argumens contre le christianisme. Devenus crédules , eux qui se piquoient de l'être si peu , on les vit admirer les quarante-huit incarnations de Wistnou , être prêts à porter *le lingham* et à se faire bramines. Ils ne découvrirent des Sages que dans ces contrées lointaines , particulièrement à Bénarez. A les entendre , c'étoit là , de temps immémorial , le siège des lumières et de la véritable sagesse , ce qui ne paroissoit pas , sous le règne d'Antiochus le Grand , une vérité , dont les monarques de l'Inde fussent bien convaincus , car l'un d'eux , appelé Amithrocar , envoya demander au roi de Syrie trois choses qui ne se trouvoient pas encore dans ses Etats « *des figues , du vin et un philosophe.* » Les infatigables ennemis du christianisme , liguant tout l'Orient contre l'Occident ,

distingua Voltaire et Gibbon dont les déclara- 361.  
tions sacrilèges, étayées de suppositions  
absurdes, servent aujourd'hui de thèmes à  
l'incrédulité.

Afin de nous conformer à l'usage établi  
de s'arrêter un moment à une époque si mé-  
morable, nous allons discuter, d'après des  
considérations morales et historiques, cette  
question importante et délicate, objet de  
tant de controverses, et sur laquelle on a  
entassé tant d'anachronismes, tant de faits  
controuvés. « *Le christianisme*, dit Voltaire,  
» *ouvroit le ciel, mais il perdoit l'em-*  
» *pire* (1). » Hélas ! la philosophie de cet

---

lèrent comme auxiliaires, les Bonzes, les Tala-  
pous, les Lamas, préconisèrent les livres indiens,  
thibétans, chinois. Mais l'un d'eux eut la mal-  
adresse de rendre inutiles toutes ces excursions,  
et de renverser l'échafaudage des nouveaux sys-  
tèmes, fondés sur un nouvel enthousiasme, en  
déclarant que « *les états de l'Asie arrivent à la*  
« *décrépitude, sans avoir cessé d'être ignorans et*  
« *barbares.* »

(1) *Essai sur les Mœurs des Nations*, t. I.,  
pag. 398.

écrivain , en fermant , durant quelques années , le ciel sur la France , ne sauva pas ce pays ! Ainsi , la violente antipathie de Voltaire contre la religion chrétienne , fait descendre ce grand poète-philosophe dans la dernière classe du peuple , et par la légèreté de ses jugemens , et par la manière de les prononcer. Avec plus de sagesse , Montesquieu dit à ce sujet : « Et comme autrefois dans » Rome florissante , on attribuoit les débordemens du Tibre et les autres effets de la » nature à la colère des dieux , de même » dans Rome mourante , on imputoit les » malheurs , à un nouveau culte et au renversement des autels (1). »

L'auteur de l'épigramme et Gibbon n'ignorent pas que , depuis le règne de Gallien , l'empire romain offroit des symptômes visibles d'une prochaine décadence. Le monde est un théâtre sur lequel les hommes et les choses changent perpétuellement. Toute puissance , sujette aux vicissitudes du sort , doit finir par s'écrouler ; aucune grandeur ne sauroit se soustraire à l'inévitable action

---

(1) *Grandeur et Décadence des Romains*, chap. 19 , pag. 283.

du temps; les monarchies meurent de même 361.  
que les rois : vérités que Voltaire lui-même  
a exprimées dans ce vers un peu dur ,

Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans.

Le poète philosophe ne croyoit pas plus  
que nous, à *Rome l'éternelle* : l'idée de  
cette éternité ne tenoit qu'à l'orgueil des  
citoyens de cette ville. « *Depuis Septime-*  
» *Sévère*, remarque le savant Ancillon ,  
» *L'empire romain portoit en lui-même un*  
» *principe de dépérissement et de mort.* »  
Dans cet état de foiblesse, de marasme, les  
*descendants des Scipions* (1) ne pouvoient  
plus marcher de victoires en victoires : on  
ne les voyoit même plus à la tête des ar-  
mées, ni au timon du gouvernement. Envi-  
ron depuis un siècle, des aventuriers, ori-  
ginaires de la Mésie (2), de la Pannonie,

---

(1) Mots emphatiques et favoris de Voltaire ,  
parlant de ces hommes abrutis, qui, au rapport  
de tous les auteurs, n'avoient plus rien de romain  
que le nom.

(2) *Les Mésiens*, mes braves aïeux, dit Ju-  
lien : le prince ajoute : « Je tiens de ces hommes

361. de la Dacie, de la Thrace étoient devenus les successeurs des Césars. Les Romains aborigènes, les Romains idolâtres (et ils le furent, pour la plupart, jusqu'à l'époque de la destruction de l'empire d'Occident), étoient si dissolus dans leurs mœurs, que les empereurs se virent réduits à lever des troupes parmi les Barbares. Julien lui-même en incorpora un grand nombre dans les légions; et ce prince qui s'étoit déchaîné avec tant d'indéceance contre son oncle Constantin, éleva le grossier, le féroce Goth Névitte à la dignité de Consul, inconséquence qu'Ammien n'a pu s'empêcher de blâmer sévèrement. Ces vérités énoncées par un historien idolâtre, décrivant, sous le règne de Constance, le luxe, le faste et la mollesse de Rome, Ancillon les a formellement reconnues : « Rome même, dit-il, ne renfermoit dans » ses murs que des hommes flétris par la » solitude, éternés par le luxe... qu'une

---

rustiques la dureté, l'impolitesse, la haine des plaisirs, l'attachement à mon propre sens. Ce sont là mes titres de noblesse, les preuves incontestables de mon origine. » (*Misopogon*, p. 32, trad. de la Bléterie.)



» population nombreuse , corrompue , éga- 361.  
» lement prête à tout souffrir et à tout com-  
» mettre (1). »

Anticipant sur les événemens , la plupart des ennemis du christianisme, prennent pour texte de leurs déclamations , le fameux plaidoyer composé par Symmaque pour la conservation de l'autel de la Victoire à Rome. Peu leur importe de commettre un anachronisme. Trouvant , dans ce plaidoyer , tout ce qui est capable de flatter leur haine, ils se gardent bien de citer l'*Histoire générale du monde* de Paul Orose , faite en réponse aux plaintes des payens qui imputoient ridiculement les désastres de l'empire aux progrès de la religion chrétienne : cette histoire fournit à l'homme religieux des réponses à toutes leurs objections.

L'ignorance , la superstition et la barbarie étoient en force de toutes parts. A cette époque s'applique naturellement ce beau vers de Corneille ,

Un grand destin commence, un grand destin s'achève.

Plus de philosophes éclairés, plus de grands

---

(1) *Hist. des Révolutions du Système politique de l'Europe* , t. I, p. 67.

361. poètes, plus de grands historiens (1) : *les descendants des Scipions* ne demandant que du pain et des jeux, refusoient de s'enrôler, et de supporter les fatigues de la guerre. Des Gaulois, des Germains, des Bataves, des Hérules avoient remplacé sous les étendards ces citoyens abâtardis, et ce furent des étrangers seuls qui soutinrent quelque temps l'empire sur le penchant de sa ruine (2). Rome payenne, Rome infectée de tous les vices, ne conservant plus que d'insignifiants symboles du patriotisme et de la victoire, devoit incessamment subir la loi commune à tous les empires qui, parvenus au faite de la grandeur humaine, ne sauroient désormais en descendre qu'avec plus ou moins de lenteur. Les peuples du nord de l'Europe et de l'Asie, attirés, comme des oiseaux de

---

(1) Lisez Eutrope, Zosime, Ammien-Marcellin : que de rêves déshonorent leurs écrits ! Les sortilèges et la magie ont fait imaginer à ces historiens mille et mille contes bleus.

(2) Ces Hérules, remarque assez frappante, destinés à renverser bientôt l'empire d'Occident, ne commencent à paroître dans les armées romaines que sous le règne de Julien.

proie , par l'odeur de mort que la monarchie universelle des Romains exhaloit au loin , avoient dépassé les frontières. Ces peuples sauvages et neufs , en s'aguerrissant par de fréquentes attaques , par de fréquentes défaites , devoient , tôt ou tard , renverser , briser le colosse de la puissance romaine , et les descendans des Scipions , tombés dans l'abrutissement , céder , sans résistance , à tant d'efforts réunis.

Les idées de gloire et de domination , attachées au nom de Rome , ne suffisoient pas pour défendre ses citoyens dans la décrépitude de leur puissance ; elles ne paroisoient pas très-imposantes pour des hommes tels que les Goths , les Huns , les Gépides et les Hérules. Ces Barbares étoient des géans : leurs adversaires n'étoient que des pygmées. Lorsque Radagaise , idolâtre , de même que les Romains dégénérés , envahit l'Italie en 412 , à la tête d'une armée innombrable , ils manifestèrent une imprudente joie à l'approche de cette armée formidable , qui , victorieuse , les auroit infailliblement asservis , et punis d'un enthousiasme qui outrageoit et les dieux de Rome et l'antique honneur national.

361. Le christianisme ouvroit le ciel et perdoit l'empire !... Il conserva néanmoins , en Orient , l'espace de dix siècles , cet empire que le paganisme laissa périr , avec tant de lâcheté , en Occident , l'an 476. On nous rebat les oreilles des héros de Rome , de ses glorieux souvenirs , de ses trophées , de ses monumens qui réveilloient des idées de fierté plus convenables à la grandeur des ancêtres qu'à la bassesse de leurs descendans. Est-ce que Symmaque croyoit pouvoir protéger *la ville éternelle* avec les ombres des Scipions , des Emile , des Marius , et sauver , avec ces phantômes , l'éternité terrestre de cette ville ?

Les mille années que l'empire romain subsista en Orient , au milieu des secousses , des révolutions , qui se survéquit à lui-même avec tant d'éclat , cette prolongation de mille années d'existence , due au christianisme , dépose éloquemment contre les plaintes d'une sacrilège calomnie. Suffit-il , quand on se sent terrassé par cette preuve , suffit-il de répéter ces mots , *l'Occident fut impuissant à l'Orient* ? Dans cette hypothèse même , ce seroit encore le paganisme qu'il faudroit accuser , puisqu'avant l'avènement de Constantin au trône impérial , l'idolâtre

Dioclétien avoit fui le séjour de Rome, et porté, de l'aveu d'Ancillon, « *un coup mortel à l'unité du corps politique* (1). » Effectivement, cet. empereur, en multipliant le nombre des Césars, multiplia aussi, sans aucune nécessité, les emplois dans l'état militaire, dans l'état civil, prit à sa solde des milliers de Barbares; et non content de cette augmentation de charges, qui détendit tous les ressorts de la puissance romaine, consuma une partie des revenus publics, soit à bâtir, soit à orner des villes, en ruinant les provinces (2). « *Qui veut, remarque Bossuet, entendre à fond les choses humaines, doit les reprendre de plus haut,* » si l'on adoptoit toujours ce principe sage et vrai, on ne se rabattrait pas continuellement sur des faussetés et sur des calomnies. Écoutons Montesquieu énonçant cette opinion : « Rome avoit si bien anéanti tous les peuples, que, lorsqu'elle fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eût en-

---

(1) *Hist. des Révolutions du Système politique en Europe*, t. I, p. 69.

(2) Nous ne faisons que traduire librement le passage de l'histoire d'Aurélius-Victor, p. 525.

361. » fanté de nouveaux pour la détruire (1). » Incroyable inconséquence de l'esprit humain ! Cette grande vérité, appuyée de tant de preuves historiques, Voltaire s'efforce de la nier, et, par aversion pour le christianisme, représente les Romains tout autres qu'ils n'étoient. Au reste, son autorité est insignifiante, puisque lui-même, à l'article des conquêtes de Rome, témoigne contre l'ambition sanguinaire de cette République la même horreur que Montesquieu et que M. Ancillon. Voltaire fut de tous les écrivains français, après Bossuet, l'homme qui posséda, le plus éminemment, le génie de l'histoire ; mais cet homme défigura ce génie par une révoltante partialité et par son style épigrammatique.

Nous ne répéterons point ce cruel arrêt

(1) *Grandeur et Décadence des Romains.* (chap. XVI, p. 247.) Avec moins d'hyperbole, l'auteur de l'*Histoire du Tribunat* a dit : « La nature humaine gémit, souffre encore, en voyant le nombre prodigieux de victimes que cette nation sacrifia à son esprit conquérant. » (t. I, p. 421.).

prononcé par un historien philosophe (1) : 361.

« *Les Barbares punirent les anciens et nom-*

« *breux forfaits des Romains.* » On s'expri-

meroit d'une manière plus analogue à la

vérité de l'histoire , conséquemment avec

moins de rigueur , en disant que si le chris-

tianisme ne fût venu , en Europe , au secours

des nations civilisées , mais appauvries de

vertus propres à conserver l'ouvrage de la

civilisation , ne fût venu pour servir de

contre-poids à l'ignorance , à la barbarie ,

l'Europe entière retournoit à la vie sau-

vage. Le christianisme saisit courageuse-

ment, au passage , les peuples conquérans ,

adoucit leur humeur farouche , en convertit

un grand nombre , arrêta les effrayans pro-

grès de la destruction , et empêcha les foibles

Romains d'être égorgés sur les autels des

dieux Scandinaves , sous les enseignes mêmes

---

(1) *Hist. des Révol. du Système politique, etc.*

Nous citons ici de préférence, cet historien protestant; du moins l'esprit de parti ne l'aveugle pas. Ce sont, pour lui, des vérités mathématiques. Pourquoi faut-il que nos écrivains français aient moins de sagesse, moins d'impartialité que la plupart des écrivains étrangers ?

361. de ce paganisme en tout temps impitoyable chez les Grecs , chez les Romains , aussi bien que chez les peuples septentrionaux.

Plus d'une fois , à la veille d'une invasion , les citoyens de Rome , croyant appaiser leurs dieux , enterrèrent vifs un Grec et une Grecque , un Gaulois et une Gauloise (1). Dans les plus grandes calamités , les nations chrétiennes , pour détourner le danger de dessus leur patrie , pour fléchir le ciel , n'eurent jamais recours qu'aux prières et aux larmes. Sans outrager la nature , sans joindre aux victimes de la guerre , les victimes d'un cruel fanatisme , ces nations surent ranimer , fortifier leur courage , et cueillir les palmes de la victoire.

Quelle férocité de mœurs chez les Romains ! Le crime souilloit la plupart de leurs spectacles publics ; il fallut tout l'héroïsme de la religion chrétienne pour faire cesser les jeux barbares si connus sous le nom de combats de gladiateurs. Dans ces derniers temps même , un empereur payen , Galère ,

---

(1) *Græcus cum Græcâ , Gallus cum Gallâ sub terrâ vivi demissi sunt.* (Tite-Live , lib. XXII.)



nourrissoit des ours monstrueux, dont la <sup>361.</sup> férocity égaloit la sienne. Toutes les fois qu'il vouloit se divertir, il leur donnoit, en sa présence, plusieurs hommes, non pas pour les faire dévorer tout-à-fait, mais pour qu'ils fussent flairés, déchiquetés (1) par ces animaux, et alors il rioit *très-agréablement*. Jamais cet empereur ne prit un repas sans répandre ainsi le sang des malheureux. Le christianisme eut long-temps à lutter contre cette barbarie, et à la déraciner dans le cœur des souverains mêmes qui n'étoient point idolâtres (2).

Oui, la religion chrétienne, en ouvrant, à cette sanglante époque, le ciel à la terre éplorée, consola les hommes, affoiblit les horreurs du carnage, enchaîna les plus fougueuses passions, et seule resta ferme, au milieu des agitations politiques du globe,

---

(1) Lactance dit : « *non ut planè comederent ,  
» sed ut obsorberent.* »

(2) Valentinien I entretenoit aussi des ours qu'il aimoit beaucoup trop, au rapport d'Ammien-Marcellin; mais du moins cet empereur n'offroit point des hommes à la dent meurtrière de ces animaux.

- 36). pour rassurer les malheureux, pour verser sur leurs plaies un baume salubre (1). En

---

(1) La philosophie moderne a voulu rendre le christianisme responsable de ces effrayantes révolutions; mais les philosophes ne s'entendent point sur cet article essentiel. Qui se l'imagineroit? plusieurs d'entr'eux épousent la cause des barbares, et louent très-savamment la barbarie. Sismonde-Sismondi ne les voit pas du même œil que Voltaire; celui-ci ne les considère que comme des bêtes féroces. L'auteur de l'*Histoire des Républiques italiennes*, se jetant dans un excès opposé, soutient qu'avec ces peuples barbares, « on vit renâître, en Italie, les vertus et le courage, anéantis par le despotisme des Césars. » Il soutient, et ce n'est pas l'assertion la moins originale, la moins curieuse, que « les premières institutions libérales furent apportées du Nord aux Romains dégénérés; » il soutient que « les nations septentrionales avoient rendu aux Italiens le sentiment de la dignité de l'homme, l'amour de la patrie et de la liberté; il soutient en un mot que « le système appelé féodal a été calomnié sans qu'on le connût. » Mais huit siècles d'ignorance et de ténèbres attestent le ridicule et la barbarie de ce système.

Sismonde-Sismondi s'accorde pourtant, sur

tous lieux, l'étendard de cette religion servit de point de ralliement à l'humanité en deuil. Ces Barbares si redoutables, étonnés d'abord, puis touchés de la douceur de la morale évangélique, prêchée, jusque sous leurs tentes, par d'intrépides missionnaires, connurent, pour la première fois, la pitié. Les arts, les sciences et les lettres, à la veille de faire naufrage dans une tempête universelle, se rangèrent autour de cette religion qui parvint à sauver une partie des chefs-d'œuvre de l'antiquité payenne et les codes des peuples les plus civilisés (1). Pourquoi

---

un point, avec les écrivains les plus instruits, les plus judicieux, c'est que les habitans de l'Italie n'avoient plus rien de romain que le nom, c'est que les barbares valaient mille fois mieux que *les descendans des Scipions*; mais ce sont là des vérités purement relatives.

(1) La législation égyptienne, originairement transmise aux Grecs par les colonies venues de l'Égypte, et aux Romains par les décemvirs, formoit la base de ces codes divers. Ainsi le christianisme sauva le plus ancien monument de la sagesse humaine, monument qui revit dans la législation actuelle de peuples civilisés de l'Europe. Robertson, dans son

361. dissimuler ces inappréciables bienfaits ? Pour-  
quoi se pénétrer des mêmes préjugés ; et se  
rendre conpable des mêmes calomnies que  
Symmaque (1) ?

*Introduction à l'Histoire de l'empereur Charles-  
Quint*, (t. I, p. 191 et 192.), reconnoît hautement  
cette vérité, et s'en explique en ces termes : « Le  
» peu de lumières qui servoient à guider les hom-  
» mes dans ces siècles de ténèbres étoient en dépôt  
» chez les ecclésiastiques. Ils possédoient seuls  
» les restes de la jurisprudence ancienne.... Ils  
» formèrent un corps de lois conformes au grand  
» principe de l'équité ... Plusieurs des règle-  
» mens qu'on regarde comme les barrières de la  
» sûreté personnelle, ont été empruntés des  
» règles et de la pratique des tribunaux ecclé-  
» siastiques. »

Ces ecclésiastiques ne jugeoient donc pas, ainsi  
que le prétend l'abbé Millot, « à leur tribunal  
» suprême, les affaires sur des maximes incon-  
» nues à l'antiquité. » Robertson s'enonce en  
philosophe impartial ; qui sacrifie ses préventions  
à la vérité. L'abbé Millot, historien léger, super-  
ficiel, sacrifie, au contraire, la vérité même aux  
préjugés dominans de son siècle.

(1) Raynal a la franchise de rendre au chré-

Julien, se fondant sur la différence des climats, des mœurs, des coutumes, ne croyoit pas que le christianisme pût jamais étendre ses progrès dans l'univers, ni réunir les Grecs et les Barbares. Cet Empereur s'imaginait que chaque contrée devoit avoir des dieux et un culte particuliers, analogues, pour ainsi dire, à la température du climat; ces dieux, ou demiurges, ayant été créés par l'Être-Suprême, pour agir chacun à leur gré, et pour maintenir la grande diversité des caractères, des usages, établie suivant les influences de l'air (1), cette diversité ne provenoit plus immédiatement du Dieu créateur, mais de ces dieux subalternes auxquels il avoit, comme à des espèces de vice-rois, abandonné le gouvernement du monde terrestre.

---

tianisme ce glorieux témoignage : « depuis la conversion des Danois et des Norvégiens, on ne trouve pas, dans l'histoire, les moindres traces de leurs expéditions et de leurs brigandages. »

(1) Voltaire, mitigeant un peu cette bizarre théologie, en a retenu l'esprit dans ces vers de sa tragédie de *Zaïre* :

J'eusse été, près du Gange, esclave des faux dieux,  
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

361. L'ennemi des *Galiléens* insinue que cet état de choses sera *éternel*, d'après le tableau physique et moral de ce monde, tel qu'il subsistoit de son temps, tableau dont toutes les faces subirent des changemens si étranges depuis la publication d'un pareil système. Laissons le prince dogmatique s'enfoncer dans ses rêveries ; pour montrer la foiblesse, l'absurdité de ses *Argumens*, il nous suffit de recourir à ce passage de ses *Réflexions sur les Dogmes de la Religion chrétienne* (1).

---

(1) La troisième édition de ces *Réflexions de l'empereur Julien*, parut à Berlin en 1769. Tous les philosophes, des bords de la Sprée aux rives du Jénisséa, poussèrent un cri de joie à l'aspect des nouveaux *éclaircissemens* et de l'affreux commentaire donné par le marquis d'Argens. Il est difficile d'afficher une ironie plus cynique et une ignorance plus arrogante que ne le fait ce très-singulier marquis : en se proposant de renverser les autels du christianisme, il met quelquesfois à contribution l'ouvrage de Lamotte-le-Vayer qu'il nomme « *un sage philosophe chrétien*. » Nous prouverons mathématiquement que, dans son livre intitulé *De la Vertu des Payens*, La-

« On trouvera fort peu de peuples situés 361.  
 » à l'Occident, *qui cultivent la philosophie*  
 » *et la géométrie, et qui même soient pro-*  
 » *pres à ce genre d'études*, quoique l'em-  
 » pire romain ait étendu si loin ses conquê-  
 » tes. Si quelques-uns des hommes les plus  
 » spirituels de ces nations sont parvenus,  
 » sans étude, à acquérir le talent de s'é-  
 » noncer avec clarté, et avec quelque grace,  
 » *c'est à la simple force de leur génie qu'ils*  
 » *en sont redevables.* D'où vient donc la  
 » *différence éternelle des mœurs, des usa-*  
 » *ges, des idées des nations, si ce n'est*  
 » *de la volonté des dieux à qui la con-*

---

motte-le-Vayer, aussi mauvais écrivain qu'historien infidèle, s'étaie de fausses citations. Quoi qu'il en soit, les *Réflexions de l'Empereur romain*, en ont suggéré des milliers d'autres aux Juliens modernes. C'est dans la *Défense du Paganisme* qu'ils ont été puiser leurs épigrammes, leurs mensonges contre la religion chrétienne, et qu'ils ont retrempe leur esprit. La lecture de cet ouvrage, loin de nous sembler dangereuse pour un honnête homme, n'est propre, selon nous, qu'à le fortifier dans les principes d'une saine doctrine.

361. » *duite de ces nations a été confiée par*  
» *le Dieu suprême (1).* »

Il auroit donc fallu, conformément à ce système, qu'il eût pris fantaisie aux dieux de la Grèce et de Rome de faire un échange de départemens avec les dieux des autres pays, et d'émigrer avec les climats propres à la civilisation, à la culture des arts et des sciences. Puisque l'auteur organisait et distribuait des gouvernemens inamovibles aux demiurges, les lois, la croyance erronée des peuples étoient censées immuables comme le monde lui-même; le christianisme devoit succomber dans la guerre ouverte qu'il déclaroit à ces *demiurges* tous intéressés à se liquer contre ce nouvel adversaire. D'après cette belle doctrine, l'auteur trouvoit souverainement déraisonnable ce commandement prescrit au peuple d'Israël : « *Tu n'a-*  
» *doreras point les dieux des autres na-*  
» *tions.* »

Voilà cependant la logique, la sublime théorie (elle appartient à Platon) que renferment ces fameuses *réflexions* tirées des

---

(1) *Défense du Paganisme par l'empereur Julien, en grec et en français. (t. I, p. 81.)*



ouvrages de Saint Cyrille , et dont l'impiété 361.  
a rempli les nombreuses lacunes qu'elles  
présentent. Les raisonnemens du Souverain  
purent ébranler la foi de plusieurs de ses  
sujets, et les faire retourner à l'idolâtrie.  
Le monde paroissoit à leurs yeux tel que  
le dépeignoit Julien ; une partie de l'uni-  
vers ignoroit l'autre. La physique informe  
de ce temps , refusoit aux peuples situés  
vers le Nord , et désignés sous le nom de  
*Cimmériens* , leur refusoit la lumière vivi-  
fiante du soleil , et les plongeoit systématique-  
ment dans les ombres de la nuit. C'est le  
christianisme , contre lequel l'Empereur ro-  
main écrivoit sans cesse , qui , inopinément ,  
recula les bornes du monde , dissipa les  
ombres de cette nuit imaginaire , rétablit  
insensiblement les lois de la saine physique ,  
agrandit la sphère des connoissances hu-  
maines , et prouva qu'il ne falloit pas aller ,  
un thermomètre à la main , mesurer les di-  
vers degrés de la vertu ; suivant la diversité  
des climats.

Si l'auteur des *Réflexions sur les Dogmes  
de la Religion chrétienne* , revenoit sur la  
terre , de quelle confusion ne seroit-il pas  
couvert , en voyant le spectacle de l'univers

161. changé par cette religion, en voyant cette croix qu'il détestoit, arborée dans les régions les plus hyperboréennes, et les bienfaits de la civilisation répandus dans tout cet Occident qu'il semble condamner à une ignorance sans fin? S'il revenoit sur la terre, de quel étonnement ne seroit-il pas frappé, en voyant les arts et les sciences fleurir sur les rives de l'Elbe, de la Vistule, de la Newa, aussi bien que sur les rives de la Seine et de la Tamise, et jusqu'auprès du cercle polaire arctique? Il y seroit aussi témoin des maux qu'enfantèrent les cruels abus de cette philosophie parmi les descendants des Gaulois, et principalement dans cette antique Lûtèce qui lui étoit si chère.

Jusqu'à un certain point, Julien nous semble moins odieux que plusieurs écrivains modernes, lesquels, au sujet de la restauration momentanée de l'idolâtrie, anticipent sur les événements, passent du quatrième siècle de l'ère chrétienne au cinquième et au sixième, et, dans le délire de la haine, entassent les anachronismes. Cet Empereur se doutoit si peu de la puissance de la nation qui, la première, ébranla les bases de la grandeur romaine, qu'un jour des offi-

ciers lui conseillant d'attaquer cette nation voisine, il répondit : « *Je cherche des ennemis plus dignes de moi* (1). » Ces ennemis, si peu dignes de lui, étoient les Goths qui, peu d'années après, taillèrent en pièces une armée romaine, et brûlèrent Valens sous un toit de chaume. C'en étoit fait de l'empire, si les Barbares avoient su profiter de leur victoire, ou plutôt s'ils avoient été moins inexpérimentés dans l'art des sièges. Julien ne prévoyoit nullement l'imminence des dangers auxquels la Providence réservoir, sous peu, un empire affaîssé sous le poids des vices.

Le successeur de Constance, en s'efforçant de rappeler ce qui n'existoit plus, c'est-à-dire de rétablir le paganisme, n'étendoit que les vues de sa vengeance, et non celles de la raison et de la politique. Il prétendoit être aimé de ses sujets, autant qu'il étoit aimé lui-même du « *soleil son père, son seigneur et son maître* ; » mais en cherchoit-il les véritables moyens ? Les divinités

---

(1) *Suadentibus proximis ut aggrederetur propinquos Gothos.... hostes quærere se meliores aiebat.* (Amm., lib. XXII, p. 305.)

361. de la Grèce et de Rome , aussi muettes pour le cœur que pour l'esprit, ne maîtrisoient plus l'entendement humain que la religion chrétienne avoit éclairé. Par-tout gissoit l'orgueil de l'antique paganisme, et l'imagination se trouvoit entièrement désabusée. L'erreur , après avoir revêtu toutes les formes de la nature , et produit trente-six mille dieux , selon le calcul modéré de Varron (1) , ne comptoit alors qu'un très-petit nombre de prosélytes , vérité que Voltaire et Gibbon entreprennent inutilement d'obscurcir , en peignant l'idolâtrie sous les couleurs les plus agréables ; en l'opposant au christianisme qu'ils peignent sous les couleurs les plus fausses. Si nous voulions en croire le premier de ces écrivains passionnés , rien n'étoit changé dans le monde au temps de Julien , et les dieux de l'Olympe avoient de nombreux , de fervens adorateurs : Eh bien ! nous nous servons de l'autorité de Julien

---

(1) Il paroît que depuis Varron , surnommé *le plus savant des Romains* , la multitude des dieux s'étoit prodigieusement accrue. Prudence , en parlant de Julien ; dit : *amens ter-centum millia divum.*

lui-même pour démentir de telles assertions. <sup>361.</sup>

Dans une lettre adressée à Théodore, pontife, le prince exhale ces plaintes : « *Notre*  
» *froideur pour les dieux est telle, que nous*  
» *oublions les lois de nos pères, que nous*  
» *ignorons si elles ont jamais existé. . . .*  
» *J'ai toujours gémi de cette indifférence,*  
» *suite déplorable de la débauche et de*  
» *la dépravation des mœurs qui ont éteint*  
» *parmi nous tout esprit de religion* (1). »

Les idolâtres entroient dans un temple comme dans une salle de théâtre, plus pour contempler un spectacle curieux que pour y honorer les dieux immortels : les fêtes les plus solennelles étoient dédaignées. Julien s'étant rendu au temple d'Apollon, à Daphné, le jour même de la fête solennelle de ce dieu, avoit « *l'imagination remplie de*  
» *victimes, de libations, de parfums, de*  
» *jeunes gens revêtus de robes magnifiques*  
» *de couleur blanche.* » Hélas ! ce n'étoit qu'un songe ; entré dans le temple, le prince n'y trouve pas une victime, pas un gâteau,

---

(1) Dans cette lettre, Julien s'explique confidentiellement.

351. pas un grain d'encens; il n'y trouve qu'une  
oie apportée par le Grand-Prêtre (1).

Un écrivain distingué a très-bien dit :  
« Les payens avoient une morale ; mais le  
» paganisme n'en avoit pas, et ne présen-  
» toit aucun dogme. » Gibbon oppose ridicu-  
lement au *Verbe* le *logos* de Platon. Le  
philosophe grec lui-même, reconnoissant  
l'insuffisance de la raison humaine, et la  
nécessité d'une révélation, seule capable de  
fixer nos incertitudes, s'exprime en ces ter-  
mes par l'organe de Socrate : « Au milieu  
» de nos incertitudes, le parti que nous  
» avons à prendre, est d'attendre patiem-  
» ment que quelqu'un vienne nous instruire  
» de la manière dont nous devons nous  
» comporter envers les dieux et les hommes.  
» Celui qui nous apprendra ces choses, s'in-  
» téresse véritablement à ce qui nous re-  
» garde. Il procédera, à mon avis, de la  
» même manière dont Homère raconte que  
» Minerve en agit à l'égard de Diomède. La  
» déesse commença par dissiper le brouil-

---

(1) *Misopogon*, (p. 65 et suiv., trad. de La Bléterie.) Il s'attendoit à voir, au moins, trente bœufs parés de fleurs et avec des cornes dorées.

» lard qu'il avoit devant les yeux, afin qu'il  
» pût distinguer les objets qu'il ne voyoit  
» que confusément. Il n'est pas moins né-  
» cessaire, que le nuage qui vous oflusque  
» l'esprit soit écarté, pour que vous puis-  
» siez discerner ce qui est bien, d'avec ce qui  
» est mal, discernement que *vous n'êtes pas*  
» *aujourd'hui en état de faire*. Qu'il vienne  
» donc incessamment, répond Alcibiade,  
» je suis tout disposé à faire ce qu'il me  
» prescrira, et j'espère qu'il me rendra  
» meilleur (1). »

L'Être divin étant descendu sur la terre, les vœux de Platon se trouvoient exaucés. Le genre humain, sorti des ténèbres, discernoit le bien d'avec le mal; et les jours de la grande manifestation ayant lui, l'encens des mortels, dans la plus grande partie de l'empire romain, ne fuma bientôt plus qu'en l'honneur du suprême Créateur de l'univers.

Le christianisme fut la sanction de la morale naturelle, le préservatif de tous les vices, la garantie des gouvernemens, le lien commun des peuples qu'une espèce de con-

---

(1) *In Alcibiade.*

361. fraternité unit entre eux. Ils cessèrent de vendre à l'encan les prisonniers, et de les condamner à un esclavage perpétuel. A dater de l'établissement de cette religion, les hommes se virent réintégrés dans leur dignité originelle. La vertu, comme la Divinité, fut une, la même pour les grands que pour les petits, ce qui n'existoit pas dans l'antiquité idolâtre. Ainsi, *la pudeur patricienne* ne fut plus, au gré d'une vanité stupide, *séparée de la pudeur plébéienne*; l'une et l'autre confondues, unies ensemble, n'eurent plus dans le monde qu'un seul autel (1). A dater de l'établissement du christianisme, les hommes, rassemblés sous la voûte de ses temples, furent tous égaux en présence de l'Éternel et les enfans d'un même père. Telle ne fut point la doctrine du paganisme, qui créa plusieurs distinctions non moins injurieuses à la Majesté divine qu'à l'humanité (2). Qu'un grand,

---

(1) Cette distinction si humiliante exista effectivement dans Rome : on y adoroit aussi des *dieux plébéiens* et des *dieux patriciens*. Il y avoit la *bonne déesse* des patriciennes et la *bonne déesse* des plébéiennes.

(2) Dans les pagodes de l'Inde, l'orgueil des



enivré des faveurs de la fortune, vienne à s'enorgueillir de son être, au point de se croire, comme les Naïres de l'Inde, d'une nature supérieure et de se servir à lui-même d'idole, il ne faut pas que ce grand s'avance sous la voûte sacrée, qui, sans cesse, retentit des accens de la misère et du néant des vanités humaines.

La lumière de l'Évangile, en éclairant les peuples, leur avoit fait mépriser un culte aussi absurde que grossier. Ils connurent enfin le ridicule de ce brillant Olympe habité par tant de milliers de divinités formées à l'image de la créature. Les passions, les amours, les ignobles métamorphoses de plusieurs de ces divinités du premier ordre, fournissoient journellement aux chrétiens des sujets de plaisanterie. Le vol, le parjure, le meurtre, l'inceste étoient déifiés, et la vertu se voyoit, presque en tous lieux, pros-

---

trois premières castes s'arrogent des distinctions que condamne formellement l'esprit du christianisme. Saint Ambroise dit : « *Quantò magis in ecclesiâ, ubi et dives et pauper, et servus et liber, et honoratus et plebeius, omnes in Christo unum sumus.* » (Epist. LXXXII.)

361. ternée aux pieds des autels du vice et du crime. Les usages, les coutumes et les goûts de la terre s'étoient introduits dans le ciel où les races, les mariages, la parenté des dieux, tout se rapportoit à la ressemblance de notre foiblesse (1). Les sages du paganisme s'étoient vus obligés de respecter en public un culte qui, intérieurement, les faisoit rougir, parce que ce culte favorisoit le développement des passions les plus honteuses, parce qu'avec ce culte on pouvoit tranquillement se souiller des plus grandes infamies à l'exemple de Jupiter, de Mars, d'Apollon et de Mercure. Ils s'étoient vus obligés de respecter, extérieurement, une croyance qui, sans les semences de morale universelle répandues parmi les nations, auroit bouleversé, auroit détruit la société entière.

Telles étoient ces divinités que, par un inconcevable délire, certains philosophes modernes, en approuvant les projets de Julien contre le christianisme, ne cessoient

---

(1) *Genera, conjugia, cognationes, omniaque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ.* (Cic., de *Naturâ Deorum.*)

de proposer à notre admiration et à nos regrets. Les danses ; les concerts , les festins , accessoires d'un culte extravagant , offroient de merveilleux attraits à ces hommes que la sévérité de l'Évangile épouvantoit , ainsi que la pureté de ses maximes. Il leur falloit une religion toute poétique , toute sensuelle , pour les distraire d'un avenir formidable. Or , ces vieilles , ces phantasmatiques divinités conversoient parfaitement à de semblables esprits.

Julien , essayant de couvrir la théogonie grecque d'un bouclier impénétrable aux traits des railleurs , essayant de mettre quelque sagesse dans la folie , tantôt cacha , sous le voile des allégories , le ridicule et l'obscénité du polythéisme , tantôt recourut à des explications métaphysiques sur la formation de l'univers , mêlant ensemble les notions littéraires et les notions philosophiques , et tantôt fit prendre les formes de l'histoire à la plupart des fables de la Grèce.

Organisant , à son gré , une antiquité ténébreuse , attribuant une physique savante à des sauvages , il voulut persuader que les Pélagés avoient contemplé Hercule comme étant le principe et l'ame de la végéta-

361. tion, Mercure comme étant le sentiment du monde qui réveille les esprits, et hasarda mille autres interprétations de cette force, renouvelées par des écrivains modernes. La science des allégories, au lieu de masquer la difformité du paganisme, au lieu de décréditer la religion chrétienne, comme il se le proposoit, ne fit que donner plus de lustre à la sagesse des dogmes de cette religion :

A l'aide du poëme d'Hésiode, à l'aide de l'Iliade et du planotisme, il entreprit de réaliser, avec le même art, toutes les fables transplantées anciennement dans la Grèce par des colonies égyptiennes, fables qui avoient corrompu la religion primitive des aborigènes, en évoquant cette religion au tribunal des sens, fables dont l'intelligence avoit été absolument perdue depuis plusieurs siècles. C'étoit vouloir organiser un pays de fictions et de monstres où, remarque Plutarque, « *tout ce qu'on trouve n'a ni certitude, ni fondement* (1). »

---

(1) *Vie de Thésée*, trad. de Dacier. Nonobstant cet aveu de Plutarque, Court-de-Gébelin s'imagina, vers le milieu du dix-huitième siècle, avoir retrouvé cette intelligence perdue, même du temps de la guerre du Péloponèse. Cet écri-

Mais, comme on l'a déjà remarqué, relativement au plus sublime des poètes anciens, « les vérités primitives disparaissent » dans les ouvrages d'Homère, comme *une goutte d'eau dans l'Océan.* »

L'Empereur romain, prétendant expliquer

---

vain, se traînant sur les pas d'Evhémère, auteur du système connu sous le nom d'*év'hémérisme*, n'a réussi qu'à composer de fastidieux romans sur les fables égyptiennes, phéniciennes et grecques. Remontant aux âges primitifs du monde, Court-de-Gébelin prête des notions méthaphysiques, vraiment curieuses, à des sauvages qui d'après son système (ou plutôt celui d'Evhémère), auroient adoré autant de dieux qu'il existe d'agens dans la nature. Nous ne parlerons point du volumineux, lourd et fatigant ouvrage de Dupuis; le contre-poison des principes abominables que prêche cet écrivain, est dans l'ennui que l'on éprouve en parcourant son *Compendium* d'explications et de conjectures, non moins impies que bizarres. La science des allégories, en sapant les fondemens de l'histoire, substitue aux dogmes les plus sacrés, des rêveries qui mènent droit à la superstition les plus fiers ennemis du christianisme. » *Il n'a pas tenu*, dit malignement le marquis d'Argens, *à un philosophe* (Maupertuis) *mort*

361. la mythologie, qui est inexplicable, et qui exclut tout sens physique, tout sens historique, forgea, entre les dieux de la fable et les attributs de la Divinité, des rapports plus ou moins absurdes, et ne se méprit pas moins dans l'invention d'autres rapports avec le cours des saisons et les révolutions du soleil (1). Quiconque aura une idée d'un système aussi compliqué, se persuadera aisément que l'auteur usoit de la religion payenne, plus par discours que par conviction.

Julien, en rouvrant les temples de Jupiter, de Mars, d'Apollon, de Minerve, rendit involontairement un éclatant hommage à la religion chrétienne, puisqu'il eut le dessein de transporter, dans l'idolâtrie, le rit,

---

*« il y a quelques années, de rendre prophètes  
« tous ceux qui voudroient l'être. »* (Réflexions  
sur la défense du paganisme, par l'empereur  
Julien, tom. II, pag. 191.)

(1) Pour épuiser ce sujet qui a enfanté tant d'extravagantes visions, nous nous contenterons de faire observer que vouloir expliquer ainsi les fables, « c'est comme si l'on vouloit expliquer les rêves d'un homme en délire. » (Millot, *Elémens d'histoire générale*, t. I, p. 206.)

les pieuses institutions et les principales cérémonies de l'Eglise; mais ce dessein, adapté à un culte immoral, n'attira à son auteur que l'épithète de *singe du christianisme* (1). Le prince, dans une de ses lettres, défend aux prêtres payens d'assister au théâtre, de se lier avec des comédiens et de les visiter. Dans la plupart de ses ouvrages, il affiche un profond mépris pour la morale relâchée d'Épicure (2).

Le paganisme, sans dogmes, sans discipline, n'étoit réellement susceptible d'aucune réforme, et ne pouvoit être réintégré dans ses anciennes prérogatives par une philosophie insensée, contradictoire, qui faisoit revivre les sciences occultes et mépri-

---

(1) Saint Grégoire de Naziance.

(2) Sur ce point Voltaire n'est pas d'accord avec son héros; le poète philosophe nous certifie gravement que « *rien sur-tout n'étoit plus respectable que la morale des vrais épicuriens.* » malheureusement, Julien n'en distingue pas de deux espèces, non plus que Montesquieu qui regarde ces *vrais épicuriens* comme les corrupteurs de la république romaine, et les destructeurs de l'empire.

361. sables de la magie , de la divination et des aruspices.

La superstition est , à la vérité , une chaîne qui , dès l'origine du monde , tient les peuples captifs. Cette chaîne n'est point usée , et ne s'usera probablement jamais ; mais , depuis les progrès du christianisme , les chefs des nations , leurs principaux magistrats , les hommes de lettres se sont , pour la plupart , dégagés de cette chaîne antique : ils y étoient tous attachés dans l'Egypte , dans la Grèce et dans l'Italie.

Nous en dirons tout autant du fanatisme qui s'introduisit , dans tous les siècles , au milieu des hommes , dans leurs institutions sociales , qui se glissa au sein de la liberté , du patriotisme , avec non moins de fureur que dans le sein de la religion : les explosions du fanatisme religieux entraînèrent peut-être les suites les moins dangereuses pour l'humanité , et pour les gouvernemens : opinion opposée aux idées du vulgaire , mais nullement surprenante pour les personnes qui ont médité , dans le calme , dans le silence des passions , l'histoire des révolutions les plus mémorables. Quand le fanatisme religieux disparut chez les Romains , le fa-



natisme de l'incrédulité et de l'ambition les <sup>361</sup> précipita dans un abyme de malheurs. Rien ne vint les consoler : aucune considération, d'une nature supérieure, ne put retenir leurs bras homicides. N'étoient-ils pas de véritables fanatiques aux jours sanglans des proscriptions de Marius et de Sylla, aux jours sanglans des proscriptions de Lépide, d'Octave et de Marc - Antoine ? N'étoient-ils pas de véritables fanatiques dans les plaines de Pharsale, aux champs de Munda et de Thapsus ?

Le fanatisme religieux ne porte les vertus qu'à une exagération momentanée, quoiqu'affreuse, toutes les passions de l'homme ne connoissant que les extrêmes. Ce fanatisme n'altère point, ne dégrade point les mœurs publiques, tandis que le fanatisme de l'incrédulité laisse une grande nation dans l'épuisement de toutes les vertus.

Julien ne pouvoit alléguer la raison d'état pour autoriser ses projets ; cette raison les combattoit fortement, la grande majorité de ses sujets étant chrétienne. Conformément au génie des législateurs de l'antiquité, il se proposoit d'être sévère, d'être intolérant en faveur de ses dieux, et ne dissimulé nullement

361. ce caractère de sévérité, d'intolérance, inhérent au paganisme des Grecs et des Romains. Ainsi, J.-J. Rousseau, très-versé dans l'art de l'élocution, mais très-peu dans la connoissance de l'histoire, se méprend d'une étrange manière, ainsi que Voltaire, lorsqu'il préconise la tolérance religieuse des anciens (1). « *Quand on dit (remarque le*  
 » *président Hénault, juge plus instruit que*  
 » *le créateur de tant de paradoxes), que les*  
 » *payens étoient tolérans, cela s'entend des*  
 » *différens systèmes adoptés par les payens,*  
 » *qui leur étoient tous égaux, parce qu'ils*  
 » *étoient d'accord sur le dogme, et que leurs*  
 » *dieux, loin de se nuire, se fortifioient en*  
 » *se multipliant; mais quand on en vouloit*  
 » *au paganisme, ils cessoient d'être tolé-*  
 » *rans : témoin Socrate, à qui il en coûta*  
 » *la vie.* » \*

J.-J. et tous les philosophes du siècle dernier, prétendent que les guerres de religion furent absolument inconnues aux Grecs et aux Romains. La Grèce eut pourtant ses

---

(1) En parlant de l'intolérance, Voltaire écrit ces mots : « *cette fureur fut inconnue au paganisme.* » (Siècle de Louis XIV, ch. XXXVI.)

trois *guerres sacrées*. Dans la première, tous 361.  
les habitans de Cyrtha furent passés au fil  
de l'épée, comme des impies, pour avoir labouré quelques arpens de terre consacrés à un temple voisin de cette ville, et un philosophe lui-même, Solon, fut le principal instigateur de cette guerre de fanatisme. La deuxième n'eut pas de tragiques résultats, les coupables ayant désarmé, par une prompte soumission, le tribunal amphyctionique. Dans la troisième, Philippe, roi de Macédoine, nommé généralissime par ce tribunal, et chargé de poursuivre la vengeance de l'injure faite à Apollon, traita les Phocéens plus cruellement que, dans la suite des siècles, Simon de Montfort ne traita les Albigeois. Six mille guerriers de la Phocide furent précipités tout vivans dans la mer. Trois mille autres furent pendus : les restes du peuple, femmes, enfans, vieillards, condamnés à la servitude et dévoués aux dieux infernaux, errèrent sans patrie, sans richesses. Les armes des Phocéens furent brisées solennellement, les chevaux enlevés, les tombeaux ouverts, et ce malheureux pays converti en solitude.

L'excommunication était usitée dans la Grèce, et avec les cérémonies les plus lugubres,

361. les plus terribles. Les impies atteints de cette foudre, se nommoient *énagés* (mot dont le sens équivalait à celui d'excommunié) : maudits publiquement, ils se voyoient contraints de se bannir. Ainsi, la puissante famille des Alcéméonides et ses nombreux cliens restèrent long-temps *énagés*, et en horreur aux Athéniens<sup>(1)</sup>. Suivant le témoignage de Thucydide, « on ne se contenta pas de condamner les vivans à l'exil ; on rassembla même » les os des morts, qui furent jetés hors des » *limites* de l'Attique. (2) » C'est une vérité célèbre, mais que les admirateurs du paganisme écartent avec soin.

Tant que les Romains eurent des mœurs, il ne fut point permis d'admettre dans Rome de nouvelles divinités étrangères. L'an 327 de la fondation de cette ville, le sénat char-

---

(1) Périclès, descendant d'Alcéméon, eut besoin de tout l'artifice de son éloquence, de sa politique, pour se concilier l'affection de ses compatriotes. Les orateurs reprochèrent, plus d'une fois, à ce grand homme d'appartenir à une famille que les dieux avoient maudite.

(2) *Hist de Thucyd.* (Liv. II, p. 96 et 97 ; trad. de M. L'Évesque.

geà les édiles de veiller à ce qu'on n'adorât <sup>361</sup> que les dieux de la patrie, chacun avec le culte qui lui étoit particulier (1).

Les admirateurs de la tolérance des anciens n'entendirent probablement jamais parler du décret de l'archonte Diopithès, décret rendu près de quatre cents ans avant Jésus-Christ, décret qui réduisoit au silence les détracteurs du culte public, et les philosophes accoutumés à discourir sur l'essence de la divinité. Les magistrats étoient donc en possession d'une sorte de puissance spirituelle, et surveilloient les délits contre la religion établie? S'il n'y eut point de guerres religieuses chez les anciens (les Grecs exceptés), il faut attribuer cet heureux privilège à l'intolérance même des gouvernemens qui ne laissoient pas impunément injurier les dieux. Jupiter, tonnant du haut du Capitole, étoit pour les Romains un dictateur perpétuel, qu'aucun citoyen n'osât attaquer. Dans tout l'univers payen, une main de fer s'étendoit

---

(1) *Datum indè negotium œdilibus ut animadverterint ne quid, nisi dii romani neu alio more quàm patrio colerentur.* (Tite-Live, lib. IV, p. 76.).

361. pour frapper, à l'instant, quiconque oseroit attenter par ses discours, ou par ses écrits, à la croyance publique; et c'est une vérité que le demi-philosophe abbé Millot n'a pu s'empêcher de reconnoître, en avouant que, dans l'antiquité profane, « les amis de la » sagesse redoutoient *les yeux d'un peuple* » *superstitieux jusqu'au fanatisme*. (1). » Que d'exemples n'aurions-nous pas à citer de la rigueur des lois d'Athènes, pour le maintien du respect envers les dieux ! Deux suffiroient pour attester cette rigueur.

D'informes statues de carrefour sont mutilées et renversées pendant la nuit. Au retour de la lumière, Athènes est saisie d'épouvante, est consternée. Les magistrats interviennent aussitôt pour venger les divinités outragées que représentoient ces statues. On jette dans les cachots une foule de citoyens soupçonnés d'avoir participé au sacrilège, et on en fait périr plusieurs. Les intérêts de la religion l'emportent sur ceux de la république, et la fatale galère de Salamine est expédiée en Sicile pour aller enlever

---

(1) *Elémens d'Histoire générale*, tom. I.<sup>er</sup>, pag. 205.

Alcibiade accusé de complicité, Alcibiade 361.  
dont les talens et la présence étoient si nécessaires à l'armée pour le succès des armes athéniennes. Stilpon, pour avoir osé dire que la Minerve étoit l'ouvrage de Phidias, et non pas *un dieu*, fut dénoncé à l'aréopage, et ne se tira d'affaire qu'en imaginant cette plaisante justification : « *Non, Minerve n'est pas un dieu, mais une déesse, car les dieux sont des mâles.* »

Bayle le savoit bien, que les anciens étoient intolérans, et il fait ces observations, au sujet du philosophe de Mégare : « Cette voie de justification ne valoit rien, puisque le mot grec *θεός* parmi les Grecs, et celui de *Deus* parmi les Latins, conviennent très-proprement aux déesses. La meilleure apologie eût été de dire, que Minerve, à la vérité, en tant que fille de Jupiter, étoit une déesse ; mais, que cette pièce de métal, dont Phidias avoit fait une statue, qui avoit été consacrée à Minerve, n'étoit point un dieu. Cette apologie, dis-je, eût été fort bonne, si l'on eût plaidé devant d'autres gens ; mais elle ne valoit rien devant l'aréopage, et c'est pour cela que Stilpon ne s'en servit pas. »

361. Oui, l'intolérance, et l'intolérance la plus absolue, la plus universelle, voilà l'unique cause du bonheur que les peuples de l'antiquité goûtèrent, par l'exemption des guerres de fanatisme. Cette cause unique, les admirateurs de l'idolâtrie se doïneroient bien garde de la reproduire.

Du moment que l'on ne craignit pas de chanter publiquement dans Rome, *post mortem nihil est, et ipsaque mors nihil* (1),

---

(1) Voltaire, confondant les temps et les mœurs, cite avec une extrême allégresse, ces paroles insensées; comme des preuves de la grande tolérance des anciens : « *heureux le temps, s'écrioit-il, dans un véritable accès de folie, où les français ne feront que plaisanter de la religion !* » Ils ont eu, comme les romains abâtardis, le malheur d'en plaisanter et de proférer, avec plus d'audace encore, ces mots : *il n'y a point de Dieu*. Les hommes et les actions impies eurent aussitôt des événemens sortables. A cette trop lamentable époque de nos calamités, les massacres de septembre retracèrent l'usage des proscriptions de Sylla et de Marius. Nos législateurs conventionnels, alors que l'athéisme s'affichoit publiquement en France, commirent plus d'extravagances que, dans l'antique Grèce, n'en



rien n'est après la mort, et la mort elle-même n'est rien, il n'y eut plus de mœurs, 361.

---

commit le parricide Oreste agité par toutes les furies sorties des enfers. Athènes, libre et républicaine, mit à prix la tête de Diagoras qui avoit nié l'existence des dieux ; et la France, qui se prétendoit libre et *républicaine*, laissoit proclamer la plus désespérante des doctrines, sur les débris ensanglantés du trône et de l'autel. Quelle liberté ! quelle république ! Les français étoient contraints de se dire libres au milieu des fers et des bourreaux. Astrée devoit descendre sur la terre, pour nous débarrasser de toutes les entraves ; et voilà qu'un beau jour, en 1793, au nom de la liberté même, il n'est permis à aucun citoyen de sortir impunément, sans être muni d'un papier, large de trois doigts, garantie de sûreté individuelle. Malheur à l'homme distrait qui aura oublié ce papier au logis, ou qui, s'estimant assez pour ne pas faire dépendre ses droits d'un semblable moyen, aura dédaigné de s'en pourvoir par esprit de fierté ! La *liberté* commande cette servitude, c'est assez pour l'homme paisible, quoique cette singulière mode soit empruntée des Tartares qui détrônèrent la vingt-quatrième dynastie Taïmingienne, et qui sub-

361. plus de frein , plus de patriotisme : tout fut perdu , et la République romaine retentit dans sa chute aux cris de cet athéisme forcené. « *Toutes polices , écrit Montaigne , ont tiré fruit de leur dévotion. Les hommes , les actions impies ont eu par tout des évènements sortables.* » Quel peuple ! quels bourreaux ! quelles scènes affreux-

---

juguèrent la Chine vers le milieu du 17.<sup>e</sup> siècle. Les conquérans forcèrent les Chinois, qui vou-  
loient tranquillement circuler dans les rues de Pékin ou de Nankin, de prendre et d'exhiber, au besoin, des cartes jaunes portant ces mots : « *peuple soumis au tartares.* » En 1796, nous avons cité ce rapprochement dans un petit écrit intitulé : « *Parallèle de l'infortuné Louis XVI avec T-Song-King, empereur de la Chine.* » Ah ! que cette femme coquette, dont parle Cicéron, habituée à se rajeunir, à se retrancher dix années au moins, que cette femme coquette eut hasardé de jouer un pareil rôle dans la France républicaine ! Age, lieu de naissance, profession, il falloit que toutes ces notions fussent, avec une rigueur civique, énoncées publiquement sur les murs de ses foyers. C'est ainsi que l'irréligion multiplia les bienfaits de la liberté.

ses fit naître cette horrible licence de paroles ! Le règne de l'impiété commença, chez les Romains, celui de l'anarchie, et des torrens de sang vengèrent le ciel irrité. Les proscriptions, les guerres civiles furent les évènements sortables à la dépravation des hommes. Auguste ayant, par de nouvelles lois, enchaîné le monstre de l'athéisme, Rome reprit quelque vigueur, et se soutint jusqu'à l'époque où ces lois tombèrent en désuétude.

Le christianisme, assis sur le trône des Césars, raffermir les bases de la morale, de la société. Les payens, loin d'essuyer des persécutions, parvinrent, avec du mérite, aux dignités les plus éminentes, témoins Symmaque, Thémistius, Apronien, Prétextat et une foule d'autres personnages célèbres. Libanius parla des dieux immortels, avec son emphase ordinaire, devant le grand Théodose qui ne punit point le sophiste d'une semblable audace.

Quand la Divinité ne remplit pas l'âme de l'homme, quand il n'embrasse point les vérités immuables, éternelles, il embrasse des erreurs métaphysiques, et souvent même il descend aux superstitions populaires. Il

361. est de toute nécessité pour les esprits les plus indépendans, de saisir une ombre quelconque de religion, et de se rejeter, à force d'incrédulité, en de superstitieux égaremens. L'exemple de Julien atteste la justesse de cette assertion. Ce grave réformateur du paganisme, qu'il nommoit *la vraie religion*, ne croyoit, pas plus que les chrétiens, aux dieux de la Grèce et de Rome. Impie au fond du cœur, dévot au-dehors, la mythologie étoit, à ses yeux, une religion purement poétique qu'il méditoit d'établir sur le plan d'une philosophie subtilisée et spéculative à l'excès. En prêchant, dans ses écrits, la doctrine de l'*âme du monde*, il s'avouoit matérialiste. Lui-même renverse tout l'échafaudage de cette religion mi-partie, et se moque de Jupiter, de Bacchus et de tous les dieux de l'Olympe. Nous allons démontrer ces tristes vérités en donnant l'analyse des *Césars*, satire qui devoit entrer, comme pièce essentielle, dans l'histoire de Julien. A la lecture de cette satire, on verra que ce prince n'usoit du paganisme que par discours, et qu'il ne méritoit pas plus le titre de *favori des dieux* que celui de *vainqueur des rois et*

*des nations* (1). Les *Césars* sont l'acte d'accusation de Julien : on verra que « *le démon de l'ambition étoit son véritable dieu* (2). »

Quoique s'éloignant de la perfection classique des chefs-d'œuvre de l'antiquité, la fable des *Césars* étincelle d'esprit, est remplie d'allusions dont l'à-propos et la finesse charment le lecteur, et présente la fleur de la poésie grecque, au moyen de citations ingénieusement enchâssées. C'est peut-être un des monumens les plus curieux de littérature, puisque ce monument, supplément nécessaire à l'histoire de l'empire romain, sert à rectifier l'opinion, souvent fausse, que l'on a de certains personnages très-célèbres, puisque l'on chercheroit inutilement, ailleurs que dans cette espèce de tragi-comédie, les lumières propres à redresser notre jugement. Julien reproche les plus ignobles excès de conduite à certains empereurs que nous

(1) Libanius et Maxime, ces deux odieux flatteurs dont nous avons prouvé l'imposture, le charlatanisme, la philosophie moderne s'est chargée de leur apologie.

(2) De Tillemont, *Hist. des Emp.*, p. 460.

361. avons la simplicité de regarder comme très-vertueux; mais les dieux, pour de tels excès, se montrent indulgens et de facile composition, les vices étant tolérés dans leur auguste assemblée, et le crime lui-même déifié dans la personne du fraticide Romulus qui doit faire les honneurs du banquet céleste. On est étonné de voir une foule de souverains qui, pour avoir tyrannisé la terre, se sont, après leur trépas, emparés du ciel.

C'est de tous les ouvrages de Julien, le plus enjoué, le plus assaisonné de sel attique, mais en même temps celui dans lequel l'auteur affiche le plus ouvertement son orgueil et sa haine envénimée contre le christianisme. S'il apprête ce banquet, c'est pour en profaner la fin; c'est pour se donner l'affreux plaisir d'apostasier une seconde fois, et solennellement, à la face du ciel et de la terre. On regardera toujours une pareille satire comme le manifeste de la guerre qu'il se préparoit à pousser vigoureusement contre les *Galiléens*.

Le prince satirique, chose plus étonnante, n'épargne point les objets de la croyance payenne. S'élevant, tout-à-coup, de la plus basse superstition à la plus audacieuse im-

piété, parlant, avec une insigne irrévé- 361.  
rence, des dieux immortels qu'il fait valoir,  
avec toute son éloquence, dans ses lettres,  
dans sa *Fable allégorique*, dans le *Misopo-*  
*gon*, il persiffle ces dieux, se joue des uns et  
des autres, renverse et brise leurs idoles,  
après les avoir souillées. On le voit claire-  
ment, l'Empereur sophiste n'avoit abjuré le  
christianisme que par des motifs de ven-  
geance personnelle, et par vanité, afin  
d'obtenir des idolâtres, ou *hellènes*, le dou-  
ble titre de restaurateur du paganisme et de  
second Quirinus. Nouveau Ménippe, il dé-  
chire ses prédécesseurs, en couvre plusieurs  
de confusion, et lève le voile qui, dans  
l'histoire, nous dérobe, heureusement pour  
la morale, une partie de leurs dégoûtantes  
turpitudes.

#### LES CESARS, ou LE BANQUET (1).

Les dieux, qui aiment la bonne chère, et  
qui ne se contentent pas toujours de la fu-

---

(1) Suivant l'opinion la plus commune, Julien composa cette satire vers le mois de décembre, 361. Nous espérons que le public nous saura gré

361. mée des sacrifices, sont, ainsi que les Césars, invités à un banquet splendide par Romulus, solennisant les saturnales, selon sa coutume. La table des dieux est placée au plus haut du ciel : la table des Césars est dressée au-dessous de la lune, position assez bizarre, et contraire à l'unité de lieu requise par les poètes dramatiques. Voilà des convives qui se voient, et qui conversent de bien loin les uns avec les autres ; mais rien n'étant impossible à des dieux, il ne faut pas s'appesantir sur une objection semblable.

Le satirique Julien portant tous ses préjugés, toutes ses petitesesses, tous les sophis-

---

de lui offrir quelque'idée d'une satire qui fait, en quelque sorte, partie de la vie du successeur de Constance. Nous avons composé cette analyse sur une traduction imprimée en 1580, sous le règne d'Henri III, et sur le commentaire d'Ezéchiel Spanheim, après avoir lu attentivement toutes les notes explicatives de ce savant interprète de l'antiquité. On ne sauroit se flatter de connoître Julien, qu'après l'avoir examiné dans cette espèce de miroir qui réfléchit les traits originaux et caractéristiques de ce prince beaucoup plus étonnant qu'admirable.



mies de l'école au séjour de l'immortalité, 361. s'égaie, aux dépens de chacun de ses prédécesseurs, essaie de remettre leurs exploits sous un jour défavorable, et laisse sur eux l'empreinte de sa jalousie et de sa méchanceté. Silène, remplissant le rôle de censeur, et quelquefois de bouffon, contrôle les actions des anciens maîtres du monde, et les étourdit de son babil. Ils entrent, un à un, dans la salle du banquet. Avant de leur permettre de s'asseoir, Silène les étend sur le lit de Procruste, et les rappetisse au gré des préventions philosophiques de l'auteur dont il est le trucheman.

Jules-César ouvre la marche, la tête levée, avec un air d'autorité, comme s'il venoit disputer la prééminence à Jupiter (1). Il en est quitte, pour quelques corrections peu sé-

---

(1) Le vieux français de Grangier, auteur de la traduction citée dans la première note, ce vieux Français offre de la naïveté et des graces que l'on chercheroit vainement dans l'ouvrage plus soigné d'Ezéchiel Spanheim. Grangier rend ainsi le texte grec: « *Voici arriver Jules-César qui sembloit vouloir quereller Jupiter pour la principauté.* »

361. vères, pour quelques brocards au sujet de sa tête chauve, le père nourricier de Bacchus se trouvant flatté d'avoir ce trait de ressemblance avec le vainqueur de Pharsale. Ensuite arrive Octave qui, véritable caméléon, change de couleurs à chaque instant. Le Silène auroit pu faire des reproches plus graves à l'auteur des proscriptions qu'Apollon protège spécialement, en convenant toutefois que le second des Césars avoit encore besoin de recevoir quelques leçons de sagesse : Zénon, par ordre du dieu de la poésie, est chargé de faire, dans l'Olympe, cette belle éducation (1), comme si un pareil soin devoit encore occuper des dieux.

A la vue de Tibère, le Silène pâlit, s'effraie d'abord. Mais il est rassuré par son nourrisson Bacchus (1). Cependant Tibère

---

(1) « Vous donc, (c'est Apollon qui parle à Zénon le philosophe) prenez la charge de bien instruire ce mien nourrisson. » Spanheim a pris le même tour et le même charme d'expressions, en disant : « Viens ça, prends soin de mon nourrisson. »

(2) Bacchus rassuré son petit papa *πατρίδης*.

et Claude s'asseient tranquillement parmi les 361.  
convives , non sans avoir été tous les deux  
réprimandés en des termes que la décence  
fait une loi de supprimer (1), termes qui  
prouvent bien que Julien n'étoit guère plus  
chaste que ses dieux poétiques.

Les Césars qui mirent le comble à la mesure des forfaits, qui franchirent toutes les bornes de la scélératesse, tels que Caligula, Néron, Commode, Caracalla, Némésis les saisit et les livre aux furies qui précipitent ces monstres au fond du Tartare. A notre grand étonnement, le Silène traite Galba de *brutal*, d'*incendiaire*, et ne pardonne à l'*avare* Vespasien qu'en faveur du grand Sérapis. Il oublie l'ineffable bonté de Titus, et garde un profond silence sur les exploits de ce prince en Palestine. « *Qu'on le fasse jouer avec Vénus la publique* : » Voilà l'aimable sentence prononcée contre un Empereur surnommé *les délices du genre humain*.

---

(1) Grangier se rend, en ces termes, l'organe de Bacchus : « *qu'est-ce que cela mon petit père ? vous parlez à bon escient.* » Et le Silène effectivement ne dit que trop vrai.

361. Le caustique écrivain n'avoit-il donc rien de mieux à dire de Titus (1) ?

Lorsque Trajan survient, portant sur ses épaules tous ses trophées (charge assez incommode, sur-tout lorsqu'on se rend à un festin), le mordant Silène avilit la majesté des dieux, et scandalise les mortels par une exclamation si infâme, que la plume se refuse d'en reproduire le sens (2). D'après cette

(1) Ce jugement ne se rapporte guère à celui d'Ammien-Marcellin qui, pour louer dignement son héros, le compare à ce même Titus condamné à jouer avec la Vénus publique.... *Ut prudentiâ Vespasiani filius Titus alter estimaretur.* (lib. 16, pag. 109.). Titus n'étant point philosophe, ne s'étant point amusé à écrire des satires, à débiter des sentences, méritoit-il l'estime et l'admiration de Julien ?

(2) Nous renvoyons à l'ouvrage de Spanheim les personnes curieuses de connoître le sens de cette exclamation, et d'apprécier les principes religieux d'un apostat que l'on veut ériger en grand homme; comme si un grand homme devoit être fourbe, et détruire, dans *les Césars*, ce paganisme même qu'il semble affectionner dans ses autres écrits. Voltaire excuse la fourberie du

exclamation, que l'on se fie aux panégyristes, et particulièrement à Pline le jeune,

Prince, et s'en explique en ces termes : « il est » à croire que Julien se soumit aux cérémonies » payennes, comme la plupart des grands et des » princes vont dans les temples; ils y sont amenés par le peuple même, et sont forcés de payer ce qu'ils ne sont pas. Il ne faut donc pas s'étonner de ce que Julien ait avili sa raison jusqu'à descendre à des pratiques superstitieuses. » Quelle apologie ! elle est digne en tout du personnage qui en forme l'objet. L'auteur de l'*Essai sur les Mœurs des Nations*, traçoit l'histoire de sa propre hypocrisie ; mais cette histoire ne s'adapte pas très-justement à la vie de l'empereur romain ; car c'étoit l'orgueil, c'étoit un sentiment de vengeance de la part de Julien, qui menaient, à la suite du prince, le peuple dans les temples du paganisme.

D'après une aussi infâme exclamation, il reste prouvé que Julien méprisoit souverainement ces dieux immortels qu'il invoque, avec tant de ferveur, dans le *Misopogon* et dans sa correspondance. Quant aux pratiques superstitieuses, nous l'avons déjà démontré, et nous le démontrerons encore, que l'homme le plus fier de cette raison

361. qui célèbre la chasteté du vainqueur des Daces et des Parthes. Adrien, invité à ces

---

dont il fait tant de bruit, est souvent, en dépit de toute son incrédulité, le plus superstitieux et le plus crédule de tous les mortels. Si l'on veut se former une plus juste idée de la chasteté tant préconisée du restaurateur des temples de Jupiter, d'Apollon, de Mars, etc., que l'on jette un coup-d'œil sur ses *Réflexions* relatives aux dogmes de la religion chrétienne. L'Empereur philosophe prête à saint Paul les images obscènes que, sous le masque de Silène, il n'a pas rougi d'offrir, dans les *Césars*, aux yeux de la postérité; images que, dans cette même satire des *Césars*, il produit une seconde fois, en présence de toutes les divinités de l'Olympe, qui n'en paroissent nullement scandalisées, ne se piquant pas elles-mêmes de beaucoup de pudeur. Comment Lebeau, si réellement Lebeau a lu cet ouvrage, a-t-il pu avancer que « *Julien étoit plus chaste que ses dieux* ? » Si l'*Histoire du Bas-Empire* eût été publiée avant l'année 1769, Lebeau auroit obtenu du marquis d'Argens, des éloges moins restreints que ceux dont ce très-singulier marquis a cru devoir honorer La Bléterie, puisque Lebeau a certes été « *un peu plus loin* que cet abbé. »

*saturnales*, et flétri du nom de *sophiste* par 361.

Julien qui ne l'étoit pas mal, va chercher dans les cieus son Antinoüs qui n'y seroit guère plus déplacé qu'un grand nombre de personnages de cette trempe, associés aux honneurs divins, le successeur de Trajan restant lui-même au banquet. C'est ainsi que le grave réformateur du paganisme témoigne du respect pour les divinités de l'Olympe; et pourtant dans plusieurs de ses lettres il recommande aux prêtres payens de tenir leurs oreilles *chastes* aussi bien que leur langue, et de s'interdire la lecture de poésies trop libres, d'histoires amoureuses, *qui insensiblement allument le feu des passions* (1) !

Lorsqu'Antonin *le Pieux* se présente, les yeux baissés, les sarcasmes pleuvent sur lui. Il est appelé « *esprit vétilleux, homme peu modéré dans les plaisirs de Vénus, et accoutumé à tondre sur un œuf* (2). » Le

(1) Lettres 46 et 63 de l'empereur Julien.

(2) Le texte grec porte ces mots : « *partager un grain de cumin*, » façon proverbiale de parler chez les anciens, et conservée dans la vieille traduction de Grangier, mais à laquelle Spanheim

364. pieux Antonin se résigne pacifiquement et ne dit mot. Voilà le magnifique portrait qu'un ami de la philosophie nous lègue de l'un de ses plus vertueux prédécesseurs. Il entroit dans les calculs de cet orgueilleux censeur de ne laisser sur la scène qu'un seul sage auquel ses contemporains pussent le comparer, afin d'être au moins *le second des hommes*, n'osant tout-à-fait se flatter d'en être le premier. Julien, qui attaque les mœurs des Césars les plus recommandables par leurs vertus, ménage Jules-César, et se tait sur les désordres de ce *mari de toutes les femmes*, non moins décrié par ses vices, qu'ilustré par ses victoires et par son génie.

Marc-Aurèle, le sage par excellence de l'antiquité, entre d'un air modeste. C'étoit, au rapport d'Ammien-Marcellin, le modèle que Julien s'étoit proposé en montant sur le trône, modèle qui se fût choqué du ton, des allures et de la vanité de son imitateur. Pertinax est traité de *méchant homme*. Parce que Septime-Sévère paroît avec un visage rude, inflexible, le Silène a peur, se tait,

---

a substitué notre proverbe équivalent et plus intelligible, *tondre sur un œuf*.



et Septime-Sévère, plus heureux que Tibère, <sup>361.</sup> quoique presque aussi cruel, échappe à la censure. Le jeune Alexandre, si intéressant par ses vertus et par sa mort déplorable, n'y échappe point. Le fils de Mamée est nommé *pauvre sot*, vraisemblablement pour avoir protégé les chrétiens, et arrêté l'effusion du sang humain (1).

L'ennemi du christianisme manifeste la plus révoltante jalousie contre Probus. Après avoir cédé, en forme de précaution oratoire, aux sentimens d'estime et d'admiration que commandoit le souvenir récent des excellentes qualités et des victoires de ce prince, non sans essayer d'en ternir l'éclat, Silène, interprète de Julien, se permet cette violente sortie : « Tu as souffert des choses véritablement » injustes : *tu ne laisses pas cependant de* » *les avoir méritées* : » singulière conclusion que nul fait historique ne sauroit autoriser. Julien ! un Empereur romain approuver

---

(1) Sans un pareil motif, il eût fait grâce à cet excellent empereur qui diminua les impôts, et qui (pour le malheur de ce jeune prince) tâcha de faire revivre les mœurs romaines dans leur ancienne pureté.

du satirique, et l'esprit qui dirige son pin-<sup>361</sup>ceau, ce satirique voulant récompenser Dioclétien et Galère de leur zèle barbare contre les chrétiens : Carus qui les précède, banni du ciel, n'y auroit pas été aussi déplacé que ces deux souverains.

Néanmoins l'auteur expulse de la salle du banquet Maxence, comme un homme abominable, et le précipite dans le Tartare, acte de justice qui auroit bien vivement courroucé Voltaire. Ce Poète n'a-t-il pas dit? « *Nos historiens appellent Maxence tyran, parce qu'il fut malheureux. Il est pourtant certain qu'il étoit véritable Empereur* (1). » Cela n'étoit pas trop certain pour Julien lui-même.

---

(1) *Essai sur les Mœurs des Nations*, tom. I, p. 380. Voltaire s'est peint naïvement et au naturel dans ces vers :

Voltaire simplement fera  
Un récit court qui ne sera  
Qu'un très-frivole badinage.  
Mais son récit ou frondera,  
A la Cour même on en rira,  
Et dans Paris on me prendra  
Pour un franc conteur de voyage,  
Qui vous dit, d'un air ingénu,  
Ce qu'il n'a ni vu, ni connu  
Et qui ment à chaque page.

(Extrait du *Temple du Goût*.)

361. Enfin Constantin , accompagné de ses enfans , se glisse à la dérobée , et se montre ; mais on ne souffre point que ce prince entre dans des lieux qu'il n'a point honorés de son vivant : du vestibule où il est condamné à rester debout , il regarde ses augustes prédécesseurs s'enivrer de nectar , et de toutes les délices d'un repas somptueux.

Le chef de ces héros devenus dieux , se ressouvient , un peu tard , lorsque les convives sont , à-peu-près , rassasiés , et sur le point de sortir de table , se ressouvient qu'il a oublié d'inviter plusieurs grands capitaines romains et plusieurs empereurs. Quirinus les réclame , sans que l'auteur daigne nous instruire si Jupiter fit droit à cette réclamation.

Alors Hercule pense à son cher Alexandre qui aussitôt , par ordre du maître des dieux , est introduit , et reçu d'assez mauvaise grâce. Quand le roi de Macédoine s'avance , les héros de Rome pâlisent ; aucun d'eux ne se lève en présence du nouvel hôte : il va furtivement s'asseoir à la place qui d'abord avoit été réservée pour le fils de Septime-Sévère , comme si dans le ciel on auroit dû seulement songer à Caracalla. Les immortels

ne s'occupent ni de Cyrus , ni du carthagi- 361.  
nois Hannibal qui certainement n'eussent  
pas déshonoré l'assemblée. Puisqu'il s'agit de  
faire un essai des plus vaillans hommes de  
l'univers , pourquoi les consigner , en si  
grand nombre , à la porte ? Pourquoi l'en-  
trée n'est-elle perimée qu'aux seuls enfans de  
Romulus ?

Le burlesque Silène , ravi de contempler  
un Grec au milieu des Romains , s'égaie aux  
dépens du bon Quirinus qui , fronçant le  
sourcil , tremble que ses compatriotes ne  
soient forcés de céder la prééminence au  
héros macédonien. Le fondateur de Rome  
défend très-mal ses descendans , et finit par  
baisser le ton devant le vieux père nourri-  
cier de Bacchus. Si Julien se piquoit d'imiter  
Marc-Aurèle , Julien , déshérité par les so-  
phistes grecs , de ses sentimens patriotiques ,  
se vantoit aussi d'avoir l'ame d'Alexandre ,  
et c'est pour cette raison qu'il a moins de  
penchant pour les grands hommes de l'Italie  
que pour ceux de la Grèce.

Mercure , du consentement de Jupiter ,  
appelle Jules - César , Octave , Trajan pour  
entrer en lice avec le vainqueur d'Arbelles.  
Sur les remontrances philosophiques de Sa-

361. turne , Marc-Aurèle est également désigné. Julien se dépeint visiblement avec ses goûts, ses habitudes, ses manières, lorsqu'il décrit la simplicité des vêtemens, la longue barbe et la gravité de cet admirable prince ; mais , au moins, cette simplicité n'étoit pas outrée, cette longue barbe n'étoit pas hideuse, cette gravité n'étoit pas refrognée, mais douce et majestueuse.

Bacchus, voulant qu'un objet imparfait, difforme, se mêle à cette lutte, désigne Constantin : les dieux se rendent à ce desir, pourvu que *le profane Galiléen* ne dépasse point le seuil de la porte, et qu'en attendant le moment de faire valoir ses droits, il s'amuse à regarder la lune. Suivant Montesquieu, « rien n'est capable de faire oublier Antonin que Marc-Aurèle. » Jupiter, Saturne et Mercure pensoient de même, car ils oublièrent complètement ce pieux souverain qui demeura confondu dans la foule, et dont il ne fut nullement question dans l'Olympe.

Chacun des champions doit pérorer à son tour ; et, pour nous servir d'un proverbe grec, *parler en son eau* (1), c'est-à-dire

(1) Chez les Romains, *ad clepsydrum dicere*.

qu'une clepsydre, ou mesure d'eau, doit <sup>361.</sup> régler le temps des plaidoyers. A l'aspect de cette horloge hydraulique, l'impudent Silène erie à Neptune : « *Veille à ce qu' Alexandre » et Trajan ne prennent cette eau pour du « nectar.* »

Une semblable méprise étoit tout aussi à redouter de la part du vieux railleur.

La lice est ouverte, le cri du combat est jeté (1), et le sort, favorable à l'ambition,

(1) Les dieux, en vérité, donnent un bien mauvais exemple aux hommes ! ils appellent dans l'Olympe, des personnages qui furent les fléaux de la terre, ou qui en furent la honte par leurs débauches. C'est Mercure qui fait ce grand appel dans une espèce de proclamation, composée de vers empruntés d'Homère de Sophocle et de divers autres poètes grecs, proclamation que La Bléterie a traduite en vers français, et dont voici les principales teneurs :

Vous encor qui fîtes la guerre  
 Pour vivre au gré de vos desirs,  
 Et qui n'ébranlâtes la terre  
 Que pour assûrer vos plaisirs;  
 Qui choisîtes, pour bien unique,  
 Les fêtes, les jeux et les ris,  
 Et l'étalage asiatique  
 De l'or, des perles, des rubis.

- 361 se fixe sur Jules-César qui commence cette grande plaidoyerie. Alexandre parle ensuite. Tous les deux, ne pouvant sortir du cercle de leurs propres louanges, étalent successivement leurs titres à la prééminence, et s'expriment avec la même jactance, la même volubilité, le même feu que les héros d'Homère. La clepsydre est épuisée que les deux rivaux s'échauffent encore à la dispute. L'impétueux fils de Philippe et l'Empereur romain se dénigrent, se ravalent, se déchirent mutuellement. Les objections d'Alexandre contre Jules-César sont extrêmement piquantes. Pour rabaisser la gloire de son antagoniste, il lui reproche de n'avoir subjugué les Gaules, de n'avoir vaincu les Germains que pour mettre sa patrie dans les fers. Il sappe la réputation de Pompée qui

---

Aux yeux de l'arbitre suprême.

Signalez ici votre ardeur.

*La gloire et Jupiter lui-même*

*Doivent couronner le vainqueur.*

(*Les Césars de l'emp. Julien*, trad. de la Bléterie,  
p. 216 et suiv.)

C'est ainsi que Julien honore le grand Jupiter, l'arbitre suprême qui prépare des couronnes à la cruauté et à la mollesse.

s'est injustement approprié les victoires de 361.  
Métellus, de Crassus, de Lucullus, et qui,  
en définitif, « *n'a rien fait de bien remar-*  
*nable* ; » critique sévère, et pourtant  
fondée sur la vérité de l'histoire. Silène, qui  
se tait sur les vices de Jules-César, n'épar-  
gne point ici ceux du roi de Macédoine.

Le héros romain et le héros grec se taisent,  
et laissent enfin le champ libre à Octave. De  
quel front cet Octave vient-il lutter contre  
le conquérant de la Perse ? Quels sont ses  
titres ? Est-ce pour s'être caché dans les ma-  
rais de Philippes, à fond de cale d'un vais-  
seau à la journée d'Actium, et au milieu  
des bagages dans son expédition contre  
Sexte-Pompée ? Qu'Apollon protège et ré-  
compense son favori, rien de mieux, rien de  
plus naturel. Mais n'ayant point de trophées  
à présenter, Octave fait une assez triste fi-  
gure devant Alexandre. Neptune n'osant  
élever la voix contre l'impie qui l'outra-  
gea (1), Silène tire une vengeance assez in-  
nocente de cette impiété, en faisant donner

---

(1) Pour se venger de Neptune, Auguste, dans  
une procession solennelle, fit retirer la statue du  
dieu des mers.



César d'être le premier; Auguste de bien gouverner l'empire, Trajan de tout vaincre aussi, à l'instar d'Alexandre, mais avec plus de modération; Marc-Aurèle d'imiter les dieux; Constantin, que l'auteur immole au ridicule, d'accorder beaucoup à ses plaisirs et à ceux de ses amis, de sorte que Sardanapale n'auroit pas, selon toutes les probabilités, répondu différemment.

Les dieux repassent la vie de chaque répondant. Silène fait tous les frais de la critique. Imperturbable argumentateur, il triomphe de la dialectique d'Alexandre, et réduit ce fier monarque à l'absurde : le sel de la plaisanterie s'affadit, et le vieux docteur, à force de vouloir subtiliser, découvre quelquefois ses longues oreilles. Ce n'est plus le père de la joie, c'est le père de l'ennui et de la tristesse. Il lui échappe pourtant quelques saillies assez heureuses. Il surnomme Octave *faiseur de poupées* (1), parce qu'effectivement, au moyen de l'apothéose, le second des Césars fabriqua une multitude

---

(1) L'ancien traducteur dit : *faiseur de boucilles et d'images*.

361. infinie de petits dieux, bons, de même que les poupées, à servir de jouets à l'enfance. L'impitoyable censeur n'épargne pas même Marc-Aurèle, et blesse le cœur du trop foible époux de Faustine. Les immortels prennent la défense de cet époux, et font taire le père nourricier de Bacchus.

Le tumulte cesse, les passions se calment, et la salle du banquet se transforme en une espèce d'académie. En ce moment, l'auteur, s'élançant vers les régions métaphysiques, déclame un éloge ampoulé du stoïcisme. Au fastueux étalage des maximes philosophiques, on reconnoît aisément l'auteur nourri dans l'ombre des écoles. La cause des philosophes est plaidée avec tant de chaleur, avec une logique si forte, si persuasive, que Jupiter, Saturne et Mercure sont entraînés, sont épris des charmes de la philosophie humaine. Ces dieux, juges souverains, préférèrent, et avec raison, la sagesse de Marc-Aurèle à l'éclat des victoires, sagesse que l'auteur de la fable des *Césars* dédaignera cependant avant peu, pour se laisser séduire par cet éclat ineurtrier.

Ce grand défi se termine plus heureusement qu'on ne s'y attendoit. Mercure, se

moquant de tous les héros déifiés, les rap-<sup>361.</sup>  
pelle à leur véritable origine en proférant  
ces mots : « *Hommes*, qui êtes venus à ce  
» combat..... allez auprès de celui des  
» dieux qu'il vous plaira de choisir pour  
» votre protecteur. » Aussitôt Marc-Aurèle  
va s'unir, s'incorporer, pour ainsi dire, à  
Jupiter et à Saturne (1). Alexandre vole se  
ranger auprès d'Hercule, Auguste auprès  
d'Apollon. La vanité, l'ivrognerie, les plus  
honteuses débauches paroissent de simples  
bagatelles aux yeux des puissantes divinités  
de l'Olympe. Trajan, quoiqu'accusé de tous  
ces vices, loin d'être banni de la demeure  
céleste, va se ranger auprès d'Hercule. La  
clémence de l'Empereur romain efface toutes  
les souillures. S'il remporte le prix de cette  
vertu, c'est parce qu'il a témoigné constam-  
ment « *du respect pour la philosophie ; fille*  
» *de Jupiter*, » fille, selon nous, assez dé-  
naturée, puisqu'elle se rit d'un tel père, puis-  
qu'elle en ruine souvent le crédit. Mars et  
Vénus appellent, par pitié, auprès d'eux,

---

(1) Le texte grec exprime l'idée d'une adhé-  
rence telle, que la scie ne pourroit séparer Marc-  
Aurèle de Jupiter et de Saturne.

361. Jules-César qui ne savoit à quelle divinité se consacrer. Constantin, rebuté de tous les dieux, va se placer entre la mollesse et la luxure qui ne devoient pas se rencontrer dans l'Olympe, mais qui ne suivent que trop fidèlement les pas des immortels. Les deux déesses embrassent cet Empereur et le serrent affectueusement dans leurs bras.

Lorsqu'il touche au dénouement, l'auteur des *Césars*, écartant son ridicule Silène, déchirant le voile de la fiction, reparoît à découvert sous les traits de *Julien l'apostat*. La haine contre le christianisme trouble son esprit, égare sa raison. Possédé de toute la fureur d'un impie, foulant aux pieds toutes les règles du goût littéraire, toutes les bienséances du monde, il fait jaillir les étincelles du fanatisme et de la vengeance. Ce n'est plus un philosophe, c'est un insensé. Après avoir rendu Constantin amoureux de la Lune, après avoir travesti son oncle en un banquier, en un aide de cuisine, en un fabricant de fards, il l'habille en courtisane (1), lui donne des brasselets, et dans

---

(1) En reprochant à Constantin sa mollesse, l'auteur se garde bien de dire que, Dioclétien né de

ce bizarre, dans ce discordant équipage, 361.  
l'immole à la risée des dieux et des héros.

---

parens très-pauvres, très-obscurs, poussa le luxe au point d'étaler des perles sur ses chaussures. Julien fait de son oncle un aide de cuisine, et cependant, Eusèbe décrit, en ces termes, la sobriété de Constantin « *il s'abstient de toute débauche et de tout excès dans le boire et dans le manger, de tout soin de ragoûts et de bonne chère, comme n'appartenant qu'aux gens qui n'aiment que leur ventre, . . . tenant pour certain que de tels excès nuisent beaucoup au corps et obscurcissent l'entendement.* Peut-on rien dire, remarque Spanheim à qui nous empruntons cette note, de plus opposé au portrait qui est fait ici de Constantin ? et ne diroit-on pas qu'Eusèbe avoit voulu là-dessus fermer la bouche à la calomnie des Silènes ou des Juliens ? » (Note des *Césars* de Spanheim, pag. 299. Edit. in-4.<sup>o</sup>) Quant à la magnificence des habits, le même Eusèbe raconte que Constantin « *s'en moquoit le premier, sur-tout en considérant que le peuple admiroit ces choses là, s'y attachoit et en étoit surpris, comme le sont des enfans à la vue de quelque fantôme.* » Le panégyriste ajoute que tout cet éclat « *n'affoiblissoit en rien*

36. Le fougueux apostat, souillant, comme une harpie, ce banquet céleste, profane la sainteté des mystères de l'Eglise, et dans un accès de frénésie, de rage, joue les sacremens de Baptême et de Pénitence (1).

Non content de vomir un torrent de sacrilèges injures contre le premier Empereur chrétien, d'unir, par une transition aussi

» *la vigueur de l'esprit de cet empereur.* » L'historien Socrate rend aussi une justice éclatante à la sobriété du même souverain. Les Silènes modernes, entr'autres le marquis d'Argens, poussent la fureur plus loin que l'ancien, et peignent Constantin comme *le plus épouvantable des tyrans.*

(1) Sous le règne d'Henri III, quoique les esprits fussent divisés pour cause de religion, ce jeu de Julien causoit une telle horreur, que Grangier, dans sa traduction, supprime un semblable dénouement, de peur d'effaroucher, de scandaliser les âmes pieuses. Cette crainte est déplacée, parce que les traits de cette monstrueuse impiété, sont plus capables de révolter un honnête homme, que d'ébranler sa croyance religieuse. Avec quelle indignation les auteurs protestans parlent eux-mêmes et de cette tragi-comédie et de son affreux dénouement !

imprévue que brusque, le Tartare à l'Olym-  
pe qui, au reste, se valent dans cette satire,  
il livre, entre les mains des démons, Con-  
stantin, et le dévoue à toutes les Euménides.  
Julien outrage, avec la même barbarie, la  
mémoire de ce Constance aux funérailles du-  
quel toute la ville de Constantinople l'avoit vu  
pleurer (1). Les démons s'emparent également  
de son cousin, ainsi que de Constant et de  
Constantin II dont l'hypocrite et furibond

(1) Julien n'est jamais semblable à lui-même, et n'eut jamais son pareil en fait de contradiction. Que de sentimens opposés affichés au sujet du seul Constance ! Dans une lettre à Hermogène, gouverneur de l'Egypte, le prince philosophe écrit : « *Constance est dans la tombe : puisse-t-il y re-  
poser en paix !* » et quelque temps après, Julien exhume lâchement, dans *les Césars*, ce même Constance pour l'insulter. Dix mois après avoir composé sa tragi-comédie, l'hypocrite auteur parloit en ces termes de son cousin aux habitans d'Antioche : « *Eh quoi ! vous croyez que ses  
louanges me blessent, moi qui me mets en  
courroux lorsque j'en entends dire du mal ?* » (*Misopogon*, p. 55, trad. de La Bléterie.) Il devoit donc être continuellement en courroux

361. censeur avoit déploré, ailleurs, la fin tragique et prématurée. Tous sont précipités dans le Tartare, et nous ne voyons point que Jules-Constance, son père, soit excepté de cette horrible punition. Ce prince, étant chrétien, son fils, peut-on objecter, devoit s'abstenir religieusement de l'inviter au banquet des Césars : ce fils y invite cependant Constance - Chlore qui reçut le baptême avant de mourir.

Julien, après avoir condamné à des supplices éternels, après avoir déshonoré, assassiné d'intention la plus grande partie des *Flaviens* (1), termine sa tragi-comédie, en faisant intervenir Mercure qui exhorte un prince si pieux, si tendre, « à *garder les commandemens du soleil.* » Jupiter cesse d'être le maître des dieux : il n'est pas même question d'Esculape, quoique l'auteur des *Césars*, dans ses *Réflexions sur*

---

contre lui-même. Ah ! si les habitans d'Antioche eussent connu cette fable, combien la fourberie de l'empereur apostat les eût indignés.

(1) La famille de Constantin avoit adopté le prénom de *Flavius*, qui sert aussi à désigner celle de Vespasien.



*les Dogmes de la Religion chrétienne*, dise, <sup>361.</sup>  
 « *C'est lui qui m'a guéri de plusieurs mala-*  
 » *dies, et qui m'a appris les remèdes pro-*  
 » *pres à leur guérison : Jupiter en est le*  
 » *témoin.* » Le soleil est tout : il est facile  
 de s'en convaincre, si Julien regardoit la  
 religion des Galiléens « *comme une fourberie*  
 » *purement humaine*, il ne faisoit guère  
 » plus d'honneur à la religion des Hellènes.  
 Quoique très-superstitieux, ses phrases en  
 l'honneur de l'astre du jour ou plutôt de *l'ame*  
*du monde*, prouvent qu'il étoit matérialiste :  
 « *C'est pour cette raison*, dit Anquetil, *que,*  
 » *dans nos derniers temps, il est devenu le*  
 » *saint des incrédules* (1). » Anquetil pense  
 beaucoup plus sensément que l'abbé de La Blé-  
 terie. Celui-ci prétend que « *Julien étoit fana-*

---

(1) *Précis de l'Histoire Universelle*, tom. V,  
 pag. 133, 3.<sup>e</sup> édit. Comme cette édition a été en-  
 tièrement revue et corrigée par nous, on pourrait  
 attribuer au reviseur cette phrase qui néanmoins  
 se trouve dans les deux éditions précédentes. N'est-  
 on pas tenté de rire de la simplicité de La Bléte-  
 rie? « *Vraisemblablement*, dit-il, *les esprits*  
 » *forts n'eussent pas triomphé sous son règne.* »  
 (Trad. des OEuvres de Julien, p. 404.)

361. » *tique et convaincu de sa fausse religion.* » La première de ces deux assertions est seule incontestable. La Bléterie n'avoit donc pas lu cette fable des *Césars*, comme Montesquieu desire qu'on lise tout ouvrage en général? Au reste, le marquis d'Argens partage le sentiment du vertueux professeur, et même semble avoir acquis quelque preuve mathématique de plus, en disant : « *Il est démontré que Julien étoit payen de bonne foi* (1), » démonstration que Julien lui-même détruit, en nous faisant assister aux *saturnales*, ou banquet des héros.

---

(1) *Défense du Paganisme*, tom. I, pag. 43. La publication de la *vie de Julien*, par le pieux abbé de La Bléterie, édifia, ravit toute la secte philosophique. Voici comment en parle le marquis d'Argens : « *Enfin l'auteur de la vie de Julien, vient de mettre au jour des vérités évidentes..... Les savans étoient, depuis long-tems désabusés de l'idée affreuse que les pères avoient donnée de cet empe- reur..... Ce n'étoit pas une chose aisée, que de détruire une opinion que la religion sem- bloit autoriser.* » ( p. 35 et 36 de la *Défense du Paganisme*, tom. I. ) Ces vérités n'étoient pas très-évidentes pour Gibbon lui-même, phi-

L'Empereur romain avoit trop de confor-<sup>361.</sup>mité avec certains esprits du dix-septième siècle , pour n'être pas élevé au premier degré de leur philosophie , pour n'être pas excusé , dans ses travers, eux-mêmes en ayant eu de semblables , pour ne pas trouver des apologistes de sa superstition , quelques-uns de ces apologistes ayant été eux-mêmes très-superstitieux. Les hommes qui nient l'existence d'un Être-Suprême, qui se mettent au-dessous de la raison , croyant être au-dessus , ne sont délivrés ni de la crainte des apparitions , ni de la magie , ni de la *diablerie* (1). S'il y a quelque énigme dans les

losophe aussi renforcé que le marquis d'Argens, mais écrivain d'un mérite assurément très-supérieur à celui de l'auteur des *Lettres Juives*. L'histoire n'a rien ici à démêler avec les pères de l'église ; ce sont les écrivains idolâtres , les panégyristes eux-mêmes qui nous ont servi de guides. Il est malheureux que La Bléterie ait obtenu de semblables éloges de la part d'un homme tel que le marquis d'Argens, lequel fut aussi incrédule , aussi superstitieux que l'Empereur apostat.

(1) Les philosophes s'appeloient entr'eux *confrères en diable* ( Voyez les lettres de Voltaire au marquis d'Argens.)

361. principes du successeur de Constance, les *Césars* nous en fournissent la clef, en dévoilant son hypocrisie, en développant ses mœurs, ses passions, et ternissent cette réputation de sagesse, que, depuis moins d'un siècle, on a voulu lui créer. Quoique extrêmement mobile dans ses idées, quoique se produisant sous toutes les formes imaginables, ici le Protée s'enchaîne, et laisse la faculté de le considérer à loisir : ce n'est plus un polythéiste qui s'offre à nos regards, c'est un second Lucrèce ; et, en effet, que signifie son système de *l'ame du monde* et son culte bizarre, son culte exclusif pour le soleil ?

Cette fable des *Césars* suffiroit pour rendre, à jamais, odieux le nom de Julien. En dernière analyse, le but de l'écrivain, en critiquant tous ses prédécesseurs, est de se faire passer pour un prince accompli. S'il raccourcit le tableau de leurs belles actions, c'est pour ajouter au tableau de sa propre vie. Nous le redisons, qui n'a pas lu, en entier, cette satire, ne sauroit se flatter de connoître Julien. Elle forme une partie essentielle de l'histoire de ce fameux personnage ; c'est la pièce de conviction qui dépose

contre son excessif orgueil, sa haine implacable, son mépris de toutes les bienséances et contre sa fourberie. Oui, que l'on admire les talens littéraires de ce souverain, la vigueur de ses conceptions, les brillantes saillies de son esprit ; mais que cette admiration n'aille point au-delà, à moins qu'elle ne veuille se fixer sur l'ingratitude ; sur l'infamie et sur de honteux sacrilèges.

Quand lui-même nous dessille les yeux dans cet ouvrage, pouvons-nous croire à la fervente dévotion qu'il affiche dans ses autres écrits, dévotion préconisée par les panégyristes Mamertin et Libanius ? Avec quelle basse flatterie ils le félicitent de son zèle vraiment religieux ! Ses jardins, il les convertissoit en un temple. On ne voyoit partout qu'autels érigés en l'honneur des dieux et des déesses : ici, il alloit baiser les chaussures de Junon et de Minerve, là celles de Vénus et de Diane. Plus loin, Mercure, Esculape, Neptune recevoient ses pieux hommages. Il avoit établi, dans son palais, une espèce de chapelle où, dès l'aube du jour, il adoroit l'image du soleil. Dès l'aube du jour aussi couloit en abondance le sang des victimes ; il en immoloit non-seule-

ment à Jupiter, à Mars, à Sérapis, mais encore à une foule de génies. Autrefois chez les Grecs et chez les Romains, quand on vouait aux dieux une hécatombe, on les trompoit, en leur offrant des bœufs fabriqués avec de la pâte d'orge et de blé. Julien ne trompoit point les divinités de l'Olympe : il leur offroit des hécatombes véritables. Le sang ruisseloit dans son palais, comme dans une boucherie. Il multiplioit ces hécatombes à un point que les plaisans disoient, au rapport d'Ammien, que s'il revenoit vainqueur de la Perse, toute la race des bêtes à cornes seroit détruite (1). Il faisoit acheter les oiseaux les plus rares, d'un prix excessif, pour les immoler, découpoit des

---

(1) « On disoit de lui, comme on l'avoit dit autrefois de Marc-Aurèle, que s'il revenoit victorieux, c'en étoit fait des bœufs et des génisses dans tout l'empire. » (Hist. du Bas-Emp., tom. III, pag. 158.). L'empereur Marc-Aurèle n'en vouloit qu'aux bœufs remarquables par leur blancheur. Près de partir pour une expédition, un plaisant écrivit ce billet en grec : « *Les bœufs blancs à l'empereur Marc-Aurèle. Nous sommes perdus, si vous revenez vainqueur.* »

oiseaux blancs qu'il brûloit lui-même sur les 361.  
autels des dieux (1).

Ses prodigalités, en ce genre, surpassèrent celles de Constance pour les eunuques, *les curieux, les stationnaires*. Sordide pour les autres dépenses, le prince, avec son esprit de réforme, ses minuties, eut une superstition plus coûteuse, plus funeste à l'empire que ne l'avoient été la magnificence et la mollesse de quelques-uns de ses prédécesseurs.

L'admiration que Julien inspire à La Mothe-le-Vayer et à Voltaire est si aveugle, qu'ils en font un hypocrite, en s'efforçant de le défendre contre toute espèce d'accusations. Vainement Ammien les avertit que ce prince, trop livré à la recherche des présages, étoit plus superstitieux qu'il ne sied à un homme qui a de la religion (1). Ces deux

---

(1) *Hostiarum sanguine plurimo aras crebri-  
tate perfundebat, tauros aliquoties immolando  
centenos, et innumeros varii pecoris greges,  
avesque candidas terrâ-quæsitâ et mari. (Amm.,  
lib. XXII, p. 327. Lib. In Orat. Consulari, p. 246.)*

(1) A un légitime observateur des choses sacrées. *Præsagiorum sciscitationi nimis deditus...*

361. écrivains ne veulent pas se rendre à l'évidence. Gibbon, au contraire, avoue franchement que « *les songes, les visions, ra-* » *valent l'Empereur romain presque au ni-* » *veau d'un moine égyptien* (1). » Un tiers-parti imagine plaisamment d'excuser ces petites choses, et même, jusqu'à un certain point, de ne pas les trouver si déraisonnables. On diroit que, pour ce tiers-parti, les diverses espèces de superstitions ne sont autre chose que des sciences célestes. « *Il n'est pas éton-* » *nant*, écrit le marquis d'Argens, *que* » *Julien, prince rempli de connoissances ;* » *et s'appliquant à la philosophie, ait cru* » *à la divination. On ne doit pas le regar-* » *der, pour cela, comme un esprit foi-* » *ble* (2). » On ne le regardera pas non plus

---

*Superstitiosus magis quàm sacrorum legitimus observator* (Amm., lib. XXII, cap. VII. §).

(1) *Hist. de la décad. de l'Emp. Rom.*, t. V, p. 383.

(2) *Défense du Paganisme*, notes sur les *Réflexions de l'empereur Julien*, tom. II, p. 184, édit. de Berlin. D'Argens, qui s'intituloit *le confrère en diable* de Voltaire, regrettoit fort les



comme un esprit fort. Il faudroit inférer de <sup>362</sup> ce raisonnement que le philosophe doit croire aux augures, aux sortilèges, à l'astrologie, puisque Julien y croyoit fermement (1).

Il est certain que le successeur de Constante, espérant se renouveler, espérant effacer le souvenir de ce qu'il fut, recourut à la

---

augures et tout l'atirail de l'art divinatoire : pour s'en convaincre qu'on lise la phrase suivante : « *Si l'on en excepte un petit nombre, ces sages ont admis la vérité de la divination. Les stoïciens prétendoient la prouver par des raisons prises dans la philosophie la plus élevée* (p. 84.). »

(1) D'Argens y croyoit aussi, nous venons de le prouver. M. Thiéban, dans son ouvrage ayant pour titre : *Mes Souvenirs de vingt ans à la Cour de Berlin*, l'avoit déjà confirmé, d'une manière piquante, en rapportant les extravagances du Marquis, celles de Maupertuis, de la Métherie et d'une foule d'autres *destructeurs des préjugés humains*. D'Argens montre un penchant si décidé pour la divination, qu'afin de la rendre plus vénérable, il nous prévient que « les Chaldéens et les Egyptiens, qui furent les premiers philosophes, en firent un art, et y ajoutèrent foi. »

361. mystérieuse, à la dégoûtante cérémonie du *taurobole*, consacrée à effacer, avec le sang d'un taureau, la tache du baptême. Celui qui se soumettoit à cette cérémonie expiatoire du paganisme, descendoit dans une fosse que l'on recouvroit, soit d'une claie, soit d'un crible. On égorgeoit l'animal dont le sang étoit religieusement recueilli par le pénitent sur toutes les parties du corps (1). Inutilement, on essaieroit de révoquer en doute ce fait : Julien, dans sa lettre aux habitans de Bostres, l'avoue assez positivement, et insiste sur la nécessité de cette pratique superstitieuse : « Si quelqu'un des » chrétiens veut participer à nos cérémonies, » *il doit purifier son corps par les expia-*

---

(1) Prudence décrit, assez au long, cette cérémonie superstitieuse, cette espèce de contre-baptême. Que l'on juge du contenu de cette description par l'extrait qui suit :

*Tum per frequentes mille rimarum vias*

*Illapsus imber tabidum rorera pluit.*

*..... Obvias fert genas,*

*Supponit aures; labra, nares objicit,*

*Oculos et ipsos perluit liquoribus,*

*Nec jam palato parit.*

» *tions convenables* (1). » Or, ces expiations <sup>361.</sup> étoient le *taurobole* ou le sacrifice d'un taureau pour les riches, et le *criobole*, ou le sacrifice d'un bélier pour les pauvres. Julien n'étoit pas homme à négliger un pareil moyen de se sanctifier aux yeux des idolâtres. Ce qu'il recommandoit aux Hellènes, il l'avoit pratiqué sur lui-même. Montaigne s'énonce avec plus de franchise et de connoissance de cause que Voltaire sur la petitesse d'esprit de l'Empereur sophiste : « Julien, dit-il, fut si superstitieux en sa religion que ceux-mêmes qui en étoient de son temps, s'en mocquoient. Il étoit aussi *embabouiné* de la science divinatoire, et donnoit autorité à toute façon de prognostics (2). »

Le fanatisme de la haine l'emporta bientôt

---

(1) La Bléterie traduit plus littéralement ce passage de la lettre de Julien : « Nous sommes éloignés d'avoir seulement l'idée d'admettre à nos sacrifices aucun *des impies* (des chrétiens), à moins qu'il n'ait purifié son ame par de fréquentes prières, etc. »

(2) *Essais*, tom. II, pag. 260.

36. sur les intérêts de la politique, et Julien, « *la gloire du peuple romain*, » en devint le fléau. La tolérance n'avoit jamais été dans son cœur. N'étant encore que César, Minerve lui adresse cette belle exhortation : « *Vous êtes le fils du soleil et le mien. Un avis auquel vous ne pouvez être trop fidèle, est de ne respecter que nous et les hommes qui nous ressemblent* (1), » d'où il est facile de conclure qu'avant même de monter sur le trône, Julien se proposoit de persécuter les chrétiens, ou du moins de ne favoriser que les idolâtres, ce qui annonçoit toujours, dans cette hypothèse, une véritable persécution. C'étoit ébranler les fondemens de l'empire que d'attaquer la croyance du plus grand nombre de ses sujets, et de ne réserver les honneurs et les places lucratives qu'à leurs ennemis.

Tout est croyable de la part d'un homme superstitieux : Julien ne l'étoit pas mal, quoique très-incrédule. Saint Jean Chrysostôme décrit la marche, presque bacchique, de cet Empereur se rendant aux temples des dieux. C'est le cynisme qui semble triompher

---

(1) *Fable allégorique de l'empereur Julien.*

sous la pourpre impériale, et dans un pompeux équipage. En sacrifiant à Minerve, l'Empereur lui-même présentait la coupe à des courtisanes, la recevait d'elles au son des flûtes que Minerve n'entendoit certainement pas. Le Beau, malgré ses protestations de respect pour le Saint, infirme ce récit, en disant : « *Ceux que Saint Jean-Chrysostôme* » *dépeint sous de si affreuses couleurs,* » *étoient les prêtres et non les courtisans de* » *Julien. Le prince étoit plus chaste que* » *ses dieux* (1). » Un prince aussi chaste devoit-il avoir de tels prêtres, lui sur-tout qui, dans ses écrits, leur prêche la modestie, la pudeur, la sainteté ? Et d'ailleurs, c'est éluder la question. Il s'agit ici de baladins et de courtisanes.

Le témoignage imposant d'Ammien-Marcellin fortifie le témoignage du père de l'E-

---

(1) *Hist. du Bas-Emp.*, t. III, p. 310. Vraisemblablement l'auteur ne se ressouvenoit pas des faits antérieurs qu'il a narrés. Il avoue, dans ce même tome, « *qu'on voyoit, de toutes parts, une multitude d'astrologues, d'aruspices, d'augures, d'interprètes de songes.* »

361. glise. L'historien idolâtre confesse que « l'Empereur se réjouissoit d'avoir pour cortège des femmes méprisables (1). » Ainsi, c'est un fait avéré, Julien étaloit les images de la débauche, en allant adorer les dieux immortels. Être, si l'on veut, plus chaste que les dieux (ce qu'il n'est pas difficile de concevoir), s'abstenir, dans son intérieur, de cette débauche, et publiquement l'honorer, publiquement en afficher les images, quelle extravagante inconséquence !

Pour détruire le témoignage irréfragable de Saint Jean - Chrysostôme, il faudroit prouver que les prêtres eux-mêmes n'eussent pas des *fugitifs flétris* par la loi et par le commerce le plus infâme. Des femmes prostituées ont-elles jamais formé la société

---

(1) *Stipatusque mulierculis lætabatur*. En bornant le sens de ce mot *mulierculis* à celui de femelle, femmes de peu de chose, quelle idée se former de la chasteté, pourtant si vantée, de Julien ! Nous ne contournons point, nous ne torçons point le texte. Cet aveu est clair. Ammien, par respect pour le héros, se contente d'esquisser légèrement les désordres de cette cour philosophique. Le mot *mulierculis*, à la rigueur, signifioit courtisanes, au temps d'Ammien.

d'un puissant Monarque? En jetant un coup-<sup>361.</sup>  
d'œil sur la peinture faite, par Eunape, des  
cyniques, de ces vagabonds qui n'avoient  
des philosophes que le manteau et la barbe,  
on sera convaincu que l'orateur chrétien,  
en traçant, de main de maître, le tableau  
piquant et vraiment original de cette cour  
superstitieuse (1), ne diffère pas essentielle-  
ment du sophiste idolâtre. Celui-ci va même  
plus loin sur des faits contestés par Lebeau,  
ingénieux à défendre l'Empereur romain, sans  
doute parce que l'anathème philosophique,  
fulminé par Voltaire contre les détracteurs  
de l'ennemi des *Galiléens*, faisoit trembler  
l'auteur de l'*Histoire du Bas-Empire*.

Le déiste Gibbon qui ne trembloit point,  
subjugué par la vérité, laisse échapper cet  
aveu : « Il est étonnant que nous n'ayons  
» rien à opposer au titre de l'un des cha-  
» pitres de Tillemont, *la cour de Julien*  
» *est pleine de philosophes et de gens per-*  
» *dus* (2). » Il est bien plus étrange que

---

(1) Ce tableau est trop connu, pour que nous  
le mettions sous les yeux du lecteur.

(2) *Histoire de la Décadence de l'Empire*  
t. V, p. 401, note 2, édit. de M. Guizot.

361. des écrivains religieux, n'ayant rien à opposer à ce titre, le déchirent, en quelque sorte, et que, malgré les révélations d'Eunape, ils croient l'Empereur romain plus chaste que ses dieux : il est bien plus étrange qu'ils prodiguent l'encens à un fantôme de vertu.

Le philosophisme du marquis d'Argens ne va pas aussi loin que la crédulité de La Bléterie et de Lebeau : ne pouvant, non plus que Gibbon, détruire une vérité consignée dans tous les ouvrages des auteurs contemporains, l'admiration déçue le jette dans un autre extrême ; il essaie de plaider la cause du cynisme, en soutenant que « *Julien, en sa qualité de Grand-Prêtre, »* suivoit les usages établis dans Rome depuis Numa (1). » Toute l'antiquité dé-

---

(2) *Discours préliminaire de la Défense du Paganisme*, p. 16. Jamais aucun usage n'avait toléré les courtisanes dans les temples des dieux, Jamais elles ne parurent, ni avec les consuls, ni avec les dictateurs qui montoient au Capitole pour adresser à Jupiter de solennelles actions de grâce. Les prêtres de Rome n'étoient pas tirés de la dernière classe du peuple : c'étoit l'élite des citoyens ; long-



pose contre l'ignorance ou la mauvaise foi <sup>36.</sup> du marquis philosophe. La plus illustre jeunesse romaine , même au temps d'Auguste , composoit les chœurs dans les cérémonies publiques , et l'on n'admettoit , auprès des dieux , que de jeunes vierges pures , que des jeunes gens chastes (1). Il en étoit de même à Sparte et dans Athènes. Les archontes désignoient *les canéphores* , ou jeunes filles portant des corbeilles sacrées , et *les hymnodes* de l'un et de l'autre sexe , destinés à chanter des hymnes en l'honneur des dieux ; les magistrats , dans leur choix , se régloient scrupuleusement sur la réputation des bonnes mœurs (2). Mais , c'est assez

---

temps même le sacerdoce fut renfermé dans les familles patriciennes. A la vérité , on toléra , pour la multitude , la célébration des jeux de Flore ; mais les prêtres n'y assistoient point : les honnêtes gens rougissoient d'y assister. Ce jeux se célébroient dans le cirque , et non dans un temple.

(1) .. *Sybillini monuere versus*  
*Virgines lectas , puerosque castos*  
 .....  
*Dicere carmen.*

(HORATII Carmen seculare.)

(2) Dans l'excellente *Histoire de la Grèce* ,

361. faire sentir l'ignorance de l'apologiste. Rien ne sauroit justifier Julien de s'être entouré de philosophes, ou plutôt de sophistes imposteurs et de gens perdus.

Avec une pareille société, il a pu, oubliant les maximes de la philosophie, s'abandonner au délire des plus cruelles superstitions. Dans plusieurs de ses lettres (1), lui-même parle, en termes couverts, de certaines cérémonies pratiquées dans les ombres du mystère, dans les ombres de la nuit, parle de sacrifices aux dieux mânes, aux dieux infer-

---

par M. Cousin Despréaux, on trouve (t. IV, V et VI.) sur les cérémonies religieuses des anciens, sur le sacerdoce, sur la formation des *théories* des lumières que l'on chercheroit inutilement ailleurs. Aucun ministère ne répugnoit aux citoyens, quand il s'agissoit du culte. La fonction même de balayer les temples ne s'accordoit pas légèrement : rien d'impur ne devoit s'approcher des dieux. Comment donc justifier Julien de causer, de rire familièrement avec des courtisanes, de les mener avec lui jusqu'au pied des statues de Minerve et de Junon, d'avoir revêtu du sacerdoce des gens perdus de réputation?

(1) Lire sur-tout une lettre adressée à Maxime.

naux, et semble nous mettre, ainsi qu'Europe, sur la voie de toutes les horreurs théurgiques tant reprochées à ce prince par les pères de l'Eglise, horreurs dont quatre ou cinq écrivains modernes essayèrent vainement d'effacer l'impression en les révoquant en doute, en niant même la possibilité de ces horreurs.

Saint Jean-Chrysostôme, plusieurs années après la mort de Julien, en appelle solennellement, dans la ville d'Antioche, au témoignage de ses nombreux auditeurs, et s'exprime devant eux avec ce ton d'assurance : « il existe des vieillards et même des » jeunes gens qui ont vu ces infamies : qu'ils » se lèvent, je les en conjure ; qu'ils me » démentent si j'ai exagéré le récit de ces » infamies et de ces horreurs (1). » Les dé-

---

(1). Voici un aperçu de ces incroyables horreurs : « *Tacebo Orontem fluvium, et nocturnos mortuos, quos hic tunc Imperator occultabat, compressis cadaverum acervis, absque obscurè contrucidatis..... prætermittam etiam concavas, semotissimasque et abditissimas autem partes, quæque etiam in lacubus et puteis,*

261. tails dans lesquels entre l'orateur chrétien, sont capables d'effaroucher la raison, de la terrasser ; mais Libanius qui survéquit plus de trente années à Julien, mais Zosime, gardent un profond silence sur ces accusations de Saint Jean-Chrysostôme. Ce silence, en bonne logique, équivalant à un demi-aveu, et annule les objections faites postérieurement. Les auteurs de ces objections ignorent, qu'en fait de superstition, les actions les plus invraisemblables sont quelquefois les plus vraies.

---

» *et fossis, malis thesauris, mysteriisque scate-*  
 » *bant, non modò dissectorum puerorum, etc.,*  
 » *etc. (Gr.-Lat.)* » — Que l'on rabatte de ces horreurs, qu'on rejette même, si l'on veut, cette peinture, combien est à plaindre le *second des hommes* d'avoir fourni matière à de semblables soupçons ! Ces soupçons attestent l'idée affreuse que les contemporains se formoient de l'Empereur romain. Montézuma, devant l'idole mexicaine *Vitzipulitzi*, n'est pas plus hideux dans la superstition, que ce Julien, élevé dans les sciences, et qui eut en littérature, des talens si admirables. Il existe donc, comme on l'a déjà dit, une barbarie sauvage et une barbarie civilisée ?

Selon Théodoret , qui résidoit près de Carres , Julien , s'étant introduit secrètement dans le temple de la Lune , adorée , par une bizarrerie inexplicable , sous le nom du dieu *Lurus* , Julien immola une femme qui fut trouvée , après le trépas de cet Empereur , « *suspendue par les cheveux , les mains étendues , le ventre ouvert.* » Il nous répugne d'insister sur des atrocités de ce genre , et de soupçonner un Empereur aussi éclairé , aussi renommé par ses vastes connoissances , de s'en être rendu coupable ; mais de toutes les passions , la superstition est , spécialement dans le paganisme , celle qui déprave , qui dénature le plus le cœur humain. Voltaire crie à l'absurdité , et renvoie ce fait aux vieilles bonnes femmes. La Bléterie et Lebeau s'inscrivent presque en faux contre le récit de Théodoret.

Sans prétendre attribuer à ce récit toute la force de la vérité , nous ferons seulement observer qu'Ammien-Marcellin contribue à rendre justement suspecte cette mystérieuse entrée dans le temple de Carres : l'historien raconte que « *nul témoin n'ayant été admis , l'Empereur remit secrètement , au pied des autels , un manteau de pourpre à son*

361. » *parent Procope* (1). » Ce n'est là qu'une simple conjecture de la part du narrateur : cette incertitude, cet air de mystère appuient, pour ainsi dire, le hardi témoignage de Théodoret. Si Julien eût véritablement remis, comme une espèce d'investiture de la puissance impériale, un manteau de pourpre à Procope, Julien auroit-il écarté les personnes de sa cour, entr'autres les sophistes Prisque et Maxime, ses confidens intimes ? Leur présence étoit nécessaire : autrement à quoi servoit ce manteau ? Pourquoi, sur son lit de mort, lorsque les officiers conjurent Julien de se désigner un successeur, pourquoi Julien (preuve que les intérêts de Procope le touchoient assez faiblement), pourquoi Julien refuse-t-il d'accéder à leur demande ? Ainsi, il est fort douteux qu'il soit entré sans témoins dans le temple de la

---

(1) *Dicitur ante aras, nullo arbitrorum ad-misso, occultè paludamentum purpureum propinquo suo tradidisse Procopio.* (Amm., lib. XXIII, p. 354.) Et après, dans cette ville de Carres, le Prince, pendant la nuit, a des insomnies, de tristes pressentimens, *agitatus insomniis, etc.*

(Amm., p. 354.)

Lune, uniquement pour remettre à son pa-  
rent un gage, un inutile emblème du pouvoir  
suprême, lorsque ce gage n'est point publi-  
quement remis au candidat. Il est donc plus  
facile de contester le récit de Théodoret que  
d'en prouver l'absurdité.

Les écrivains qui défendent, ou qui louent  
sans mesure Julien, sont malheureux dans  
leurs moyens de défense, ou dans leurs élo-  
ges exagérés. Au sujet de cet abominable  
sacrifice, le marquis d'Argens dit : « C'est  
» un conte inventé par quelques misérables  
» moines. . . . *aucun bon historien n'a fait*  
» *mention d'un pareil crime.* . . Les Romains  
» abolirent les sacrifices humains chez les  
» Carthaginois (1). » Aucun bon historien

---

(1) (Note du marquis d'Argens sur les *Réflexions de l'empereur Julien*, t. II, p. 142.) Si le commentateur avoit lu Ammien qui n'étoit pas un *misérable moine*, il se fût convaincu que rien n'est incroyable en fait de superstition. On sait que, dans un traité de paix conclu avec Carthage, Gélon, vainqueur des Carthaginois, stipulant les intérêts de l'humanité, obligea les vaincus de renoncer à leurs sacrifices abominables en l'honneur de Saturne et de la *Déesse céleste* ; mais on

361. n'a fait mention d'un pareil crime ! . . . . Le marquis d'Argens se trompe. Ammien est-il un misérable moine, Ammien dont Voltaire invoque l'autorité avec tant d'enthousiasme, lorsque les intérêts du christianisme peuvent être blessés ? Eh bien ! c'est Ammien qui va faire mention d'un pareil crime commis, huit années après, sous l'empire de Valens. Voici les détails : « Un certain » Pollentianus, tribun, ayant ouvert le ventre d'une femme vivante, en tira l'enfant » qui n'étoit pas à terme, et ayant évoqué les » mânes des enfers, osa consulter ces mânes » sur le changement de l'empire. » Ce scélérat fut convaincu du crime, en fit l'aveu (1), et

---

sait aussi que les Carthaginois reprirent bientôt cet exécrationnable usage. Quant aux Romains, on ne voit pas qu'ils aient jamais embrassé la cause sacrée de l'humanité contre la plus cruelle des superstitions. Eux-mêmes, à diverses époques, immolèrent des victimes humaines, et c'est ce que M. le Marquis n'auroit pas dû ignorer. Voyez tome premier de cette Histoire, liv. III, p. 300, en note.

<sup>1</sup> (1) *Accesserat... quòd Pollentianum convictum confessumque, quod exsecto vivæ mulieris ventre, atque intempestivo partu extracto, in-*



ce qui n'est pas moins étonnant, ne fut pas même puni. Socrate rapporte que des maîtres, qui se paroient du titre de philosophes, s'étant rassemblés, égorgèrent des enfans de l'un et de l'autre sexe, interrogèrent, d'un œil curieux, les entrailles palpitantes de ces tendres victimes, et commirent d'autres horreurs aussi repoussantes (2). Parce que de simples particuliers se souillèrent de ces sacrilèges, de ces effroyables sacrifices, ce n'est pas, néanmoins, une raison suffisante d'assurer qu'un prince qui pouvoit commettre impunément la même atrocité, l'ait réellement commise. Notre intention est

---

*fernis manibus excitis de permutatione imperii consulere ausus est.* (Amm., lib. XXIX, p. 561.)

Cassiodore raconte que Julien ouvrit le ventre de la victime pour découvrir, dans le foie, la victoire sur les Perses, « *ut Persarum victoriam in jecore ejus inspiceret.* »

(2) Socr., Hist. eccl., lib. III, cap. XIII, p. 185. Si le marquis d'Argens eût connu l'ouvrage de Socrate, il n'auroit point qualifié de calomniateur le protestant Bucerus qui, en décrivant ces atrocités, n'a fait que copier les détails transmis par l'historien grec.

361. de convaincre seulement nos lecteurs que la peinture de ces sanglans outrages faits à la Divinité, à la nature humaine, se retrouve autre part que dans les écrits de Théodoret, de Socrate, de Saint Jean-Chrysostôme et de quelques misérables moines.

FIN DU TOME PREMIER.

045760

SN



---

# TABLE

## DES SOMMAIRES

### DU TOME PREMIER.

---

#### LIVRE PREMIER.

**N**AISSANCE de Julien, p. 1. — Il échappe au massacre de sa famille, p. 2 *et suiv.* — Education qu'on donne au jeune prince. Portrait de Mardonius. Examen de son système d'éducation, p. 6 *et suiv.* — Mardonius, premier corrupteur des mœurs de Julien, p. 13 et 14. — Intelligence précoce de l'élève. Ses manières, ses habitudes basses, p. 15 et 16. — Constance le relègue en Cappadoce. Ruses, hypocrisie et plaintes de son cousin, p. 17, 18 *et suiv.* — Julien voyage en Asie. Il s'abouche avec des imposteurs, p. 22, 23 *et suiv.* — Maxime le corrompt. Le prince se laisse initier à d'absurdes et à d'odieux mystères. Ses projets ambitieux enveloppés des voiles de la superstition, p. 27, 28 *et suiv.* — Tableau raisonné de la philosophie avant Julien, et au temps de Ju-

lien. Parti qu'il espère tirer de cette philosophie décriée, p. 30, 31 *et suiv.* — Ressemblance de cette philosophie superstitieuse avec le philosophisme moderne, p. 39 et 40. — Constance est instruit des travers de son cousin. Julien s'effraie et se fait moine. Impudent cynisme de Libanius qui justifie cette odieuse hypocrisie, p. 47, 48 *et suiv.* — Lettre de Gallus à son frère. Entrevue des deux princes. Mort tragique du César, p. 51, 52 *et suiv.* — Dangers que court Julien. Il va à Milan, et de cette ville se rend à Athènes, p. 54, 55 *et suiv.* — Tableau de cette ville célèbre. Pédantisme des sophistes, p. 57, 58 *et suiv.* — Licence extrême des étudiants. Fourberie de Julien, p. 59, 60 *et suiv.* — Incursions des peuples de la Germanie dans les Gaules. Julien nommé César par Constance. Fausse douleur du jeune orphelin en apprenant la nouvelle de son élévation. Il part, p. 69, 70 *et suiv.* — Discours pathétique de l'Empereur au nouveau César. Silence et sombres rêveries de celui-ci. Faux détails débités par Zosime. Calomnies hasardées par ce noir historien. Erreur des écrivains modernes. Leur défaut de critique et de jugement, p. 74, 75 *et suiv.* — Mariage de Julien, et son départ pour la Gaule. Il est conduit avec honneur. Nouvelles calomnies accréditées par le fanatisme, p. 79, 80 *et suiv.*

— Réfutation de ces calomnies, p. 82, 83 *et suiv.*

## LIVRE SECOND.

ARRIVÉE de Julien dans les Gaules. Enthousiasme du peuple. Espérances que le jeune prince fait naître, p. 85, 86 *et suiv.* — Caractère des Gaulois, dessiné par le César, p. 87 *et suiv.* — Première campagne. La ville d'Autun délivrée. Marche hardie de Julien, p. 89, 90. — Combat de Brumat. Les Barbares demandent et obtiennent la paix, p. 91 et 92. — Julien est assiégé dans la ville de Sens. Il repousse les assaillans. Disgrace de Marcellus, p. 93, 94 *et suiv.* — Constance disculpé, p. 96 *et suiv.* — Conduite criminelle de Barbation. Exécutions sanglantes faites par les Romains. Déroute de l'armée de Barbation, p. 98, 99 *et suiv.* — Bataille d'Argentoratnm. Conduite admirable de Julien. Ses harangues. Sa présence d'esprit, p. 101, 102 *et suiv.* — Bizarre exagération de Zosime. Constance disculpé. Injustice des historiens modernes, p. 106, 107 *et suiv.* — Horribles excès de l'armée romaine en Germanie. Les Francs assiégés et forcés de se rendre, p. 110, 111 *et suiv.* — Tableau physique de l'ancienne Gaule, p. 112. — Occupations diverses du Cé-

sar pendant l'hiver. Sa tendre sollicitude pour les Gaulois, p. 113, 114. — Portrait du jeune prince. Ses bonnes qualités. Sa tempérance, sa frugalité. Digression. Ces qualités sont réunies dans tous les conquérans, p. 115, 116 *et suiv.* — Son amour pour la justice faussement préconisé. Anecdote à ce sujet, p. 123, 124 *et suiv.* — Affectation de savoir, et de suffire à tout. Parallèle avec un conquérant de nos jours, p. 127, 128 *et suiv.* — Superstition de Julien. Doctrine de l'ame du monde. Fausles notions que l'on se forme du caractère de ce prince, p. 130, 131 *et suiv.* — Sa grande activité. Ses études variées. Ses veilles. Nouvelle campagne contre les Saliens et les Chamaves, p. 133, 134 *et suiv.* — Ruse qu'il emploie contre ces Barbares. Origine du nom de *Salique*, p. 135, 136 *et suiv.* — Cruauté de Julien. Guerre atroce qu'il leur fait. Mensonges historiques de ses panégyristes, p. 137, 138 *et suiv.* — Son armée ressent les rigueurs de la disette. Violentes plaintes des soldats. Imprudence du César. La fortune le tire du danger et non ses talens, p. 140, 141 *et suiv.* — Il ne manquoit point d'argent, ainsi que l'assurent gratuitement plusieurs historiens. Courte digression sur cette vérité. Sulpice-Sévère, d'accord avec Ammien, confirme cette vérité. Idée que nous devons

concevoir des campagnes du César dans la Germanie, p. 142; 143, *et suiv.* — Son retour dans les Gaules avec près de vingt mille Romains tirés de la captivité. Arrivée d'un immense convoi de blé. Allégresse des Gaulois. Examen de cette campagne. Propos des courtisans, p. 146, 147 *et suiv.* — Horribles désastres de Nicomédie, p. 149 *et suiv.* — Nouvelle campagne. Affreux ravages, affreux massacres commis par les Romains, p. 151 *et suiv.* Projets sinistres du César. Ses fourberies. Preuves irréfragables qui constatent une conspiration depuis longtemps préméditée, p. 153, 154 *et suiv.* — Oribase un des principaux auteurs de cette conspiration. Révélations d'Eunape à ce sujet. Hypocrisie de Julien, p. 156, 157 *et suiv.* — Arrivée de Décence. Libelle incendiaire jeté au milieu des soldats. Leurs murmures, leurs plaintes, p. 161, 162 *et suiv.* — Hypocrisie du César. Sa feinte modération. Il attise secrètement le feu de la sédition. Banquet. Fureur concertée des officiers. Julien allègue la volonté des dieux pour se faire pardonner son usurpation. Histoire du génie de l'empire et de toutes les visions du César, p. 165, 166, 167 *et suiv.* — Parallèle. Discours insolent de Julien. Il jette le masque et le reprend ensuite. Saint Grégoire-de-Naziance justifié, p. 170, 171,

172 *et suiv.* — Julien ceint le diadème à Lutèce. Nouveaux détours du prince. Il imagine une conspiration. Rôle suspect d'un Décurion. Grande émeute. Julien l'appaise en se présentant revêtu des ornemens impériaux, p. 178, 179 *et suiv.* — Il fait un éloge magnifique de lui-même, de sa vertu, ainsi que de la valeur des légions, p. 182, 183 *et suiv.* — Fausseté de son caractère. Il envoie à Constance deux dépêches, l'une soumise, l'autre pleine d'invectives, p. 185, 186 *et suiv.* — Il fait arrêter Lupicin. Il trompe Léonas. Horribles imprécations lancées par Julien contre l'Empereur. Enthousiasme des troupes. Il reçoit cependant Nébride en qualité de préfet du prétoire, mais pour perdre ensuite ce brave officier, p. 189, 190 *et suiv.* — Fausse clémence du prince à l'égard de Florence. Inéurations au-delà du Rhin, p. 193, 194 *et suiv.* — Mort d'Hélène. Discussion à ce sujet. Indignes occupations auxquelles se livre Julien. Il cherche à prévoir la mort de Constance. Augures et sacrifices, p. 196, 197 *et suiv.* — Explication importante sur les divers genres de superstition. Elle étoit une basse adulation dans les pa-négyristes. Preuves de cette assertion, p. 199, 200 *et suiv.* — Son commerce habituel avec les dieux. Absurdités à ce sujet. Ce charlatanisme en impose aux historiens modernes, p. 203, 204.



Julien feint encore d'être attaché au christianisme. Ses raisons politiques de dissimuler. Faible aperçu des Gaules et de la Germanie, p. 205, 206 *et suiv.* — Il enrôle les soldats du tyran Magnence ; quoiqu'accoutumés au brigandage. Nouvelle d'un échec. Infâme trahison de Julien. Il fait enlever le roi Vadomaire, p. 209, 210 *et suiv.* Prétendue lettre de Constance aux Barbares : Julien la montre aux Gaulois. Nouvelle expédition au-delà du Rhin, p. 213, 214 *et suiv.* — Horrible moyen employé pour s'assurer de la fidélité des soldats. Il expose les jours de Nébride. Barbare adulation de Libanius au sujet de ce brave officier. Réflexions, p. 216, 217 *et suiv.* — Marche du rebelle Julien. Il s'aventure. Ammien blâme la conduite du prince, p. 222, 223 *et suiv.* — Le comte Lucilien est enlevé. — Prise de Sirmium et du Pas-de-Sucques, p. 225, 226 *et suiv.* — Deux légions de Constance s'emparent d'Aquilée. Cet événement change la position de Julien. Inconséquence des historiens modernes : Ils embrassent, en esprit, le parti de la révolte, p. 229, 230 *et suiv.* — Lettre insolente de l'agresseur. Courage de Tertulus et du sénat romain. Abattement du prince, p. 233, 234 *et suiv.* — Il lève le masque, relève les autels et les temples des faux dieux, p. 237 *et suiv.* — Marche rapide

des soldats de Constance. Effroi de Julien , p. 241, 242 *et suiv.* — Mort imprévue de l'Empereur , au pied du mont Taurus. Aperçu de ses mœurs, de son caractère, de son gouvernement, p. 245, 246 *et suiv.*

## LIVRE TROISIEME.

OCCUPATIONS bizarres de Julien. Ses terreurs superstitieuses. Saint Grégoire-de-Naziance accusé faussement d'exagération, p. 255, 256 *et suiv.* — Aprunculus et Julien. Texte d'Ammien altéré, p. 258, 259 *et suiv.* — Affreux calembourg du prince. Sinistres soupçons que ce calembourg fait naître. Saint Grégoire vengé des injures de Gibbon, p. 262, 263 *et suiv.* — Lettre du prince à son oncle, le comte d'Orient. Insigne hypocrisie, p. 268, 269 *et suiv.* — Siège d'Aquilée. Julien à Constantinople. Sa feinte douleur aux funérailles de Constance, p. 273, 274 *et suiv.* — Nouveau portrait. Critique du cynisme, p. 276, 277 *et suiv.* — La superstition et le pédantisme rétrécissent l'esprit de l'Empereur. Il ordonne de rouvrir les temples des dieux, p. 281, 282 *et suiv.* — Abrogation des lois rendues par Constantin et par Constance en faveur du christianisme. Digression sur la restauration momentanée de l'idolâtrie

p. 285 *et suiv.* — Etranges idées de Julien sur la théogonie des Grecs : plus étranges idées encore sur la diversité des cultes, p. 305, 306 *et suiv.* — En rétablissant la religion payenne, il n'étendoit que ses vues personnelles de vengeance. L'esprit du paganisme en opposition avec l'humanité. L'esprit du christianisme consolant pour tous les hommes, p. 311, 312 *et suiv.* — Ridicule des divinités grecques et romaines : Julien essaie de les cacher sous le voile de l'allégorie. Son système renouvelé au dix-huitième siècle, p. 317, 318 *et suiv.* — Idée de la satire des Césars. But de l'auteur. Il ne respecte pas même les objets de sa croyance, p. 338, 339 *et suiv.* — Julien ne se montre pas plus chaste que les dieux. Il déprime tous les empereurs, excepté Marc-Aurèle. *Infâme* exclamation, p. 341, 342 *et suiv.* — Immoralité de ses héros. Son hypocrisie démasquée par cette tragi-comédie, p. 344, 345 *et suiv.* — Sa partialité en faveur de Dioclétien. Constantin immolé au ridicule, p. 347, 348 *et suiv.* — Julien avoit un penchant marqué pour les Grecs. Choquante immoralité des dieux. L'Olympe uni au Tartare, p. 354, 357 *et suiv.* — Abominable dénouement de la satire des Césars. Dûreté de cœur de Julien, p. 365 *et suiv.* — Cette satire prouve qu'il ne croyoit pas

même à ses dieux. La Bléterie et d'Argens réfutés, p. 367 *et suiv.* — Conformité des principes de Julien avec les principes de quelques philosophes du dix-huitième siècle. Nouvelles preuves de la fourberie de cet empereur. Ses prodigalités : sacrifices et hécatombes. Plaisanteries des contemporains à ce sujet, p. 370, 371 *et suiv.* — Le règne des superstitions regretté par d'Argens. Conflit entre les admirateurs de Julien. Cour méprisable du prince. Courtisanes et prêtres payens. Ammien s'accorde sur ce point avec Saint Jean-Chrysostôme, p. 375, 376 *et suiv.* — Gibbon plein de mépris pour le caractère de l'empereur romain. Ignorance du marquis d'Argens démontrée, p. 379, 380 *et suiv.* — Appel fait solennellement, par Saint Jean-Chrysostôme, à tous les habitans d'Antioche, au sujet des cruelles superstitions du prince. — Récit de Théoderet relativement au sacrifice d'une femme. — Récit d'Ammien; insomnies et fâcheux pressentimens de Julien en sortant du temple de Carres, p. 386, 387 *et suiv.* — Le marquis d'Argens convaincu d'ignorance. — Aventure horrible du du tribun Pollentianus, rapportée par Ammien lui-même, p. 389, 390 *et suiv.* — Conclusion.

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES.

---

*ERRATUM.*

Page 289, 1.<sup>re</sup> ligne de la note, lèrent; *lisez*, appelèrent.



